Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis61840brux

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

—

TOME SIXIÈME.

JUIN 1840.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1840

RACINE DANS LE MIDI.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

MONSIEUR,

C'était au mois de novembre 1661; un jeune homme venait d'arriver au Pont-Saint-Esprit par le coche parti de Lyon depuis deux jours, et qui ne devait débarquer ses passagers que le lendemain, en Provence. En ce temps-là les coches d'eau sur le Rhône étaient cités comme les plus rapides de France; ils faisaient bien leurs douze lieues par jour. L'étranger dont il est ici question venait de quitter ses compagnons de voyage, et entre autres deux mousquetaires qui étaient du Pont-Saint-Esprit, et qui comptaient y passer un congé de quelques mois. Après une promesse formelle de se revoir, les militaires et le passager se séparèrent. Celui-ci monta dans une méchante cariole du pays, qui pourtant suffisait à tout son bagage, et il prit la route de la ville d'Uzès, siége du diocèse de ce nom. Le conducteur ne sachant d'autre langue au monde que le patois, le voyageur ne lui adressait que de rares questions sur le pays, tantôt en italien, tantôt en espagnol; à quoi le conducteur répondait de travers et fouaillait à outrance sa malheureuse mule. Le jeune étranger, hâtons-nous de le dire, était beau comme un héros de roman. Il avait une figure douce et grave, le profil

régulier, le front haut, l'œil vif, le teint un peu pâle. Ses cheveux bruns cendrés retombaient sur un collet de batiste tout uni, et n'ayant point de gland à ses deux bouts, un vrai collet d'ecclésiastique; le reste de sa toilette était à l'avenant, c'est-à-dire d'une simplicité qui sentait la gêne. L'habit noir était en drap, il dessinait une taille bien prise, mais il était râpé; le manteau mourait de vieillesse; les bas étaient de grosse laine; les souliers, très-forts, annonçaient que leur maître marchait bien souvent. Du reste, la physionomie de l'étranger était d'une sérénité souriante, et s'il paraissait rêver quelquefois, ce n'était assurément pas à la médiocrité de sa bourse. Quand on approcha de la ville d'Uzès, il en considéra le site avec beaucoup de curiosité; il adressa plusieurs questions à son guide, au sujet des grosses tours ducales qui font encore aujourd'hui la gloire de la maison de Crussol; enfin il s'informa du nombre des habitants, et glissa quelques questions incidentes sur les dames du lieu. Or ce jeune et modeste voyageur touchait au terme de sa route; il allait habiter chez un de ses oncles, chanoine régulier du diocèse d'Uzès, et par l'entremise duquel il espérait obtenir un jour un petit bénéfice. Il était auteur d'une ode intitulée *la Nymphe de la Seine* publiée en 1660, à l'occasion du mariage du roi; son nom avait déjà été prononcé devant Colbert, et cela par Chapelain, alors arbitre du Parnasse, et si bien déchu depuis; déjà même il s'était acquis une illustre amitié, celle de la Fontaine; enfin il se nommait Jean Racine.

A ce nom, il est beaucoup de gens en France qui sont tentés de s'incliner, et remarquez, monsieur, que ce sont ceux-là même qui lisent le moins de tragédies. Leur enthousiasme sur parole rappelle l'héroïque bonne foi de ce capitan napolitain qui, après avoir eu quatorze cartels pour soutenir la suprématie de la poésie de l'Arioste sur celle du Tasse, fut blessé à mort à son quinzième duel, et mourut en avouant qu'il n'avait lu ni l'un ni l'autre de ces deux poëtes italiens. Mais à Dieu ne plaise que nous voulions ici engager la moindre polémique pour ou contre les œuvres de Racine; ce serait rouvrir un champ clos où tant d'assauts d'armes, tant de prouesses, tant de valeureux coups d'épée reçus et rendus, n'ont abouti qu'à corroborer de part et d'autre les convictions les plus opposées. Que Racine garde donc ses couronnes; il y a même gros à pa-

rier que Shakespeare lui en aurait apporté une à la première représentation de *Phèdre*. Poussons l'esprit de conciliation jusqu'à présumer que le tragique français aurait à son tour jeté beaucoup de lauriers à William Shakspeare après avoir vu jouer *Roméo et Juliette, Othello, le Roi Lear*, et tant d'autres chefs-d'œuvre parfaitement inconnus à la cour de Louis XIV, et qui ne sont pas moins des chefs-d'œuvre.

Jean Racine était établi depuis quelques jours à Uzès, chez son oncle le chanoine, lorsqu'un souvenir de Paris vint sans doute à passer et le fit soupirer. Racine avait à peine vingt et un ans ; il avait déjà vécu dans l'intimité de quelques beaux esprits et reçu les enivrants sourires de quelques belles dames. Sa tête brûlait et son cœur aussi probablement, mais la plupart des poëtes sont comme les ramiers, ils ne trouvent pas d'abri sous tous les climats, et ils émigrent souvent. Jean Racine, forcé par sa position de quitter Paris, n'avait pour toute fortune présente que l'hospitalité d'un vieux chanoine, et pour tout avenir qu'un modeste bénéfice, résolu qu'il était par pauvreté, sinon par vocation, à demander la tonsure et les ordres. A Paris, il avait laissé un ami de son âge, un fidèle *Achates* avec qui il avait souvent mis tout en commun, joies et chagrins, bien-être et privations, idées, sensations, espérances, folies, toute la vie d'un jeune cœur. M. Levasseur reçut donc une de ses premières lettres datées de la ville d'Uzès, car M. de la Fontaine avait eu la première, comme si les prémices de la muse ne devaient aller qu'à la muse. Un de ses oncles aussi, M. Vitart, à Paris, eut part à ses premiers souvenirs, ainsi que mademoiselle Vitart, sa cousine. Hâtons-nous de le dire, ici, monsieur, on ne peut se défendre d'un peu d'impatience contre le fils de Racine, qui, dans des notes ajoutées aux œuvres de son père, a cru devoir chercher à justifier le laisser aller de ces lettres. Il va même plus loin, et dans un inconcevable avertissement, ce pauvre Louis déclare, en publiant cette première correspondance intime de Racine, qu'il n'a pas de *meilleur moyen pour détromper ceux qui s'imaginent que celui qui a si bien peint l'amour dans ses vers, en était souvent occupé*. L'argument ne vous paraît-il pas bien joli ? Vous ignoriez, n'est-ce pas, que Racine eût mis d'autant plus de vérité dans les créations poétiquement passionnées de

Phèdre et de Roxane, qu'il était resté étranger lui-même à toute passion ?

La lettre datée du 11 novembre 1661, et adressée à la Fontaine, n'est remarquable que par une relation assez naïve du voyage de Paris à Lyon, pendant lequel il avait soin, à l'entrée de la nuit, de *prendre le galop devant les autres* (ses compagnons) pour aller retenir le meilleur lit pour lui. Et qu'on vienne nous dire après cela que Racine n'était ni rêveur, ni contemplatif; qu'il n'avait aucune sympathie pour les beautés de la nature; qu'il ne s'éprenait d'enthousiasme ni pour les étoiles, ni pour le clair de la lune, ni pour les sombres vallées; qu'on vienne nous jeter au nez que sa poésie manque de couleurs, de brillants reflets, de ces comparaisons adorables qui abondent dans Homère, Dante, Shakespeare. Quoi? répondrons-nous, ne voyez-vous pas le poëte à vingt ans, à son premier voyage, à sa première rencontre, pour ainsi dire, avec la nature; ne le voyez-vous pas courant en avant de ses compagnons, tous les soirs, pour se ménager le meilleur morceau et le meilleur lit de l'hôtellerie? Vous êtes bien osé vraiment.

Il est certain que de pareils aveux affligent un peu quand on les rencontre dans la correspondance intime d'un jeune homme qui depuis fut mis presque au rang des dieux. Mais hâtons-nous d'oublier ce vilain petit acte d'égoïsme. Soit par influence du climat du Midi, soit par sympathie pour l'auteur des *Contes*, le jeune Racine, écrivant à la Fontaine, laisse échapper, comme malgré lui, certains élans érotiques plus chaleureux qu'on n'aurait pu les attendre de sa part. Selon lui, les femmes du pays sont, au premier abord, des beautés comparables aux *Fouillon* et aux *Maneville*, et *pour ce qui est de leur personne*, (c'est Racine lui-même qui cite ce vers) :

Color verus, corpus solidum, et succi plenum.

Qu'en dites-vous, monsieur? et que serait-il advenu, je vous prie, si la lettre était tombée au milieu de Port-Royal, en plein cénacle? J'imagine que M. Racine n'en eût pas été quitte pour des remontrances, et que M. le chanoine régulier, son oncle, dûment averti par les révérends pères, eût envoyé M. son neveu

chercher ailleurs des bénéfices. Aussi un peu de confusion semble monter aux joues du jeune Racine à la fin de cette lettre, et le voilà qui se met à faire des rétractations devant ce bon M. de la Fontaine, rêvant alors sans doute de *Joconde* ou de *la Fiancée du roi de Garbe*. « Il faut, lui dit-il, que j'abrége mon discours sur cette *matière* (admirable expression!) : *Domus mea, domus orationis*. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : soyez aveugle. Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et les autres loups vos compères. Adiousias. »

M. Levasseur reçoit à peu près les mêmes confidences de la part de Racine à propos d'un voyage que celui-ci fit à Nîmes. Cette première lettre datée du Midi, et adressée à un ami de cœur, est d'un abandon charmant. Elle a de la fraîcheur et de la jeunesse, et quelquefois même une certaine *sournoiserie* joviale s'y révèle d'une façon fort galante. Racine assiste à un feu de joie en compagnie d'un révérend père du chapitre d'Uzès. Le feu est beau selon lui, quoique les devises aient été fournies par les jésuites; lesquelles devises ne valaient rien du tout, se hâte-t-il d'ajouter. Mais il s'agit bien ici d'un feu de joie et de ses devises : à la lueur des fusées, des formes ravissantes, des visages charmants apparaissaient autour de Racine et lui donnaient des vertiges. « Vous auriez eu autant de peine à vous en défendre que j'en avais, » écrit-il à son ami Levasseur; et le voilà qui se prend d'une belle envie de leur adresser un compliment attribué à un *galant* de la *cour* de Néron. Mais outre que les Nîmoises, ces descendantes des gallo-romaines, ne parlent et ne comprennent plus le latin, le révérend père, le compagnon de voyage de Racine était là, côte à côte avec lui. « Il aimait si peu à rire, ajoute-t-il, il fallait être sage avec lui, ou du moins le faire. » Cette petite hypocrisie est suivie d'un soupir de tristesse qui la rachète parfaitement. Qui sait si M. Levasseur, lui qui était jeune et amoureux, ne devina pas, en recevant ces aveux à demi étouffés, quelles seraient un jour les tendres mais timides amours de son cher Racine? Le reste de la lettre est moins heureux que le début, surtout lorsque l'auteur parle des antiques ruines de la ville de Nîmes. Est-il possible que devant

la majesté du cirque romain il n'ait pas trouvé autre chose à dire, sinon que « c'est un grand amphithéâtre un peu ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis seize cents ans sans mortier, et par leur propre pesanteur. » Et puis il est des gens qui viennent reprocher à la poésie de Racine d'être incolore dans les rares descriptions qu'on y rencontre? Il eût été, en effet, bien surprenant que le poëte qui à vingt-deux ans voyait avec des yeux d'architecte les monuments les plus poétiques, révélât un jour un génie plastique. C'en était fait déjà; dès sa jeunesse, Racine devait s'engager dans les voies régulières et un peu monotones d'une belle ordonnance; il devait émouvoir avec délicatesse; mais il n'avait reçu ni les feux de l'enthousiasme, ni la puissance violente et attractive qui ravit l'âme et la ravage. A part quelques élans chaleureux d'Hermione et de Phèdre, Racine procède par d'admirables périodes, ingénieuses, nettes, onduleuses, qui captivent l'oreille et l'esprit, et qui restent impuissantes à remuer des cœurs passionnés. Oui, on est dans la jeunesse ce que l'on doit être un jour : le bouton est encore fermé, mais tout le parfum n'en est pas moins contenu dans la corolle mystérieuse.

Les lettres adressées du Midi à mademoiselle Vitart sont assurément remplies d'esprit et d'une délicatesse coquette; elles n'en sont pas plus chaleureuses pour cela, en admettant, comme on a l'air de le dire, que Racine fût un peu amoureux de sa cousine. « Vous saurez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à présent une petite affaire pour moi que de vous écrire... La raison de cela est que je suis un peu plus éloigné de vous que je n'étais. Quand je songeais que je n'étais qu'à quatorze ou quinze lieues, cela me mettait en train, et c'était bien autre chose quand je vous voyais en personne. C'était alors que les paroles ne me coûtaient rien et que je causais d'assez bon cœur; au lieu qu'aujourd'hui je ne vous vois qu'en idée; et quoique je songe assez fortement à vous, je ne saurais pourtant empêcher qu'il n'y ait cent cinquante lieues entre vous et votre idée. Ainsi il m'est un peu plus difficile de m'échauffer; et quand mes lettres seraient assez heureuses pour vous plaire, que me sert cela? J'aimerais mieux recevoir un soufflet ou un grand coup de poing de vous, comme cela m'était assez ordinaire, qu'un grand

merci qui viendrait de si loin. » Vous voyez bien, monsieur, que mademoiselle Vitart, qui était une fille de beaucoup d'imagination et de beaucoup de cœur, avait bien quelque sujet de se piquer au jeu et de bouder son cousin au point de ne pas lui répondre un seul mot. C'est précisément ce qui arriva, du moins en partie; car après deux lettres, dans lesquelles Racine dit à sa belle cousine qu'il ne sait trop vraiment que lui écrire et qu'il lui demande du temps pour y songer et prendre haleine; après ces deux lettres, d'une galanterie si singulière, il paraît que mademoiselle Vitart répondit quatre mots et des mieux troussés. C'était pour Racine une magnifique occasion de faire des vers et de les lui adresser. Aussi lui écrivit-il immédiatement :

Que votre colère est charmante,
Belle et généreuse Amarante!
Qu'il vous sied bien d'être en courroux!
Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous?

Si nous prenons de l'impatience à ces froideurs amoureuses, monsieur, jugez ce que dut faire mademoiselle Vitart. Racine assure à son ami Levasseur qu'elle ne lui écrivit plus. On n'a pas grand'peine à le croire. Il s'en plaint beaucoup et il cherche la cause de sa disgrâce. Si M. Levasseur avait pu savoir d'avance quelques vers d'*Andromaque*, il aurait pu lui dire : Ami, voulez-vous qu'elle vous réponde, écrivez lui dans le style de cette tirade que vous faites dire à Hermione et qui commence ainsi :

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?...

Jean Racine, chez son oncle le chanoine régulier, finit, au bout de quinze jours, par s'ennuyer assez sérieusement pour en écrire à ses amis de Paris et pour trouver laid ce qu'il avait trouvé beau en arrivant. Ainsi les visages qu'il comparait à ceux des Fouillon et des Maneville, étaient devenus à ses yeux fort maussades, et dans le pays dont il avait tant vanté les

femmes : « excepté trois ou quatre personnes qui sont belles. on n'y voit presque que des beautés fort communes, » écrivait-il plus tard. L'oncle était malade et sévère, le bénéfice n'arrivait pas, le ciel se fermait du côté de l'avenir, et la belle espérance commençait à hocher la tête; que de raisons pour trouver tout enlaidi autour de soi ! Cependant Racine faillit devenir amoureux à Uzès et presqu'à l'ombre du camail de son oncle, car ce fut à l'église qu'il rencontra une demoiselle fort bien faite, comme il le dit lui-même, et d'une taille fort avantageuse. « Elle passait pour une des plus sages (c'est toujours Racine qui parle), et je connais beaucoup de jeunes gens qui soupirent pour elle du fond de leur cœur. »

Enfin nous y voilà, dites-vous, et nous allons vois l'auteur de *Bajazet* amoureux dans le Midi et saisi d'une violente passion qui jettera des éclairs de poésie. — Mon Dieu ! monsieur, c'est tout ce que je souhaite au monde comme vous en ce moment. Suivons le poëte dans les développements de sa passion, écoutons les battements de son cœur, étudions en vrais psychologues les caractères de cet amour jeune, ardent, profond, et cherchons là-dedans les germes de cette poésie brillante qui fit pleurer nos pères d'admiration. Racine, à vingt-deux ans, amoureux d'une méridionale et sous le soleil du Languedoc ! mais c'est une vraie bonne fortune pour un observateur; il y aura là de quoi écrire tout un mémoire pour M.M. les quarante. Quel champ d'amour va éclore de ce printemps ! Or voici ce qui arriva. Racine n'avait jamais vu cette jeune personne que de cinq ou six pas, comme il le dit; il l'avait trouvée fort belle : « Son teint me paraissait vif et éclatant, ses yeux grands et d'un beau noir. J'en avait toujours une idée assez tendre et assez approchante d'une inclination... enfin je voulus voir si je ne m'étais point trompé dans l'idée que j'avais d'elle, et j'en trouvai une occasion fort honnête. » Racine s'approcha d'elle un jour au sortir de l'église et lui parla. L'aventure commençait tout à fait à l'espagnole; mais notre amoureux n'avait d'*autre dessein que de voir quelle réponse elle lui ferait;* ce sont ses expressions. La demoiselle répondit d'un air fort doux et fort obligeant. A merveille jusque-là ! Cependant le jeune Racine, au moment solennel d'une passion sur le point d'éclore, Racine fit tout à coup une remarque qui

le sauva. La demoiselle avait sur le visage quelques taches comme si elle relevait de maladie, et *cela changea bien mes idées*, s'écrie-t-il. « Je fus bien aise de cette rencontre qui servit à me délivrer de quelque commencement d'inquiétude, car je m'étudie maintenant à vivre plus raisonnablement et à ne pas me laisser emporter à toutes sortes d'objets. » Comme le bon jeune homme s'alarmait mal à propos, n'est-ce pas? Comme il aurait dû se rassurer, pour peu qu'il eût étudié son propre cœur! Se laisser emporter, lui! eh! quel emportement aurez-vous jamais à redouter, vous dont le rêve s'envole, dont l'idéalité s'éteint à la première tache de rousseur? .

Ainsi, monsieur, nous marchons de déceptions en déceptions dans cette première jeunesse de Jean Racine, qui ressemble si bien à celle de quelque géomètre. Et ici on se demande si son fils Louis n'aurait pas eu raison d'affirmer avec tant de candeur que, pour avoir si bien *peint* l'amour, son père n'en ressentit cependant jamais la moindre atteinte; et puis on va plus loin et on pousse la témérité jusqu'à douter que Racine ait jamais été un des meilleurs peintres de l'amour, selon l'innocente expression de son fils. Mais fuyons bien vite ce terrain où une discussion littéraire peut éclater tout à coup. Vous et moi, monsieur, nous redoutons si fort les argumentations fougueuses, les grands éclats de voix, les grands bras et les gens enchantés de trouver l'occasion de jeter à la face d'autrui les tartines de vers qu'ils ont apprises sous le régime de la férule. Fuyons les pédants, l'ennui, la routine, l'entêtement sourd du crétinisme; la fuite n'est-elle pas du courage dans ce cas-là?

Il paraît que Racine, parfaitement guéri de la passion qu'il avait *failli* avoir pour la jeune Languedocienne, eut un retour vers sa cousine, Mlle Vitart, dont la bouderie lui donnait un véritable chagrin. Par une fatalité déplorable, il ne pouvait s'expliquer la cause de cette bouderie même; et pourtant l'énigme eût été bien facile à deviner; il ne fallait pas être Œdipe pour cela. Il vivait donc au milieu de perplexités et d'ennuis, passant tout son temps avec *son oncle, saint Thomas et Virgile;* faisant des extraits de théologie et des vers quelquefois. Il est assez plaisant de le voir travailler à un petit ouvrage poétique intitulé *les Bains de Vénus*, et qui a été perdu, précisément à l'époque même où il attendait un

démissoire pour aller, sous le patronage de son oncle, se faire tonsurer à Avignon, car le bénéfice lui tenait au cœur; il était résolu à accepter une chapelle quelque modeste qu'elle fût, ce qui ne l'empêchait pas d'écrire à son ami M. Levasseur, à propos des *Bains de Vénus* : « Je vous envoie ma pièce..... Écrivez-moi en détail ce que vous pensez des grâces, des amours et de toute la cour de Vénus qui y est dépeinte. Si vous la montrez, ne m'en dites pas l'auteur. Mon nom fait tort à tout ce que je fais, etc. » Que fit M. Levasseur? En véritable traître, comme beaucoup d'amis intimes, il écrivit de grandes louanges à Racine au sujet de ces malheureux *Bains* que Racine lui-même, dans la suite, jugea très-mauvais, puisqu'il les supprima de ses œuvres. Le poëte, par un pressentiment qui lui fait honneur, reprocha ces éloges à son ami, et il l'accusa de ressembler à ce flatteur dont parle Horace, qui louait tout de peur d'être forcé d'examiner. Au milieu de toutes ces alternatives de galanteries poétiques et d'élans vers les sévérités du sacerdoce, Racine prit de l'impatience et se mit à vouloir renouer, bon gré mal gré, avec sa cousine, Mlle Vitart. Il lui écrivit donc de nouveau; sa lettre fut dictée à moitié par l'amour-propre piqué, à moitié par une tendresse attristée. « Je suis donc tout à fait disgracié auprès de vous; depuis plus de trois mois vous ne m'avez pas donné la moindre marque que vous me connaissiez seulement. Pour quelle raison votre bonne volonté s'est-elle sitôt éteinte?... Une seule de vos lettres par mois aurait suffi pour me tenir de la meilleure humeur du monde; et dans cette belle humeur, je vous aurais écrits mille belles choses; les vers ne m'auraient rien coûté, et vos lettres m'auraient inspiré un génie extraordinaire; c'est pourquoi, si je ne fais rien qui vaille, prenez-vous-en à vous-même. On dit que vous allez passer les fêtes à la campagne avec bonne compagnie; je ne m'attends pas à les passer si à mon aise :

« J'irai parmi les oliviers,
» Les chênes verts et les figuiers,
» Chercher quelque remède à mon inquiétude.
» Je chercherai la solitude
» Et, ne pouvant être avec vous,
» Les lieux les plus affreux me seront les plus doux. »

Certainement ces vers-là ne sont pas de la plus haute poésie; ils ressemblent assez bien à un couplet chanté par quelque berger d'opéra, mais enfin ils prouvent un commencement d'émotion douloureuse; le jeune Racine paraît aimer et souffrir; il faut lui en savoir gré. Mais que fit la cousine? Elle ne répondit pas plus à cette lettre qu'aux précédentes. C'était une fille de tête et de cœur. Aussi bien, pourquoi Racine va-t-il commencer avec elle par des froideurs et des reculements? Pour se consoler, il se mit à devenir un peu plus positif que de coutume, et le voilà écrivant à son oncle, M. Vitart, le père de la cruelle cousine, les choses les plus prosaïques au sujet du ménage de son oncle le chanoine. Il commence par lui déclarer avec une bonne franchise qu'il n'écrit pas à une certaine tante, religieuse, parce qu'il ne veut pas faire de l'hypocrisie par lettres, trouvant qu'il en fait bien assez à Uzès dans la sainte maison du chanoine. Il avoue qu'il aurait bien besoin des prières de cette tante, mais il ne les veut pas demander, résolu qu'il est à en faire un jour beaucoup pour les autres, s'il devient prieur à bénéfice, et sans qu'on les lui demande. Puis, il se jette bride abattue au milieu de détails domestiques et se glorifie avec une certaine satisfaction de ses progrès dans les sciences gastronomiques. Il déclare être fort habile dans l'ordonnance d'un dîner, cherchant en cela à se rendre digne de son oncle qui, voulant *traiter* son évêque dans un *grand appareil*, était allé à Avignon pour y acheter des provisions. C'est dans la même lettre qu'il se prend tout à coup d'une belle colère contre la vie monastique et les moines en général, apparemment en souvenir d'un certain dom Côme avec qui il voulait traiter d'un bénéfice, mais dont les ruses et les artifices le désolaient depuis longtemps. « Je vous prie de m'envoyer les *Lettres Provinciales*, écrit-il à son oncle Vitart comme pour lui demander un antidote contre la bile. Nos moines sont des sots ignorants qui n'étudient point du tout; aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moine que je ne pourrais pas bien dissimuler. Pour mon oncle, il est fort sage, fort habile homme, peu moine et grand théologien. » Est-ce que M. de Voltaire aurait écrit rien de plus fort sur pareille matière quatre-vingts ans plus tard? Est-ce bien le futur poëte de Saint-Cyr, le dévot protégé de

Mme de Maintenon, qui dit par lettres de ces choses-là ? Apparemment que Mlle Vitart et son indifférence étaient le fond de toute cette colère, car la mauvaise humeur de Racine va plus loin ; elle tonne contre la nature elle-même, depuis le soleil du Languedoc jusqu'aux cigales de ce pays. Toutefois, un naturel aussi doux que l'était le sien ne devait pas se livrer longtemps à de vives boutades. Dans une lettre écrite à M. Levasseur quelque jours après, il revient à ses tendres affections, les vers, sa cousine, M. de la Fontaine, la belle vie de Paris, la vie intelligente et libre. Ses affaires n'avançaient point, dom Côme faisait toujours quelques roueries de son métier, mais Racine devenait plus philosophe à mesure que le bénéfice s'éloignait. Déjà même cette chapelle et son prieuré n'étaient plus qu'un rêve à moitié fondu dans les nues, et après s'être comparé à Cicéron se plaignant à Atticus de son isolement, le voilà qui se met à chercher quelque sujet dramatique qu'il puisse traiter.

Ce fut donc à Uzès et sous l'influence des idées cléricales que la première pensée du théâtre naquit et germa dans l'esprit de Racine. C'en était fait, la séve était en mouvement, et bientôt ce travail devait produire l'arbre magnifique dont Louis XIV lui-même devint si fier.

C'est avec beaucoup de curiosité, monsieur, que j'ai cherché à découvrir à Uzès même quelques traditions locales au sujet de Racine. Il en existe bien peu. La maison de l'oncle chanoine fut démolie ainsi que beaucoup d'autres qui avoisinaient l'église cathédrale de la ville. Il est présumable cependant que cette maison était située au sud-est de l'église dont elle était séparée par un jardin, au milieu duquel on voit encore les tombes de quelques membres du chapitre diocésain entourées de hauts cyprès et de lauriers roses. Ce petit cimetière est clos de murs. Le reste du jardin est devenu une promenade publique dont les terrassements dominent un frais vallon. C'est au bord d'une de ces terrasses que se tient encore debout une maisonnette bâtie de belles pierres et appelée *pavillon Racine*. Probablement c'était un corps de logis dépendant de la demeure de l'oncle le chanoine, prieur et abbé de Sainte-Geneviève. Quelques personnes veulent que Jean Racine ait habité lui-même ce pavillon, et qu'il ait travaillé là-dedans aux premiers actes des

Frères ennemis. Je le veux bien avec elles; il est si commode de suivre des gens qui ne doutent jamais ! Dans tous les cas, Racine avait, de la fenêtre de ce pavillon, une vue charmante. Le versant méridional où la maison est bâtie, est couvert d'un bois d'oliviers, d'aliziers, de chênes verts, de frênes, qui alors faisait partie du parc de l'évêque d'Uzès. Il n'est rien de plus pittoresque à voir que ces massifs de verdure du milieu desquels s'élèvent des têtes de rochers tapissés de lierres. Quelques balcons en ruine se montrent çà et là dans le fourré, avec leurs vases de pierres renversés sur les mousses, et leur galerie, toute rompue par des figuiers sauvages qui poussent effrontément entre les élégants piliers. La base circulaire de la montagne touche aux prairies du vallon où serpente, vers le sud, la rivière d'Eure, cette eau romaine qui se jetait dans l'aqueduc d'Agrippa et allait rafraîchir et vivifier la ville de Nîmes. A l'ouest se dressent, encore tout armées de machicoulis et de meurtrières, les trois tours ducales des seigneurs d'Uzès, tandis que, du côté du nord, un hardi minaret sarrasin, devenu clocher catholique de cathédrale, élève dans le ciel sa légère colonne toute brodée de galeries. Tel est le paysage qui entoure le pavillon Racine et que le poëte, trop chagrin sans doute, s'est obstiné à ne point regarder, puisqu'il n'en dit pas un mot à ses amis non plus qu'à sa belle cousine. Je me suis mis en quête aussi pour découvrir le nom, la famille, ou même le portrait de la beauté aux taches de rousseur qui faillit allumer un si grand incendie dans le cœur du jeune disciple de M. le chanoine. Mes recherches, monsieur, ont eu un demi-résultat. Me trouvant en compagnie d'un de ces hommes rares et précieux par leur science d'archéologue et de chroniqueur, un de ces archivistes de leur ville natale, aux yeux de qui le moindre parchemin, le moindre fragment de maçonnerie ont une signification, je parlais de mon désir extrême d'entrevoir l'ombre, la silhouette de la demoiselle qui donnait à Racine de si étranges distractions à l'église. L'honnête érudit passa bien dix fois la main sur ses yeux comme pour y voir plus clair ou pour se souvenir. Il finit par m'engager à le suivre, et nous nous rendîmes tous les deux dans une des anciennes rues de la ville, à une maison voisine du château ducal. La façade avait des tons assombris, des cannelures et des sculptures en demi-

relief qui me prévinrent tout de suite en sa faveur. J'aurais donné beaucoup pour qu'il pût m'être prouvé qu'un poëte avait été amoureux là-dedans. Nous montâmes un escalier en colimaçon, sous le patronage d'une servante presque aussi vieille que la maison, les maîtres étant absents depuis longues années. Dans une salle fort mal éclairée, mais très-noble par ses tentures et son lourd ameublement, se trouvaient quelques dessus de porte peints en médaillons. Mon vertueux *cicerone* me montra un de ces portraits ovales et richement encadrés. Je vis une femme d'un port fort noble, assez naïvement décolletée, attendu qu'elle avait la gorge belle, ayant des grappes de cheveux à la Ninon, vêtue d'une robe de brocard, fond vert-pomme et argent, et portant sur le bras gauche un petit chien aux longues soies, aux yeux espiègles, qu'elle caressait d'une main blanche, longue et potelée. — Est-ce là celle que nous cherchons, monsieur? dis-je à mon guide. — Il y a grande apparence que c'est elle, répondit-il, et la preuve, c'est qu'elle passe dans la famille de ses héritiers pour avoir été un gros parti dans son temps, pour avoir été sage et très-recherchée, pour s'être mariée après l'âge de la jeunesse, pour avoir reçu souvent chez elle M. le prieur chanoine, oncle du jeune Racine, et avoir toute sa vie fait profession d'une admiration très-sympathique pour les ouvrages du grand poëte. » Nous donnâmes du jour à la salle, et cherchâmes à découvrir sur les joues du portrait ces malheureuses taches qui désenchantèrent si vite l'auteur de la *Nymphe de la Seine* et des *Bains de Vénus;* mais les peintres du XVIIe siècle étaient d'une galanterie désolante. Le portrait avait un teint posé, un teint de cour, fond de lis nuancé de rose. Il fallut donc croire faute de preuves contraires, comme cela arrive aux esprits de bonne volonté, et je me mis à regarder ce beau visage si calme et si doux, qui avait souri au compliment de Racine au sortir de la messe, qui probablement s'était animé à l'aspect d'une passion naissante et qui sans doute, dans la suite, fut mouillé de quelques larmes furtives au souvenir d'une aurore qui n'eut pas de lendemain.

Ce fut vers la fin de juillet que Racine, las d'attendre son bénéfice, dégoûté de la *Somme* de saint Thomas, et beaucoup trop épris de vers et de renommée, se décida à quitter le Languedoc. Il paraît qu'il partit brusquement, car sa corres-

pondance ne prouve pas qu'il prît congé du bon chanoine dont il ne parle même plus. Ici, monsieur, doit s'arrêter notre tâche, Racine, de retour à Paris, et commençant sa brillante carrière théâtrale, est un phare lumineux qui crève les yeux de tout le monde. Qui ne connaît sa vie, ses succès, ses amours, ses faveurs, ses disgrâces? Il eut un défaut commun à presque tous les poëtes vivant sous le règne de grands princes; il fut flatteur immodérément, du moins dans ses jeunes années, témoin les odes à la Renommée et à la Nymphe de la Seine qui, du reste, sont bien indignes de l'auteur d'*Athalie*. Nous avons voulu, dans cet aperçu, étudier l'homme et non le poëte pendant huit mois de sa vie en province; nous avons cherché à nous rendre compte de ses impressions morales sous un climat étranger pour lui; nous étions curieux de savoir quelle influence le ciel du Midi pouvait avoir eue sur cette jeune imagination, et oserons-nous le dire? nous espérions beaucoup mieux qu'il n'est advenu. Racine devint un grand poëte, mais il ne l'était pas à vingt-deux ans dans un pays voisin de l'Italie et de l'Espagne et qui leur ressemble beaucoup. Cependant : *Nascuntur poetæ*. Fort bien. Il y eut donc un phénomène dans le développement intellectuel du jeune Racine, car, je le demande aux hommes de bonne foi, découvrait-on en lui, à l'époque dont nous venons de parler, le moindre germe de *Phèdre* et d'*Andromaque?*

D'après ce qui a été dit, on aurait autant de tort de nous accuser de ne pas admirer Racine que nous en aurions nous-même à protester de notre idolâtrie pour lui. Si cependant on nous demandait bien sérieusement notre profession de foi, nous dirions : A nos yeux, Racine est un des grands poëtes tragiques connus, mais il ne faut pas brûler les autres sur son bûcher, d'autant plus que tout grand qu'il est, il nous paraît manquer de deux éminentes qualités : l'idéalité et la couleur. Impossible de rien trouver de plus parfait que ses plans, rien de plus étudié que ses caractères, rien de plus limpide et de plus cadencé que son style; mais sa poésie se plaît trop dans une région tempérée; son art, si vous voulez, n'est ni plastique ni idéal. La jalousie d'Oreste parle fort éloquemment, mais entre-t-elle jamais dans le domaine de l'image comme celle d'Othello? Junie et Iphigénie, ces jeunes filles pures et amoureuses comme

Juliette, parlent-elles le langage électrique de l'amante de Roméo ? Tout ceci soit dit sans fâcherie. A Dieu ne plaise que nous cherchions à blesser les convictions, à rire des admirations. Mais nous avons, nous, une religion littéraire large et tolérante; nous ne croyons pas qu'un jugement humain ait jamais le droit d'être absolu et sans appel; nous n'avons jamais posé de borne à l'art ni défini le beau d'une manière explicite et irrévocable. C'est pourquoi nous respectons beaucoup les gens qui admirent Racine les yeux fermés, tout en demandant cependant la permission d'avoir les nôtres. Dailleurs nous pourrons répondre à ceux que nos opinions révolteraient un peu trop : Il existe un livre qui peut mettre fin à toute discussion sur cette matière; lisez-le, c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de logique; c'est de la critique transcendante et la plus équitable qui soit au monde; ce livre se nomme : *Portraits littéraires*, par Sainte-Beuve.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

LA

MORT DE BRUMMEL.

George Brummel est mort, hélas ! mort comme Poisson le géomètre, comme Sacy l'orientaliste et tant d'autres qui s'en vont chaque jour, laissant dans le monde une place vacante pour tous les siècles peut-être, tantôt le trépied scientifique, tantôt la chaise curule, tantôt le trône oratoire. Vains honneurs qu'un souffle disperse, grands noms si chèrement acquis et si vite effacés ! O gloire du savant, gloire du poëte, gloire du dandy, cendres toutes pareilles, mêlées et confondues ensemble dans une même tombe ! vanité des vanités et tout est vanité !

Un peu plus, et il passait, il s'éteignait obscurément, sans laisser de trace, sans avoir reçu un de ces grains d'encens nécrologique qu'une main souvent indifférente éparpille sur les tombes vulgaires. Lui qui a rempli le monde entier du bruit de son nom, n'aurait pas même trouvé l'écho d'un souvenir dans aucun souper ni dans aucun *club*. Il s'éteignait de la mort des carrossiers, des perruquiers, des maquignons et des bottiers ; lui qui les a fait vivre, leur a donné l'empire du monde comme un présent de nul prix. Il fut une décoration de l'univers, un ornement du siècle présent, *ordinem sæculi præsentis ornavit*, a dit saint Augustin ; il mérita d'être surnommé le *roi de la mode*. O rois ! confondez-vous dans vos

grandeurs, ne vantez pas vos victoires : Brummel est mort sans un monument, une statue, sans même une médaille. Vanité des vanités, et tout est vanité !

Laissons aux Plutarques futurs le soin d'enregistrer ses triomphes et de raconter ses exploits. Bornons-nous à rappeler ici seulement quelques-uns des traits de son existence que la renommée a du reste gravés en lettres d'or dans la mémoire de tous.

Qu'est-ce que George Brummel ? diront certaines gens. Ingrats et profanes ! Brummel fut tout simplement une des plus grandes individualités du siècle, l'homme qui mania avec le plus de souplesse et d'habileté cet instrument à la fois sonore et fragile qu'on appelle la gloire. Alexandre, Cyrus, Marc-Aurèle, César, Scipion, faites place dans votre Élysée à ce nouveau frère. Sa sphère fut à lui, son essor fut à lui. Gloire ! gloire ! son âme fut grande, son esprit vaste et profond, car, sachez-le bien, on ne plane, on ne domine, on ne règne vraiment ici-bas que par le cœur : le reste n'est rien. Brummel n'eut ni beauté, ni noblesse, ni protection, ni fortune, et cependant il plana sur le monde, il fut roi : qu'avait-il donc?

Ce qu'il avait ? Une physionomie sans régularité, beaucoup de tournure et de majesté, mais un nez cassé, ce qui eût défiguré sans doute un tout autre homme que lui. Du reste, Michel-Ange et Turenne avaient, comme on sait, cela de commun avec Brummel. Ah ! béni trois fois, béni soit le cheval du dixième de dragons qui le força un jour à mesurer la terre comme le premier des Brutus et lui valut cet inconvénient sublime ! En effet, donnez à Brummel des traits classiques, la perfection du profil, la beauté d'après M. Quatremère de Quincy : que devient il ? Il lui manque son piédestal. Dans ce cas-là, il eût été peut-être Alcibiade, Antinoüs, ou lord D..... mais, assurément, il n'eût pas été George Brummel.

Ainsi, il n'a rien dû ni au hasard, ni au présent, ni au passé, ni à rien de ce qui fonde et perpétue les autres dynasties. Il n'eut pas derrière lui Moïse comme Mahomet, ni Frédéric II comme Napoléon, il fut lui et rien que lui-même. Il se plaça devant son miroir et il aperçut une ombre qu'il salua dignement, fièrement, et qui lui rendit son salut ; cette ombre était la sienne. Ce miroir était le monde qui allait bientôt ré-

fléchir l'image de ses coiffures, de ses gilets, de ses chaînes, et de ses cravates. L'ombre allait en s'enfuyant, en se rapetissant et en se multipliant à l'infini. C'était la tourbe de ses imitateurs.

Le mérite devança chez lui la marche du temps. La gloire n'est plus la gloire lorsqu'elle se fait attendre. Après avoir fait les plus brillantes études à l'université d'Oxford, il s'élança dans le monde, déjà supérieur à tous et sûr de lui-même.

Cette première période de sa vie, qui n'est pas la moins importante, fut signalée par ces fameuses paires de gants qui sortaient des ateliers de deux fabricants différents; l'un traitant uniquement le pouce, l'autre chargé de la main tout entière. Alors aussi, trois coiffeurs étaient conjointement attachés au service de sa tête. A l'un, étaient confiées les tempes exclusivement, à un autre les boucles du front, à un troisième le domaine du derrière de la tête; et puis il faisait cirer ses bottes au vin de Champagne, dessiner ses nœuds de cravate par un des premiers peintres de portraits de Londres, qui ne fut décidément à la mode que lorsque Brummel lui eut remis cette tâche à la fois délicate et sacrée. Mais cette idée ne fut qu'un éclair dans la vie du héros. Il y renonça bientôt; il comprit qu'en fait de cravates, il n'y a guère, dans ce monde, que l'inspiration particulière, la stratégie individuelle. Heureusement, la réputation du peintre était faite.

Dans Londres et dans l'univers, on ne parlait que de lui. On copiait sa démarche, on cherchait à lire dans ses yeux pour y mesurer la hauteur officielle d'un talon de botte, y surprendre le bâillement d'un gilet ou la physionomie d'une entournure. Dandies, centaures, héros de *Saint-Jame's-Park* que vous étiez petits à ses côtés! Il n'a pas même daigné faire d'élèves. Il laissait les seïdes aux poëtes de son temps. Il savait qu'en aucun genre la gloire ne se perpétue, qu'elle se répète encore moins. Ceci est l'axiome des siècles.

Sa plus grande force consistait dans un sérieux merveilleux, incalculable, un certain froncement de sourcil qui se mariait avec l'étrange et patricienne structure de son nez, et produisait un effet irrésistible. Se le figurer fat, ou comme on l'a dit arrogant, c'est mieux qu'une erreur, c'est tout simplement une

hérésie. Il fut, si vous le voulez, arrogant, mais comme Jupiter; sa fatuité fut tout olympienne et divine. Mais qui ne sait qu'à une certaine hauteur, à une certaine distance du ciel, il n'y a plus, à proprement parler, ni fatuité, ni affectation, ni rien qui ressemble aux défauts ou aux perfections mortelles? Il y a tout simplement l'excentricité au premier chef, la bonne et vraie grandeur. Il y avait dans Brummel une certaine bonhomie produite par sa majesté même, l'auguste et consciencieuse supériorité du lion. Il donnait des conseils à quiconque lui en demandait; affable, éclairé, ne s'aveuglant en rien sur son propre compte, voyant aussi clairement les défauts de ses pantalons que ceux des autres. Il n'a jamais voulu faire, comme on l'a prétendu, de son tailleur un personnage mystique, ni de sa garde-robe un temple de Delphes. Tout le monde pouvait entrer chez lui librement comme chez Charles XII. Mais la calomnie s'est étrangement attaquée à sa personne.

Ici, nous touchons à l'un des points les plus importants de la vie de Brummel, celui vers lequel se sont particulièrement dirigées la haine de ses ennemis et la jalousie de ses détracteurs. Nous voulons parler de la faveur dont il a joui près du prince de Galles. On a généralement mal interprété les faits qui ont trait à cette intimité.

Certaines gens ont voulu considérer Brummel comme un favori de cour, un complaisant de l'espèce des Cinq-Mars, des Raleigh, des Buckingham. Qui ne sait aujourd'hui que la faveur fut tout entière du côté du prince? Que d'autres rampent auprès des grands, les flattent, les adulent : Brummel ne saurait s'abaisser à de pareilles manœuvres. Il est très-vrai qu'il fut l'intime ami du roi futur; mais répondez, vous qui l'avez vu à Brighton, cette faveur lui coûta-t-elle jamais un sourire, un mouvement de tête qui ne fût pas calculé d'avance? Dites s'il fit grâce à son royal ami d'un seul pli de chemise, d'une seule mèche de cheveux qui ne fût pas exactement conforme aux lois de la plus fashionable harmonie. La duchesse de....., qui le détestait, peut l'attester également. Jamais elle n'a reçu de lui ni billet, ni parfums, ni rien qui pût compromettre son inviolable majesté. Brummel fut toute sa vie inflexible et formidable suivant sa force, et à la cour plus que partout ailleurs, parce qu'il savait que là on le jugerait en dernier ressort; il avait à

caresser, à courtiser la postérité, qui est la reine de tous les temps.

Ainsi, l'anecdote de la sonnette du pavillon de Brighton est fausse et controuvée. Il n'est pas vrai que jamais Brummel ait demandé au régent de se lever pour sonner un domestique à sa place. Hérodote et Plutarque sont remplis de contes pareils sur les grands hommes de la Grèce. Non, Brummel n'a pas fait cela; et remarquez que nous le défendons de cette action, non parce qu'elle est contraire aux bienséances ordinaires, Brummel eut toujours le droit de se montrer supérieur à l'étiquette, mais parce qu'elle n'a rien d'étincelant ni d'inattendu, et qu'à la rigueur un duc ou un lord eût pu la commettre. Brummel ne fut, à proprement parler, ni poli ni impoli; il eut *ce sublime indéfinissable* qui n'appartient qu'aux natures supérieures et tient à l'ensemble de la personne, à des gestes fugitifs, souvent à de simples clignotements de paupière. Ce fut lui qui inventa, par exemple, ce geste depuis si souvent copié, qui consiste à mettre le pouce dans l'entournure du gilet. Quand Brummel était renversé sur sa chaise, la tête inclinée sur l'épaule comme Alexandre, promenant sur les gens qui l'entouraient un regard à la fois majestueux et bienfaisant, alors, comment ne pas s'écrier avec l'orateur chrétien : « Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes. »

Mais après l'avoir vu si surprenant et si magnanime dans la prospérité, apprêtons-nous à le voir non moins parfait, non moins sublime dans la mauvaise fortune. Fut-ce une disgrâce que l'événement qui contraignit Brummel a quitter son ingrate patrie et à se réfugier à Calais? Non, car il semblait qu'en déplaçant son existence, en lançant contre lui une sentence d'exil, le destin eût voulu fournir une nouvelle page à son incomparable odyssée, et lui permettre de montrer qu'une âme intrépide et guerrière telle que la sienne est toujours maîtresse du corps qui l'anime.

Ce ne fut donc pas une brouille avec le prince de Galles qui le contraignit, comme l'ont dit certains envieux, à se retirer à Calais; ce fut un simple échec de fortune, incident secondaire du reste et presque indifférent dans une pareille existence. Il

est très-vrai qu'ayant perdu une certaine nuit une somme très-forte au *macaô*, il lui fallut quitter l'Angleterre qu'il avait enrichie de tant de trophées et de devises glorieuses. Il partit comme Byron, pour ne plus revenir. Calais devait être son Missolonghi.

Mais quel autre homme que lui n'eût pas assisté en s'expatriant à la fin de ses triomphes et à la chute de son nom? Quel conquérant n'eût pas trouvé sur cette côte aride et provinciale les sables de Cambyse? En effet, remarquez qu'il est privé de tout, séparé de tout ce qui a fait jusqu'alors aux yeux des gens vulgaires son éclat et sa renommée, de Younger-Tull, son bottier, de Deard, son perruquier, de Brooker, son tailleur. O Calais, pauvre ville de France, te voilà donc devenue l'asile d'une pareille gloire! Calvados, Calvados, comment vas-tu habiller, chausser, blanchir et friser George Brummel?

Vous allez le voir grandir dans son exil, et devenir plus imposant et plus digne d'admiration qu'aux plus beaux jours de sa prospérité. Voyez si jamais ses fracs ont été plus incomparables que ceux qu'il porte maintenant; voyez ses gants, ses gilets, ses cravates et sa frisure! Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le temps, il a su découvrir dans une ville de province des ouvriers dignes de lui, des fournisseurs qui devaient bientôt se trouver à même de servir à ses grands desseins. Jamais un si grand maître n'avait expliqué par ses doctes leçons les commentaires de l'art de s'habiller.

Le dirai-je? mais pourquoi craindre que sa gloire puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus par ces promptes saillies qu'il savait lancer avec tant de supériorité qu'il brille maintenant; vous diriez qu'il y a en lui un autre être que son grand caractère revêt d'une nouvelle forme, comme si Dieu, suivant l'expression de l'Écriture, eût voulu nous montrer en lui tout ce qu'il peut faire des hommes. Dans l'abandon et le délaissement, on voit naître tout à coup dans sa personne je ne sais quoi de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux et de si agréable pour les étrangers, de si hautain et de si menaçant pour ses compatriotes, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires.

Calais, autrefois ville indifférente et perdue dans l'océan

géographique, est maintenant la ville de Brummel. On y va comme à Stockholm pour Berzélius, à Giesen pour Liebig, ou à la Grenadière pour Béranger. On aperçoit au loin sur les remparts un homme dirigeant un cheval de haut prix, toujours entouré d'une auréole rayonnante et revêtu d'un manteau de gloire. C'est lui, c'est Brummel. Les Anglais qui passent à ses côtés s'inclinent et se découvrent involontairement, mais lui détourne la tête avec dédain. En vain un satirique romancier a voulu, sous le nom de *Russelton*, le faire considérer comme un astre éclipsé, une puissance déchue; il lui suffit de se montrer pour emporter l'admiration et les suffrages, faire taire l'envie par une espèce d'instinct supérieur dont les gens vulgaires ignorent le secret, et qui lui a permis jusqu'à ses derniers moments de mettre la fortune dans ses desseins et de forcer même la plus injuste destinée.

Tel fut l'homme qui vient de nous être enlevé à l'âge de soixante-deux ans. Il est mort, non de la mort de Socrate, au milieu de ses amis et de ses disciples, ni dans son lit, comme le roi David, ni même à table, comme le poëte Santeuil. Il a succombé à cette sublime infirmité qui a inspiré Hamlet; il a fini comme finissent les poëtes et les rois, comme Charles VI, comme Gilbert; — George Brummel est mort dans une maison de fous.

Pauvre George! Toutes ses facultés s'étaient éteintes une à une, excepté celle qui fit sa gloire, la fierté. Bien que déshérité des priviléges de la raison, il avait conservé jusqu'à ses derniers instants la conscience de ce qu'il valait et l'instinct lucide de son élévation. Peu de jours avant sa mort, on le vit s'habiller encore avec un charme, une supériorité qu'eussent enviés bien des gens dans la plénitude de leur bon sens. Il s'habilla, se fit friser, eut une conférence de plus de deux heures avec son tailleur; mais ce fut la dernière : le lendemain il n'existait plus!

Brummel est mort sans même avoir fait son testament. Sa garde-robe deviendra ce qu'elle pourra : peut-être, comme les armes d'Achille, sera-t-elle un sujet de luttes et de querelles pour ses héritiers. En effet, qui ne serait fier de posséder un peu de son immortelle dépouille? S'il est vrai que l'on ait payé autrefois ses autographes au poids de l'or, que sera-ce donc de la cravache qui a sifflé dans sa main, du chapeau qui a régné sur

son chef, de la chaîne qui a relui sur sa poitrine? Quel pays, quel musée possédera de pareils monuments? N'en fera-t-on pas un objet de munificence nationale, une prime d'émulation offerte aux gens les mieux bottés et les mieux parés du monde, ou plutôt au génie en général, à tout ce qui sait ici-bas s'élever au-dessus de la condition commune dans quelque genre que ce soit, surpasser par l'éminence de ses facultés l'espérance de son pays et l'attente de l'univers?

Brummel laisse un recueil d'*Aphorismes,* dont nous avons autrefois cité quelques passages, puis quelques dialogues qui ont eu lieu entre lui et plusieurs contemporains illustres : on y retrouve exposés avec une netteté parfaite tous les principes qui ont constamment dirigé sa conduite; enfin, des *Mémoires* qui sont le fruit des méditations, des théories et de toute l'existence de Brummel. Il est à souhaiter que ces Mémoires soient bientôt publiés, afin qu'il soit enfin rendu pleine et entière justice à la destinée d'un homme que chacun a jugé suivant la diversité de sa passion, et presque toujours avec partialité. On y verra, d'après la confession même et les aveux du héros, ce qu'il a été, la route qu'il a suivie, les moyens dont il s'est servi pour devenir l'exemple de son siècle : Brummel ne peut être jugé que par lui-même.

Voilà les spectacles que Dieu donne à l'univers, et les hommes qu'il y envoie quand il veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse, car ses divins attributs paraissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces grands talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille plus dans le firmament que les boutons de chemise de Brummel n'ont brillé dans l'Europe?

Ce n'était pas seulement la parure qui lui donnait de l'éclat : son grand génie embrassait tout, l'équitation comme la cuisine, l'éloquence comme la philosophie, le vin de Porto comme le vin de Constance. Il n'y avait livre qu'il ne lût; il n'y avait homme excellent, ou par son esprit ou par son tailleur, avec lequel il ne s'entretînt. Tous le quittaient plus éclairés, et rectifiaient leur maintien, leurs coupes d'habits, leurs revers de bottes, ou par ses pénétrantes questions ou par ses judicieux coups d'œil.

Aussi sa conversation était un charme, parce qu'il savait parler à chacun suivant sa maigreur ou son embonpoint ; et non-seulement aux diplomates de leur *spleen*, aux auteurs de leur vanité, et aux voyageurs de leurs mensonges ; mais encore aux jeunes gens atteints et convaincus par lui d'un sourire inutile, du crime de *lèse-enjouement* ou d'un jabot empesé au-dessus de la température convenable. Il les instruisait, les réprimandait doucement, les replaçait dans la ligne du grand et du beau. Ces dons sont admirables, qui ne le voit pas? N'est-ce pas Dieu qui les a faits? Quel autre les pouvait faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre?

On aurait dû voir au convoi de Brummel les voitures de toutes les ambassades, des députations de tous les corps savants, de toutes les académies. Aucune députation, aucune académie n'a paru à son cortége, pas même celle des coiffeurs. On lui devait les pompes de l'oraison funèbre, des titres, des inscriptions, un catafalque composé de draps, de nankins et de cachemires, des perruques (Brummel portait perruque), qui eussent porté jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant. — Mais non, personne, pas un ami, pas un lord, pas même un cheval (un cheval arabe) n'a suivi ses restes ; pas une voix ne s'est élevée sur sa fosse pour laisser tomber ces mots bien simples, mais qui eussent pris par la grandeur et la qualité du défunt un caractère évangélique et vraiment sublime : « Adieu, George Brummel ! »

Adieu ! eût répété la terre entière ; adieu ! noble cœur, majesté de l'intelligence, magnificence de l'habillement et des manières ! Car, avec Brummel ce n'est pas seulement une âme qui s'éteint, un homme qui disparaît, c'est aussi peut-être un culte abjuré, évanoui, un culte qu'il a créé et qui sera mis avec lui dans la tombe. Il semble que la gloire humaine ait été poussée à bout dans cet exemple, et que la destinée lui ait permis de ne pas laisser de traces après soi comme pour attester l'incomparable originalité de son empreinte.

Bénissons, après tout, bénissons cette tombe obscure et solitaire qui laisse planer sur les restes du héros la brume glorieuse de Sainte-Hélène. Mieux vaut ce simple tertre de gazon que les caveaux de Saint-Denis et de Westminster. Il y aura là, peut-être, plus de grandeur et d'admiration réelle qu'autour de tant

de monuments de bronze chargés de vaines inscriptions qui n'attirent pas même un fidèle. L'humilité de la tombe de Brummel ne servira qu'à faire mieux éclater aux regards des hommes l'auréole de sa destinée, qui sera pareille à ces astres que l'on aperçoit même des lieux les plus profonds.

Venez, peuples, venez maintenant, mais venez plutôt, princes et seigneurs de la ganterie et de la parfumerie, vous qui ouvrez aux hommes les portes de l'avenir, et vous plus que tous les autres, centaures effrénés, poupées de courses et de promenades, lumière de la France et de l'Angleterre; mais aujourd'hui, obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire.

Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière dangereuse du dandysme littéraire, jeunes intrépides qui rêvez pour vos boutonnières enfantines le double insigne du coquelicot nobiliaire et de la feuille de rose poétique, quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous guidait dans les hasards des fracs novateurs et des pantalons collants. Sous lui se sont formés tant de grands hommes pour la coupe des habits que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la mode; son ombre eût encore pu rehausser le costume des siècles, et voilà que dans le silence son nom même nous anime et nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure avec les rois de la terre, il faut surtout servir le roi de la mode.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec de l'essence de rose, en admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux; conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé la magnanimité. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien, et que ses derniers habits vous servent à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir

rendre les derniers devoirs à ce tombeau, moi qui ai été assez heureux naguère pour retracer quelques-uns des traits de votre sublime destinée, ô roi, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; je vous verrai tel que vous étiez à votre dernier jour sous la main de votre coiffeur, lorsque la gloire de l'avenir semblait commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Brighton et même à Calais; et je dirai en actions de grâce ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, vestis nostra.* « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre habit. »

ARNOULD FREMY.

UN

AMOUR DANS L'AVENIR.

IV (1).

Entrons dans cette immense ellipse de ruines qui fut le cirque d'Antonin Caracalla. Deux chevaux sont attachés aux racines qui pendent des *carceres*, à la place même d'où les coursiers romains s'élançaient vers la Borne. A l'extrémité de l'Épine, et devant le mur qui porte l'inscription de Torlonia, deux jeunes gens sont assis, et paraissent méditer sur la destinée des empires : ils méditent tout simplement sur eux-mêmes. C'est Émile, c'est Giampolo. Le comte Piranese est pâle et bouleversé; il garde un silence morne; ses doigts convulsifs égrainent une brique rouge tombée de la *Meta*.

— Voilà une singulière femme! dit-il en renouant la conversation. De quoi s'avise-t-elle à mon égard! Embaucher les Romains pour l'armée française!... A son âge, avec sa beauté, avec sa fille, s'occuper d'autre chose que du plaissir!... sous prétexte qu'elle est Romaine... Émile, qu'en dis-tu?

— Oh! tout bien réfléchi, il n'y a pas là de quoi se désespérer. Tu n'es pas obligé de partir subitement pour l'armée, parce qu'une jeune veuve a fait un article supplémentaire à la

(1) Voyez tom. V, pag. 109.

loi de la conscription. Le plus malheureux dans cette affaire, c'est moi : encore une femme qui m'échappe! encore une intrigue avortée! Je suis venu à Rome pour y mourir comme saint Aquilée, chaste et martyr... Justement, voilà l'église de Saint-Aquilée, là-bas, sur le chemin.

— Ma position te paraît donc plus belle aujourd'hui qu'hier, Émile?

— Oui; hier, cette femme avait pris des airs imposants, des airs de Cornélie, de Clélie, de Virginie, et autres saintes du vieux calendrier romain. Et puis, je t'avouerai qu'en te voyant si peu disposé à partir pour l'armée, je suis revenu de mes premières impressions. Au reste, si tu n'as pas le goût des armes, je ne vois pas qui peut t'obliger de te jeter à la suite de Joachim Murat; le faune de l'Anio n'était pas dans l'état-major du dieu Mars?

— Oh! que dira cette femme? Comment pourrai-je me présenter à elle? Quelle estime aura-t-elle de moi?...

— Que t'importe? Aimes-tu cette femme?

— Non, je ne l'aime pas... mais j'aurais besoin de la voir, de la voir souvent, de lui parler... tu sais?...

— C'est là que je t'attends. Quand tu lui parleras, il est possible que tu l'admires, mais à coup sûr tu ne l'aimeras pas. Tu mettras sur le tapis les étoiles, la nature, les fleurs, le soleil, le printemps : elle te parlera de l'empereur et du traité de Tilsitt; tu croiras entendre une Pallas des Tuileries. Quant à moi, je n'aime que les femmes qui sont de leur sexe. Les femmes viriles me font peur.

— Ainsi, tu ne me conseilles pas de partir?

— J'ai pour principe de ne donner à mes amis que les conseils qu'ils se sont déjà donnés eux-mêmes. Ce matin, je t'aurais conseillé de partir. Après avoir vu tes hésitations, je te conseille de rester. Hier, la chose m'avait paru sérieuse au point que je t'avais assigné rendez-vous ici, dans ces ruines, de peur qu'une indiscrète muraille de ville ne nous écoutât. Aujourd'hui, je trouve que cela ne mérite pas tant de mystère, et...

— Émile, dit Giampolo avec vivacité, Émile, tu ne parles pas franchement, tu gardes une arrière-pensée au fond du cœur... Au nom de Dieu, que ferais-tu à ma place, que ferais-tu? dis.

— Bien, comte Pira, j'aime cette émotion... A ta place, Giampolo, je partirais...

— Nous partirons.

— A merveille! quand?

— Ce soir, pour Naples.

— Non, pas ce soir... c'est inutile... Il faut rendre une visite à la comtesse Rosa Balma, et lui annoncer ton départ pour l'armée. Te voilà tout réhabilité dans son esprit. Ensuite nous faisons nos préparatifs. Sais-tu, mon ami, que notre voyage sera probablement fort long. Il paraît que nous irons voir Saint-Pétersbourg, la Perse, la Chine et l'Inde. L'empereur, m'a-t-on dit, n'étudie plus depuis quelque temps que des cartes de Russie et d'Asie. Songe donc qu'avant de partir tu dois mettre de l'ordre dans tes affaires de famille; un petit testament même ne serait pas de trop; tu peux te trouver sur le passage d'un boulet: oh! mon Dieu, il faut tout prévoir. La guerre est la pourvoyeuse des tombeaux. La localité m'inspire, je fais de la philosophie antique.

— Oh! Émile, garde ta philosophie pour toi... Je n'aime pas me jeter dans ces idées... Qui sait... le théâtre de la guerre est bien éloigné... En arrivant, nous trouverons peut-être tout fini.

— Diable! cela ne serait pas ton affaire. La comtesse Rosa Balma exige que tu sois un héros et non pas un voyageur. Il faut que tu moissonnes des lauriers, en Russie, et que tu viennes les déposer à son capitole; il faut que tu passes sur le pont triomphal comme un consul en épaulettes et décoré; il faut que tu traverses la voie Sacrée comme un centurion de Paul-Émile. Justement, l'architecte Camporesi doit exhumer, au forum, un de ces jours, les trois colonnes de Jupiter Tonnant, pour les dédier au comte Piranese-le-Triomphateur. Cécilia sera grande fille, ce jour-là, et belle comme Cécilia Metella, qui fut ensevelie là-bas, dans ce tombeau...

— Quel diable de langage me tiens-tu là, mon bon ami? es-tu fou?

— Non, je suis clairvoyant, trop clairvoyant pour toi... Tu ne partiras pas... Rome t'enlace comme une maîtresse; tu es trop riche, trop sensuel, trop artiste pour être soldat, tu as vingt-quatre ans; ta villa est charmante, ton palais délicieux,

ton atelier ravissant ; si tous les soldats avaient ce que tu possèdes, la grande armée serait bien petite. Crois-tu que je t'ai deviné ?

— A peu près, dit Giampolo en souriant. Tu as oublié une chose ; je n'aime pas la guerre du tout ; je ne comprends pas cette folie de se battre qui s'est emparée du genre humain : je ne comprends pas que l'homme, dont la vie est déjà si courte, ait trouvé le secret de la raccourcir encore avec ses batailles éternelles. Ils disent qu'un besoin impérieux de gloire les pousse à se faire tuer, et qu'ils sont très-contents de mourir, parce qu'après leur mort ils vivront dans la mémoire de la postérité. Je ne comprends pas davantage cela. Nous voici dans une plaine qui a vu mourir tout ce qui a été vaillant au monde ; nous voici dans le cimetière de l'univers. Chaque grain de poussière de ces ruines a été défendu par un héros et a sué sa goutte de sang. Eh bien ! dans tout ce que je vois d'horizon autour de moi depuis le mont Socrate jusqu'aux Catacombes, et depuis la porte Capène jusqu'à la tour de Cécilia Metella, un seul sépulcre a conservé un nom, et ce nom est celui d'une femme, d'une jeune épouse qui vécut dans l'ombre du gynécée, et qui fut aimée de son mari. Toute autre gloire est dans le néant. A moins d'être roi ou empereur, il ne faut pas compter sur l'éternité de son nom. C'est pourquoi je me soucie fort peu de la guerre... et puis, c'est atroce d'aller tuer des gens qu'on ne connaît pas...

— Ainsi, comte Pira, tu restes à Rome ?

— Mon bon ami, on fait bien souvent, en ce monde, le contraire de sa volonté. Je ne m'appartiens pas.... tout me retient à Rome.... et cette jeune fille qui grandirait loin de moi, qui n'attend que le souffle de l'été pour dépouiller la robe de l'enfance ! Moi, pauvre fou, j'irais en Russie, en Asie, en Chine, dans la lune, à la suite de l'empereur; et à mon retour..... si j'en reviens,.... je la retrouverais enchaînée au bras de quelque philosophe romain qui aura dédaigné la gloire pour cultiver l'hyménée. Ce serait absurde...

— Oh là ! je t'arrête ; le caractère de la mère m'est bien connu ; elle aimerait mieux marier sa fille avec le dernier chasseur de la garde impériale qu'avec le premier philosophe romain.

— Il faut donc partir.

— C'est inévitable, si tu veux prendre pied dans la maison, si tu...

— A cheval, Émile! Courons à la place de Venise; je veux parler à cette femme, et, après cinq minutes d'entretien, nous partons. Décidé! Oh! tu ne sais pas quel trésor de grâces j'ai découvert dans l'âme et le corps de cette enfant! En dansant avec elle, il me semblait quelquefois qu'elle était la sœur de sa mère, et qu'il m'était déjà permis de l'aimer. Quand je lui parlais, sa figure rayonnait comme une étoile; son jeune sein s'agitait d'une animation virginale; ses yeux étaient humides d'une joie de femme; ses mains, en touchant les miennes, semblaient avoir une pensée et un bonheur. Elle avait quinze ans; elle dansait à sa noce; elle était la jeune comtesse Piranese ouvrant son dernier bal de vierge. Elle était à moi!

Le comte ouvrit son portefeuille, et montrant un portrait ravissant à Émile, il continua :

— Tiens, regarde, Émile, voilà mon ouvrage de cette nuit; mon crayon a changé l'enfant naïve en jeune fille intelligente. Voilà Cécilia parée de ses quinze ans, je lui ai donné deux années en deux heures. Dis-moi, crois-tu que je l'ai flattée? Crois-tu que j'ai trop présumé du pouvoir de Dieu, qui doit me la donner un jour aussi belle que je l'ai peinte sur ce papier? Oui, c'est ainsi qu'elle sera, mon adorable Romaine! Elle aura ces yeux d'un bleu transparent et limpide, ce front si délié dans son contour, ce nez si délicatement ciselé entre deux joues savoureuses comme la pêche, ces lèvres qui aspirent l'amour et qui semblent dire : Viens; ce col rond et pur comme une stalactite de la plus belle eau, ces épaules ouatées par un embonpoint modéré, comme celles de la déesse Hygie, ces bras d'ivoire fluide, comme Hébé les arrondit quand elle verse le nectar, cette splendide illumination de cheveux d'or qui jette tant de doux reflets sur une chaire divine, et donne à la femme l'auréole de l'ange dans le ciel.

Piranese contempla amoureusement son ouvrage, et lui donna un baiser.

— Il me semble, dit Émile, que l'échéance est arrivée avant la date.

— Non, non, tu te trompes, mon ami; ce ne sont que des arrhes que je donne à l'avenir.

— A la bonne heure. Cependant, dès aujourd'hui, on peut juger de quelle espèce sera ton amour... un amour furieusement matériel.

— L'autre amour, mon cher, n'est, je crois, qu'une froide plaisanterie de l'âme; j'ai l'amour d'un artiste, moi, l'amour des sens.

— A vingt-quatre ans parler ainsi !.. eh bien ! je t'approuve, et puisque nous n'avons rien de mieux à faire et que nous sommes dans un désert, nous pouvons entamer une dissertation sur les différentes espèces d'amour; voyons, comte Pira...

— Au diable ta dissertation ! remontons à cheval, et courons à la place de Venise, au galop.

— A cheval ! je te suis.

— Tu m'accompagneras jusqu'à la porte du palais Balma. Nos domestiques garderont nos chevaux, et toi tu m'attendras vis-à-vis dans l'église de Jésus. Si tu t'ennuies, tu examineras la chapelle de saint Ignace, que mon aïeul, le père Pozzi, a faite, et tu admireras le groupe de la Religion et de l'Hérésie, qui est un chef-d'œuvre de Le Gros.

— Très-bien, voilà un plan; est-ce tout?

— Si nous partons pour l'armée, je présume que tu seras obligé d'aller faire tes adieux à ta famille...

— Sans doute. Pendant que tu règles tes affaires, que tu visites tes domaines, que tu prends les ordres du roi de Naples, moi, je cours à Paris, j'embrasse ma famille, et je vais t'attendre sur la frontière...

— A Strasbourg.

— Soit. Nous traverserons l'Allemagne à cause des Allemandes... Un voyage délicieux!

— Voilà mon plan.

— Très-beau plan! Approuvé.

— A cheval!

— Nous mettrons le pied à l'étrier pour le voyage du monde. Saluons les augures. Voilà un aigle qui se pose sur la muraille aurélienne. Partons.

Un tourbillon de poussière grise s'éleva sur la voie Appia et courut avec un bruit de pas de chevaux jusqu'à la pyra-

mide de Caïus Sextius. Nos deux amis étaient rentrés en ville.

Le comte Piranese monta hardiment l'escalier du palais Balma. Un vieux domestique parut à la première antichambre.

— Madame la comtesse, dit Giampolo ; et il fit signe d'annoncer.

— Madame la comtesse, répondit le domestique, est partie ce matin à l'aube, pour sa villa. Elle y passera toute la belle saison.

Le comte Piranese regarda le plafond, salua un portrait de famille, ramassa son chapeau qu'il avait laissé tomber, balbutia quelques paroles inintelligibles, et descendit lentement l'escalier.

V.

Plusieurs mois se sont écoulés. Le comte Piranese a fait un séjour plus long qu'il ne croyait à *villa Reale* de Naples. Il s'est enrôlé comme simple soldat dans les légionnaires commandés par le brave San-Giovanni, et il s'est déjà distingué dans une courte campagne sur le littoral de la Calabre, où les Anglais ont été repoussés vaillamment, et leurs embarcations foudroyées. Mais cette guerre obscure ne convient pas au jeune Romain, il veut se rapprocher de Joachim Murat qui, depuis le mois de juin, s'est fait le royal éclaireur de la grande armée sur la route de Moscou. Émile Dutretz s'ennuie à Strasbourg et jette tous les jours une lettre au courrier de Naples. Enfin Giampolo va rejoindre son ami. Il a demandé une dernière audience à la reine Caroline, et c'est en sortant du palais royal qu'il doit partir pour la France.

Caroline, cette femme que Dieu avait créée tout exprès pour le trône de Naples, remit au comte Piranese une lettre, et lui dit avec sa grâce adorable de reine italienne : « Voici quelques lignes de nouvelles que j'envoie à mon mari; le nom de la ville où vous le trouverez n'est pas sur l'adresse, il est sur la carte du monde. Dites au roi que Naples et la reine sont bien tristes en son absence. Dites-lui aussi que Caroline le supplice de songer qu'il a une famille, un trône et une femme, et qu'il ne doit exposer ses jours qu'à la rigueur de son devoir. Au reste, je lui fais, dans ma lettre, les mêmes recommandations ; j'en

avais dit aussi deux mots à Pignatelli, son aide de camp. Mais n'est-ce pas, monsieur le comte, que j'ai raison de lui parler ainsi ? Murat a prodigué sa vie en cent batailles, depuis quinze ans : il a toujours entendu siffler la première et la dernière balle, dans tous les combats. Aujourd'hui, avec son titre de roi, il peut, sans faire tort à sa gloire, renoncer à ce rôle de soldat téméraire qui outrepasse les exigences du point d'honneur le plus scrupuleux. En quelque lieu que vous le rencontriez, dites-lui bien de songer à sa femme et à ses enfants (1). »

- La reine dit ces paroles avec cet organe harmonieux qui enchante le cœur et les oreilles. Le comte Piranese resta muet sous le charme d'une voix céleste; il lui semblait que la syrène Parthenope chantait une strophe d'Anacréon à son golfe de Baïa.

Ensuite elle secoua mélancoliquement la tête, et montra du doigt au comte le magnifique portrait de Murat, chef-d'œuvre de Gros, qui décorait le salon (2).

Le grand artiste français, qui était né pour peindre Murat comme Phidias pour ciseler Achille, a jeté tout d'un bloc, sur cette toile, notre Achille de l'épopée napoléonienne. Le roi de Naples est représenté sur un cheval indomptable comme son cavalier : on dirait que ce nouveau fils de Thétis sort de la mer sur un coursier de Neptune, comme le héros de l'Iliade. Au fond du tableau s'élève le Vésuve en flammes. Le peintre a mis dans le même cadre deux volcans.

Le comte Piranese s'inclina de respect devant l'image du héros.

— Monsieur le comte, lui dit la reine, ce n'est que son portrait, eh bien! il me semble que ce tableau mort protége le royaume en l'absence du roi. Vous n'ignorez pas que nous sommes entourés d'ennemis ! Stuart nous menace du côté de Reggio, avec vingt mille Anglais ; Hudson Lowe s'est fait, avec son escadre, le geôlier de Naples ; la dernière tentative que nous avons faite en Sicile, et qui a échoué par des fautes qui ne

(1) L'auteur a eu le bonheur d'entendre répéter ces paroles touchantes par la reine Caroline, à Florence, en 1835.

(2) Ce magnifique portrait équestre est aujourd'hui dans la galerie du palais de Mme la comtesse Lipona, à Florence.

viennent pas de Joachim, a compromis la sécurité de nos côtes. Le roi est à mille lieues d'ici ; il combat pour la France et l'empereur mon frère : c'est son devoir. Dieu veillera sur nous.

Le comte baisa la main charmante que la reine lui présentait, et il dit avec feu : — Donnez ce portrait, en guise de bannière, aux braves légionnaires de San-Giovanni ; il fera reculer les Anglais jusque dans leurs vaisseaux.

— J'aurais plus de confiance en l'original, dit la reine avec un sourire divin.

Et elle fit un léger salut de la tête. Le comte Piranese s'inclina devant cette reine des femmes, et se retira lentement.

En traversant la galerie, il jeta un regard sur le golfe par les croisées largement ouvertes. Tout sur la montagne et la mer rayonnait des enchantements d'un beau soir d'été. Il semblait que quelque divinité du ciel allait descendre sur cette terre radieuse, pour en jouir, en l'absence du roi de Naples, afin de ne pas contrister la nature, qui faisait tant de dépense de bonheur au profit du néant.

Un sourire mélancolique courut sur le visage de Piranese : Naples, se dit-il à lui-même, Naples ressemble aujourd'hui à une belle femme qui n'a point d'amant. Que de tristesse au milieu de tant d'azur ! qu'il est sombre, ce palais loin de son royal locataire ! et lui ! lui ! ce héros qui pourrait avoir ici tant de bonheur et de joie, où est-il ?... Au bout du monde... Il forme, tout seul, l'avant-garde de l'armée, il défie en combat singulier un bataillon ennemi. Dévouement sublime ! Il n'y a pas assez de marbre à Carrare pour la statue de Joachim Murat !

Après cette dernière visite, le comte Piranese n'avait plus qu'un devoir à remplir, le devoir d'un fils envers sa mère. Il partit pour Rome, et, à son arrivée, n'ayant pas rencontré la marquise à son palais, il se rendit à la villa sans perdre un instant.

Quelle fut sa surprise de trouver là, causant avec sa mère, la belle comtesse Rosa Balma ! Giampolo fut si troublé de cette rencontre inattendue, qu'il ne put que balbutier des mots sans suite. Sa mère vit dans ce trouble l'indice d'un violent amour,

et la belle comtesse l'interpréta de la même manière en sa faveur.

Giampolo embrassa tendrement sa mère, et détourna la tête pour cacher des larmes.

— C'est donc bien décidé, dit la marquise ; tu quittes ta mère aujourd'hui ?

Le comte s'arma de toute sa fermeté, essuya furtivement ses pleurs, et répondit affirmativement par un signe de tête.

— Aujourd'hui ! poursuivit la mère ; et à quand le retour?... Dieu le sait...

— C'est une détermination qui honore monsieur le comte, dit la belle comtesse avec un regard amical et significatif.

— Trop heureux d'être approuvé par vous, madame, dit Giampolo.

— Mais je t'approuve aussi, moi, mon fils, dit la marquise ; je comprends tes devoirs, et je vois avec orgueil que tu sais les remplir. Seulement tu me permettras d'avoir la faiblesse d'une mère et de donner quelques larmes à ton départ.

— Ma mère, ne songez qu'à mon retour. J'espère que votre fils ne quittera pas l'armée sans rapporter quelque gloire à votre maison.

— Voilà de nobles paroles, dit la comtesse Rosa, et je serais enchantée d'apprendre que je suis pour quelque chose dans la détermination de monsieur le comte.

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Je suis fière de cela, poursuivit la comtesse, et cela me dédommage bien des chagrins que m'a causés la dernière fête à cette villa. Car vous saurez, monsieur le comte, que j'ai été indignement calomniée par deux ou trois chastes matrones de notre Rome chrétienne. On m'a écrit cela ; j'en ai eu des nouvelles à Tolentino, dans la marche d'Ancône, où je vivais dans la retraite, et je suis venue, en toute hâte, demander à Mme Piranese si j'avais encore son estime.

Les deux dames se serrèrent affectueusement les mains.

— Que vous êtes heureux, vous autres hommes, poursuivit-elle, de savoir vous venger d'une calomnie en mettant la main à la garde de votre épée ! oh ! si je pouvais faire accepter un cartel !... mais il faut se soumettre à son rôle de femme, il faut avoir l'héroïsme de la résignation.

— Madame, dit le comte, si parmi toutes ces calomnies il en est une qui soit sortie de la bouche d'un homme, vous n'avez qu'à me citer un nom...

— Merci, noble comte. Gardez votre courage et votre épée pour le service de Joachim Murat. J'ai fait la même réponse à Felice Mattei, qui, malgré ses soixante ans, a mis son épée à mes ordres : il est parti pour rejoindre le roi, et c'est ainsi qu'il m'a obligée.

— Si je n'étais auprès de vous, madame, et auprès de ma mère, je regretterais les précieux instants que je perds loin de l'armée.

— C'est une noble impatience, monsieur le comte; me permettez-vous de vous aider dans vos préparatifs?

— Tout est prêt, dit la marquise d'une voix émue. Je n'ai plus que quelques ordres à donner à Luigi, vous m'excuserez de vous quitter un instant.

La comtesse se leva, comme pour accompagner la marquise jusqu'à la porte du salon, et elle entra dans le vestibule de marbre, avec une certaine intention, légèrement indiquée, de se faire suivre par le jeune comte.

— Il fait ici un frais délicieux. Monsieur le comte, vous vous rappellerez ces beaux ombrages, quand vous traverserez la plaine brûlante de Ponte-Centino à Radicoffani.

— Oui, madame, j'emporte bien des souvenirs avec moi.

— Savez-vous que madame votre mère m'a fait une offre charmante? Elle m'invite à passer six semaines à votre villa, avec ma fille.

— Mademoiselle votre fille ne vous a pas accompagnée?

— Mais, monsieur le comte, elle n'est pas encore d'âge à accompagner sa mère; je l'ai laissée à Tolentino avec ma famille... Elle s'est pourtant bien développée depuis votre bal... Elle me vieillit.

— Aujourd'hui elle est encore votre fille, demain elle sera votre sœur.

— Ah! monsieur le comte, c'est très-bien; vous prenez les mœurs françaises; on ne dirait pas mieux à Paris.

En causant ainsi, la comtesse et Giampolo avaient descendu le perron, et ils entraient dans l'allée de peupliers qui mène à l'Anio. Le jeune homme jetait des regards mélancoliques autour

de lui, comme pour faire des adieux, peut-être éternels, à l'arbre, aux fontaines, au fleuve, au gazon, à toute cette nature reposée et voluptueuse qui l'avait vu naître et qui semblait l'étreindre comme une seconde mère, et le retenir sous le ciel de Tibur. Devant ces doux aspects, le soldat redevenait sibarite. L'instinct viril de la volupté non satisfaite se réveillait en lui sous le luxurieux démon de midi. C'était l'heure où la robe d'une femme, glissant à travers les arbres, éteint les yeux de l'homme et le brise de langueur. La rosée brûlante de l'amour descendait avec une lumière molle, tamisée par les feuilles; les oiseaux remplissaient l'air de notes claires et veloutées; le fleuve riait avec les iris et les joncs flottants, à ses petites anses recueillies; le soleil embrasait des cassolettes d'aromates sur la colline, comme pour parfumer le lit d'hyménée d'un roi invisible et heureux; la cigale de Virgile proclamait sur les roseaux flétris l'avenue du solstice et les indomptables ardeurs du lion. Le pin laissait tomber à ses pieds son édredon de feuilles sèches; il arrondissait sa tête comme un dôme nuptial, et distillait ses perles de résine, pour en couronner l'épouse attendue; tout ce qui chante dans le ciel, dans les fleurs, sur les eaux, dans les bois, entonnait, avec des voix mystérieuses, l'épithalame des fêtes de Vénus; un vent latin, léger et sonore, tout imprégné de dactyles virgiliens, arrivait de l'Anio et mêlait sa symphonie à ces chants du ciel, à ces voix de l'arbre, à ces parfums du soleil.

En ce moment on entendit un grand bruit de chevaux et de roues sur le marbre de la terrasse. Le comte Piranese tressaillit.

— Il faut donc partir? dit-il avec tristesse.

Jamais la comtesse Rosa Balma n'avait été plus belle. On aurait cru voir Cécilia grandie et mariée; c'était une admirable ressemblance d'avenir. Le jeune Romain, en extase, adorait la fille dans la mère et attachait sur elle des yeux humides et ardents.

— Il faut donc partir! dit la comtesse Rosa, et deux larmes coulèrent sur ses joues écarlates.

— Partir! et l'on est si bien ici!... c'est le Thabor où il faudrait planter trois tentes... Aller en Russie! au bout du monde... chercher la gloire!... Oh! je suis cloué par les pieds sur ce gazon!

— Votre mère! votre mère! monsieur le comte... j'entends la voix de votre mère... La chaise de poste est attelée... Adieu... Je vous admire... et je vous serre les mains avec bonne amitié... Adieu...

— Un instant, madame; permettez-moi de vous laisser un souvenir.

Le comte se dirigea lentement vers un petit temple de marbre bâti sur le bord de l'Anio, et, sur un mur luisant et poli comme une immense feuille de papier vélin, il écrivit au crayon les vers suivants, imités d'Horace :

La rose au front et l'amphore à la main,
Horace a dit sur son mode romain :

Maître d'une maison dorée,
Un jour tu quitteras ces lieux,
Tes jardins, la femme adorée.
Doux plaisirs de l'homme oublieux.

Ces beaux arbres que ta main plante
Sans toi verront bien des hivers;
Tes ans sont courts, leur vie est lente,
Tu vieilliras, ils seront verts.

Sur ton cercueil que la mort plombe,
Ils te feront tous leurs adieux;
Nul ne te suivra dans la tombe,
Hormis le cyprès odieux!

La comtesse Balma suivait des yeux l'inscription à mesure qu'elle naissait sous le crayon du jeune homme, et les larmes coulaient sur ses joues. Quand la dernière lettre fut tracée, elle secoua mélancoliquement la tête et dit : C'est bien triste, monsieur, ce que vous avec écrit là... bien triste!... je l'effacerai...

— Il y a dans ces vers, dit Giampolo, trois cent soixante-cinq lettres, promettez-moi d'en effacer une chaque jour. Mon absence sera d'un an. Vous me donnerez ainsi un souvenir, par jour et vous ferez compagnie à ma mère jusqu'à mon arrivée.

Ce sera une consolation pour moi de penser que vous m'attendez ici, avec votre fille, et que vous ne m'oubliez pas.

— Eh ! noble soldat de Murat, puis-je vous refuser quelque chose aujourd'hui !... Oui, nous voilà fixés à villa Piranese pour trois cent soixante-cinq jours ; ayez foi en la sibylle de Tibur ; à la dernière lettre nous vous embrasserons toutes, glorieux et vivant.

— Songez, madame, que la dernière lettre de mon inscription, c'est l'X redoutable, c'est la lettre du destin, la lettre de l'inconnu !

— Mon noble soldat, la dernière lettre vous sera aussi douce que la première.

Et elle présenta gracieusement sa joue à Piranese. Le jeune homme embrassa vivement la comtesse. — Tout est-il prêt ? demanda-t-il ensuite à sa mère qui arrivait.

La marquise, s'armant d'une fermeté virile, dit à son fils : Tu n'as plus que ma bénédiction à recevoir, et je te la donne ; que Dieu veille sur mon fils bien-aimé !

Le comte s'élança dans la voiture en criant au postillon : Route de Sienne.

Le roulement des roues couvrit les adieux qui se croisaient dans l'air. A la grille de la villa, Giampolo se tourna et aperçut dans le lointain les deux dames qui agitaient leurs mouchoirs dans sa direction. Il coupa au vol deux rameaux de laurier-rose et les jeta sur l'allée. La comtesse Rosa Balma courut avec l'agilité de Camille l'amazone, mais la voiture tourna derrière un massif d'arbres, et Giampolo ne vit plus rien.

VI.

Nous nous transporterons maintenant bien loin de la villa Piranese. Le comte Giampolo a traversé avec une rapidité merveilleuse toute l'Italie et la moitié de la France ; il a retrouvé à Strasbourg son ami Émile qui dépérissait dans l'attente. Les deux jeunes gens ont passé le Rhin et se sont jetés sur la grande route qui mène à la grande armée. Émile a revêtu le gracieux uniforme des hussards, qu'il porte avec l'aisance d'un enfant de Berchigny ; il va s'enrôler volontairement sous les ordres

du brave Pajol. Giampolo, en mettant le pied sur la terre étrangère, a repris son uniforme de légionnaire napolitain. Nos deux soldats voyagent en grands seigneurs, semant l'or pour courir plus vite et crevant un cheval à chaque relais; le sommeil, cet ami du voyageur, leur abrége les ennuis de la route; ils ont traversé, en dormant, des cercles entiers d'Allemagne, des royaumes et des duchés; ils se sont réveillés, comme en continuant un rêve, dans Smolensk la ville incendiée, et ils n'ont pu donner qu'un regard de pitié à cet énorme vestige de flamme que la grande armée a laissé en passant. Bientôt l'horizon s'agrandit devant eux, comme pour faire place au pied de l'empereur sur la route de Moscou. La plaine se fait immense et solennelle comme le digne péristyle du théâtre, où la France va jouer quelque drame inouï, et d'innombrables sapins semblent courir vers le Nord, comme des géants, pour assister au spectacle prodigieux que la terre annonce au ciel.

Nos deux soldats voyageurs ont dépassé Golowino et Waloniewa; le soleil du 7 septembre jette sur Borodino les teintes d'Austerlitz. — La terre tremble, dit le comte Piranese. — C'est la France qui passe, dit Émile.

— Cinquante napoléons pour deux de tes chevaux, dit Giampolo au cocher stupide couvert d'un sarrau blanc qui conduit la voiture. — Accepté.

Et nos deux amis volent comme deux Mazeppa courbés sur le col de leurs chevaux.

— Le ciel est serein sur nos têtes, la tempête est à l'horizon, dit le jeune Romain.

— Deux mondes se battent, dit Émile, place à nous! un pied de terre pour nous!

Et les éperons sanglants s'émoussent.

Tous les volcans du monde se sont donné rendez-vous sur les rives de la Moskowa; la terre semble se couper en deux parts. Les entrailles de la planète se déchirent; les racines des sapins se hérissent au-dessus des gazons; l'air est plein d'échos sublimes; les nuages de la bataille obscurcissent le soleil, comme un voile jeté au ciel par la main de Napoléon; — encore un élan de nos deux cavaliers, — voilà la grande bataille; elle couvre tout le terrain que l'œil peut embrasser. Ce fracas épouvantable, c'est la France qui frappe aux portes d'airain de Moscou; c'est

le Midi qui brûle le Nord. Les deux peuples armés se sont pris aux dents ; les deux aigles impériaux se percent de leurs becs d'airain; tout atome est brûlé par une balle; tout sillon d'air est noirci par un boulet ; il n'y a plus de place pour la vie ; il ne reste qu'une fosse de dix lieues pour la mort.

— Le roi de Naples? Où est le roi de Naples, s'écria le comte Piranese.

— Partout ! répondent le carabinier de Lepaultre, l'artilleur de Sorbier, le hussard de Bruyères, le cuirassier de Saint-Germain et de Montbrun, le Polonais de Poniatowski, le grenadier du prince Eugène; — partout ! partout !

C'est le moment où Joachim Murat va se mettre à la tête de la cavalerie et prendre la charge pour enfoncer le centre de Kutusoff.

Émile et Giampolo ont laissé leurs chevaux à la lisière de la bataille ; ils sont entrés dans un petit vallon où les balles et les boulets se croisent avec tant de furie qu'il semble qu'on peut les voir passer. Là se pavane, avec une fatuité sublime, un cavalier surhumain qui fait piétiner son cheval comme aux exercices de l'hippodrome; on croirait voir le représentant des âges héroïques, ressuscité en ce jour terrible, pour juger si les hommes n'ont pas dégénéré. Il marche tranquillement à travers les feux amis et ennemis, n'ayant d'autre témoin que Dieu qui le regarde et le couvre de l'ombre de sa main ; le vent des balles agite son panache superbe, et rien, dans tout ce qui déchire l'air, n'ose toucher sa face de héros.

— Le voilà ! s'est écrié le comte Piranese.

Et les deux amis tombent à genoux devant ce dieu des batailles.

Un sourire charmant anima le visage de Joachim Murat : il tendit ses mains aux jeunes gens et les serra.

— Et d'où venez-vous, enfants? leur dit-il d'une voix assez forte pour se faire entendre dans le fracas de la bataille.

— De Naples ; je viens de Naples, dit Giampolo les larmes aux yeux.

— Oh ! laissez-moi vous serrer encore la main pour avoir prononcé ici ce nom adoré! Laissez-moi toucher vos cheveux qui sont encore parfumés du golfe de Baïa! Vous venez de Naples ! et Caroline, ma chère Caroline ! vous l'avez vue ? Oh !

Naples et Caroline ! tout ce qu'il y a de doux et de beau dans l'univers !

Le comte Piranese présenta la lettre de la reine à Joachim Murat.

Le roi prit la lettre avec la vivacité d'un amant, la couvrit de baisers, et la lut avec des larmes à la paupière.

— Elle me recommande de ménager mes jours, dit-il ; et un sourire mélancolique contracta son visage; et il étendit ses mains vers les batteries russes et françaises qui dévastaient les sapins à côté de lui.

— Que venez vous faire ici, enfants ? Repartez tout de suite ; il y a des dangers aussi à Naples et de la gloire, et je n'y suis pas !

Le roi tira d'un fourreau de sa chabraque une feuille de papier et un crayon, et il écrivit à la hâte quelques lignes.

— Voilà ce que j'écris à la reine. dit-il à Piranese, lisez :

« Le comte Piranese a été nommé capitaine dans les légion-
» naires du roi de Naples sur le champ de bataille de la Mos-
» kowa. »

— Votre Majesté, dit Giampolo, a oublié de signer.

— C'est juste, mon ami ; je vais signer.

Et le roi de Naples déploya la feuille et la tint suspendue pardessus la tête de son cheval.

— La voilà signée, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

— Vous, Émile, continua le roi, accompagnez votre ami ; je songerai à vous. Voici, maintenant, une lettre pour la reine, je l'ai écrite hier soir, et une dépêche pour le brave San-Giovanni. Je ne puis choisir deux courriers plus agiles et plus dévoués. Suivez mes ordres ponctuellement : adieu, mes enfants, donnez-moi vos mains; adieu, je vais battre Kutusoff.

Et il courut au grand galop vers les lignes françaises.

— Maintenant, dit Émile, ayons bien soin de ne pas nous faire tuer, avec nos dépêches.

— Ce sera difficile, dit Giampolo ; nous sommes dans la mort jusqu'au cou.

— Le roi de Naples ne doute de rien ; nous n'avons pas été trempés dans le Styx de son royaume comme lui. A-t-on jamais compromis deux courriers de la sorte ?

— Il faut nous cuirasser de ses lettres et côtoyer les balles avec précaution.

— En avant! à la garde de Dieu et de Murat!

En deux bonds ils se trouvèrent au plus fort de la bataille, au pied de la grande redoute, colline de feu, inabordable, comme le cratère de l'Etna en éruption. Les clairons des cuirassiers se faisaient encore entendre dans le fracas des batteries; la charge sonnait, le premier escadron s'élançait de la plaine sur la redoute avec une furie d'assaut irrésistible. Il y avait là des chevaux sans maître qui couraient à l'aventure; nos deux jeunes gens, entraînés par le démon de la bataille, montèrent à cheval et se mêlèrent aux cuirassiers de Caulincourt. En ce moment, il semblait que tous les tonnerres du ciel déracinaient la colline; les chevaux étaient lancés en avant par les convulsions du terrain, plutôt que par l'éperon de leurs maîtres. Les cavaliers, courbés sur les crinières, laissaient couler sur le dos des cuirasses un fleuve de balles. Toutes ces armures luisantes au soleil s'agitaient comme des vagues d'argent, et leur ascension rapide était merveilleuse à voir. Ainsi tombèrent ces hommes de fer, de bas en haut, sur les batteries aériennes; ils broyèrent les chevaux de frise, ils franchirent les fossés comme une cavalerie d'hippogriffes, ils refoulèrent les derniers boulets dans la gueule des canons, ils éteignirent le volcan.

Émile et son ami s'embrassèrent de joie au sommet de la redoute conquise. Le jeune Romain avait pris un drapeau, et, dans l'ivresse de sa victoire, il ne s'apercevait pas qu'il avait reçu un coup de feu à la tête.

— Mon ami! s'écria Émile, ce n'est pas du sang moscovite qui coule de ton front! tu es blessé!

— Impossible! dit le comte en riant.

— Tu es blessé à la tête, te dis-je; viens, courons à l'ambulance.

— C'est une égratignure; ne t'alarme pas.

— Tu es couvert de sang! obéis-moi; au nom de ta mère, viens!

En arrivant au pied de la redoute, ils virent un officier d'ordonnance qui descendait de cheval et examinait les uniformes des militaires de toute arme qui entouraient le cadavre du général Montbrun. L'aide de camp cherchait le comte Piranese :

— Capitaine, lui dit-il en le reconnaissant à peine sous la poussière et le sang qui le couvraient ; capitaine. Sa Majesté le roi de Naples vous envoie aux arrêts pour quinze jours au château de l'Œuf, et Sa Majesté l'empereur vous donne la croix ; la voici.

Et l'officier de Murat remonta brusquement à cheval et disparut.

Les deux amis gardèrent quelque temps un silence de stupéfaction.

— Nous voilà brouillés avec le roi de Naples ! dit Émile.

— Il faut partir tout de suite.

— Et ta blessure ?

— Je la guérirai au château de l'Œuf. Quel homme admirable ! quel roi ! les arrêts et la croix d'honneur ! C'est bien Achille avec sa lance qui blesse et guérit !.... Tiens, regarde, mon égratignure ne vaut pas le coup d'œil d'un chirurgien. J'ai heurté de front une balle morte, c'est tout.

— Que dis-tu, mon ami ? Ton front est tout sillonné ; tu as comme une ride horizontale de sang...

— Partons, te dis-je ; il y a déjà bien assez d'une insubordination ; cette fois, il faut obéir. Nous avons des dépêches du roi ; nous avons une rude campagne à faire sur le littoral de l'Adriatique et de la Méditerranée, et nous sommes encore à Moscou !

— Mais au moins fais-toi panser, crois-tu que tu guériras ta blessure en essuyant le sang avec les plis de ton drapeau russe ?

— Les blessés font queue à l'ambulance ; il n'y a pas de place pour moi ; je vais me panser ; aide moi ; vite, ton foulard, le mien, en double bandeau sur le front ; en cinq minutes le sang est étanché. Les blessures à la tête sont toujours insignifiantes, quand elles ne tuent pas. A la première étape j'ôterai le premier appareil, et nous dînerons. Viens, allons reprendre nos chevaux.

La bataille rugissait toujours. D'immenses nuages de fumée s'élevaient des plateaux où les cavaliers de Grouchy et les Polonais de Poniatowski continuaient la victoire. Les canons de Lariboissière, de Forestier, de Sorbier, tonnaient comme une artillerie de fête pour célébrer le nouveau baptême militaire du prince de la Moskowa.

Nos deux amis ont repris la route de Wilna. Ils sont tout fiers d'avoir assisté à la grande bataille, et passent avec des airs de vainqueurs sur le territoire ennemi. Mais bientôt la gaieté de l'un fait défaut à la gaieté de l'autre. Le comte Piranese a lutté longtemps avec toute la puissance de sa raison et de sa jeunesse contre la blessure qu'il a reçue à la tête; une fièvre violente l'a saisi après quelques jours d'un voyage souffrant; sa pâleur et son abattement ont trahi le mal intérieur, et des paroles délirantes, tombées sourdement de sa bouche, alarment son ami, car elles semblent révéler une altération dans les facultés mentales du blessé.

Les deux voyageurs étaient porteurs de dépêches importantes adressées au comte Daure, ministre de la guerre de Joachim Murat; si l'un d'eux devait mourir, il fallait que l'autre arrivât : telles étaient les exigences du devoir. A Wilna, le comte Piranese se trouva dans l'impossibilité de continuer sa route. Émile fit appeler à l'auberge où ils étaient descendus deux médecins, les plus habiles qu'il put trouver, et leur confia son ami. Un jour de repos, quelques heures de sommeil et les soins de l'art, chassèrent le délire du cerveau du malade; Émile eut la consolation d'apprendre que les jours du blessé n'étaient pas en péril. — Je connais mon état mieux que les médecins, dit Giampolo à Émile : ce voyage brûlant depuis Borodino m'a fait plus de mal que le plomb russe; il me faut du repos. C'est à toi d'accomplir la mission dont j'étais chargé. Pars, pars sur-le-champ; songe que nous avons peut-être commis un crime en perdant vingt-quatre heures. Tu peux réparer ce retard forcé en courant la poste nuit et jour, d'un train de roi. Ne fais qu'un bond d'ici à Naples. Quand tu auras rempli ton devoir, tu iras à Rome; tu verras ma mère; je n'aurai que la force de lui écrire deux lignes; tu mettras cette concision épistolaire sur le compte de la vie active des camps; tu lui cacheras ma blessure; tu ne lui parleras que de ma croix d'honneur reçue à la Moskowa. Voilà tout; embrasse-moi, et que Dieu te donne un voyage heureux!

Émile, debout devant le lit du malade, écoutait attentivement et semblait ne pouvoir consentir à une cruelle séparation.

— C'est ainsi, mon cher ami, poursuivit Giampolo; il faut

se résigner aux nécessités de la vie militaire. Il n'y a pas à balancer un moment.

— Je partirai, dit Émile d'une voix faible et avec des yeux humides; je partirai.

— Ne parle pas au futur, mon ami; toutes ces minutes perdues sont des fautes.

— Je voudrais consulter les médecins.

— Consulte ton devoir. Les médecins ont déclaré que je ne puis me remettre en route qu'après un mois de repos. Veux-tu m'attendre un mois?

— Impossible.

— Alors il n'y a pas à balancer.

— Je le sens bien, mon ami.

— Tu n'as donc plus qu'à demander tes chevaux.

Émile se roidit convulsivement sur ses pieds, comme pour appeler sa force physique au secours de son moral défaillant, et dit d'une voix mouillée de larmes : Je vais partir.

Le comte Piranese tendit sa main vers la main de son ami.

— Tu es toujours brûlant, mon cher Pira.

— Comment veux-tu que je sois? La fièvre n'a pas deux manières de s'exprimer.

— Souffres-tu beaucoup?

— Non, il est impossible de mieux se porter quand on est malade. La nuit je fais des rêves délicieux. En dormant, je suis tout à fait en bonne santé. Je me promène sur les bords de l'Anio, sous mes beaux peupliers; je danse au son d'un orchestre de canon, avec une Cécilia de quinze ans; je vois la belle comtesse Rosa en amazone, l'épée à la main, emportant d'assaut la grande redoute et me donnant un baiser sur le front.... Émile, tu verras ces deux femmes charmantes avant moi; que tu es heureux!...

Les deux amis se serrèrent fraternellement les mains, et quelques minutes après, on entendit un grand bruit de chevaux et de roues dans la grande rue de Wilna.

Émile était parti.

VII.

DE GIAMPOLO A ÉMILE.

Posen, 10 janvier 1813.

MON CHER ÉMILE.

J'aime à croire que tu a reçu mon billet de convalescence, daté de Wilna, et deux lettres qne je t'ai écrites à Rome, de Kœnisberg et de Varsovie. Dans les grands désastres publics, il y a toujours quelques éclaboussures pour les hommes obscurs et isolés. Je suis aussi malheureux que la grande armée. Tu dois savoir que le roi de Naples m'avait fait à Wilna l'accueil le plus glacial. Le général Loison m'avait vivement conseillé d'attendre le roi pour me justifier devant lui de la double faute que j'avais commise en prenant un drapeau et en recevant une balle au front. Mon plaidoyer n'a pas été heureux. A Kœnisberg et à Varsovie, j'ai commencé à faire de nouveaux efforts pour rentrer en grâce. Joachim Murat, qui est si bon, s'est fait certainement violence pour continuer à garder envers moi le visage sévère d'un chef devant un soldat désobéissant. Je n'ai pu supporter plus longtemps cette disgrâce, j'ai mieux aimé rompre tout à fait, et j'ai écrit au roi une lettre respectueuse, mais ferme, dans laquelle j'ai donné ma démission. Je vais suivre l'armée en amateur jusqu'à Mayence, et cette désastreuse campagne finie, je rentre dans mon pays qui me paraît si beau maintenant. Réponds-moi, par *duplicata*, à Leipsick et à Mayence; donne-moi des nouvelles de ma mère et de tout le monde. Adieu.

Comte PIRANESE.

D'ÉMILE A GIAMPOLO.

Rome, 1er février 1815.

Les événements politiques se sont succédé rapidement depuis mon arrivée à Naples, où j'ai fait un assez long séjour. J'ai pris part à quelques opérations militaires, par ordre du comte Daure, sur le double littoral du royaume. Excuse-moi de passer sous silences mes petits exploits particuliers. L'absence du roi se fait toujours vivement sentir ici. L'Angleterre bloque et menace, un pied sur l'escadre, l'autre sur le continent. De tout côtés on se demande où est Joachim Murat. Un seul cri d'Achille lancerait les ennemis sur leurs vaisseaux.

Ta mère est fière de toi, elle se réjouit de son fils, elle est calme et forte en ton absense; elle a le courage des femmes antiques. Ce noble caractère a séduit la comtesse Rosa Balma, notre Bellone *della Piazza di Venezia*. Ces deux dames se sont liées de l'amitié la plus vive, elles ne se quittent plus. Tous les jours je les accompagne dans leur promenade à villa Piranese. La comtesse Rosa s'est soumise à ce pèlerinage quotidien, pour effacer une lettre, une virgule ou un point de tes stances du pavillon de l'Anio. Il y a encore beaucoup de lettres, de virgules et de points à effacer, avant d'arriver à la lettre de l'inconnu, l'X final. Je soupçonne fort la comtesse d'avoir un faible pour un capitaine décoré. Aussi je la regarde respectueusement, cette adorable comtesse, et je ne lui parle sous les arbres que de la bataille de la Moskowa.

Cécilia est un astre qui se lève sur l'Anio; c'est le soleil d'été à cinq heures du matin; encore quelques degrés d'ascension, et cette flamme de beauté embrasera tout. Tu ne saurais croire avec quelle précaution je marche dans cette atmosphère dangereuse. Je garde à vue mes yeux, mon cœur, mes mains. A chaque instant je prononce les noms de Moscou et de Saint-Pétersbourg, afin de donner le change à quelque passion embusquée sous un pin de la villa, et qui m'attend au passage, à midi, l'heure des incroyables désirs. Carybde et Sylla se sont faits femmes, et je louvoie entre ces deux écueils, me préservant de l'un et de

l'autre, en les regardant tous les deux à la fois. Tu me mettrais bien à l'aise si tu nous revenais avec quelque amour du Nord, quelque image blonde et ciselée au cœur et rapportée de Varsovie ou de Berlin. Mon Dieu! qu'il est aisé de vivre en paix avec ses sens du côté de la Russie! Mais ta villa est inhabitable pour la vertu ; je comprends saint Jérôme maintenant. Reviens-nous bien vite, mon cher Pira; je ferai un choix, je me résigne à aimer ce que tu n'aimeras pas. Reviens promptement, ou j'expire de vertu.

ÉMILE DUTRETZ.

P. S. J'attends ici les ordres du roi.

VIII.

Nous ne suivrons pas le comte Piranese au milieu des désastres et des victoires de 1813. Ce n'est plus qu'un voyageur traversant silencieusement l'Allemagne au bruit du canon et aux clartés des incendies. Le jeune philosophe romain a vu passer sous ses yeux cette histoire vivante d'un empire qui s'écroule ; il rapporte à son pays un trésor d'expérience, et dégoûté du monde, il se retirerait volontiers au fond d'un cloître, s'il ne sentait gronder en lui une tempête de passions charnelles qui l'entraînent vers un monde tout plein de voluptés.

Un matin du mois d'août, la grille de villa Piranese s'ouvrit devant un cavalier.

C'était un jeune homme de mâle et gracieuse tournure militaire. Sa figure avait cette pâleur nerveuse que rehaussent si bien des boucles de cheveux noirs et une moustache d'ébène finement ciselée. Il était vêtu d'une belle polonaise bleue à brandebourgs de soie, et le ruban rouge négligemment noué sur le cœur complétait le costume et annonçait le soldat.

Le comte Piranese rentrait sur ses terres. Hélas! depuis le retour de Marcus Sextus à Rome, jamais la désolation extérieure ne peignit mieux la désolation du foyer domestique aux yeux de voyageur qui allait vers sa famille, après une longue course dans les pays lointains.

Le comte fut frappé de cette tristesse, et il s'arrêta au mi-

lieu de l'allée, jetant autour de lui des regards mélancoliques, et prêtant l'oreille à je ne sais quel vague murmure de pressentiment sinistre qui était dans les airs et dans lui.

Les croisées de la villa étaient fermées, comme en l'absence des maitres. Sur la terrasse, l'herbe encadrait les dalles de marbre, et sur les allées il y avait du gazon abondant, comme la pelouse grasse d'un *Campo-Santo*, où personne ne passe plus par respect. Au parterre, on remarquait un luxe effrayant de roses, d'œillets, de cassies, de jasmins d'Espagne, et, tout autour des petits arbustes, un amas prodigieux de feuilles et de fleurs qui étaient mortes sur tige, et tombées sans avoir passé par les lèvres d'une femme ou les vases odorants du salon. Une mousse épaisse avait envahi les masques païens qui jetaient l'eau vive aux fontaines; on aurait dit que les naïades de l'Anio, saisies de quelque grande douleur, s'étaient réfugiées au loin, en laissant sur les bassins verdâtres de la villa un long voile funéraire de feuilles de nénuphar.

Depuis longtemps le comte Piranese n'avait reçu des nouvelles de Rome, et il s'alarma de toute cette tristesse et de ses pressentiments.

Les âmes les mieux trempées n'osent souvent pas aborder de front une émotion trop forte qu'une cause inconnue leur prépare; elles ont besoin d'une sorte de noviciat qui donne le loisir d'appeler à l'aide toutes les ressources du cœur et de la raison.

Le comte Giampolo s'enfonça dans les massifs d'arbres à droite, vers l'Anio, descendit de cheval, et marcha vers ce pavillon de marbre dont la comtesse Rosa avait fait, l'an passé, un autre temple de la Sibylle.

Les marches de la rotonde étaient vertes de mousse naissante; on y remarquait pourtant la trace d'un pied divin qui avait conservé, sur un seul point, au marbre sa première blancheur.

— Toutes les lettres sont effacées, dit le comte, toutes...

— Moins une! dit une voix qui semblait sortir de l'Anio comme une plainte sibylline.

Giampolo recula comme le pasteur de Tibur devant une froide couleuvre : le frisson l'avait glacé jusqu'à la moelle des os.

Une grande touffe de joncs à moitié flétris sembla se diviser

d'elle-même sur les bords du fleuve, et Giampolo vit se lever d'entre les rameaux une femme! une femme belle comme le fantôme de la volupté qui se baigne à midi dans l'Anio!

— C'est vous, madame! s'écria le jeune Romain; et il fléchit le genou devant la comtesse Rosa.

L'adorable femme avait les cheveux en désordre: sa toilette était bizarrement négligée, sa figure était pâle, ses yeux étaient rouges, comme des yeux qui ont versé toutes leurs larmes, et qui n'ont plus que du sang à donner aux extrêmes douleurs.

— Je suis prêt à entendre un malheur, dit Giampolo haletant, parlez... ma mère...

La comtesse, prit les mains du jeune homme, et secoua la tête.

— Votre mère est en pleine santé; ne vous alarmez pas, monsieur; et quelle sera sa joie de revoir son fils vivant! C'est moi, monsieur, c'est une autre mère qu'il faut plaindre... ma fille...

Les sanglots arrêtèrent la parole sur ses lèvres. Giampolo agitait ses mains convulsives et regardait la comtesse avec un visage fiévreux.

— Ma fille Cécilia!... Pauvre enfant!...

— Morte? s'écria le jeune homme.

— Non... non... elle vit... mais... sa mère elle-même ne la reconnaît pas!... Une maladie affreuse me l'a dévorée, en ne me laissant que son squelette... Et de plus... ma pauvre Cécilia est aveugle... ses beaux yeux se sont fermés... C'est plus cruel que la mort!... cent fois plus cruel!... Vous pleurez, monsieur!... Oh! voilà des larmes qui me font un peu de bien!... Je n'ai plus de larmes, moi... laissez-moi pleurer avec les vôtres... Et votre mère aussi a tant pleuré!... Quelle excellente femme!.... Venez, venez, monsieur, venez lui donner vite un peu de joie... Ah! il y a bien longtemps que la joie est bannie de cette maison... Aussi, voyez... écoutez... quel silence partout! quel deuil partout!... Il n'y a plus d'oiseaux à Tibur depuis que ma fille ne chante plus!.. Vous souvenez-vous de ce bal, ici, sous les arbres?... Alors comme elle était belle, ma Cécilia!... dites...

— Oh! madame! un peu de pitié pour vous... et pour moi... vous me fendez le cœur...

— Que je vous rends grâces, monsieur, de ce tendre intérêt que vous portez à une pauvre mère !

— Ah ! madame... c'est que...

En ce moment, et comme ils arrivaient sur le perron, la persienne de la maison se leva, et la marquise Piranese se trouva dans les bras de son fils. Il y eut encore beaucoup de larmes versées. On entra au salon.

Là, un spectacle affreux attendait le jeune comte.

Une main de la comtesse, dont le regard n'osait suivre l'indication, s'étendit vers une chaise longue où dormait Cécilia. La terrible maladie, qui, à cette époque frappait encore les enfants et les adolescents, avait impitoyablement dévasté la figure de la jeune fille, en la constellant de hideux bourgeons écarlates. Ce corps, autrefois si voluptueusement pressé par la mousseline, était aujourd'hui emmailloté comme une momie. Partout l'étoffe avait pris la place de cette chair savoureuse qui venait de se fondre dans les ardeurs de la fièvre. Le squelette perçait à travers chaque pli ; deux muscles secs et violacés attachaient la tête aux épaules flétries, et remplaçaient un col divin ouaté par l'amour. Les bras de la jeune demoiselle, étendus dans la langueur du sommeil, paraissaient d'un jet démesuré, tant ils étaient roidis par la maigreur ! Deux tumeurs d'un vif sanguinolent plombaient ses paupières, en fermant à jamais les yeux au doux éclat du ciel romain. La maladie avait moissonné ses cheveux blonds, comme si les faucilles du mois d'août eussent passé dans les épis d'or qui couvraient la tête de la belle enfant.

C'était un tableau fort triste, dans un encadrement bien gai. Les deux dames et Piranese, debout et silencieux, contemplaient Cécilia endormie. Autour d'eux, sur les larges panneaux des murailles, illuminés par les atomes de feu qui jaillissaient d'une vitre, mille joyeuses figures de femmes, peintes à fresque, par Luca Giordano, dansaient aux fêtes de Pan, aux noces de Vénus, au triomphe d'Amphitrite, et rappelaient les plus charmantes scènes de l'Olympe, de la terre et de la mer.

Giampolo laissa tomber un regard mélancolique sur la comtesse Rosa, et témoigna par signes qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps ce douloureux spectacle : il sortit du

salon, en marchant sur la pointe du pied, et alla s'enfermer dans son appartement.

La chambre de Giampolo était décorée d'un grand tableau de Louis Carrache, représentant le retour de Marcus Sextus dans ses foyers.

— Noble histoire ! noble ville! dit-il en regardant ce tableau, il n'est pas une douleur humaine que Rome n'ait prévue! A quelque cri d'angoisse qui se fasse entendre autour d'elle, toujours elle peut répondre : j'ai poussé ce cri avant toi. La plainte semble interdite à l'homme sur cette vieille terre qui a épuisé la langue des lamentations.

Et brisé de fatigue, de douleur, d'émotion, il s'assit en face du tableau consolateur, résigné comme le dernier des stoïciens, et riant à son destin.

Alors commença dans la villa Piranese une série de jours lugubres, pleins d'ennuis intolérables, et qui ne laissaient entrevoir dans l'avenir que la répétition des mêmes tableaux désolants, des mêmes entretiens éplorés. Giampolo ne voyait sa mère et la comtesse qu'aux heures de réunion obligée ; il évitait surtout la pauvre Cécilia, sans jamais oublier pourtant, chaque matin, d'arrêter le médecin au passage, pour s'informer de l'état de la malade. La réponse de l'homme de l'art ne donnait ni consolation, ni espoir.

Le médecin répétait sans cesse que la maladie s'était compliquée de la fièvre des Marais-Poutins; que le sang était en dissolution, et qu'un miracle seul pouvait conserver la jeune fille, mais aveugle et rachitique.

Le comte frappait son front avec violence ; et regagnait sa chambre, où il se replongeait dans ses ennuis.

Un soir, comme il se promenait sous les peupliers, en donnant audience à une pensée singulière qui lui était venue à défaut de consolation, la comtesse Rosa l'aborda.

— Vous ne savez pas, monsieur, lui dit-elle, que je souffre de deux grandes douleurs. Vous connaissez la première; l'autre, la voici. Ma mauvaise étoile a voulu que je portasse la désolation dans votre maison : vous étiez si heureux autrefois dans votre beau palais de Rome et dans cette villa charmante ; je suis venue, moi, vous visiter, et la tristesse est entrée dans vos demeures. Vos amis, trompés par d'absurdes calomnies, se sont

éloignés de vous à cause de moi, comme si les mœurs italiennes étaient encore celles du bon temps virginal de Saturne et de Rhée. Mes conseils ont séparé le fils de la mère, pendant une année, moins un jour. Ma pauvre fille, en venant de Tolentino à Rome, a gagné la fièvre des maremmes, et en arrivant ici, elle a été saisie par une autre maladie bien plus cruelle qui l'a dépouillée de la forme humaine. C'est donc moi qui vous ai fait tout ce trouble, tout ce bruit de pleurs et de souffrances autour de votre foyer. Cela est injuste, et je dois y mettre un terme. Il est de mon devoir de me révolter contre les bontés de madame votre mère ; je saurai prendre un parti.

— Le seul parti, madame, que vous puissiez avoir l'intention de prendre, je crois l'avoir deviné... Vous voulez quitter la villa Piranese.

La comtesse fit un signe affirmatif.

— Et vous avez compté, madame, que ma mère et moi nous consentirions à votre départ?

— Je l'espère, monsieur.

— Jamais, madame. Ceux qui vous ont calomniée resteront chez eux et nous honoreront de leur absence ; je ne les regrette pas. La villa Piranese sera l'infirmerie de votre fille, aujourd'hui et toujours ; je serai le bâton de cette pauvre aveugle. Vous, madame, vous serez l'amie de ma mère, et vous aurez toujours sa première caresse à son lever. Eh ! mon Dieu ! qu'avons-nous besoin de folle joie et d'éclats de gaieté pour vivre ? Les chagrins incurables ont leur charme ; nous prendrons la vie comme elle est, une énigme triste avec la mort au bout. Nous laisserons le soleil rire à notre porte et le fleuve chanter à nos arbres ; nous aurons des larmes pour vous, madame, et nous ne vous consolerons pas.

— Je n'attendais pas moins de votre noble caractère, monsieur ; mais songez bien que vous êtes jeune, que vous vous devez à la société et à votre pays ; le jour va venir où vous quitterez votre mère, et avec vous s'évanouira de nouveau ce rayon de force morale que la présence d'un homme répand toujours dans une maison désolée. Nous nous retrouverons encore, votre mère et moi, face à face, douleur contre douleur ; elle tremblant pour un fils, moi, pour une fille ; deux mères en proie aux mêmes angoisses ; n'osant se plaindre l'une à l'autre ; n'o-

sant pleurer, n'osant sourire, de peur d'attrister une amie par l'expression d'un sentiment qui ne serait pas le sien.

— Mais, madame, je ne songe pas à quitter la maison ; au contraire, jamais la vie domestique n'eut plus d'attraits pour moi ; je veux être le compagnon de votre douleur, je n'ose dire votre ami, madame.

— Eh ! pourquoi n'oseriez-vous prendre ce titre ?... Croyez que depuis le moment de votre arrivée, je suis pénétrée de reconnaissance pour l'intérêt de larmes et d'émotion que vous avez témoigné à ma fille ; un père, un frère n'eussent pas fait davantage. Si vous saviez combien de pareilles marques d'affection désintéressée agissent sur le cœur d'une mère ! Un amant n'aurait pas été plus désolé, si ma Cécilia avait pu être aimée d'amour, lorsque vous l'avez quittée, la pauvre enfant ! Oui, monsieur, vous m'appelerez votre amie ; ce titre m'honore ; ma main n'a jamais serré une plus noble main que la vôtre. Si, dans le malheur consommé, un seul rayon peut raviver une âme, on ne peut le trouver que dans le regard des amis qui compatissent à nos douleurs.

Le comte Piranese serra les mains de Rosa Balma, et les mouilla de larmes. Il se releva pour parler, et ce qu'il allait dire lui coûtait tant d'efforts surnaturels, qu'il ne put trouver une tournure convenable ; mais la comtesse osa remarquer, en elle-même, que ce trouble provenait d'un sentiment plus vif que l'amitié. Quelques scènes antérieures, toujours présentes à la mémoire de la belle comtesse, l'avaient d'ailleurs assez prédisposée à croire qu'elle interprétait, cette fois, à sa juste valeur, le silence expressif et la réserve du jeune Romain. Aussi, pour le mettre à l'aise et l'abandonner à ses réflexions, elle prit un prétexte et le quitta sans ajouter un mot de plus.

C'est alors que Giampolo, isolé dans sa villa, aurait eu besoin d'un ami pour lui faire une singulière confidence, voir de quel œil elle serait reçue, et la juger ainsi au point de vue d'un indifférent : malheureusement, Émile Dutretz était bien loin. Une lettre du jeune Français, reçue la veille, se terminait par ces mots désespérants : *Le dernier décret du sénat, qui n'est pas le sénat romain, appelle aux armes tous les Français de* 18 *à* 60 *ans. J'entre avec l'épaulette d'officier dans les chasseurs de la garde. Quand nous reverrons-nous? Dieu*

le sait! Adieu. Émile allait jouer son rôle obscur dans le dénoûment sublime du drame impérial. Le comte Piranese n'avait pas d'autre ami, et il se vit contraint de ne prendre conseil que de lui-même dans la plus étrange circonstance de sa vie. Il y avait encore à la villa trop de fracas et d'émotion autour de lui pour qu'il pût réfléchir avec calme et arriver à une détermination par une longue pensée recueillie. Aussi, après avoir parlé seulement à sa mère de quelques affaires d'intérêt qui l'attendaient à Rome, il quitta la campagne, et se réfugia dans son palais désert.

La solitude est la sourde conseillère des passions. Le jeune homme qui s'environne de silence et d'isolement pour penser à une femme, la retrouve partout, et mille fois plus dangereuse éloignée que présente. Le comte Piranese se refusait à l'idée d'aimer Rosa Balma, lui qui était arrivé de l'armée tout brûlé d'amour, tout fiévreux de désirs pour Cécilia grandie. Parfois il croyait commettre une action déshonnête en abandonnant ainsi une jeune fille, coupable seulement d'un malheur qui avait flétri sa beauté; ensuite, il s'accordait à lui-même un pardon facile, en songeant que ce bizarre amour, voué à l'avenir d'une belle enfant, avait été un secret pour elle et pour tout le monde, et qu'ainsi le scrupule le plus exigeant ne pouvait demander réparation d'un tort qui n'existait pas. De Cécilia, hélas! à jamais déshéritée de toute adoration, il remontait à l'éblouissante image de la mère; souvent, par une de ces illusions qu'on aime à se créer dans une faute, il se persuadait que la comtesse Rosa avait toujours été l'unique objet de sa passion, et que cet impossible amour, qu'il croyait avoir mis sur la tête d'un enfant avait été excité en lui par une divinité si majestueuse, qu'elle obligeait l'adorateur à détourner les yeux et à chercher un objet terrestre dans le voisinage de son piédestal. Et quand il se rappelait le bal de la villa, où des bouches calomnieuses avaient osé flétrir l'honneur de cette femme, à cause de lui, oh! alors, il n'hésitait pas à donner une réparation éclatante que le devoir lui eût dictée à défaut d'amour; il se disposait à offrir sa main à celle qui avait été soupçonnée dans sa vertu, en s'applaudissant d'agir en honnête homme bien plus qu'en homme passionné. Cette résolution prise, il sortait de son palais pour courir à la villa, et se mettre aux pieds de la comtesse, puis il

s'arrêtait aux portes de Rome, épouvanté à l'idée de ce mariage improvisé, de cette union indissoluble qui brisait un avenir de gloire, de voyages, de plaisirs, d'ambition, qui l'enchaînait, à vingt-cinq ans et pour toujours, au bras d'une femme, et devant le fantôme de cette pauvre Cécilia sur laquelle il fallait pleurer éternellement.

Cette lutte intérieure de passion et de résistance le suivait partout, et sans trêve. L'ardent jeune homme cherchait en vain un remède à l'énergie de son organisation; le démon des sens étouffait la sagesse de l'esprit. Il voyait toujours l'adorable comtesse dans ce rayonnement de beauté victorieuse qui éblouissait les yeux d'un homme et les éteignait de langueur; il s'arrêtait, croisant les bras, et lui souriant comme si elle eût été présente, et il frissonnait de joie en la retrouvant si radieuse avec ses grands yeux bleus sur un visage rose et sous des cheveux noirs, avec sa carnation exquise, sa taille charmante, sa robe indiscrète, son spencer plein de volupté. Une frénésie convulsive s'emparait de lui, et ses yeux lançaient des éclairs à l'air vide où il venait de placer un instant l'image d'une femme; et puis il s'effrayait de lui-même et se jetait dans la foule, pour voir si parmi ceux qui passaient il s'en trouvait un seul qui lui parût dévoré des mêmes désirs. La foule des villes est toujours faite de gens sereins et calmes. Le jeune Romain la regardait couler devant lui comme une rivière innocente que le moindre froid peut glacer. Dans cette noble cité des distractions puissantes, il errait çà et là, demandant aux objets des pensées étrangères au tumulte de ses sens. Il se souvenait qu'il était artiste, et il montait au musée Capitolin, pour étudier les éternels modèles antiques exhumés des cimetières de Théodoric. Ces asiles de silence, de fraicheur et d'ombre; ces cours intérieures, pleines de sarcophages et de hautes herbes; ces jardins où pleure dans la mousse une naïade invisible; ces péristyles solitaires des musées romains sont plus dangereux à traverser que le Corso bruyant de peuple. Dans ce mystérieux chaos de pierres saintes et de gazon vierge voués à l'oubli et à la solitude, il y a encore de charnelles pensées qui brûlent; il y a des atomes de feu qu'on aspire, et qui empoisonnent l'âme: c'est la fatale influence du désert, le grand désert qui se tait et s'incendie autour de vous, afin de mieux vous faire entendre

la tempête intérieure de votre passion, mille fois plus ardente que l'atmosphère de midi. Le jeune Romain montait ces escaliers sonores, où chaque niche encadre le buste d'une femme qui, la tête penchée et le sein nu, sourit au passant, comme une courtisane au balcon; il entrait dans les tranquilles salles où le bruit de ses pas semblait réveiller un peuple de statues, rangées sur deux files pour le regarder. Des cascades d'atomes lumineux pleuvant des hautes vitres inondaient ces images; on eût dit que le ciel romain leur envoyait le souffle qui donne la vie et la parole, dans une pluie de langues de feu. Alors le gladiateur blessé semblait désigner avec son épée l'amphithéâtre de Titus, par-dessus les ruines du Forum voisin; Pompée semblait donner une larme à Jules-César tombé à ses pieds; Adrien regardait Antinoüs avec des yeux vivants; Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Antonin semblaient faire entre eux un entretien sublime sur la nature des choses et des dieux. Devant ces héros et ces sages, Piranese passait avec un regard indifférent; en vain essayait-il de faire violence à sa pensée pour la ramener aux études sérieuses de l'art et de l'histoire; il se laissait enchaîner, comme un esclave d'Amathonte, au piédestal de la Vénus capitoline, et bravait le regard austère de Marcus Brutus, debout à côté de la déesse et méditant sur la vertu. La divine statue vivait sous son épiderme de marbre; à l'heure où les adorateurs arrivent, elle emprunte au soleil, son amant, toutes les nuances de la nudité; dans ce temple de jaspe et de porphyre, elle se pare de tous les reflets que le prisme de midi décompose sur ses formes célestes; elle se révèle dans toute sa grâce de femme; elle sourit naïvement de se voir si belle, comme une jeune fille sortant du bain; elle secoue sa chevelure parfumée de nard et de cinnamome, comme une reine qui passe du gynécée au lit nuptial. L'artiste romain, le noble Piranese, subjugué par une illusion délirante, mettait une autre femme sur ce piédestal, il la regardait vivre, il écoutait son souffle, il respirait le parfum de ses cheveux, il souriait à son sourire, il suspendait sa lèvre à ses pieds divins. Puis se réveillant comme après un rêve, dans un éclair de raison virile, il s'insurgeait contre lui-même, il appelait l'homme au secours de l'enfant, il s'excusait de sa faiblesse devant cet olympe de marbre, dont il croyait entendre le murmure ironique, et il

sortait, le vertige au front, la flamme aux lèvres, la fièvre au cœur; il courait à travers la ville, cherchant quelque parcelle d'air où sa poitrine pût trouver un peu de fraîcheur, demandant cette atmosphère bienfaisante aux rues solitaires pavées de mousse, aux places où les fontaines murmurent, aux portiques des temples romains, aux nefs chrétiennes des basiliques, et trouvant partout cette soif de femme, cette volupté irritante et inexorable qui remplit toutes ces chaudes cités italiennes, voisines de deux mers et du soleil.

De même qu'on ouvre un livre plein d'un intérêt saisissant, pour faire diversion à quelque mortel ennui, il résolut de feuilleter cette Rome prodigieuse qu'il avait sous les pieds, de dérouiller cette médaille immense que Marc-Aurèle ceignit d'un cordon de vingt lieues et qu'il frappa au coin de l'éternité. Voyons, se disait-il, si cette absurde voix des sens ne se taira pas devant l'évocation funèbre que je vais faire sur le tombeau de l'ancien univers! — Et il se fit voyageur dans Rome, de lui à peine connue, parce qu'il y était né. A chaque pas qu'il faisait sur ce sol historique, il rencontrait le fantôme d'une femme à toutes les époques décisives : Lucrèce tuant la royauté, Virginie les Décemvirs, Cléopâtre la république. Devant lui, dans toutes les ruines, tonnait un écho de quelque puissante et immortelle passion. Quelquefois, il s'arrêtait dans cette campagne désolée que bornent les ruines du cirque de Salluste, des Thermes de Dioclétien, et du camp des gardes prétoriennes, et il recueillait sur ce sol maudit les lamentations souterraines des jeunes vestales ensevelies pour crime d'amour. Quelquefois, assis sur les ruines du *pont brisé*, il admirait le temple de Vesta, gracieux et arrondi comme le corps d'une jeune fille, ce monastère payen, autour duquel brûlèrent les amours inextinguibles de tant de patriciens du mont Palatin. Il se levait alors, et, par les hautes herbes de l'Arc de Janus, il s'enfonçait dans cette ellipse démesurée qui fut le grand cirque, où cent mille femmes, les plus belles de Rome, venaient se faire adorer par la jeunesse des portiques, et embrasaient de volupté tout un monde de marbre et de spectateurs. Devant lui, par-dessus des monceaux de lierre et de vignes, se dressaient les arceaux béants et rouges du palais impérial, dont la base était une montagne; et les voix de la solitude lui criaient que les torrents d'air virginal

qui coulent du ciel sur le Palatin depuis quinze siècles n'ont pas encore purifié ce lieu, triste témoin de toutes les violences, de tous les adultères, de toutes les prostitutions des Césars. Descendu dans la vallée du Forum, il rebâtissait les cinquante péristyles, où les dames romaines, les bras et le sein nus, se promenaient le soir, sous des feuillages de marbre et de porphyre, au milieu d'une foule de jeunes gens perdus d'honneur, qui se firent complices de Catilina, pour violer Rome entière dans une étreinte de sang et de feu. Devant les temples de la Concorde, de la Fortune, de Faustine, de Vénus, de Junon, d'Octavie, de Flore, il retrouvait la glorification de la femme, couronnée partout d'acanthe et de myrte; cette arène qu'il foulait tremblait encore sous les pieds de l'ardente bacchanale, la fête des mystères nocturnes, où, dans un prodigieux hyménée, la moitié de Rome embrassait l'autre moitié sur un lit de thyrses et de pampres flétris. Et puis, du haut des jardins de Lucullus ou de la fontaine du Janicule, quand il regardait ce grand squelette et qu'il comptait, un à un, tous ses ossements épars, les monuments d'Adrien, d'Auguste, d'Octavie, d'Agrippa, de Flaminius, enfouis au champ de Mars : les Thermes de Titus et le Cirque de Flore, au mont Quirinal; les collines de poussière qui, dans la région palatine, furent le temple de Cybèle, de Bacchus, de Jupiter, d'Auguste, de Pallas, d'Apollon; la maison de Tibère, les jardins d'Adonis; quand il embrassait d'un rapide regard tout cet ensemble de colonnes isolées, de môles noircis, d'arcs de triomphe déshonorés, d'aqueducs rompus, de gigantesques pans de briques, de portiques sans temples, de temples décapités, de sépulcres béants, de cirques et d'amphithéâtres hachés à morceaux, toutes ces choses étendues au soleil depuis le pont d'Adrien jusqu'au tombeau de Cécilia, depuis les jardins de Salluste jusqu'aux thermes d'Antonin; alors, face à face avec cette incomparable dévastation, il assistait à la nuit suprême, où des hommes au teint de cuivre, aux yeux de tison, au poil de fauve, aux mains de fer, des hommes qui sortaient des entrailles d'un volcan avec des casques d'airain, des tuniques d'acier, des manteaux de tigre, se ruèrent sur les portes de Rome, réveillèrent en sursaut toutes ses femmes endormies, les saisirent échevelées et tremblantes, les dévorèrent sous leurs lèvres de feu aux clartés

de l'incendie, et firent au ciel une si épouvantable insulte, que la terre trembla, que les sept collines bondirent d'indignation sous cette orgie des enfers. Oui, l'histoire des plus impitoyables passions de l'homme est écrite en lettres de ruines sur le sol de cette cité; aussi l'air qui la couronne a gardé quelques parcelles du souffle brûlant exhalé des poitrines d'Attila et de Théodoric, ces fléaux de Dieu et du démon!

Un soir, le jeune comte Piranese avait visité l'église Sainte-Marie-des-Anges et le cloître paisible où vivent les enfants de saint Bruno. Debout sur la place solitaire de la magnifique Chartreuse, il se développait à lui-même une réflexion inspirée par ce monument sublime sorti des mains de Buonarotti. La pierre se transforme, disait-il avec un sourire mélancolique, et l'homme ne peut se renouveler. Les thermes de Titus deviennent le cloître de Saint-Bruno; les huit colonnes de la nymphée impudique soutiennent le dôme d'une Chartreuse! La cuve du bain profane est aujourd'hui le bénitier chrétien! L'homme seul est condamné à vivre avec ses passions. Rien ne peut convertir en chaste pensée le mauvais levain qui est en lui.

Parlant ainsi, il n'avait pas remarqué un chartreux vénérable qui l'écoutait, derrière un pilier massif du cloître; c'était le chef de ce magnifique monastère : le vieillard lui donna un de ces calmes et profonds sourires qui en disent plus qu'un livre de philosophie, et qui annoncent un homme supérieur, par sa forte pensée, à toutes les misérables vanités du monde. Piranese sentit la rougeur monter à son front devant cette sérénité patriarcale qui le terrassait.

Et le front baissé, le pied chancelant, notre jeune Romain, semblable à un athlète vaincu, descendit du Quirinal et regagna son palais. Sa résolution était prise : n'osant aborder la comtesse Rosa et lui offrir lui-même un époux, redoutant un refus motivé sur des douleurs domestiques trop justes, il écrivit à la marquise Piranese, sa mère, en la priant de servir d'interprète à son fils dans cette occasion solennelle. Le lendemain, il reçut de la villa un billet ainsi conçu :

« Madame la comtesse Rosa Piranese attend son époux.

» Votre mère affectionnée.

» M. P. »

Huit jours après, le mariage fut célébré à l'église de Jésus, place de Venise à Rome. Ce fut une simple fête de famille, à laquelle les amis mêmes ne furent point invités. Le malheur de Cécilia rendait impossible désormais toute manifestation de joie trop bruyante. Et pourtant ce mariage fut bien beau; il y avait ce qui manque souvent aux plus somptueuses de ces solennités domestiques : une femme divine, entrée dans cet âge heureux où la passion est intelligente; un jeune époux dévoré de désirs inassouvis et arrivant avec des sens vierges à l'initiation de l'amour. Le bonheur aurait été complet à la villa Piranese, si le spectre de Cécilia n'eût jeté son ombre dans ce riant horizon. Le soir du mariage, la comtesse Rosa dit à son époux en lui serrant les mains : « Il ne me manque rien aujourd'hui, rien qu'un sourire de ma fille. » Le jeune comte leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

IX.

Plusieurs mois se sont écoulés dans cette douce monotonie de bonheur conjugal, faite de jours qui se suivent et se ressemblent. Dans cette intervalle, le comte Piranese a reçu de son ami la lettre suivante :

Paris, 14 avril 1814.

« Mon cher Pira,

» Me voici rendu, par le malheur des temps, à la vie bourgeoise et facile. L'empire est mort; *fuit Troja!* adieu la gloire; je deviens vieux, j'ai vingt-trois ans aujourd'hui; je vais songer sérieusement à m'amuser, pour me consoler de tout ce que j'ai vu de triste. La nouvelle de ton mariage m'a comblé de bonheur; je l'ai célébrée dans un déjeuner en tête à tête avec moi, devant une glace de Venise, chez Corazza. Tu as joué finement ton jeu dans cette intrigue; mais crois bien que tu n'as jamais pu tromper un vieux diplomate comme moi, élevé à la cour de Florence, patrie de Machiavel. J'ai toujours compris que ta

passion pour la petite Cécilia n'était qu'une feinte, et que tu te servais de l'enfant pour cacher la mère. Je te pardonne ta dissimulation, et d'autant plus volontiers que je n'en ai pas été dupe un seul instant.

» Que faire maintenant sans batailles? Le monde va retomber dans ses ennuis. Comment vivre sans Napoléon? C'était un hochet glorieux qui amusait l'éternelle enfance de ce vieil univers. Il n'y a plus que du vide autour de nous. La France bâille déjà comme une veuve délaissée qui va s'endormir sous un pâle olivier.

» J'ai trouvé ta lettre de *faire part* un peu sèche et assez triste; c'était une épithalame écrite en style d'épitaphe. Ta lune de miel s'est levée dans un horizon grave; il paraît que la folie meurt avec le célibat. Quand je te rejoindrai, si cela est dans mon destin, j'adopterai en bon ami les mœurs austères de ta nouvelle position. Nous ferons de la philosophie ensemble, au soleil, comme les disciples de Socrate, et aux étoiles comme les péripatéticiens; nous nous habillerons de couleur brune, comme les rhéteurs du portique, et je forcerai mon visage à prendre le rire au sérieux. Quel malheur que le mariage ne soit pas dans mes goûts! Mais ne désespérons de rien. Mon horreur pour les femmes faciles et mes stériles amours pour les femmes impossibles m'obligeront bien quelque jour à prendre une maîtresse au pied des autels. Je réserve à mes trente ans cet acte de désespoir.

» Tu ne me dis pas un mot de Cécilia, ta fille; qu'elle doit être belle, le dimanche, à l'église Saint-Ignace! Mais brisons-là; il n'est plus permis de parler légèrement des choses depuis que ta sagesse a naturalisé le mariage dans la maison Balma.

» Adieu, mon ami; je me mets aux pieds de Mme la comtesse Piranese.

» ÉMILE. »

Le comte Piranese n'avait point de réponse à faire à cette lettre, et rien ne motivant une assiduité de correspondance, il se promit de n'écrire à son ami qu'à des intervalles assez éloignés.

Cécilia venait d'atteindre sa quatorzième année; la crise de l'âge nubile était redoutée par sa famille, car elle s'annonçait avec des symptômes alarmants. La pauvre fille dépérissait de langueur; elle avait à peine le sentiment de son existence, et depuis longtemps sa bouche ne s'était ouverte pour appeler sa mère. Ainsi privée de la vue et de la parole, Cécilia vivait dans la plus complète ignorance des événements domestiques qui se passaient autour d'elle. On lui avait même fait un mystère du mariage récent qui lui rendait un père et un protecteur, afin de lui épargner une émotion de joie, qui pouvait lui devenir funeste comme une émotion douloureuse. L'art intelligent qui veillait sur elle semblait infuser dans ce corps expirant une vie artificielle qui suffisait aux besoins de chaque jour.

Un matin, le comte Piranese, selon son habitude, attendait le médecin après sa visite, pour lui faire la triste question, toujours suivie de la même réponse. L'homme de l'art sortit, cette fois, avec un rayon de joie sur la figure, et serrant la main du comte, il lui dit à voix basse : « C'est le moment critique; une heureuse révolution emportera le mal; ayez bon espoir; mais, de grâce, pas un mot à la mère; il serait trop cruel de la tromper, car la crise qui sauve peut tuer; cependant tout se présente bien. »

A cette nouvelle inattendue, le comte garda un silence singulier, et ressentit une émotion dont il ne put s'expliquer la nature; surtout il s'étonnait de n'avoir pas trouvé un élan subit de joie dans l'annonce de la guérison possible et prochaine de sa fille Cécilia. Ce fut aussi sans aucun effort de discrétion qu'il ne redit pas à sa femme la confidence du médecin; il lui sembla que, si cette recommandation de prudence ne lui eût pas été faite, il aurait gardé la même réserve sans trop en approfondir les motifs.

Cependant le marasme qui minait lentement la jeune demoiselle avait fait place à l'énergique réaction du sang; la maladie prenait un caractère aigu qui annonçait une solution heureuse ou fatale. Habituée depuis longtemps à l'idée d'un grand malheur, la comtesse Piranese attendait la catastrophe avec une héroïque résignation.

Un matin, après une nuit d'angoisses, la pauvre mère de Cécilia s'était retirée dans son appartement pour prendre quel-

ques heures de repos. Le comte, son mari, veillait seul au chevet de la malade.

La molle clarté du soleil levant se répandait dans la chambre, et la croisée du nord, toute large ouverte, laissait pénétrer dans l'alcove fiévreuse le parfum des fleurs, la fraîcheur du matin, la brise du fleuve, les sourires du ciel. Piranese se pencha sur le visage de Cécilia, pour l'examiner de près avec une attention inquiète. En ce moment, une transformation visible s'opérait en elle; les teintes lourdes et enflammées qui chargeaient le front, les paupières et les joues, avaient disparu; une pâleur tranquille et légèrement nuancée de rose ramenait la sérénité sur la figure de Cécilia. Le mal venait d'être vaincu par la vigueur du sang romain et par ce merveilleux dictame aérien qui coule éternellement des montagnes de Tibur. La jeune demoiselle dormait de ce sommeil calme qui donne la force et la vie, et annonce le retour de la santé.

Un sourire de songe courut sur le visage de Cécilia. Piranese tressaillit : la jeune fille prononça quelques paroles confuses, et se réveilla... Le comte recula comme de terreur; il avait vu luire, dans un orbite à demi ouvert, un regard d'azur depuis longtemps éteint; il avait entendu un cri de surprise; il assistait à un miracle. Cécilia, éblouie par la clarté du jour, referma vivement ses yeux et mit ses mains sur les paupières, comme pour les garantir du coup brûlant qu'elles venaient de recevoir. — Ah! mon Dieu! dit-elle d'une voix sourde, est-ce encore un songe? Elle rouvrit ses yeux avec une précaution timide, jeta un rapide regard dans la chambre, et poussa un cri de frayeur et d'étonnement : elle était seule; le comte Piranese était sorti.

Ce fut la marquise Piranese qui, prévenue par son fils, accourut au chevet de Cécilia pour lui donner tous les soins qu'exigeait sa nouvelle position. — Ma mère! s'écria la jeune fille en étendant ses bras vers la marquise qui entrait; et reconnaissant tout de suite son erreur : — Ah! c'est vous madame!... ma seconde mère!... Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue... Il me semble que je ressuscite... Ah! mon Dieu!

— Restez en repos, mon enfant, dit la marquise, après avoir fermé la croisée et ménagé un demi-jour; ayez encore un peu de patience; votre patrone du ciel vous a protégée, parce que vous avez été résignée comme une sainte; elle vous a déjà

rendu la vue. elle vous guérira tout à fait, ma belle enfant.

— Et ma mère? Oh! je veux voir ma mère.... Où est-elle? Pourquoi n'est-elle pas ici?

— Votre mère repose. Elle a veillé cette nuit auprès de vous.

— Oh! laissez-la dormir... j'attendrai... Bonne mère!... Cette nuit, j'avais deux anges gardiens...

Cécilia se leva tout à coup sur son séant, et regarda du côté de la porte.

— J'entends marcher ma mère dans le corridor, dit-elle; je reconnais le bruit de ses pas comme le son de sa voix... C'est elle! c'est ma mère!

Ce n'était point le comte Piranese qui avait annoncé l'heureuse nouvelle à la mère, c'était une de ces voix qui parlent dans les songes et qui viennent du ciel. Elle s'était réveillée en sursaut, car elle avait vu en rêve sa fille, sa fille morte, et au cercueil, les mains jointes, les yeux ouverts et vitrés... et elle accourait auprès de Cécilia dans la furie du désespoir. Deux cris d'amour et de joie, deux cris comme les femmes seules en trouvent dans le cœur, retentirent dans cette alcôve si longtemps désolée : les lèvres étaient sur les lèvres, les yeux sur les yeux, les larmes sur les larmes; la mère et la fille ne formaient qu'un corps et n'avaient qu'une âme, comme au jour de la conception.

La comtesse Piranese, ivre de joie, s'arracha aux caresses de sa fille, et pressant vivement les mains de sa belle-mère : — Madame, lui dit-elle, au nom de Dieu, lancez votre plus agile coureur sur la route de Tolentino; il trouvera six chandeliers d'argent massif dans la chapelle de mon château; il les portera au trésorier de Notre-Dame-de-Lorette, la patrone de Tolentino, pour cent messes. C'est un vœu. Moi, je monterai, pieds nus, à Lorette, et je couvrirai d'or la nappe de son autel.

La marquise Piranese sortit pour obéir à l'ordre sacré de sa belle-fille.

La mère, au comble de l'exaltation, s'assit sur le lit de Cécilia, et elle ne pouvait se lasser de regarder la jeune ressuscitée qui lui souriait de toute la douceur angélique de ses beaux yeux d'azur. Ces deux femmes échangèrent longtemps entre elles des murmures d'amour qui ressemblaient à des roucoulements de colombes, et qui exprimaient toutes les tendresses du cœur;

les paroles ne leur auraient pas suffi pour se prodiguer, dans un instant, tout ces élans de passion maternelle et filiale qu'elles avaient en réserve; aussi, quand elles se parlèrent, elles s'étaient déjà tout dit, dans la langue de l'âme, des caresses et des regards.

Pourtant, ce fut un enchantement ineffable à l'oreille de la mère, lorsqu'elle entendit, comme pour la première fois, l'accent virginal qui sortait de la bouche adorée de sa fille, et qui résonna dans l'alcôve, comme le prélude d'une mélodie italienne. — Ma bonne mère, disait Cécilia, dis-moi si je me trompe? Il me semble que, ce matin, en me réveillant, j'ai vu, là, devant moi, ce beau jeune homme qui a dansé avec moi... oh! il y a bien longtemps!... le comte Piranese...

— Le comte Piranese? dit la mère; et un sentiment qu'elle n'aurait pu définir fit trembler ce nom sur ses lèvres.

— Oui, dit Cécilia en couvrant son front de sa main, comme pour en retirer un souvenir; oui, ma bonne mère... le comte Piranese... j'ai cru le voir, là, près de mon lit, son visage sur le mien; il me regardait avec des yeux tristes.... Mais, c'est peut-être un rêve encore... Je l'ai vu si souvent dans mes songes... Embrasse-moi, ma bonne mère.....

La comtesse Rosa Piranese écoutait sa fille avec une sorte d'effroi, comme si elle eût entendu une épouvantable révélation, à laquelle rien ne l'avait préparée; elle embrassa froidement Cécilia, et lui dit : — Oui, mon ange, c'est le comte Piranese qui veillait ce matin auprès de ton lit; tu as oublié, sans doute, que nous sommes chez lui?

— Oui, oui, dit Cécilia, avec une joyeuse inflexion de voix, je sais que nous sommes à la villa Piranese..... On est mieux ici qu'à Tolentino... n'est-ce pas, ma bonne mère?

— Et pourquoi est-on mieux ici, ma fille?

Cécilia hésita pour répondre.

— Tolentino est triste, ma bonne mère; les environs du château sont sauvages et inspirent la mélancolie. Ici, quelle différence! comme tout est riant!..... Tantôt, lorsque j'ai ouvert les yeux, oh! que de gaieté j'ai vu dans l'air, dans la cime des arbres, dans le sommet des collines, dans le ciel, partout... Non, tu ne sais pas combien j'ai souffert, combien j'ai besoin de gaieté! Il me semble que je ressuscite après dix ans passés

dans un tombeau, demi-morte, avec un silence affreux autour de moi, ou des paroles confuses, comme si des ombres eussent murmuré à mes oreilles... j'ai fait un long rêve... Il me semble que j'ai entendu dire que le comte Piranese s'était marié?

— Cécilia, mon enfant, tu oublies que ton état demande les plus grands soins... Tu as déjà beaucoup trop parlé pour une convalescente de quelques heures... Encore un peu de patience, ma fille... Résigne-toi encore à quelques jours de repos...

— Des siècles, mon Dieu! des siècles!..... Je sens que je puis supporter la lumière... Un peu de jour, au nom de Dieu! je veux voir le ciel; je veux voir le soleil... Ma bonne mère, je ne suis que faible; je sens que le mal n'est plus chez moi..... Il y a bien du silence dans la maison... Pourquoi ne fait-on pas de la musique?... Oh! j'ai besoin d'air.... j'étouffe dans cette alcôve... Je crois que j'aurai assez de force pour descendre au salon...

Cécilia fit un mouvement pour se lever; sa mère la serra dans ses bras, en pleurant, et la retint.

— Pourquoi pleures-tu, ma bonne mère? dit Cécilia dans une attitude de résignation; pardonne-moi, si je contrarie tes volontés; tu ne sais pas combien cette vie muette et aveugle que j'ai subie si longtemps m'a donné d'ennuis mortels! Oh! si Dieu m'avait privée aussi de la pensée! mais, dans le délire de la fièvre, comme dans le calme de mes esprits, j'ai toujours eu là, dans le front, une pensée, un souvenir, un nom, une fête... Cette maudite fièvre, ce délire brûlant, s'acharnent sur une seule idée, et vous la représentent toujours... Impossible de la chasser... La sainte Vierge le sait bien! Oh! que de fois je l'ai priée! que de fois j'ai voulu placer un autre nom, un autre souvenir dans ce front!... Tiens, ma bonne mère... je sens que je serai plus calme quand j'aurai tout dit..... Cette pensée, ce nom, ce souvenir, cette belle fête.....

— N'achève pas! s'écria la comtesse, les doigts dans ses cheveux, et pâle comme la mort, n'achève pas, ma fille!

Cécilia étendit convulsivement les mains vers la porte d'entrée, poussa un cri et s'évanouit.

Le comte Piranese et le médecin entraient dans la chambre de la jeune malade.

Le comte s'arrêta brusquement sur le seuil de la porte, le médecin courut au lit, d'un pas délibéré, en disant : Ce n'est rien, rien ; madame, ne vous alarmez pas... Donnez un peu d'air... c'est une faiblesse... la fièvre est éteinte tout à fait... Madame, ce sera, j'espère, votre dernier tourment maternel...

La comtesse Rosa était anéantie. Sa figure pâle, ses yeux ouverts et fixes, sa chevelure désordonnée annonçaient plus de désespoir que la circonstance n'en devait exciter au cœur d'une mère; et lorsque le comte, son mari, penché sur elle, lui dit : Ma bonne amie, ce n'est qu'un évanouissement, — un regard douloureux et un cri sourd parti de la poitrine annoncèrent à Piranese qu'on n'acceptait pas cette consolation, et que la crise de ce moment avait en elle un mystère que nulle intelligence ne pouvait comprendre, que nulle bouche ne pouvait expliquer.

Le médecin, préoccupé seulement de l'état de la malade, disait à voix basse, sans regarder la mère : — Voyez, madame, ça n'a pas été long ; elle reprend connaissance ; le teint est superbe.... Quelle cure merveilleuse la nature a faite là !... Je m'engage à lui donner le bras, dans huit jours, sous ces peupliers... La voilà revenue tout à fait... elle a ouvert les yeux... elle s'est retournée vivement du côté de la ruelle pour ne pas voir le grand jour... Laissons-la tranquillement reposer, elle va s'endormir. A son réveil vous commencerez à lui faire suivre un bon régime sagement gradué de nourriture fortifiante. C'est qu'il y a tant de vigueur dejà dans cette jeune demoiselle ! Portez le moindre secours à cette nature puissante, vous la délivrez de tout mauvais levain, vous l'élevez d'un seul coup de la convalescence à la santé... Comte Piranese, traitez-moi toujours en voisin de campagne; vous êtes venu m'appeler pour constater le mieux le plus satisfaisant : eh bien ! malgré cette crise, je suis heureux de vous dire que ce mieux dépasse mes espérances... Allons, madame, bon courage ; ne vous laissez pas abattre par la joie ; vous avez montré plus de fermeté dans le malheur.

La comtesse laissa éclater un mouvement d'inquiétude, et le médecin regarda fixement Piranese, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Le jeune homme, tout bouleversé par ses

réflexions, et comprenant que sa femme était sous l'obsession de quelque chagrin extraordinaire, dont il était, lui, peut-être, la cause première, tendit nonchalamment la main au médecin et le conduisit sur l'escalier : là il balbutia quelques paroles à peu près dépourvues de sens, entremêla des remercîments et des adieux, et rentra seul, armé de toute sa fermeté, dans la chambre de Cécilia.

A son arrivée, Rosa se leva et lui dit à voix basse :

— Êtes-vous seul?

— Oui, répondit Giampolo; et un frisson glacial couvrit son corps.

La comtesse l'entraîna dans la pièce voisine.

— Giampolo, lui dit-elle, vous m'aimez toujours bien, n'est-ce pas?

— Moi ! si je vous aime toujours ! dit le comte, les larmes aux yeux; toujours, ma bonne amie, comme la veille de notre mariage.

— Eh bien ! vous allez me le prouver...

— Exigez tout; je suis prêt à tout.

— Vous allez quitter la villa sur-le-champ, il le faut; ne m'interrogez pas, ne m'interrogez pas ! Vous partirez, vous prendrez un prétexte auprès de votre mère. Mes lettres vous arriveront à votre palais de Rome; vous ne quitterez pas Rome; cet éloignement suffit. J'espère que notre séparation ne sera pas longue; croyez qu'elle me sera cruelle autant qu'à vous...

— Une seule question, ma chère Rosa...

— Point de question...

— Eh ! il me serait trop cruel de penser que votre amour...

— Mon amour ne s'est pas démenti, mon cher Pira, dit la comtesse en sanglotant, et les bras jetés au cou de son époux; oui, vous avez encore tout mon amour; mais au nom de Dieu et de cet amour, ne m'interrogez plus et partez. Vous êtes un homme, appelez à votre aide toutes les facultés de votre organisation virile, pour vous élever au-dessus d'une femme, et pour sortir d'ici, l'œil sec, la bouche muette et sans regarder derrière vous.

— Rosa, vous allez voir si je vous aime.

Le comte embrassa tendrement sa femme et descendit chez sa

mère pour faire ses préparatifs de départ. La comtesse vint se replacer au chevet de sa fille. Cécilia dormait de ce sommeil léger qui livre souvent à l'alcôve les confidences des songes. Les lèvres de la mère effleuraient les lèvres de la fille, comme pour recueillir au passage la moindre parole délatrice, la plus subtile indiscrétion de la demoiselle endormie. Dans chaque soupir inarticulé qui s'exhalait de la poitrine de Cécilia, la malheureuse mère croyait surprendre la révélation de cet amour étrange qui était né dans les ennuis et le délire de la fièvre, qui s'était nourri de mystère et de silence, et qui avait éclaté en plaintes vagues et inquiètes, à la première aurore de la résurrection du corps. Mais en ce moment, les rêves gardaient leurs secrets au fond de l'âme; à peine si des éclairs d'un calme sourire, animant par intervalle le visage de Cécilia, trahissaient quelque sentiment de joie intérieure; la comtesse Rosa n'entendit point de ces paroles qu'elle redoutait, en les épiant sur les lèvres. Insensiblement elle se rassura, comme si le silence de ce sommeil avait pu détruire de trop claires et de trop récentes révélations que l'instinct de la femme et de la mère avait, hélas! si bien comprises. Dans les grands malheurs, la moindre illusion sereine est embrassée comme une consolante réalité. Après quelques heures de repos, Cécilia se réveilla dans les caresses de sa mère et de la marquise Piranese; elle fut souriante et gaie, elle s'abandonna sans réserve au bonheur de voir l'éclat de la campagne à travers les vitres de sa croisée. Elle paraissait inondée de cette joie ineffable que donne la convalescence; on aurait dit que, dans sa légèreté d'enfant, elle avait oublié tout ce qu'elle avait révélé le matin, ou bien que les paroles qui brisaient le cœur de sa mère devaient être regardées comme la continuation délirante d'un mauvais songe, et qu'elles n'avaient aucun sens applicable à la vie réelle. La comtesse Rosa s'empara de cette dernière idée, pour savourer au moins un jour de bonheur maternel sans mélange devant sa fille ressuscitée; elle fit une sorte de trêve avec le désespoir et l'ajourna au lendemain.

A Rome, le soir du même jour, Piranese, rentré dans son palais, demandait à tous les génies de l'air le mot de cette énigme qui l'exilait du foyer domestique : sa tête, où tourbillonnaient les conjectures, brûlait comme dans un accès de

fièvre, et il n'y avait déjà plus de place pour la réflexion calme. Cette exaltation s'aggravait encore de la sérénité des objets extérieurs et de cette quiétude des galeries solitaires et des frais jardins où marchait le jeune homme en délire; il s'irritait de voir cette nature insouciante et tranquille dont il était environné, cette dérision aérienne de bonheur qui descendait mollement sur les corniches lumineuses du palais et sur les grands arbres de l'allée. Aux autels, dans les grottes, devant les fontaines, sur les piédestaux, les dieux et les déesses donnaient leur sourire éternel au maître de ce domaine, et pas une plainte n'arrivait à son cœur, pas une réponse d'oracle ne sortait de ces temples sibyllins qui expliquaient autrefois aux hommes les secrets de la vie et de la mort. La nuit tombée, Piranese, assis sur un chapiteau dévasté, attendait encore que le ciel intelligent de son pays illuminât son âme d'un rayon; immobile et silencieux, il ressemblait à cet homme dont parle Ovide, cet homme qui, *touché par la foudre, vit encore, sans se douter de son existence*. Enfin, il se leva, vaincu par la fièvre; il appela le plus fidèle de ses serviteurs, le Romain Luigi, et il monta l'escalier de ses appartements, précédé d'un flambeau, comme Caïus Duilius, et salué, à son passage, par tous les personnages consulaires inclinés aux niches des murailles. Le premier objet qui le frappa dans son alcôve fut la lettre que Joachim Murat avait écrite à Émile Dutretz, et qui était suspendue, là, dans son cadre, comme une relique d'amitié. Piranese, isolé dans Rome et privé de conseils, reporta sa pensée sur son camarade de Florence et de la Moskowa : aussitôt, sans s'inquiéter des lenteurs et de l'éloignement, il écrivit cette lettre à son ami :

« Mon cher Émile,

» Un jour, à Florence, tu m'ordonnas de partir sur l'heure pour Radicoffani; j'étais heureux à Florence, je partis avec ton épée, sans regarder derrière moi; j'étais novice dans les armes, je trouvai sur mon chemin un tueur d'hommes qui cherchait ta poitrine, il ne trouva que la mienne, et je remerciai le ciel.

» Aujourd'hui, c'est moi qui te dis : Pars sur l'heure, je t'attends au palais Piranese, à Rome!

» Ton malheureux ami,

» GIAMPOLO. »

La lettre écrite, il lui sembla qu'Émile était déjà sur les Apennins; cette pensée consolante, faisant diversion à l'événement du jour, donna un peu de calme à ses esprits, et lui versa, par intervalles, le baume du sommeil. Luigi veillait près de son maître et priait Dieu pour lui.

X.

Ce n'est point un vain caprice ou le hasard du choix qui a poussé vers cette noble ville de Rome tous ceux qui ont été brisés par un grand revers, et obligés de se survivre à eux-mêmes. Il y a, dans ce coin de terre, sinon des remèdes aux maux incurables de l'âme, du moins des adoucissements et des consolations que le reste du monde n'offre pas. A ceux qui souffrent, Rome étale ses cicatrices; à ceux qui ont perdu une couronne, elle montre son front dévasté; à ceux qui attendent quelque soulagement de l'avenir, elle donne la patience, parce qu'elle est, sur la terre, le symbole de la patiente éternité. Il y a dans cette merveilleuse atmosphère quelque chose qui émousse l'aiguillon de la douleur; aussi, jamais l'homme au désespoir n'y tourne contre lui des mains violentes; la résignation lui arrive de partout, comme une rosée qui rafraîchit l'âme, et dont la source est au ciel romain.

Cette muette consolation, qui descend sur ce sol béni, n'a pas été faite seulement pour les rois et les princes découronnés : elle réserve encore ses plus intimes douceurs aux humbles infortunes domestiques; c'est un divin remède où chacun trouve sa part versée, quel que soit le nom qui le recommande à la sollicitude de l'invisible consolateur. Ainsi, ne vous étonnez pas de retrouver, dans son palais, après quelques semaines, le comte Piranese calme et résigné, bien qu'il soit encore en-

touré de mystère, de silence, de solitude; cette philosophie, il ne se l'est pas donnée à force de raisonnements laborieux; il l'a puisée dans cet air romain tout imprégné de stoïcisme païen et de soumission chrétienne, tout rempli de cette poussière qui monte des lieux dévastés où souffrirent les sages et les saints. En aucun autre lieu du monde l'ardent et jeune Italien n'aurait pu subir la cruelle épreuve qui l'exilait loin de toutes ses affections, sans qu'il pût soulever un coin du voile de cette énigme étrange apportée de la villa de Tibur. Dans tous les bruits du dehors qui venaient, à de longs intervalles, troubler le silence de son jardin, il croyait reconnaître le messager attendu; ces bruits passaient et allaient mourir dans les solitudes du palais Colonna et sur la lisière du *Campo-Vaccino;* il n'entendait plus que le murmure sourd et lointain de l'eau éternelle qui tombe à Trévi comme un fleuve dans un lit de marbre au pied du mont Quirinal.

C'est quand on cesse d'attendre que l'attendu arrive. Un matin, à son lever, Piranese fut violemment détourné de ses pensées d'habitude par une nouvelle foudroyante : son domestique Luigi, en l'habillant, lui demanda la permission de le questionner. Piranese fit avec nonchalance un signe de tête de consentement.

— Votre Excellence ne sait pas la nouvelle? dit Luigi.

— Quelle nouvelle?

— Ah! sainte Vierge! Votre Excellence ne la sait pas! elle est arrivée ce matin.

— Comment veux-tu que je la sache alors? Voyons, parle, dis-moi ta nouvelle.

— Voici. J'étais assis, selon vos ordres, sur un banc du café du *Lis d'Or,* au coin de la place Antonine et du *Corso,* pour voir si quelque chaise de poste n'arrivait pas de la *via Cassia,* route de France, lorsque deux domestiques du cardinal Somaglia, que je connais, ont passé, avec des figures pâles comme vos statues; je connais Constantini, le plus jeune des deux; il m'a abordé un instant et m'a dit à l'oreille : — Napoléon-Satan s'est échappé de l'île d'Elbe, et a débarqué en France.

Piranese sourit et haussa les épaules.

— J'ai poussé un cri de joie, poursuivit Luigi; que votre seigneurie me pardonne cette imprudence, je n'ai pu retenir ce

cri, et je suis entré au café pour entendre parler les vieux qui déjeunent avec des verres d'eau. Moi, j'ai demandé du chocolat, comme un grand seigneur, et l'on m'a fait place avec respect. Il y avait un vieux, fort en colère contre Napoléon, et il disait aux autres de se lever et de marcher à la frontière romaine de *Ponte-Centino*, pour repousser les armées de l'empereur; et dans tous les groupes, on ne parlait que du débarquement; et tous les vieillards, qui boivent le soleil sur la place Antonine, et à *Monte-Citorio*, agitaient leurs cannes et menaçaient l'empereur. Sur la porte des boutiques, depuis la *Curia innocenziana* jusqu'à *Via San Romoaldo*, il y avait des groupes effrayés qui se tournaient du côté de *Monte-Pincio*, croyant voir arriver les Français. C'est une épouvante générale; les cavaliers pontificaux font des patrouilles, et la milice urbaine va prendre les armes, à midi... Il me semble que Votre Excellence ne croit pas beaucoup à la nouvelle que j'ai l'honneur de lui donner.

— Et pourquoi n'y croirais-je pas? dit le comte en souriant. Ta nouvelle n'est-elle pas impossible?

— Impossible! c'est le mot.

— Eh bien! tu vois donc que j'y crois. Avec l'empereur, on n'en connaît pas d'autres. Seulement tu me permettras d'attendre la confirmation de ta nouvelle pour me réjouir.

En ce moment, le marteau de bronze retentit sur la porte du palais, en réveillant les échos du vestibule et des galeries. Piranese tressaillit, et par un signe, il ordonna d'ouvrir à son domestique.

— C'est la confirmation de ma nouvelle, dit Luigi, en courant à l'escalier.

Piranese, convulsif d'émotion, attendait son avenir de ce coup de marteau.

Il n'attendit pas longtemps. La porte s'ouvrit; l'escalier fut brûlé sous des pas agiles, le corridor fut sillonné par le bruit d'une respiration épuisée; un jeune homme, couvert de poussière et haletant, tomba dans les bras de Piranese.

— Émile! Émile! s'écria le comte; et ensuite il ne sut que pleurer.

Dégagé d'entre les bras de son ami, Émile jeta sur le parquet une épée de combat.

— J'arrive, dit-il, comme l'ami du Monomotapa dont parle la Fontaine; je n'ai, moi, ni bourse ni maîtresse à t'offrir; je ne t'apporte que mon épée.

— Emile, dit Piranese en secouant la tête avec tristesse, ce n'est point pour te faire partager un péril que je t'appelle.

— J'entends... tu as des chagrins de ménage, tu es ici en garçon, tu es brouillé avec ta femme....

— Non... nous nous aimons toujours comme deux amants.

— Tu as perdu ta fortune... Non plus?... Voyons, je grille d'impatience... tu souffres? quelle est la cause de tes tourments?

— Émile, je ne la connais pas.

— Un mal d'imagination... tu es jaloux?

— Figure-toi que ma femme m'a exilé ici, et que j'attends son invitation pour rentrer à ma villa.

— Et pourquoi t'a-t-elle exilé?

— Ah! voilà précisément ce que j'ignore.

— C'est étrangement singulier! Comment, tu t'es laissé exiler comme cela?

— Oui, Émile.

— Comme Ovide, avec un mystère aux trousses et une énigme devant. Vraiment, depuis Ovide, le cas ne s'était pas représenté. Il faut être à Rome pour voir ces choses-là! Et depuis la sentence d'exil, personne n'est venu de la villa Piranese?

— Personne.

— C'est un défi jeté à l'imagination... A propos, l'empereur a débarqué en France, tu dois le savoir?

— Vrai, bien vrai? s'écria le comte en joignant ses mains.

— Oh! tout ce qu'il y a de plus vrai... mais nous parlerons de l'empereur plus tard, parlons de toi, maintenant.

— Débarqué en France?

— Et en route sur Paris... Mais tu n'as pas interrogé ta femme pour connaître?...

— Elle m'a défendu, avec une caresse bien tendre, de l'interroger... Et en route sur Paris?

— Avec six cents hommes!... Ah! c'est une femme qui assassine avec un baiser!

— Oh! mon ami, crois bien qu'elle a souffert autant que moi... L'empereur avec six cents hommes!

— Pas davantage. *L'aigle*, a-t-il dit, *volera de clochers en clochers jusque sur les tours Notre-Dame*..... Tu dis qu'elle a souffert, ta femme, autant que toi...

— Plus que moi, peut-être. Si tu la connaissais !... un ange ! un ange !... et toute l'énergie de l'homme !

— Effectivement ; il paraît qu'elle a de l'énergie ;... diable ! exiler son mari !... Mais tu n'as pas quelque soupçon ?

— Aucun.

— La sentence est tombée comme un coup de foudre ?

— Comme un coup de foudre.

— Sans un éclair charitable de préparation ?

— Oui.

— Cela me passe. Mon cher Pira, tu es patient comme saint Alexis sous son escalier, toi ; Rome donne toutes les vertus ; moi, qui suis Parisien, j'ai déjà perdu patience, en cinq minutes, avec cette énigme de Damoclès suspendue sur ma tête. Voici le conseil que je te donne : il faut rompre ton ban, et nous courrons ensemble à ta villa.

— Oh ! impossible ! J'ai juré d'attendre.

— Mon arrivée à Rome te servira de prétexte.

— Il n'y a pas de prétexte ; j'ai promis.

— Pourquoi m'as-tu donc fait venir à Rome ?

— Eh ! mon ami, à qui veux-tu que je confie ces étranges choses, si ce n'est à toi ? As-tu du regret d'être venu pour si peu ?

— Tais toi, Pira, tu m'insultes..... Ta femme ne connaît pas mon arrivée ?

— Non. Je ne lui ai jamais écrit.

— Bien ! voici une idée, je crois. J'ai laissé ma chaise au coin de *Via delle Murate ;* elle est attelée ; elle a toute sa poussière et sa sueur de voyage ; moi, je ne suis pas exilé par ta femme ; en vingt bonds, je tombe à ta villa ; j'entre étourdiment, comme un homme qui ne sait rien ; je demande mon ami, les bras ouverts ; que diable ! on ne me chassera pas ! S'il y a quelque mystère d'intérieur à prendre sur le fait, je le saisis au vol. Je parle à ta femme ; j'interroge son visage ; je fais deux tours d'allée avec ta mère qui ne doit rien ignorer ; enfin, j'espionne, j'écoute, je furète, je fais de la diplomatie, et si, ce soir, je ne te rapporte pas le mot de l'énigme, j'aurai au moins la pre-

mière lettre ; c'est beaucoup pour deux hommes intelligents.

Piranese, après avoir réfléchi quelques minutes dans l'attitude de l'hésitation, donna son consentement au projet d'Émile.

— Il me semble, dit-il, que c'est agir dans les limites de mon droit ; c'est une détermination raisonnable.

— Très-raisonnable, mon cher Pira. Peux-tu vivre ainsi plus longtemps? Impossible. Ta position n'est pas tenable ; il faut déchirer le nuage et voir clair dans ton horizon. Cela dit, je pars.

— Harassé de fatigue, comme tu es ; repose-toi, déjeune, reprends des forces...

— Bah ! je suis aussi dispos qu'à mon départ de la rue du Helder ; et puis, en bon diplomate, il faut que j'apparaisse à la villa, dans toute l'auréole poudreuse d'un voyageur affamé... A propos, tu ne m'as pas dit un mot de Cé... de Mlle Cécilia.

— Oui... Cécilia... elle a été malade... Elle est mieux... beaucoup mieux... Au reste, tu vas la voir.

— Je me mettrai à ses pieds ; je me mettrai aux pieds de tout le monde. Tu seras content de moi. Veux-tu m'accompagner jusqu'à ma chaise ?

— Non, je suis incrusté dans le palais, et c'est ici que je t'attends. Point d'imprudence surtout, mon bon Émile, entends-tu ?

— Compte sur le vertueux machiavélisme de mon amitié. Adieu.

— Adieu, Émile, je vais additionner les moments.

Émile courut à sa chaise de poste, et Piranese descendit au jardin pour être plus à l'aise dans ses ennuis.

Cependant la ville était dans une grande agitation, et le retentissement de la place publique arrivait, par-dessus les murs du jardin, aux oreilles de Piranese. Luigi sortait et rentrait, apportant, après chaque course, quelque nouvelle de la marche triomphale de l'empereur. Ce qui n'était le matin qu'une vague rumeur était devenu de l'histoire. On donnait des détails précis, avec tous les caractères de l'authenticité. Luigi, qui avait des intelligences dans la domesticité des grandes maisons, vint annoncer à son maître que le comte de Baufremont, aide de camp de Murat, avait été expédié en France, pour donner l'as-

surance à l'empereur de la coopération du roi de Naples, et qu'en traversant Rome, rapidement et incognito, il avait demandé la demeure du comte Piranese à des personnes qui ne la connaissaient pas. Le comte tressaillit et frappa son front. Ce noble Joachim, dit-il, il ne m'a pas oublié! il a pensé à moi à l'heure décisive! Et moi! moi! je suis enseveli dans l'ignominie des lâchetés domestiques! Je suis revêtu de la robe de brocard comme l'esclave favori d'un satrape! C'est pour moi que Métastase a écrit ces deux vers dans son *Achille à Scyros :*

« M'avilisce in queste spoglie
» Il poter di due pupille ;

Et je n'ose ajouter :

» Ma io lo so che sono Achille
» E mi sento Achille in sen! »

Oh! que dira-t-on à la cour de Naples, dans cet Olympe de héros, lorsqu'on saura que le comte Piranese a laissé passer la terrible guerre qui va venir, en faisant un roman bourgeois entre deux femmes!.. Oh! mon Dieu! ma tête brûle!.. Qui me donnera, là-haut, une inspiration?.. De quel côté faut-il courir?

Il rappela Luigi.

— Luigi, cours au palais de Felice Mattei, et demande, avec la plus grande précaution, si le comte de Baufremont ne s'est pas arrêté chez lui.

— J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence que M. de Baufremont a traversé le *Corso* comme un éclair; le cocher de la marquise de Velletri l'a vu passer à *Ponte-Mole.* Nous connaissons tous M. de Baufremont.

— C'est bien; ne sors pas, puisque c'est inutile... Laisse-moi seul.

Piranese, immobile sur la terrasse de son jardin, prêtait l'oreille au tressaillement de la ville, à la chute du jour : il semblait que Rome saluait déjà son jeune roi, fils de son grand

empereur. Le miracle du débarquement de Napoléon étonnait la cité des miracles ; jamais le sol italien ne fut si profondément ébranlé sous les populations émues, depuis le jour qui jeta sur les places publiques de la Péninsule cette nouvelle : Un monde a été découvert par Colomb le Génois!

Il était nuit close, quand Émile Dutretz arriva de son expédition à la villa. Les deux amis se rencontrèrent sur l'escalier. Ils étaient tous deux pâles et défaits ; Piranese interrogeait par son silence ; Émile, ému et embarrassé, cherchait une tournure d'introduction. Ils s'assirent dans un corridor, et ce fut un long soupir qui servit de préambule à cette phrase d'Émile.

— Nous avions une énigme à deviner ce matin, n'est-ce pas?

— Oui, dit Giampolo, d'une voix éteinte.

— Eh bien! ce soir nous en avons deux... Sommes-nous seuls?

— Seuls.

— Voici le bulletin de ma campagne : En arrivant à la villa, j'ai laissé ma chaise à la grille, pour ne pas faire sensation, et ne pas donner le temps aux gens de la maison d'organiser un plan de défense. J'ai pris le sentier à droite, le sentier qui mène aux grands arbres, pour ne pas être à découvert sur l'allée nue du château. J'ai marché, dans la nuit des pins et des cyprès, jusqu'au quinconce des bals d'été, où le gazon est aujourd'hui très-haut, et atteste qu'on n'a pas dansé depuis longtemps. Avançant ainsi, me faisant toujours éclipser par un arbre, j'ai aperçu, dans les ténèbres élyséennes du bosquet, deux dames assises sur une banquette : elles m'avaient vu, il m'était impossible de reculer. « C'est Mme la marquise Piranese, me suis-je dit, et madame la comtesse ; ta mère et ta femme. En avant donc. » — Parole d'honneur, j'étais troublé ; je frissonnais de peur. Un terrible moment! Je faisais des pas d'un pouce, afin de me préparer à l'abordage, et je marchai droit à ta mère, comme à la moins redoutable. A mon approche, ces dames ne se sont pas levées. Je me suis incliné de toute la profondeur possible, et j'ai dit à ta mère, avec un ton d'assurance artificielle : J'ai l'honneur de saluer mesdames Piranese ; je crois que je n'ai pas le bonheur d'être reconnu dans la villa de mon ami. Ta mère m'a regardé fixement, et m'a dit : Ah! c'est M. Émile Dutretz! et elle a paru embarrassée, et a

balbutié quelques mots que je n'ai pas compris. Alors, je me suis roidi sur mes jambes, et j'ai ajouté : Je n'ai pas vu mon ami Piranese depuis qu'il a épousé la belle comtesse Rosa Balma ; et en disant cela, je me détournai de ta mère, et je m'inclinai devant l'autre dame. Comme je me relevai, j'ai senti le pied de ta mère sur mon pied ; et j'ai vu sur le visage de l'autre une pâleur épouvantable, et des yeux égarés. — Que dites-vous là, monsieur? a-t-elle dit d'une voix étouffée, le comte Piranese a épousé.... et ta mère lui a coupé la voix.

Mon chapeau est tombé de mes mains.

J'ai jeté rapidement un coup d'œil sur ta mère ; ta mère se penchait en arrière, me regardait avec des yeux enflammés, et croisait ses lèvres avec son doigt, comme la déesse Muta. Juge de mes perplexités, mon cher Pira. Conçois-tu mon embarras devant ces énigmes en action? J'aurais donné mille louis pour être une des statues de marbre qui riaient autour de nous. Après un long voyage, une longue insomnie, une diète forcée, il y a du vide et de la folie dans notre cerveau ; j'ai cru que je faisais un songe, et que je me promenais dans les Champs Élyséens, où les femmes nous regardent de travers, selon Virgile.

— Mais quel étrange récit me fais-tu là? s'écria Piranese, les bras levés et roidis par-dessus la tête.

— Laisse-moi achever, mon cher Pira.... Mes regards étaient attachés sur ta mère, et j'attendais qu'elle parlât : Monsieur, m'a-t-elle dit tout bas et à l'écart, Giampolo, mon fils, votre ami intime, serait bien étonné s'il savait que vous n'avez pas reconnu, dans mademoiselle, la fille de Mme Piranese ; il est vrai que, depuis son heureux rétablissement, Mlle Cécilia n'a fait que croître et embellir ; elle continue sa mère.....

Un cri sourd roula dans ma poitrine, et j'arrêtai violemment son explosion sur mes lèvres. Pendant que ta mère me parlait, je regardais celle que j'avais prise, dans l'ombre épaisse des arbres, pour ta femme. Oh ! qui ne se serait trompé comme moi ! Non, jamais la Vénus de la villa d'Adrien n'excita plus d'admiration dans le cœur d'un artiste, le jour qu'elle sortit des fouilles, après quinze siècles d'inhumation. Moi, j'étais devant elle, muet, l'œil fixé, convulsif, échevelé, comme le saint Jean-Baptiste de la vierge de Foligno. Elle, Cécilia, cette blonde enfant du *Monte-Pincio*, se révélait subitement à moi

dans tous les enchantements de la femme, dans toutes les grâces savoureuses de ses quinze ans. Mais quel prestige infernal ou divin est donc attaché au front d'une jeune femme! Moi, qui n'ai pas tremblé sur le tremblement de terre de la Moskowa, je sentais mes jambes défaillir et mon cœur battre, dans cette scène pleine de mystère, de confusion, d'ombres, de lumière, d'éblouissements. Rien de ce qui m'entourait n'appartenait à la vie réelle; nous parlions, nous nous taisions, nous nous regardions avec effroi, sans nous comprendre, comme dans les mauvais rêves; et à chaque instant, j'oubliais l'inconcevable étrangeté de cette situation, pour m'abandonner à la contemplation de Cécilia, dont le visage illuminait le bosquet sombre, comme une étoile vivante; et j'éprouvais le besoin de lui dire, comme l'amant du *Temple de Gnide :* O femme, laisse tomber tes voiles, et demande des autels! Tout à coup, Cécilia s'est levée, la figure voilée par ses mains, la démarche chancelante, et j'ai entendu des sanglots qui sortaient de sa poitrine. Mes yeux la suivaient avec inquiétude, lorsque ta mère s'est levée aussi, et m'a dit en secouant la tête : — Ah! monsieur, qu'êtes-vous venu faire ici? — Madame, me suis-je écrié, parlez-moi. — Ta mère ne m'a rien répondu, elle a couru à Cécilia, elle a jeté son bras droit autour de sa taille, elle s'est penchée à son oreille, comme pour lui adresser des paroles de consolation. Elles n'ont été visibles qu'un instant; elles se sont perdues dans les grands massifs d'arbres, vers l'Anio. Que pouvais-je faire alors? J'ai marché droit à la maison pour saluer ta femme, et obtenir d'elle quelques explications, à la suite d'un entretien adroitement engagé. — Madame la comtesse ne reçoit personne, m'a dit un domestique dans le vestibule, et il m'a tourné le dos. J'ai fait cinq ou six tours sur moi-même, comme si une main invisible m'avait fait pirouetter; et n'imaginant rien pour continuer mes explorations dans ce chaos ourdi par trois femmes, je suis remonté en voiture, pour te rejoindre, et mettre mes efforts de pensée en commun avec les tiens, afin d'arriver à une solution.

Émile avait parlé avec tant de feu qu'il n'avait pas suivi la gradation de teintes qui s'opérait sur le visage de Piranese; à la fin du récit, la figure du jeune Romain était sombre comme le masque tragique du désespoir. Un long silence suivit cette

scène. Émile se promenait dans la galerie, les bras croisés, la tête inclinée; son ami, toujours assis, soutenait son front avec ses deux mains, et appelait toute sa raison pour combattre la tempête qui s'élevait dans son sein; car un coin du voile se levait, pour lui seul, sur les mystères de la villa; le récit d'Émile lui donnait l'explication de la conduite de sa femme, et cette explication, la seule qui fût admissible et qui répondît à tout, était affreuse; elle brisait le cœur : il était donc aimé! aimé innocemment de cette jeune Cécilia, aujourd'hui plus belle que jamais par un miracle de la nature et une intention cruelle du destin; et c'était sa femme qui avait reçu l'épouvantable confidence! et elle avait caché à sa fille (qui le soupçonnait peut-être) quel lien sacré l'unissait au comte Piranese! et l'arrivée étourdie d'Émile avait, en quelques mots, tout appris à l'infortunée Cécilia! Oh! la tête d'un homme n'était pas assez forte pour soutenir le poids d'une pareille révélation! Piranese anéanti n'entendait pas la voix de Luigi qui accourait vers son maître, ne sentait pas la main d'Émile qui s'efforçait de l'arracher à sa rêverie. Enfin, il ouvrit les yeux et leva la tête, comme s'il reprenait ses sens après un évanouissement, et regarda Luigi, en lui faisant signe de parler.

— Le seigneur Felice Mattei demande si Votre Excellence peut le recevoir, dit Luigi.

— Felice Mattei!... Ah!... il est fort tard pour recevoir... Que me veut Felice Mattei, à cette heure?

— C'est, dit-il, pour une affaire de la plus haute importance.

— Fais monter... On ne peut pas éconduire Felice Mattei... Émile, reste avec moi, l'importun nous quittera plus tôt..... Je suis brisé!.... oh! mon Dieu!

Felice Matei, que nous avons connu au commencement de cette histoire, fut introduit dans la galerie où étaient les deux jeunes gens. Piranese reprit ses manières aisées et pleines d'élégance pour le recevoir. Mattei parut d'abord embarrassé de la présence d'Émile; mais Piranese lui dit : Ce n'est point un étranger, c'est mon seul et intime ami; vous pouvez parler sans contrainte devant lui; c'est un autre moi-même. Je n'ai point de secrets pour lui.

Les trois acteurs de cette scène s'assirent, et Felice Mattei parla ainsi :

— J'étais à Naples, depuis fort longtemps, faisant mon service auprès du roi, lorsque, ces jours derniers, je reçus de madame la comtesse Piranese une lettre portant invitation de me rendre auprès d'elle, à sa villa de Tibur. Vous connaissez mon dévouement pour cette noble femme; son second mariage, quoique contracté à mon insu, n'a pas altéré l'affection que je portais à la veuve de mon ami, l'héroïque Balma. Aussi, à son premier appel, je me suis rendu auprès d'elle. Nous avons passé quelques jours ensemble, nous entretenant de choses assez indifférentes; elle paraissait obsédée d'un violent chagrin, et elle me disait qu'en l'absence de son mari, elle avait songé à moi, son ancien tuteur, pour puiser dans la conversation d'un homme un peu de cette force morale dont elle avait besoin. Je me dispenserai donc de vous répéter ici toutes les paroles échangées entre nous pendant ces journées oisives. J'arrive à l'essentiel. Ce soir, comme nous nous promenions sur le bord de l'Anio, elle aperçut sa fille Cécilia, solitairement assise sous un arbre, et dans une sombre attitude de méditation. Mme Piranese poussa un long soupir, et me dit : Ma pauvre fille a pris dans les rêves et les ennuis de sa dernière maladie des idées romanesques et un caractère sombre qui m'affligent. Le médecin m'a dit : Il y a deux remèdes à cela, le mariage et les voyages. Certes, il m'en coûterait de me séparer de ma fille, et pourtant je donnerais toute ma fortune à l'homme qui épouserait Cécilia, et qui voyagerait trois ou quatre ans avec elle. — Trois ou quatre ans! ai-je dit; vous consentiriez... Elle m'a interrompu vivement. — Oui, Mattei, m'a-t-elle dit, je consens à tout pour le bonheur de ma fille. Écoutez, puisque les mariages de convenance sont à la mode, ne pourrions-nous pas en arranger un, ici, en causant? — Voyons, madame. — Votre neveu, Giuseppe Mattei, est un jeune et noble seigneur auquel il ne manque rien qu'une fortune. Si quatre cent mille écus de dot, et la main d'une demoiselle comme Cécilia peuvent.....

— Pardon, monsieur, dit le comte Piranese en interrompant Mattei, pardon, si je vous arrête... c'est que nous étouffons dans cette galerie... exposée au midi... Nous sommes aux premiers jours de printemps... La chaleur se fait sentir... Voulez-vous que nous descendions au jardin?

— Oui, descendons au jardin, dit Mattei.

Piranese tremblait de fièvre; son visage était horrible à voir; heureusement la nuit protégeait son affreuse émotion.

Au jardin, Mattei continua son récit :

— Au reste, ajouta Mme Piranese, en donnant ma fille et une fortune à votre neveu, je ne ferais que seconder les intentions du père de Cécilia, de mon premier mari; vous savez qu'il désirait tout ce qui pouvait resserrer l'union entre votre maison et la sienne. — Oh! madame! me suis-je écrié avec un accent qui partait du cœur, quel noble seigneur italien ne serait fier et heureux d'une pareille alliance! Votre fille est déjà un si rare trésor que les yeux d'un fiancé se ferment sur la fortune offerte avec elle. Mon neveu est à Naples; il est encore à l'âge où le cœur est libre : il a vingt ans. Je réponds de lui; et, puisque vous demandez que votre fille voyage, je mets mon expérience au service des jeunes époux, et je voyagerai avec eux. — Et moi, je réponds de Cécilia, m'a dit votre femme en me serrant les mains avec émotion; je réponds d'elle; il n'est pas au monde de fille plus soumise... Ah! si vous saviez!... Maintenant, Mattei; il me reste un devoir à remplir. Mon mari est retenu à Rome pour des affaires; il faut que vous fassiez une démarche pour la forme; pour la forme, entendez-vous? Il faut que vous lui demandiez son consentement, qu'il ne refusera pas à coup sûr. Allez, de ce pas, au palais Piranese, et rapportez-moi promptement sa réponse. Je vous attends. Comte Piranese, voilà ce qui m'amène si tard dans votre palais.

Piranese garda le silence; il était bouleversé; sa tête ne paraissait plus appartenir à son corps; il était décapité moralement; il avait oublié son mariage; le seul objet qui apparût dans son imagination, c'était Cécilia, la plus belle des vierges, la femme autrefois tant aimée, lorsqu'elle était une enfant, et qui, sur un seul mot de lui, allait enchanter l'existence d'un autre homme, et vivre dans ses bras. Il y avait, dans cette pensée, un poison à tuer sur place, un coup de foudre à briser un front d'airain. Le voile de la nuit et des arbres dérobaient à Mattei la convulsive agitation du jeune Romain.

— Cela vous donne à réfléchir, n'est-ce pas? dit Mattei. Il y a donc quelque obstacle imprévu?

— Mattei, dit Piranese les larmes aux yeux, Mattei, je vous remercie; vous êtes un digne ami.

— Ainsi, je puis repartir pour la villa, et annoncer...

— Attendez, Mattei... attendez... encore un instant...

— C'est que je ne vous ai pas tout dit, comte Piranese.

— Ah! eh bien! achevez... dites tout.

— J'ai reçu ce matin de Naples un édit de grâce pour vos quinze jours d'arrêt au château de l'Œuf. Vous vous rappelez cette punition que vous avez esquivée... Et le même pli royal contient un brevet d'aide de camp, qui vous attache à la personne de Joachim Murat. J'ai déjà montré cela à Mme la comtesse Piranese... Vous voyez donc bien, Mattei, m'a-t-elle dit, qu'il faut que ce mariage se fasse promptement : voilà la guerre allumée par le débarquement de Napoléon; mon mari partira pour l'armée... Qui connaît la durée de la guerre qui va s'ouvrir? Au moins, ma fille aura un protecteur. C'est un mariage de nécessité... Comte Piranese, voilà le pli du roi Murat.

Piranese prit le précieux papier, et le baisa respectueusement.

— Vous voyez bien, seigneur Mattei, dit-il, que tout m'arrive à la fois... Les affaires politiques, les affaires de famille se croisent dans mon cerveau... vraiment, je suis obsédé par la circonstance... C'est passer du calme à la tempête, sans transition... Ma tête brûle...

— Parlez-moi franchement, comte Piranese. Auriez-vous quelque grave motif de vous opposer au mariage projeté?

— Oui, seigneur Mattei.

Mattei recula d'étonnement.

— Oui, dites-vous, comte Piranese?

— Sans doute... J'ai un grave motif.

— Vous verriez avec peine une alliance avec ma famille?

— Oh! non, certainement, seigneur Mattei.

— Eh bien?

— Eh bien!... ce mariage ne peut se faire.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

Piranese se promenait à grands pas au travers d'une allée, comme s'il eût attendu qu'un expédient jaillît de l'excitation de son corps. Tout à coup il s'arrêta, leva les yeux au ciel, marcha droit à Mattei et lui dit :

— Seigneur Mattei ; l'obstacle, le voici. Émile Dutretz, mon intime ami, qui nous écoute en silence, mais non pas sans émotion, est arrivé ce matin de Paris pour demander en mariage Cécilia qu'il connait depuis longtemps, et de laquelle, peut-être, il est aimé. Aujourd'hui, Émile s'est rendu à ma villa, pour déclarer ses intentions à Mme Piranese, ma femme ; il n'a pas été reçu ; il sera reçu demain probablement, et j'espère que tout se terminera. Vous voyez, seigneur Mattei, qu'il m'est impossible de favoriser votre neveu au préjudice de mon ami.

— Je vais donc rapporter cette réponse à Mme Piranese.

— Certainement.

— Au reste, en l'état où se trouvent les choses, il n'y a rien de désespérant pour personne de ma famille ; à peine les négociations sont entamées, et le plus intéressé dans l'affaire n'est encore instruit de rien. Nous verrons maintenant de quel côté penchera la prédilection de Mme Piranese ; car, en pareille occasion, l'avis d'une mère n'est pas à dédaigner.

— Dieu me préserve, seigneur Mattei, de faire obstacle, moi, à la volonté d'une mère ! Seulement, je vous ferai remarquer que, ce matin, Mme Piranese n'avait pas de choix à faire, point de préférence à accorder, et que, demain, votre neveu aura un concurrent digne de quelque considération aux yeux d'une mère. Émile Dutretz aime Cécilia depuis trois ans : je ne veux pas faire son éloge devant lui ; je me contenterai de dire qu'il est militaire français, que son nom a été cité dans les bulletins de Napoléon, qu'il peut s'élever, par son courage, aux grades les plus éminents dans la guerre prochaine. Vous savez aussi bien que moi, seigneur Mattei, combien Mme Piranese apprécie ces qualités, combien son âme virile se passionne pour la gloire militaire ; si la mère de Cécilia avait pu se façonner un gendre à sa fantaisie, elle l'aurait fait à l'image d'Émile, mon ami. Maintenant, nous attendons votre neveu.

Félice Mattei, piqué au vif, ne répondit rien ; il salua froidement les deux jeunes gens, et sortit d'un pas résolu.

Dès que la porte se fut refermée sur Mattei, Émile, qui s'était contenu avec peine, sauta au cou de son ami, en s'écriant : — Bravo ! bravo ! Voilà une inspiration ! Voilà comme il fallait se débarrasser de cette race des Mattei !

— Émile, dit Giampolo, tu le vois, j'ai voulu gagner du temps ; tu me pardonneras ce subterfuge. J'abhorre les Mattei, moi ! j'abhorre les neveux de vingt ans. Nous nous tirerons d'embarras comme nous le pourrons.

— Que dis-tu donc, mon cher Pira ? j'accepte mon rôle jusqu'au bout ; parole d'honneur ! foi de soldat français ! j'épouse Cécilia.

Ce fut le dernier coup de foudre qui tomba ce jour-là sur le front de Piranese. Au comble de sa joie, Émile ne remarqua pas le mouvement de stupéfaction et la teinte de terreur qui coururent sur le visage de son ami.

— Oh ! je l'épouse ! c'est décidé. Ton consentement, je l'ai ; demain je m'habille de toutes mes séductions, et je cours, avec mes épaulettes et ma croix d'honneur, me jeter aux pieds de Mme Piranese. C'est que le terrain brûle sous nos pieds ; il faut précipiter les événements, comme au dernier acte d'une tragédie ; il faut faire marcher de front l'amour, le mariage, le contrat, la guerre, Napoléon, Joachim Murat, Felice Mattei, et l'anéantissement de son neveu. J'épouse Cécilia demain, ou après-demain au plus tard ; avec des flots d'argent nous aplanirons tous les obstacles à l'état civil de l'Église romaine. Oh ! que je t'embrasse encore, mon cher Pira, pour ton inspiration ! Avoue que tu ne t'attendais pas à me voir prendre la chose au sérieux. Je suis ainsi fait, moi. Mon pauvre ami, cette journée t'a démoralisé, je le vois. Tu meurs de fatigue et de sommeil. Tiens, séparons-nous ; il est trop tard ; demain nous aurons une journée fraîche et pleine. Ton Luigi rôde, là-bas, un flambeau à la main, il va me conduire à ma chambre ; j'ai bien besoin de repos, moi aussi. Bonne nuit, Pira ; ta main dans ma main ; adieu. Demain, le premier debout réveillera l'autre. Adieu.

Piranese reçut l'adieu de son ami avec une indifférence stupide. Pendant cette journée, il s'était galvanisé tant de fois, pour répondre en homme à de terribles exigences de situation, qu'il ne lui resta plus, cette fois, assez de force pour supporter une dernière crise. Immobile et silencieux, il suivit d'un regard hébété le fougueux Émile qui s'élança vers l'escalier et disparut.

La nuit était tiède et parfumée des exhalaisons du printemps ;

les fontaines du jardin pleuraient dans la mousse et les coquillages, avec cette harmonie dolente qui conseille le sommeil. Piranese se laissa tomber sur un lit de gazon opaque, et aux premières lueurs de l'aube, n'ayant plus d'énergie dans le cerveau et dans le corps, il s'endormit.

XI.

Midi sonnait à la tour du *Campidoglio*, lorsque Piranese se réveilla. En face de lui, son domestique s'était assis et attendait.

— Luigi, lui dit-il, vas voir si Émile est levé.

— Il était debout à six heures ; à sept, il est sorti.

— Et il n'est pas rentré ?

— Non, monsieur le comte.

— Voilà qui est fort singulier.

— J'ai passé toute la matinée sous la porte du palais, à causer avec les domestiques du voisinage, et je n'ai vu rentrer personne Votre seigneurie peut se fier à moi.

— Il n'est pas rentré, c'est étonnant.

— Je pense que M. Émile est allé à *Buon Governo*, pour se mettre en règle ; il y a loin d'ici à *Piazza Madama*.

— Oh ! non... non... je ne crois pas... Ceci devient inquiétant.

— Il est allé prendre ses lettres.

— Encore moins ; il faut dix minutes pour courir à *Piazza Antonina*, et en revenir.

— Une autre idée... Il cause politique avec quelque ancienne connaissance... c'est que cela chauffe à l'heure qu'il est. L'empereur est entré à Grenoble, où il a été reçu avec enthousiasme ; de Grenoble, il a marché sur Lyon ; il a passé trois jours à Lyon, et s'est mis en route pour Paris. Croiriez-vous, monsieur le comte, qu'on n'a pas brûlé une amorce sur tout le chemin ! Partout l'empereur ne rencontre que des populations amies ; c'est un triomphe continuel. Il faut voir comme on lui répond chez nous ; on dit que le roi de Naples va se mettre à la tête de son armée, pour soutenir la cause de son beau-frère ; il y en a même qui disent que Joachim Murat est sur le point

d'envahir la Toscane. Enfin, tout le monde fait sa nouvelle. Ce qu'on rapporte de plus certain, c'est la marche de l'empereur : on assure qu'à cette heure, il est à Paris.

— Et moi, je suis encore à Rome! s'écria Piranese en se frappant au front. Oh! cette position est intolérable; il faut en sortir à tout prix!... Et je n'ai pas même écrit une lettre de reconnaissance au roi... à ce bon Joachim! une seule lettre!... Une minute de retard de plus serait un crime. Luigi, attends-moi ici; je vais t'envoyer à franc étrier au palais ou à la tente du roi de Naples; tu te feras indiquer le chemin qu'il a pris, et tu lui remettras une lettre.

— Je vais commander un cheval de poste.

— Deux chevaux; il te faut un piqueur pour courir en avant; ne ménage pas les *bonnes-mains*.

— Je prie votre seigneurie de songer à moi, si le roi de Naples demande un bon soldat de plus.

— Très-bien, Luigi.

— C'est que je rappellerai à votre seigneurie qu'elle m'avait oublié, pour sa campagne de Moscou.

— Cette fois, je ne t'oublierai pas; sois tranquille.

— Je cours exécuter les ordres de mon seigneur et maître.

Piranese ouvrit la porte de son atelier, attenante au jardin; là, était aussi le cabinet de travail. Depuis bien longtemps cette partie du palais n'avait reçu la visite du maître. Les joies et les douleurs de la villa de l'Anio avaient distrait le jeune Romain de ses passions d'artiste. Tout se ressentait de ce long abandon. Un désordre triste régnait devant les statues, les blocs ébauchés, les maquettes, les pupitres, les bureaux, les bibliothèques: c'était un chaos à ne plus se reconnaître. Là, chaque objet rappelait à Piranese l'époque tranquille de sa vie, où il ressentait au fond de l'âme quelque chose de calme et de serein qui, dans un passé lointain, ressemble à ce qu'on appelle le bonheur, et qui n'est simplement que l'absence d'une passion ou d'une infortune. Le noble artiste fut ému aux larmes en retrouvant, parmi les bustes païens, ouvrages classiques de son adolescence, la statue inachevée de sainte Cécile, cette image divine pour laquelle il avait cherché un modèle terrestre digne de l'habitante du ciel. O! c'est maintenant, se dit-il à lui-même, que je ferais mon œuvre en artiste inspiré, si la jeune vierge de l'Anio consentait à

poser devant moi ! Et Piranese poussa un soupir, qui, répété par l'écho de l'atelier solitaire, ressemblait à une plainte de la statue adorée. Piranese n'avait respiré qu'un instant l'air de ce réduit plein de quiétude, et il était revenu, à son insu, aux premières impressions de sa vie, par l'influence des objets extérieurs qui réveillaient en lui tant de périlleux souvenirs. Il songeait à cette radieuse Cécilia, l'enfant de ses innocentes amours; à cette fleur vivante qu'aucune lèvre profane n'avait souillée; à cet ange de la terre, qui avait passé par le sépulcre, pour arriver à une merveilleuse transfiguration; qui avait échangé le suaire contre la robe éclatante de l'épouse, le rameau de cyprès contre le lis royal. Bien plus, le hasard tourna les yeux de l'artiste sur des ébauches de peinture qui gisaient dans une poussière de marbre, et ses doigts, en effeuillant avec nonchalance cet album de feuilles éparses, se crispèrent, convulsifs, sur le portrait de la Cécilia de quinze ans. — Non, dit-il; l'avenir n'a pas menti au passé; mon amour avait deviné la femme dans la jeune fille! Et cet ange de mon espoir, en qui j'avais placé toutes mes complaisances, cette vierge exquisse serait jetée aux bras du premier Mattei venu ! Et c'est moi qui la livrerais à la brutalité légitime d'un mariage improvisé ! O ! que plutôt les poutres de mon palais s'écroulent sur mon front! *Que feraient de plus cruel les ennemis dans une ville prise d'assaut?* comme dit le poëte romain.

Le jeune homme tenait à deux mains le portrait de Cécilia, et lui donnait des sourires mélancoliques. — Non, non, dit-il, d'une voix sourde et tremblante; non, tu ne seras pas à un Mattei, tu ne seras à personne, tant que je vivrai... à personne! Puisque la fatalité, cette divinité de Rome, l'a voulu ainsi, tu iras sur la montagne, comme la fille de Jephté, mais tu n'en descendras pas pour te suspendre aux lèvres d'un époux, quel qu'il soit; je mets ta virginité sous l'ombre de mon bras et de mon épée, ô sœur angélique des séraphins !'

Et il colla ses lèvres sur l'image froide, et, la laissant tomber, il se couvrit le visage de ses mains, rougissant de lui-même comme s'il eût commis un adultère incestueux.

Sourd aux bruits extérieurs, il ne vit pas la porte qui s'ouvrait devant Émile; l'embrassement de son ami le fit tressaillir.

— Où diable as-tu passé ce matin, s'écria le jeune Français, avec son étourderie habituelle; je me suis réveillé, à six heures, dans un palais désert. Luigi, qui causait politique dans la rue, m'a dit que tu étais probablement occupé, en ville, à courir après les nouvelles. Moi, j'ai sellé un de tes chevaux, et j'ai couru à Tibur pour avancer les affaires...

— Tu viens de la villa? dit Piranese tremblant.

— Oui, dit Émile en serrant les mains de son ami; je suis parti ce matin; le meilleur de tes amis, je reviens avec le titre et le cœur de ton fils.

— Que dis-tu, Émile? s'écria Piranese; et il s'assit défaillant sur le rebord d'un socle de bois.

— Je savais, mon cher Pira, que cette nouvelle allait te foudroyer de joie; mais je t'ai cru assez fort pour m'épargner les ménagements d'un préambule. J'épouse Cécilia dans huit jours. Oh! ma poitrine se gonfle de bonheur! Enfin, j'aurai une femme!.. et quelle femme!

Piranese soutint son front avec ses mains et ne répondit pas.

— Je me mets à ta place, poursuivit Émile, je me figure mes transports si tu épousais ma fille; si tu recevais ainsi, dans un jour, les deux noms les plus saints qui soient dans la nature. Oh! recevoir une femme des mains de son meilleur ami! Je conçois ton saisissement. Allons, Pira, regarde-moi donc en face.

Et comme il faisait un pas vers Piranese, il aperçut le portrait de Cécilia sur le parquet.

— Ah! je le reconnais! je le reconnais! s'écria-t-il; tu as fait ce portrait, il y a bien longtemps, lorsque tu me cachais ton amour pour la mère, par dévouement d'amitié, car tu croyais que j'étais fou de la comtesse Rosa... Oh! mon ami, tes prévisions sur la beauté de Cécilia ont été en défaut; ce portrait est un mensonge au crayon; c'est l'ombre de ce soleil qui luit à Tibur.

Un éclat de sanglots que Piranese ne put comprimer fit reculer Émile de stupéfaction.

— Ah! mon Dieu! dit-il, les mains jointes, qu'as-tu donc, Piranese? Si ce sont des pleurs de joie que tu verses, elles me contristent comme des larmes de douleur... Parle, parle-moi mon ami.

Et il s'approcha de Giampolo, et saisit ses mains vivement, pour les détacher du front qu'elles voilaient.

Piranese céda, par lassitude, à cette violence de l'amitié. Il découvrit son visage, et laissa voir une pâleur de cire sur des joues sillonnées par des pleurs. Sa poitrine haletait comme après une course au vol de la base au sommet d'une montagne; il y avait, dans ce noble sein, le volcan d'une passion qui fendait l'épiderme, pour s'ouvrir un cratère; ses yeux fixes épouvantaient Émile, comme des yeux vivants sous le front d'un cadavre galvanisé. Les mains des deux amis se serrèrent dans un double élan spontané; les deux bouches mêlèrent leur souffle. Un frémissement convulsif de Piranese annonça qu'un suprême effort se faisait en lui pour une terrible révélation : il essaya ses lèvres aux premières syllabes de la confidence; puis, au moment de parler, il recula devant la chose résolue, et transforma son discours.

— Émile, dit-il avec un accent plein de mélancolie, Émile, mon bon ami, te rappelles-tu les paroles que tu m'as apportées, un jour, dans les ruines du cirque d'Antonin? A cette époque, tu prenais souci de la gloire et de l'honneur de ton ami; tu trouvas dans ton esprit des formes de reproches, couvertes d'un voile amical, pour m'exciter à courir auprès de Joachim Murat, et tu m'aurais renié peut-être, si je me fusse lâchement enseveli vivant sous les dentelles d'une femme; tu t'en souviens?

Émile fit un signe de tête affirmatif.

— Comment veux-tu donc qu'aujourd'hui je puisse te voir, sans être ému aux larmes, te voir, toi Émile, quand la patrie aiguise son épée, déserter à l'ennemi, c'est-à-dire à la volupté déshonorante, oublier les devoirs de soldat, fermer l'oreille à ce grand cri de guerre impérial qui s'élève du golfe Juan? Et moi aussi, j'ai une femme charmante; j'ai une existence d'or, et tu me vois tout absorbé par les préparatifs d'un départ qui sera peut-être sans retour. Quelle douleur si j'étais obligé de laisser mon compagnon d'armes sur son lit de roses, quand je vais dormir sous la tente! Oh! mon émotion t'en dira plus qu'un long discours, Émile.....

Piranese détourna la tête; il était honteux de ce subterfuge; il lui semblait que son visage n'était pas en harmonie d'expres-

sion et de pensée avec ses paroles, et que son abattement, son désespoir, ses larmes, attestant une blessure trop profonde, allaient le trahir aux yeux de son ami qui ne pourrait concilier la légèreté de la faute avec la solennité de l'accusation. Il avait trop présumé de la sagacité d'Émile; l'étourdi jeune homme ajouta foi à la sincérité de ces reproches : l'amitié souvent est aveugle et confiante comme l'amour.

— Mon cher Pira, dit-il avec calme et en souriant, il est des circonstances, rares fort heureusement, où je m'aperçois que nous appartenons, toi et moi, à deux nations différentes. Chez nous, on ne traite pas si gravement la guerre; nous ferions l'amour entre deux batteries allumées; nous signerions un contrat de mariage sur l'affût d'un canon. Ne sais-tu pas que notre brave général Joubert se maria dans une maison de la Chaussée-d'Antin à Paris, partit le lendemain de ses noces, en habit de bal, et se fit tuer, quelques jours après, à la bataille de Novi, au premier quartier de sa lune de miel?

— Que veut dire cela? dit Giampolo d'un air consterné.

— Cela veut dire, mon cher Pira, que j'épouse, et que je pars, et que je me soucie d'une balle ou d'un boulet autrichiens, comme d'une bulle de savon. Si tu ne m'avais pas coupé la parole un peu brusquement, tu saurais déjà que je viens de signifier absolument la même chose à Felice Mattei : il me faisait des objections, il prétendait qu'il me serait impossible de sortir d'Italie et de rejoindre la grande armée. Seigneur Mattei, lui ai-je répondu, vous n'êtes pas fort en stratégie. La grande armée est partout. Joachim Murat est à quelques lieues d'ici; si je ne puis atteindre l'empereur des Français, je me replierai sur le roi de Naples; c'est toujours le même drapeau. Et mon Mattei m'a salué avec une politesse maligne, et il a disparu. Je t'aurais conté tout cela, mon cher camarade, mais tu m'as jeté dans les divagations, tu me fais commencer mon récit par la fin : maintenant tout est interverti. Je devais te dire, pour mon début, que la comtesse Piranese, ta femme, m'a reçu avec enthousiasme; parole d'honneur! c'est le mot. Elle avait déjà connu tes intentions et les miennes de la bouche de Felice Mattei. Ainsi ma demande en mariage n'a pas eu besoin d'être formulée. Quelle économie de protocoles! Monsieur, m'a dit ta charmante femme, avec sa grâce romaine,

monsieur, vous avez fait un véritable trait de chevalier français ; vous venez de Paris pour me demander ma fille, à travers tous ces bruits de guerre ; je me félicite de n'avoir pris aucun engagement sérieux pour Cécilia. Vous savez que j'aime les Français. Mon désir a toujours été d'avoir un Français pour gendre : soyez donc le bien-venu, monsieur. — A ces paroles j'ai sauté de joie, comme un enfant... Que regardes-tu donc dans le jardin?.. Tu es distrait, mon ami.

— C'est que j'ai envoyé Luigi en ville... et il n'est pas de retour... Cela m'inquiète.

— Veux-tu me laisser continuer?

— Oui... oui... continue... Je vais voir si Luigi...

— Eh bien! je t'attends.

— Non... je reste... C'est que cette lettre à Joachim Murat...

— Tout aura son temps, mon cher Pira ; on dirait que tu as des tisons ardents sous la plante des pieds.

— Moi!... eh!... c'est l'impatience de connaître la fin de... cette campagne si aventureuse... Luigi ne revient pas... Voyons, comment tout cela s'est-il terminé à la villa?

Piranese croisa fortement ses bras sur sa poitrine, comme pour l'étançonner; il se roidit sur ses pieds avec une énergie d'emprunt, et trouva même sur sa figure une contraction gracieuse qui ressemblait à un sourire.

— Alors ta femme, poursuivit Émile, m'a longuement parlé de Cécilia; elle m'a raconté sa longue maladie; elle m'a dit que vous lui aviez laissé ignorer jusqu'à présent votre mariage, pour lui épargner une émotion ; c'est ce qui m'a expliqué le cri d'étonnement de Cécilia, hier, lorsque je parlai étourdiment de votre mariage devant elle. Il est vrai que je n'ai aucune crainte sur les suites de mon étourderie, car ta fille est aujourd'hui, grâce à Dieu, d'une santé florissante à l'épreuve des émotions. Vous aviez poussé les ménagements à l'excès. Mme la comtesse Piranese insiste vivement pour me décider à partir pour Paris avec ma femme ; elle veut que Cécilia voyage plusieurs années; le médecin a dit qu'il fallait lui procurer de longues distractions pour la délivrer d'un fond de mélancolie que la maladie lui a laissé. Je ne demande pas mieux que de voyager avec Cécilia ; j'irai au bout du monde, s'il le faut. — Je l'eusse mariée avec beaucoup de répugnance à un Romain, m'a dit ta femme; les

gens de notre pays sont sédentaires, et ma fille n'aurait pas bougé de notre château, avec un Mattei, par exemple; un enfant! Je veux que ma fille coure le monde, et qu'elle se forme aux belles manières de la société de Paris. Alors, mon cher Pira, je me suis permis deux observations respectueuses. — Madame, ai-je dit à ta femme, il ne manque donc plus à notre heureuse affaire que deux choses, le congé de Mattei, et le consentement de Cécilia. — Il ne manque rien, m'a-t-elle répondu; Mattei, en m'apportant hier soir lui-même vos intentions et celles de mon mari, m'a apporté son congé; au reste, il s'est exécuté d'assez bonne grâce: vous lui avez paru un rival trop dangereux pour son neveu. Quant au consentement de Cécilia, vous pouvez être tranquille sur ce point. Ma fille est un ange de soumission; je réponds d'elle; et quelle répugnance, d'ailleurs, pourrait avoir une jeune personne devant un mariage qui lui donne un époux jeune et riche; un officier français, décoré par l'empereur sur le champ de bataille? Allez à Rome, a-t-elle ajouté; dites à mon mari que ses intentions sont remplies; qu'il s'occupe, lui activement, deux ou trois jours, en ville, des préliminaires prosaïques de ce mariage, et qu'il nous revienne, à Tibur, avec le contrat. Puis, avec un charmant sourire, elle a dit: Je rappelle mon cher Piranese de son exil. J'avais voulu agir dans toute ma liberté de mère pour marier ma fille. J'étais souveraine, et j'appelais au château toutes les personnes qui pouvaient être utiles à mes projets; de ce nombre était Felice Mattei que je n'eusse jamais mandé auprès de moi pour le mettre en face de mon mari qui le déteste. Concluons enfin. Cécilia est prête à recevoir un époux de la main de sa mère, et à partir avec lui. Je me suis levé; j'ai baisé la belle main de ta femme, qui m'a dit gracieusement: Adieu, mon cher fils; et je ne me suis arrêté qu'un instant, à la grille de la villa, pour échanger quelques paroles avec Felice Mattei qui m'attendait, probablement pour me féliciter du bout des lèvres, et me maudire du fond du cœur. Il est reparti pour Naples ce matin.

Luigi entra brusquement dans l'atelier et interrompit un entretien qui était devenu intolérable à l'oreille et au cœur de Piranese. —Je viens rappeler à votre seigneurie, dit le domestique, qu'il y a deux chevaux de poste, dans la rue, depuis une heure.

Piranese profita de la diversion amenée par cet incident, et dérobant son visage bouleversé aux regards d'Émile qui se faisait observateur lorsqu'il ne parlait pas, il se tourna vers Luigi, et dit : — Oui, c'est juste; les deux chevaux attendent... ma lettre n'est pas faite... Ah ! mon Dieu !...

— Je puis parler devant monsieur, puisque c'est l'ami de monsieur le comte?

— Oui, certainement, parle... voyons.

— Voici la nouvelle du moment... Le roi de Naples a quitté *Villa Reale;* il s'est mis à la tête de son armée, et il a pris la route de Rimini.

— Joachim Murat est entré en campagne! s'écria Piranese; malédiction! et nous sommes ici à faire le trousseau d'une mariée! Ce n'est plus une lettre qu'il faut envoyer au roi; il faut nous porter nous-mêmes à ses pieds. A cheval! à cheval! Luigi, prends de l'or à flots; attelle ces chevaux à ma berline de voyage; prends mes armes et mon uniforme, tous mes effets de campagne, et en route sur Rimini.

Luigi sortit pour exécuter ces ordres; Piranese se promenait à grands pas dans l'atelier.

— Je pense bien, dit Émile, que tu feras tes adieux à ta famille.

Piranese hésita quelques instants pour répondre.

— Oui, nous nous arrêterons un quart d'heure à la villa.

— A la bonne heure!... D'ailleurs, nous avons du temps plus qu'il n'en faut pour joindre l'armée.

— Que dis-tu, Émile? Je donnerais ma fortune pour être, en ce moment, à cheval, à côté du roi.

— Eh! les Autrichiens sont encore en Lombardie! Pourvu que nous arrivions au premier coup de canon.

— Sérieusement, Émile, est-ce que tu penses à te marier dans la huitaine?

— Très-sérieusement. Mais est-ce qu'il y a quelque obstacle.

— Tu n'épouserais pas, cependant, une jeune fille contre son gré?

— Dieu m'en garde!.. Que diable vas-tu me dire là? Tu sais bien qu'on ne fera pas violence à ta fille, et qu'elle se résignera facilement à m'épouser.

— Oui, on se flatte toujours ainsi. Enfin, nous allons voir....

Écoute, Émile, écoute, si la fille de Mme Piranese témoignait la moindre répugnance, tu me promets...

— Mon cher Pira, me prends-tu pour un père de comédie? Me crois-tu assez fou pour faire violence à la vocation ou à la fantaisie d'une jeune fille? Il me faut un bon *oui*, bien net, bien décidé; à la moindre hésitation, je me retire.

— Voilà parler loyalement.

— C'est que, tout bien réfléchi, je suis assez malheureux en amour pour échouer encore cette fois.

— Émile, avec les femmes, il ne faut jurer de rien; il faut s'attendre à tout.

— Dans une heure, je connaîtrai mon sort.

— Voilà Luigi qui me fait signe que tout est prêt.

— Je monte à cheval, moi, et je prends les devants.

— Nous allons brûler le chemin.

Un instant après, berline et cavalier couraient sur la route de Tivoli.

Piranese, rendu à ses réflexions, essaya d'arrêter un plan de conduite; mais ses actions dans l'avenir étaient subordonnées aux actions des autres, il se vit encore contraint à s'inspirer de la circonstance, et il ne prit aucune décision. L'élan et le fracas de la voiture, le trouble orageux de son esprit, la flamme allumée dans ses artères, toutes ces excitations physiques et morales brisaient, à chaque chaînon, la série de ses pensées. Il se sentait emporté comme par un démon, vers quelque chose de fatalement inévitable qui allait prendre un corps et se matérialiser à ses yeux. C'est en face de l'imprévu révélé que Piranese comptait saisir au vol une résolution.

Émile arriva un quart d'heure avant la berline, et annonça son ami. La famille était réunie dans le salon lorsque Piranese entra d'un pas artificiellement résolu. Il fut accueilli par les embrassements et les pleurs de sa mère et de sa femme. — Eh bien! tu ne dis rien à Cécilia, dit la marquise à son fils, et elle se plaça devant Émile, pour lui dérober une scène périlleuse. La comtesse plongea des regards dominateurs dans les yeux de Cécilia. Piranese, au dernier mot de sa mère, se retourna vers la jeune demoiselle, et l'embrassa stupidement et à la hâte, sans lui parler, sans la voir. Cécilia, maîtresse de son émotion, à force de dévouement à sa mère, ne laissa rien aperce-

voir qui pût la distinguer de toute autre jeune fille modeste et timide, à la veille de se marier avec l'époux de son choix. La marquise Piranese, femme d'expérience et de perspicacité, avait seule gardé son sang-froid, et elle se chargea de diriger la situation. — Réunis un instant pour nous séparer! dit-elle en prenant les mains de son fils, permettez-nous quelques larmes, messieurs; l'heure est triste!

— Oui, ma mère, l'heure est mauvaise, dit Piranese; ce château n'en entend pas sonner d'autres, même dans les jours de fête.

— N'attristons pas ces enfants, dit la comtesse, gardons le chagrin pour nous.

Un faux sourire courut sur son visage, comme un rayon du soleil couchant qui perce un ciel orageux, et illumine tristement l'horizon.

— Oui, poursuivit la comtesse, faisons le bonheur de ces enfants, avant tout. Voyons; tenons un conseil de famille, et arrêtons un plan... Asseyons-nous, d'abord... Vous restez debout, Piranese?

— Eh! mon Dieu, madame, ma berline m'attend là... Je suis dans un état... le service du roi... Voyons, parlez, madame; nous sommes à vos ordres.

La comtesse se pencha vivement à l'oreille de la marquise Piranese, pendant que son mari était au fond de la salle, et lui dit: — Vous remarquerez, madame, que votre fils n'a pas encore jeté un seul coup d'œil sur Cécilia.

La réponse à ces paroles fut un regard vers le ciel et un soupir.

— Hier, dit ensuite la comtesse à haute voix, et avec un accent plein de calme, hier, j'ai fait mes invitations; j'ai prié peu de monde, quelques familles de nos intimes et de nos alliés: les Velletri, les Spada, les Ludovisi, les Braschi. J'ai envoyé mes ordres à Mme Lefèvre, la bonne faiseuse de Paris, pour le trousseau; elle vient aujourd'hui se concerter avec nous, et en six jours, elle livrera le plus indispensable de la toilette; c'est convenu...

— Pardon, ma chère amie, dit Piranese en interrompant sa femme, vous avez donc fixé le jour?

— Sans doute, mon ami; nous faisons la noce jeudi prochain, dans huit jours; c'est arrêté avec votre mère.

— Tout le monde a consenti?

— Tout le monde... Voulez-vous recueillir les voix? Vous d'abord, mon cher Piranese, vous avez consenti, cela va sans dire. M. Émile Dutretz...

— Oh! madame, je voudrais retrancher sept jours, dit Émile avec feu.

— Madame Piranese...

— Puisque vous me donnez voix délibérative, je donne mon consentement de tout mon cœur, dit la marquise.

— Et toi, ma bonne Cécilia? dit la comtesse avec une fermeté d'organe qu'un homme eût enviée dans pareille situation, et toi, ma fille, acceptes-tu la noce dans huit jours?

Piranese s'arrêta derrière le fauteuil d'Émile et appuya fortement ses mains sur le bois.

Une voix musicale et veloutée monta dans le salon, comme un accord de mélodie; c'était la voix de Cécilia qui répondait: — Oui, ma mère; j'accepte volontiers tout ce qui vient de votre cœur et de votre main.

Piranese cette fois ne fut pas maître de ses yeux; il regarda Cécilia, et ses mains convulsives ébranlèrent le fauteuil de son ami. Ce coup d'œil donné à la jeune fille fut court, mais aurait-il été suivi d'une longue contemplation d'amour, il n'eût pas bouleversé davantage l'infortuné jeune homme. Cette irradiation de beauté qui jaillit du visage et du corps de Cécilia porta le dernier coup à Piranese; il sentit s'échapper sa raison; il ressemblait au voyageur que le soleil de la zône torride frappe de délire à midi. Dès ce moment ses paroles et ses actions ne lui appartenaient plus; cette noble intelligence, dominée par une passion, était abandonnée au hasard.

L'homme atteint de folie subite vit quelque temps sous l'empire des idées qui ont accompagné les derniers instants de sa raison, et repète obstinément les mêmes phrases qu'il prononçait alors; c'est un mécanisme de lèvres qui fonctionne sans le secours du cerveau. Piranese frappa du pied le parquet, marcha droit vers sa mère et sa femme, avec un sourire d'aliéné, en disant: Ma berline est là, madame; le service du roi avant tout; à cheval! à cheval! en route sur Rimini!

Les dames et Émile se levèrent, tous agités en sens divers, selon le degré de leur pénétration; mais personne pourtant

ne comprit à quel degré d'égarement le jeune comte était arrivé.

— Mon cher ami, lui dit la comtesse avec une voix caressante, non, non, vous ne partirez pas ainsi...

— Oh! madame! le service du roi avant tout! A cheval! Route de Rimini!

— Mais la guerre n'est pas commencée, mon cher Giampolo; allez à Rimini, à la bonne heure; allez faire une visite au roi de Naples, et soyez de retour dans huit jours; vous repartirez après la noce.

— Ah! voilà qui est raisonnable! dit Émile.

— Très-raisonnable! dit Piranese comme un écho; très-raisonnable! Le service du roi avant tout. Luigi! Luigi! à cheval! à cheval! Joachim Murat est entré en campagne! et nous sommes occupés ici à faire le trousseau d'une mariée! En avant! Route de Rimini.

Il fit quelques pas vers la porte; sa mère courut à lui.

— Eh bien! lui dit-elle, tu ne nous fais pas tes adieux?

Piranese se retourna machinalement, et se laissa embrasser par sa famille et son ami. Luigi parut, sur le seuil, un fouet de postillon à la main; en le voyant, Piranese s'arracha vivement des bras des femmes, et sortit en criant: Le service du roi avant tout!

Et la berline partit au grand galop.

— Je vous l'avais bien annoncé, dit Émile après le départ de son ami, vous le voyez, la guerre est son idée fixe; on le croirait fou, à le voir et à l'entendre. Depuis qu'il a reçu son brevet, il a oublié femme, fille, mère, ami; il ne rêve que de Joachim Murat; mais je vous promets qu'il nous reviendra dans huit jours.

La comtesse et Cécilia s'étaient assises, et gardaient un silence triste qu'Émile n'osa interrompre par de nouvelles réflexions.

— Monsieur Émile Dutretz, dit la marquise Piranese, nous irons ensemble à Rome pour nos petits préparatifs de mariage; n'est-ce pas, Rosa, ma fille?

La comtesse fit un signe d'acquiescement.

— Madame, dit Émile à la marquise, je suis à vos ordres; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Soyez tranquille, tout sera prêt, le jour venu.

— Ne trouvez-vous pas que mon mari avait une singulière agitation dans toute sa personne? dit la comtesse à l'oreille de la marquise.

— Je n'ai pas remarqué cela, ma chère fille, répondit Mme Piranese avec cet air embarrassé qui signifie tout le contraire de ce qu'on dit.

La comtesse entraîna sa belle-mère dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit d'un ton effrayant, et d'une voix sourde : — Madame, nous savions que Cécilia était amoureuse de mon mari ; mais nous ignorions que mon mari fût amoureux de Cécilia. N'importe, madame, vous verrez si je soutiendrai mon rôle de femme forte jusqu'au bout.

Puis, se tournant vers Émile : — Pardon, mon gendre, lui dit-elle avec une figure riante, excusez-moi si je vous cache quelque chose ; c'est une surprise que nous ménageons à mon mari. Maintenant, allons tous respirer un instant sous les peupliers. Venez, Cécilia. Nous renvoyons les affaires et les emplettes à demain.

XII.

La villa Piranese est en fête ; la plus riche et la plus belle des héritières romaines vient d'être bénie matrimonialement à l'église de Jésus, et son mari la ramène à la campagne ; la noce profane va succéder à la cérémonie religieuse. Les jeunes paysans et les brunes contadines d'Albano et de Tivoli dansent sur les pelouses de l'Anio, où la munificence des maîtres a dressé des tables immenses de *fiaschini*, de pâtisserie, de limons, d'oranges et de liqueurs. Dans ce coin du tableau, la joie est au comble. La gaieté semble beaucoup moins vive au bal des dames ; Cécilia, la jeune mariée du matin, est venue se mêler aux quadrilles ; mais sa figure pâle et sa démarche mélancolique communiquent à la ronde une sombre contagion de tristesse. Les deux dames Piranese luttent héroïquement contre des souffrances intérieures pour faire bon accueil aux invités ; par intervalles, elles donnent à leurs amies ce sourire forcé qui meurt languissamment sur les lèvres, sans remonter aux yeux. Au reste, cette fête sans joie expansive est expliquée

par tout le monde dans un sens qui paraît naturel. On sait que le comte Piranese est absent, et qu'attendu la veille, son retard sème de l'inquiétude dans sa famille ; on sait aussi que les deux époux ne jouiront pas sans larmes de leur lune de miel, et que le premier coup de canon séparera ces mariés que l'on suppose si vivement épris d'un amour mutuel et si heureux d'être unis Le seul Émile a pris la fête au sérieux. Il explique et il excuse la tristesse fardée de sourires qui règne autour de lui, mais il est inondé de tant de bonheur, qu'il s'est décidé à savourer ce bonheur en égoïste, sans se préoccuper des faiblesses des femmes. Il est marié ; voilà l'important et l'indissoluble ; il a épousé cette divine Cécilia qui lasserait tous les pinceaux de l'école romaine avant qu'un artiste pût reproduire un visage et un corps dignes des voluptés du ciel. La jeune épouse marche nonchalamment suspendue au bras d'Émile ; elle a reçu les instructions de sa mère, elle s'y soumet religieusement, et jamais, dans ses entretiens, elle ne laisse échapper une parole qui puisse contrister son époux ; victime résignée, elle garde ses amertumes et les cache soigneusement. Partout, quand elle passe, des murmures d'admiration éclatent ; ils ne peuvent émouvoir son orgueil de femme ; mais Émile triomphe pour elle ; elle s'enivre de cet encens, il s'exalte de cet enthousiasme, il sent que sa passion s'augmente de tout ce délire d'étonnement qui environne Cécilia ; et quand il arrive sur les pelouses de l'Anio, parmi ces groupes de peuple dansant, oh ! alors, ses désirs frénétiques s'impatientent de la longueur du jour, car les jeunes filles accourues d'Albano, de Tivoli, d'Aricia, toutes belles à ravir un artiste, toutes fraîches et constellées de grands yeux noirs sous leur bandeau écarlate, se précipitent, avec une furie de curiosité italienne, au devant de Cécilia, et moins réservées que les grandes dames, elles se récrient de surprise, et entonnent un hymne d'admiration, dans cette belle langue romaine, qui a été inventée pour la bouche des femmes et pour les allégresses de l'amour.

Mais de toutes ces voix qui s'élevaient autour de lui, la plus angélique restait muette, et le jeune époux parut enfin s'inquiéter d'un silence que la modestie et la timidité n'excusaient pas suffisamment.—Ma chère Cécilia, dit-il avec une voix tremblante d'amour, depuis ce matin votre bouche charmante ne

s'est pas ouverte ; votre voix arrive à mon cœur comme une mélodie aimée, et je soupire après une seule de vos paroles, comme ce brin d'herbe desséché après la goutte d'eau du fleuve. Dites-moi que ce jour est un beau jour, que cette fête vous plaît, que la joie de ces jeunes filles vous rend joyeuse ; dites-moi un de ces mots harmonieux qui enchantent et font tressaillir, et je bénirai le destin qui me donnera ce moment.

Cécilia inclina sa tête sur l'épaule, et jeta obliquement sur Émile un long regard qui n'exprimait que la mélancolie ; puis elle dit avec langueur :

— Oui, ces jeunes filles sont heureuses, et je donnerais ma belle robe blanche, mes dentelles, mes diamants, pour être leur sœur, et danser gaiement avec elles. Il ne faut pas que mon époux s'afflige de ce que je dis là ; mon époux connaît mes chagrins, et j'aime mieux garder le silence que lui donner de la tristesse en parlant des malheureuses circonstances qui accompagnent notre mariage, et qu'il connaît aussi bien que moi.

— A votre âge, ma belle Cécilia, les pensées amères sont fugitives ; rendez, au moins pour aujourd'hui, à votre âme son angélique sérénité. Abandonnez-vous aux distractions de cette fête, dont vous êtes la déesse adorée ; oubliez la veille, ne pensez qu'au jour.

— C'est au lendemain que je pense.

— Le lendemain est dans les secrets de Dieu.

— Oh ! croyez bien que mes pensées ne m'appartiennent pas, que j'existe au hasard, que je marche entourée de visions et de songes, que je doute de ce que je vois, que je confonds les réalités du jour avec les rêves de la nuit. Le ciel est bien éclatant sur nos têtes, n'est-ce pas ? Eh bien ! il me paraît terne et sans rayon. L'eau de ce fleuve est limpide, je la vois plombée. Ces arbres ont la verdure du printemps, je les trouve sombres comme des cyprès. Ce gazon s'amollit sous vos pieds comme du velours ; c'est pour moi un sentier de ronces. Je ne me sens pas vivre. Que mon époux me pardonne si je lui dis ces choses ; c'est encore malgré moi, et comme à mon insu, que je le dis.

— Vos afflictions, ma chère Cécilia, sont plus grandes que je ne croyais ; l'absence du mari de votre mère et mon départ prochain pour l'armée ne bouleverseraient pas votre âme à ce

point. Il y a quelque horrible secret au fond de cette histoire domestique....

Cécilia regarda son mari avec une expression indéfinissable, et fit un signe négatif.

— Ma mère pleure depuis neuf jours; elle pleure à mes côtés, la nuit; le noble comte, son époux, n'a pas écrit une seule lettre, et la nuit va tomber sur le neuvième jour qui meurt après son départ; moi, j'attends des adieux tristes pour mon lendemain de noces. Voilà les secrets de ma douleur. Il me semble qu'ils sont suffisants.

Et Cécilia cacha ses larmes avec sa main. Émile l'entraîna dans un sombre massif d'arbres, et lui dit avec tout le feu de sa passion.

— Écoute, Cécilia; depuis ce matin, ta famille, c'est moi, moi seul. Je ne veux pas que mon départ te donne une douleur de plus; tu vas voir si je t'aime; je sacrifie à tes pieds divins mon honneur et ma gloire; j'oublie mes devoirs; je ne suis plus soldat, je suis ton amant, ton époux; je reste.

Le jeune homme, en délire, serra vivement Cécilia dans ses bras, et cette étreinte d'amour, cette ondulation électrique, ce divin visage, ces nobles boucles de cheveux, ce cou d'ivoire, ce sein qui se révolta, en laissant dans la poitrine d'Émile comme deux empreintes de feu, toute cette révélation de la femme, vue de si près, le brisa de bonheur, et fit battre ses artères d'une fièvre de lave. — Non, dit-il encore d'une voix sourde, non je ne te quitterai pas pour un trône, ô la plus belle des filles du ciel!... dis-moi si tu es contente de ton époux.

Avec ce merveilleux sang-froid que les femmes savent garder devant l'obsession la plus impétueuse de l'homme, Cécilia éluda la question d'Émile; elle repoussa modestement et sans affectation ses vives caresses, comme si elle n'avait eu à leur reprocher que leur inopportunité. — Venez, venez, dit-elle; rejoignons le monde; on remarquera notre absence... Oh! écoutez! écoutez! les jeunes filles chantent!... mon Dieu! que j'aime à les entendre, le soir!

Ces jeunes filles chantaient en l'honneur de Cécilia l'ancien épithalame des vierges de l'Anio.

Les voix mélodieuses des belles Romaines chantaient ainsi l'épithalame, comme autrefois, à la veillée des fêtes de Vénus;

l'antique mélopée de Tibur, conservée d'âge en âge dans les traditions des montagnes, réjouissait le fleuve, le bois, la colline; et toutes les harmonies du soir, mêlées au retentissement lointain des cascatelles, accompagnaient, comme un orchestre aérien, le chant des jeunes artistes, filles d'Albano et d'Aricia.

Émile ne voyait que Cécilia, et ses yeux s'éteignaient d'amour.

Un groupe de jeunes seigneurs romains marchait vers les deux époux, et le comte Fiano, s'avançant le premier, sollicita l'honneur de danser avec Cécilia, et lui présenta respectueusement la main. La jeune épouse hésita un instant; puis elle suivit son danseur dans le quinconce du bal. L'orchestre jouait un air de contredanse pris dans l'opéra *Zingari in Fiera*, le même air qui accompagnait le quadrille, le jour où le comte Piranese dansait avec la Cécilia de douze ans. Le hasard avait fait cela, comme il fait tout autre chose. Ceux qui crient à l'invraisemblance n'ont jamais subi les combinaisons intelligentes du hasard.

Émile était resté sur le bord du fleuve, et il aspirait, avec ses lèvres mobiles, le sillon d'air embaumé qu'avait suivi le corps divin de sa femme.

Rien ne ressemblait plus à de la joie que le bruit du bal, aux dernières lueurs du crépuscule. Cécilia dansait comme aux jours tranquilles de son enfance : le bal adoucit les souffrances des jeunes femmes; l'air d'un quadrille aimé est un baume qui suspend les inquiétudes du cœur, et les guérit quelquefois; la fièvre harmonieuse des pieds donne du calme à la tête. Cécilia, enivrée par ses distractions favorites, ne s'apercevait pas qu'en face d'elle, dans un cadre d'ombre et de feuilles massives, deux yeux de flamme suivaient tous ses mouvements.

Une salve de fanfares éclata sur la terrasse du château; un cri de joie retentit dans le bal; Cécilia s'arrêta court au milieu d'un pas, et se sentit défaillir. La comtesse Piranese annonçait le retour de son mari à tous les invités de la villa.

C'était déjà lui qui, descendu du perron où l'attendaient sa femme et sa mère, accourait au bal, où l'orchestre exécutait un air de quadrille qu'il n'avait jamais oublié. Piranese retrouvait Cécilia sous ces mêmes arbres, où il avait dansé avec elle, à l'âge innocent qui la protégeait contre les aveux de l'amour; la répétition des accidents de la même scène le reporta quelques

années en arrière ; ce qu'il avait entrevu alors dans l'avenir se réalisait avec toutes les séductions du présent. L'enfant était devenue cette jeune femme merveilleuse de grâce et de beauté, qui attachait les yeux d'un peuple d'admirateurs aux franges flottantes de sa robe d'épouse. Piranese, qui avait perdu sa raison, pendant quelques heures, à son départ de la villa, et ne l'avait complétement retrouvée que dans les bras de Joachim Murat et dans le tumulte des camps, trembla de ressentir encore ce terrible ébranlement de cerveau qui l'avait jeté à deux doigts de la folie ; il abandonna donc la place dangereuse d'où il assistait au bal, et vint respirer sur la pelouse de l'Anio.

Il se trouva en face d'Émile, qui le reconnut subitement dans l'ombre, et s'écria : — Arrivé ! oh ! béni soit le ciel !

Piranese se laissa nonchalamment embrasser, et ne répondit que du bout des lèvres aux caresses de son ami.

— Oui, me voilà de retour au jour promis, dit-il avec un effort de voix.

— Tu as tenu parole, mon cher Pira. Oh ! j'aurais renvoyé mon festin de noces à demain, plutôt que de faire sans toi mes libations d'hyménée. As-tu vu ma femme ?

— Non.

— Elle est adorable ! elle est aujourd'hui d'une distinction de beauté incroyable !.... J'ai passé cinq jours à Rome, seul, pour soigner sa toilette ; six jours de veuvage avant l'hymen !... Mais je te retiens ici, par étourderie... Viens donc voir ta ravissante fille...

— Émile... je la verrai... plus tard... nous avons à causer.

— Ah ! des affaires de famille... d'intérêt...

— Émile, c'est pour moi un profond chagrin de te dire que je ne suis pas content de toi.

— Que dis-tu là ?

— Oui. Tu ne saurais t'imaginer de quelle douleur j'ai été saisi en voyant cette fête !

— Mais cela n'a paru déraisonnable à personne. Tous les invités savent que tu devais arriver ce matin à la villa ; que ce mariage si hâté trouvait son excuse dans les circonstances....

— Tu ne comprends pas, Émile.

— C'est possible, explique-toi.

— J'arrive d'un camp où personne ne songe ni à donner un

bal, ni à se marier. Mes mains sont encore brûlantes, des adieux d'un roi, d'un héros qui a abandonné, lui, une femme céleste, un trône, un palais de marbre, une ville d'enchantement, pour saisir l'épée de soldat, et commencer une guerre à mort.

— Eh bien! je le sais, mon cher Pira.

— Tu le sais! et que fais-tu là?.. On danse à la villa Piranese! on se bat, à cette heure, peut-être, pour l'indépendance de l'Italie! Un instant perdu ici est un crime déshonorant. J'ai demandé au roi un congé de quatre jours, et je viens t'enlever à tes plaisirs. Toi seul, Émile, tu as fait remarquer ton absence à la cour militaire du roi; Felice Mattei, lui-même, est à cheval à côté de Murat. Il a soixante ans, Felice Mattei! Sais-tu ce que nous avons fait, le 30 mars, à Rimini? Nous avons proclamé la liberté de l'Italie. C'est un gant jeté à l'Europe : le général Bianchi l'a ramassé. Les Autrichiens se préparent à marcher sur la Toscane. Joachim Murat compte entrer à Florence dans quinze jours. Autour de nous, les populations se soulèvent; les augures sont favorables; mais chacun doit payer de sa personne. Il faut plus que du dévouement, il faut de l'héroïsme antique, il faut des actes sublimes et irréfléchis, entends-tu, Émile? Songe qu'une heure de retard peut te flétrir, qu'une résolution instantanée doit te couvrir de gloire; songe que le sort d'une armée dépend quelquefois d'un homme et d'un moment.

— C'est à merveille, dit Émile avec un sang-froid affecté; je partirai.

— Quand?

— Demain.

— Émile, adieu. Je partirai seul.

— Mon cher Pira, donne-moi le poste d'Horatius Coclès à garder, après demain, sur *Ponte-Mole*, je l'accepte; mais au nom de Dieu! ne me parle pas de partir sur-le-champ : c'est une folie; et une de ces impossibilités qui sont impossibles.

— J'ai engagé ma parole d'honneur, d'arriver avec toi, au camp, vendredi à deux heures du soir; pour être exact, il faut partir d'ici à neuf heures; il en est sept. Felice Mattei s'est rendu garant comme moi de ton exactitude... Que dis-tu?... voyons.

— Mais ce n'est pas de l'héroïsme qu'on me demande, c'est un véritable suicide! s'écria Émile, les mains jointes pardessus sa tête.

— C'est un devoir de soldat, dit froidement Piranese.

— Oh! mon Dieu, est-ce un rêve?... on veut m'arracher... Non... je ne ferai que mon devoir... rien de plus... Je partirai demain...

— Demain, dis-tu? Eh! demain, le pouvoir d'une femme te demandera un jour encore, puis encore un jour. Ce soir, toute l'énergie de ta volonté t'appartient; demain, tu seras le sybarite tourmenté par le pli d'une rose; tu seras une femme demain.

— Pira, c'est inutile, toute ton éloquence antique ne prévaudra pas contre ma résolution. Je ne partirai pas.

Et le jeune homme fit quelques pas vers le quinconce du bal, comme pour briser cet entretien. Piranese le rappela.

— Où vas-tu, Émile?

— Je vais voir ma femme.

— Écoute, Emile...

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je regarderais comme mon plus mortel ennemi l'homme qui me forcerait à partir, s'il ne s'appelait Giampolo Piranese. Mon Dieu! comme la manie de la guerre t'a saisi tout à coup! Tu n'étais pas ainsi autrefois.

— Émile, encore un mot, écoute.

— Veux-tu me répéter la même chose?

— Non... eh! mon Dieu! voyez comme les plus vives amitiés se refroidissent!... Émile, donne-moi ta main...

— Tu trembles!... Tu es bien agité, Piranese!

— C'est que tu ne sais pas combien ton devoir... ton honneur...

— Oh! tu m'effrayes! Tout ton corps est en convulsion...

En ce moment, la cloche de la ville sonna l'heure du festin de noces. Emile tressaillit.

— Piranese! Piranese! dit-il, on appelle les mariés au festin; on ne danse plus... calme-toi... montre ta figure de tous les jours...

— Mais tu partiras après le repas, Émile... dis...

— Mon ami, reviens à toi... Ne prends pas autant de souci de mon honneur.....

— C'est une raillerie! oh! tu plaisantes dans ce terrible moment, Émile!

— Eh! mon Dieu! je ne suis pas d'humeur de railler... mais je ne crois pas le moment aussi horrible que tu le penses.

— Épouvantable! épouvantable! s'écria Piranese, les bras levés au ciel, et le visage collé sur le visage de son ami; c'est un moment comme ce fleuve n'en reverra plus! Émile, appelle Dieu à ton secours; la foudre va t'écraser... j'aime Cécilia!

Émile poussa un de ces cris surhumains que nous trouvons dans nos rêves, et qui nous réveillent en sursaut, et sa tête tomba sur sa poitrine, comme si le bloc détaché de la montagne l'eût frappé au front. Piranese laissa tomber ses bras rudement, croisa ses mains, et le visage incliné, il regardait Émile avec des yeux qui semblaient attachés sur la terre, et qui mentaient à leur direction.

Il y eut un silence de quelques instants.

La cloche appelait toujours les convives avec une obstination joyeuse.

— Il faut donc, dit Émile, d'une voix sanglotante, il faut que je me précipite dans ce fleuve, tête première, cette cloche sonne le glas de mon agonie!

Émile avait dans son organe une telle expression de douleur que Piranese fut bouleversé d'une émotion de tendre amitié: il contemplait cet excellent jeune homme, que le désespoir venait saisir dans les apprêts de ses noces, et qui accueillait par une plainte déchirante ce coup du sort immérité. Un intérêt touchant environnait ce gracieux étourdi dans sa toilette de bal, et tout brillant encore de cette élégance incomparable qui distingue la jeune noblesse parisienne. De poignants remords tombèrent dans l'âme de Piranese; il lui sembla qu'il venait de commettre un crime, d'assassiner le meilleur des amis. Par une de ces révolutions subites qui arrivent dans ces heures solennelles, Piranese passa de l'agitation extrême au calme réfléchi: la bonté du cœur, ce sentiment divin, l'emporta sur la violence de l'amour, il tendit les bras au malheureux Émile, comme pour le préparer par un geste amical à une parole conciliante et réparatrice.

— Viens, Émile, lui dit-il avec une voix douce et mélancolique, viens; je t'ai blessé, le sang m'est monté au cerveau, ton cri d'agonie m'a rendu la raison; viens, je veux te guérir; pardonne-moi... dans une heure, j'aurai quitté seul ma villa; seul, entends-tu?... Aime Cécilia, et sois heureux.

Émile regarda quelque temps Piranese.

— Oui, dit-il, cent fois cette horrible idée m'a traversé le cerveau, lorsque je ne pouvais me rendre compte de ton égarement; mais j'étais honteux de cette idée, j'en rougissais dans mon cœur... et puis... Oh! Piranese! comme tu m'as trompé!.. que de ruses de langage tu as tournées contre moi!...

— Eh! mon ami, que pouvais-je faire?.. Mais les moments sont précieux; viens; il faut nous montrer à notre société; dans une heure tu seras seul avec Cécilia.

— Et demain...

— Demain. seul encore avec elle... et toujours!

— Et l'armée? et Joachim Murat?..

— Tout cela n'était qu'une ruse. Tu vois que je suis franc. Je voulais t'entraîner avec moi, et gagner du temps. Le roi ignore même ton arrivée à Rome. Oublie tout ce que je t'ai dit; tout est faux.

— Oh! que de mensonges contre un ami!

— Émile, tu me pardonneras... Viens, et composons-nous des visages de fête... Tu ne saurais croire combien l'aveu que je t'ai fait, dans mon délire, m'a soulagé le cœur! Maintenant, je respire à l'aise... viens.

— Piranese, donne-moi un peu de ton calme; j'en ai besoin... Toutes nos scènes antérieures me reviennent à l'esprit... Oh! que tu as été habile à me tromper, moi si confiant!...

La cloche sonna pour la troisième fois.

— Allons, dit Émile avec un soupir; oublions... s'il est possible d'oublier!

Les deux jeunes gens remontèrent en silence la grande allée. Le couvert était mis sur la terrasse; les invités avaient quitté le bal et la promenade et se formaient en groupes inquiets devant le château. La comtesse Piranese, en apercevant son mari et Émile, fit distribuer les places, et invita la compagnie à s'asseoir.

Tous les visages se firent riants, et la table fut couronnée de convives.

On ignorait généralement dans cette société, les relations qui existaient entre la cour de Naples et la famille Piranese; mais on présumait que le comte avait rapporté de son voyage des nouvelles politiques fâcheuses que, par prudence, il n'ébruitait pas.

La marquise parut sur le perron, tenant par la main la jeune mariée; ces dames prirent leur place au centre de la table, à côté d'Émile; Piranese était en face; la comtesse, trois sièges plus loin. En tout, le nombre des convives s'élevait à quarante. Sur un signe de la comtesse, les musiciens d'*Argentina* et de *Valle*, rangés en amphithéâtre derrière la table, commencèrent une symphonie qui fut comme l'ouverture du festin. Mme Piranese sauvait ainsi, par les distractions de la musique, beaucoup d'embarras aux convives. Cette noble femme avait seule conservé beaucoup de calme dans une situation équivoque pour tout le monde, et inexplicable pour plusieurs: elle avait su donner à son visage des lignes reposées, par une énergique résolution de l'âme. Rien ne vous fortifie, dans un moment orageux, comme une décision prise pour les extrêmes nécessités de l'avenir.

La symphonie achevée, on n'entendit plus que le bruit discordant qui s'élève d'une table tourmentée par des convives en fonctions.

Ce silence était sinistre dans une fête: personne n'osait l'interrompre, chacun comptait sur son voisin pour entamer une de ces conversations qui commencent, à table, par des duos languissants, et finissent par un chœur général, où tout le monde parle à la fois.

Un noble savant de la famille de Piranese, Lorenzo Vascagli, interpella brusquement le comte par une question oiseuse.

— Cousin, croyez-vous que les trois colonnes que Camporesi a extraites des entrailles du Forum aient réellement appartenu au temple de Jupiter Tonnant?

Piranese regarda fixement Vascagli, et répondit au hasard:

— J'en doute fort, cousin Vascagli.

— Quant à moi, dit le comte Fiano, je penche pour le temple de Jupiter Stator. Qu'en dites-vous, Piranese?

— Mais cela pourrait bien être aussi.

— Il y a un fait évident pour moi, dit le savant Vascagli; un fait constant que j'ai établi. Le temple de Jupiter Stator était dans l'enceinte Capitolime; en voici la raison : dans sa première Catilinaire, Cicéron s'adresse au temple de Jupiter Stator qu'il semble désigner du doigt, comme très-rapproché : *Tum tu, Jupiter, qui, iisdem auspiciis .. à Romulo...* Vous voyez que c'est très-clair... N'est-ce pas, cousin Piranese?

— Cela me paraît assez clair, cousin Vascagli.

— Vous oubliez donc, dit le comte Fiano, que Cicéron parlait dans le temple de la Concorde...

— Qui était au Capitole, dit Vascagli.

— Sous le capitole, dit Fiano.

— Dans le Capitole, dit Vascagli. Piranese, vous qui avez étudié cette question...

— Le temple de la Concorde était à côté de la prison Mammertine, dit Piranese.

— Vous faites erreur, dit Fiano, il était vis-à-vis.

— Il était par dessus, dit le savant, sur le mur du *Tabularium.*

— Je pense, moi, dit un autre savant, Carlo Antonini, je pense que le temple de la Concorde n'a jamais existé.

— Oh ! s'écria Vascagli.

— Un moment! un moment! dit Carlo Antonini; il m'est prouvé, dans une brochure que j'ai publiée, il m'est prouvé victorieusement que Cicéron assembla le sénat; *in loco munitissimo*, au Capitole donc, et dans le temple de Jupiter Capitolin qui prit à cette occasion, et pour la seule circonstance, le nom de temple de la Concorde, ce qui était une invitation monumentale faite aux citoyens d'oublier leurs dissensions et de se réunir contre l'ennemi commun.....

— Et comment appellerez-vous alors le temple qui est au pied de la roche Tarpéienne? dit le comte Fano.

— Je ne l'appellerai pas, dit Antonini. Est-il nécessaire qu'une ruine ait un nom?

— Voilà une singulière conversation pour un festin de noces! dit la marquise Furinola en riant aux éclats, afin de donner une forte impulsion de gaieté à tous les convives.

— Mais c'est fort intéressant ce que disent ces messieurs, dit la comtesse Piranese.

— Oh! c'est vraiment une horreur, dit le comte Fiano, de parler d'antiquités devant tant de jeunes et jolies dames! pour moi, je fais amende honorable.

— J'ai vu le moment où ces messieurs se battaient pour le temple de la Concorde, dit la marquise Furinola, toujours riant avec une folie contagieuse.

— Il nous a manqué Felice Mattei, dit le comte Fiano; c'est un habitué du musée de Vescovaglia. Où donc est-il, Felice Mattei, comte Piranese?

— Felice Mattei?... il voyage... en Sicile je crois.

— Felice Mattei est en Angleterre, dit Carlo Antonini; il est auprès de la duchesse de Devonshire qui a le projet d'exhumer la colonne de Phocas au Forum.

— Il n'y a point de colonne de Phocas au Forum, dit Vascagli.

— Ah! fort bien! s'écria la marquise Furinola, voilà notre discussion qui recommence.

— Pourtant, Felice Mattei, dit Vascagli....

Il fut arrêté tout court par l'orchestre qui fit explosion à un signe de la comtesse Piranese. Les musiciens jouaient l'air de la *Vestale: O toi de mes périls le compagnon fidèle!*

Piranese remplit son verre, le porta à ses lèvres, en regardant amicalement Émile, et le salua. Émile fit la même chose, et sembla dire, par un signe, qu'il avait compris cette allusion à l'air de Spontini.

Les dernières mesures de l'air furent couvertes par un bruit de voiture et un galop de cheval. Tous les regards se portèrent avec inquiétude du côté de la grille.

Bientôt après Luigi vint parler à l'oreille de Piranese. — Faites approcher, dit le comte.

Un homme couvert de poussière descendit de cheval, et demanda M. Émile Dutretz.

Piranese lui indiqua du doigt son ami.

L'envoyé remit un pli à Émile.

Émile lut et pâlit: puis ses yeux étincelèrent, et ses joues prirent une teinte écarlate.

— Comte Piranese, dit-il, connaissez-vous cela?

— Non, répondit Piranese avec un accent naturel.

— Voyons, si vous le reconnaîtrez ; quand vous l'aurez lu.

— Fais passer.

Émile lança le pli sur l'assiette de Piranese. Celui-ci lut le billet. Il était ainsi conçu.

« Sa majesté le roi de Naples, ayant appris que le brave offi-
» cier français, M. Émile Dutretz, est à Rome, l'appelle à son
» service, lui donne le grade de chef d'escadron, et le prie de
» partir, sans retard et sur-le-champ, pour joindre son corps.
» Les circonstances sont graves, et le roi a besoin de bons
» officiers ; il compte sur M. Émile Dutretz ; la maison royale
» lui fournira ses équipements et son costume de campagne ;
» une chaise de poste est à sa disposition. »

» De par le roi,

» Le comte DAURE. »

Le billet était revêtu du seing royal.

— Voilà qui m'étonne bien ! dit Piranese après avoir lu le billet.

Un silence solennel, comme un pressentiment, régnait parmi les convives.

— Ah ! cela te paraît étonnant, dit Émile avec un sourire de fou.

— Je n'y comprends rien...

— Personne d'ici n'a trempé dans cette odieuse trame?

— Personne, je te le jure, Émile.

— Vous mentez, comte Piranese, dit Émile, d'une voix de tonnerre, et se dressant de toute sa taille.

— Émile ! Émile ! dit Piranese, quelle étrange plaisanterie me fais-tu là ?

— Comte Piranese, vous êtes un lâche !

Et il arracha le fanon où brillaient les armes de Piranese et le foula aux pieds.

Tous les convives se levèrent à la fois. Les dames se sauvèrent d'épouvante vers les allées. Les hommes se précipitèrent entre Émile et Piranèse. On emporta Cécilia évanouie. La seule

comtesse Piranese garda son sang-froid, et marcha vers Émile d'un pas résolu.

— Ne m'arrêtez pas! ne m'arrêtez pas! s'écriait Émile au comble de la fureur; je frappe le premier insolent qui me retient!

Et il faisait briller dans sa main un large couteau effilé comme un poignard.

Piranese était resté à sa place, foudroyé, anéanti, le front sur ses mains.

— Vous qui me retenez, vous ne savez pas qu'un ordre impérieux et sacré m'appelle! Laissez-moi partir, ou je vous révèle des choses qui feront trembler ce sol! Si le comte Piranese veut me rejoindre, il sait où je vais.

— Oui, je te rejoindrai, dit Piranese d'une voix éteinte, et tu expireras de remords!

Personne n'entendit ces paroles du comte.

Émile se précipita dans la chaise de poste, et les chevaux brûlèrent le pavé de la voie romaine.

Une heure après, de tout ce monde en fête, il ne restait plus sur la terrasse, qu'une table dévastée, et deux personnes qui se regardaient avec effroi, le comte Piranese et sa femme.

— Cette villa est maudite dans ses fêtes! dit Piranese; l'enfer est dans cette atmosphère de parfums... Madame, vous partirez demain pour votre château de Tolentino, avec ma mère et votre fille. Ce lieu est désormais inhabitable. Moi, je vais où la fatalité m'appelle... Adieu, madame, adieu.

XIII.

Nous sommes aux premiers jours du mois de mai 1815: c'est la semaine des fleurs. Toutes les voix de la nature vous invitent alors à vivre d'une vie d'amour dans cette belle Italie qui ne fut inventée que pour les arts et le plaisir. Autour du château de Tolentino les collines riant dans l'azur, se voilent de draperies vertes, se baignent dans de petits torrents qui sont joyeux d'avoir brisé les chaînes glacées de l'hiver. L'homme, né pour vivre peu, s'apprête, sans doute, à savourer ce nouveau printemps, à serrer dans ses bras cette nature ressus-

cilée, à boire cette infusion voluptueuse d'or ou d'azur qui coule du ciel, à chanter ses amours avec les oiseaux et les cascades, à rire de volupté dans ce radieux horizon de bonheur.

Non, cela déplaît aux Autrichiens. Le général Bianchi a chargé ses canons, le 1er du mois de mai, contre les collines, contre les amours, contre les fleurs. Soldat stupide! que les hommes se tuent, pour tuer le temps, sous le ciel plat et ennuyeux de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie, cela se conçoit; mais ici! et dans cette saison! Oh! divine Italie, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font! Les nuages montent, l'azur s'éteint, les oiseaux se taisent, les arbres pleurent; la campagne de Tolentino tremble sous le canon de Bianchi; la fumée de la bataille s'élève sur la colline comme une coupole de deuil. Par intervalles, la nue se déchire, et donne une ouverture au ciel : c'est Dieu qui veut voir Joachim Murat combattant pour ses autels et ses foyers. Jamais le héros ne fut plus grand, lorsque chaque coup de son épée retentissait en face de l'Europe; aujourd'hui, c'est un duel obscur qu'il vient d'engager, seul contre une armée. A Tolentino, quand Murat étend son bras, l'armée se courbe de terreur; elle se relève quand Murat, épuisé par une bataille de quinze ans, laisse tomber son sabre sur le flanc de son cheval; c'est contre lui que l'artillerie tonne, que les lignes de fusils s'abaissent, que les escadrons se précipitent, que les pointes des épées s'allongent; car l'ennemi n'en veut qu'à lui, ne nomme que lui, et lui passe dans cet ouragan d'acier, de plomb, de feu, épouvantant la mort qui le cherche, éteignant les batteries, émoussant les glaives, coloyant les boulets, écartant les balles avec son souffle, écrasant les escadrons avec sa main; et il s'étonne de voir que l'ennemi soit encore debout; et il se rappelle ce jour impérissable, où, sur la plage d'Aboukir, il prit un pacha, une armée, une flotte, un monde, et, fossoyeur sublime, les enterra tous dans le sable de la mer.

Une femme seule, dans ce vieux château qui domine la route de Tolentino à Macerata, une femme a écouté la formidable voix de la bataille, et a tressailli avec tous les échos des montagnes : c'est la comtesse Rosa Piranese; la nuit tombée, elle n'a plus rien entendu vers Tolentino, elle pense que quelque

grand désespoir vient d'être consommé. De temps en temps, la noble femme se lève, traverse les vastes salles du château, ouvre la croisée du perron et jette de longs et inquiets regards dans la campagne. Sous ses pieds, à des profondeurs effrayantes, mugit le torrent de l'Arno, qui court vers l'Adriatique ; on voit luire ces grandes masses d'eau, à travers les clairières de la forêt de chênes qui semble soutenir le vieux château dans les airs. Au nord, la vue est bornée par les hautes montagnes de l'horizon maritime; au midi, des blocs énormes de rochers tombent du manoir sur la plaine comme une cataracte de flots de granit, et font éclater, çà et là, par leurs fissures, des bouquets de figuiers sauvages, de verveine, de thym et de genêts. Devant le perron serpente le sentier négligé qui, de colline en colline, mène à Notre-Dame-de-Lorette, et aux petits villages qui avoisinent le saint couvent.

Rosa Piranese écoute et regarde ; il n'y a que le torrent qui bruit dans cette immense et sauvage solitude. On dirait que tous ceux qui se battaient sont morts, et que le torrent chante l'absoute de leurs funérailles. Quelques étoiles luisent au zénith ; mais le cercle de l'horizon est sombre, et les deux grandes constellations supérieures sont éclipsées par un voile de nuées. Un air massif et chaud annonce l'orage. La terre a prêté tant de bitume, de salpêtre et de colère au ciel, que le ciel généreux veut rendre ses dons à la terre. Les forêts, inclinant leurs cimes, semblent saluer l'arrivée de l'ouragan, afin de se le rendre propice ; le vent de l'Adriatique saute par-dessus les monts, et apporte aux vallées les mugissements de cette mer. Après la tempête des hommes, la tempête du ciel. Dieu a retiré son azur et son printemps à l'Italie. Le tonnerre vient au secours de Joachim Murat.

La comtesse Piranese appelle le seul serviteur qu'elle ait gardé, et lui ordonne d'allumer les lampes qui pendaient au vestibule, afin que le château devienne un phare dans cette sombre nuit.

Et elle s'asseoit, triste, dans un fauteuil, à côté d'un berceau vide, le berceau de Cécilia !

Des paysannes passaient sur le sentier de la montagne, et une voix triste chantait la prière lorétane des mauvais jours, prière des mariniers de l'Adriatique.

Un bruit monte de la vallée,
C'est la mort qui passe dans l'air;
Gagnons ma cabane isolée,
Aux lueurs pâles de l'éclair.
Mon pauvre enfant que rien n'arrête
S'est mis en mer quand l'aube a lui;
O Notre-Dame-de-Lorette,
Le ciel est noir, veille sur lui!

Le vent du midi qui se lève
Fane l'herbe et la fleur des prés;
On l'entend mugir sur la grève,
Dans les pins et dans les cyprès.
Mon pauvre enfant..., etc., etc.

Étoile du marin qui pleure,
O vierge que nous adorons,
Du haut du ciel veille à cette heure
Sur la voile et les avirons!
Mon pauvre enfant..., etc., etc.

Le chœur des femmes italiennes répétait le refrain; cette prière mélancolique arrivait de loin aux oreilles de la comtesse Piranese, et arrachait des larmes à cette femme virile que le bruit de la bataille n'avait pas épouvantée. Elle regardait le berceau de Cécilia et le portrait en pied de son mari suspendu à la muraille, entre deux tableaux représentant des charges de cavalerie, par Salvator Rosa. Le portrait souriait aux scènes de destruction, et semblait vivre seul au milieu des cadavres. Quelles pensées agitaient, en ce moment, l'âme de la belle comtesse amazone? Dieu le savait.

La porte du château s'ouvrit à l'appel d'une voix connue, et Luigi entra dans un désordre effrayant. La comtesse ne se leva pas; elle fit signe au domestique de s'asseoir et de parler.

— C'est votre mari qui m'envoie auprès de vous, madame...

— Mon mari est vivant! dit la comtesse, les yeux vers le ciel.

— Oui, madame; je vais tout vous conter en deux mots. On s'est battu depuis le lever du soleil jusqu'au soir. Une bataille d'extermination! M. le comte Piranese et M. Émile Dutretz n'ont

pas quitté le roi. Ils ont enfoncé l'aile droite de l'ennemi, et la victoire semblait leur appartenir, mais le général Bianchi a reçu des renforts, et les Italiens ont été écrasés. M. Émile Dutretz a rencontré, le 6 avril dernier, à Florence, M. Felice Mattei; ils ont eu ensemble une explication très-vive au sujet de la lettre que M. Émile a reçue à la villa Piranese, le soir du repas de noces. M. Felice Mattei a avoué que c'était lui qui avait demandé cette lettre au roi de Naples, pour se venger du tour que vous lui aviez joué, pour le mariage de son neveu. M. Émile Dutretz et M. Felice Mattei devaient se battre, mais votre mari a empêché ce duel; il a été convenu qu'à la première bataille l'un des deux devait se faire tuer sous le feu de l'ennemi. Je vous assure qu'à Tolentino ils ne se sont pas ménagés. Le sort a frappé M. Felice Mattei : il est tombé, à côté du roi, en brave. Le duel s'est ainsi terminé. Voilà tout ce que M. le comte Piranese m'a chargé de vous dire, il vous enverra d'autres nouvelles demain.

— C'est bien, Luigi, dit la comtesse; c'est bien, je vous remercie... Oh! mon Dieu! pardonnez-moi, je vous accuse d'injustice au fond du cœur! Un Bianchi a vaincu Joachim Murat!

— Ils étaient cent contre un, madame, comme toujours.

— Luigi, allez prendre un peu de repos; vous en avez besoin, mon pauvre Luigi... Demain, à l'aurore, vous irez au couvent des sœurs lorétanes, où ma fille Cécilia s'est retirée par mon ordre, et où Mme la marquise Piranese l'a accompagnée pour lui donner ses consolations. Vous les rassurerez sur le sort de ceux qui leur sont chers.

Elle s'arrêta; un soupir sortit de sa poitrine, une larme tomba sur son visage.

— Entendez-vous, Luigi? reprit-elle avec un effort de voix; vous leur porterez ce vase d'argent qui contient mes cheveux... Regardez, Luigi, je n'ai plus de chevelure... Ce vase d'argent, j'en fais offrande au couvent hospitalier des sœurs lorétanes... Vous m'avez compris... allez; je veillerai, seule, cette nuit... il y a bien longtemps que j'ai perdu le sommeil.

Luigi jeta un regard de compassion sur sa noble maîtresse, s'inclina, et sortit lentement.

L'ouragan de l'Adriatique désolait la grande forêt qui semble se détacher, par les quatre faces, des fondements du château,

et combler les abîmes. Vu de loin, à la lueur des éclairs, le noir édifice, porté sur les cimes ondoyantes des chênes, ressemblait à un vaisseau tourmenté par les vagues. Une harmonie lugubre pleurait dans le clavier des persiennes, et allait s'éteindre, d'échos en échos, dans la profondeur des galeries. Ainsi bercée, dans son manoir, aux convulsions de la forêt druidique et au mugissement de la tempête, la belle comtesse Rosa laissa tomber son front sur sa poitrine, et s'endormit de ce sommeil fiévreux qui brûle le sang comme l'insomnie.

Après deux heures de ce repos agité, elle fut réveillée par la voix de Luigi.

— On sonne, madame, faut-il ouvrir? disait le serviteur.

— On sonne, dis-tu... Quelle heure est-il?

— Près d'une heure du matin.

— Certainement, il faut ouvrir; que craignons-nous? il ne peut maintenant nous arriver que du bonheur. Ouvrez, Luigi.

La comtesse se leva, et sa main droite s'allongea sur une table, où des armes étaient cachées parmi des lambeaux d'étoffes et de broderies. Lorsque la porte s'ouvrit, la plus blanche et la plus belle main de l'Italie pressait le pommeau d'un pistolet d'arçon.

Des bruits de pas fortement accusés résonnèrent sur les marbres du vestibule. Trois hommes entrèrent dans la salle basse où se trouvait la comtesse Piranese : ils jetèrent leurs manteaux, et se firent reconnaître du premier coup d'œil, malgré la faible lueur d'une lampe suspendue au lambris. La noble dame poussa un cri de joie qui s'adressait au premier arrivant; elle tomba à ses pieds et les embrassa.

C'était Joachim Murat.

Émile et Piranese accompagnaient le roi, et lui servaient d'aides de camp, braves, dévoués, et fidèles comme les Pignatelli et les Strongoli de Naples.

Murat était horrible de beauté guerrière; son aigrette et ses boucles de cheveux hachées par les balles, son uniforme sabré sur toutes les coutures, ses manches pendantes en loques glorieuses, ses éperons brisés, ses bottines tachées de sang humain, sa noble figure noire de poudre, tout son corps dévasté au feu de l'ouragan de Tolentino, attestaient des faits d'armes inouïs, un duel surhumain, engagé, face à face, avec chaque

soldat de Bianchi, et avec toute l'armée à la fois. C'était un spectacle à convier le monde, et à le foudroyer d'admiration. Rien d'imposant à voir comme ce héros, bulletin vivant de nos triomphes, qui venait de frapper ses plus terribles coups dans le coin le plus obscur de l'Italie, sans obtenir les applaudissements mérités par ce sublime désespoir!

Si dans cette vieille salle du château, il y avait eu un seul spectateur d'une pareille scène, ses yeux ne se seraient pas portés sur les deux jeunes officiers qui suivaient Murat; le roi absorbait tout l'intérêt, toute l'attention. Cependant Piranese et son ami étaient dignes d'un regard.

Il était facile de voir que les deux jeunes gens avaient suivi Murat dans tous les sillons de fer et d'acier, où il s'était précipité à Tolentino; la poudre avait noirci leurs épaulettes, les balles avaient troué leurs uniformes; mais, avec sa charmante fatuité militaire, Émile, cheminant à travers monts et torrents, rajustait pièce à pièce le désordre de sa toilette, lavait ses mains et son visage ensanglantés dans l'eau des sources, polissait sa chevelure, toute concrète de sueur et de poussière, et, dans cette restauration de costume au pas de course, se faisait imiter par Piranese; de sorte qu'en arrivant au château, ils étaient l'un et l'autre fort reconnaissables. Leurs visages superbes de pâleur virile sur laquelle tranchait l'arc des moustaches et l'orbe étincelant des yeux noirs, leurs visages exprimaient une de ces douleurs profondes, incurables, que la noble assurance et la fierté du maintien ne peuvent dissimuler. Soit fantaisie, soit prédestination, ils avaient lié à l'agraffe de leurs chapeaux des touffes de verveine arrachées aux sentiers voisins; et, sous cette espèce de couronne funèbre, avec leurs figures sombres et fatales, ils ressemblaient à deux victimes romaines vouées aux dieux infernaux de la guerre.

Joachim Murat releva la comtesse Piranese, qui, roulée à ses pieds et inondant le parquet des larges plis de sa robe blanche, ressemblait à la statue du tombeau de Paul III. — Madame, dit le héros, nous venons vous demander asile pour quelques instants; permettez que je baise votre belle main, noble et loyale châtelaine.

Émile et Piranese effleurèrent aussi de leurs lèvres la main de l'héroïque femme.

— Je vous demande, dit le roi, un serviteur intelligent et sûr, qui connaisse la route de Naples par les montagnes du littoral de l'Adriatique.

— Sire, dit la comtesse, j'ai deux domestiques à vos ordres, les seuls qui nous restent; votre majesté choisira.

— Comte Piranese, dit le roi, choisissez vous-même; donnez un habit de paysan à ce domestique, et remettez-lui ce pli; c'est une lettre pour ma bonne Caroline.

— Je vais donc confier cette mission à Antonio, dit Piranese à sa femme; Luigi restera près de vous.

La comtesse fit un signe d'assentiment.

— Sire, dit-elle avec l'émotion que le dévouement inspire; sire, vous êtes dans votre château; que demandez-vous encore à vos serviteurs les Piranese?

— Un verre d'eau, madame, voilà tout; je meurs de soif.

— Luigi, dit la comtesse, sa majesté le roi de Naples a besoin d'un verre d'eau. Courez.

— Madame, dit Murat, si vous avez quelque chose de confidentiel à dire à votre mari et à votre gendre, je vais me mettre à l'écart; agissez sans cérémonie.

— On oublie tout en votre présence, dit la comtesse avec enthousiasme; je ne vois que vos malheurs, j'oublie les miens. Qui oserait songer à d'obscurs intérêts domestiques devant la majestueuse infortune qui remplit ce château?

Elle prit le plateau d'argent des mains de Luigi, s'agenouilla, et présenta la coupe d'or à Joachim Murat.

— Luigi, dit la comtesse, vous porterez aussi demain cette coupe et ce plateau sacrés au trésor de Notre-Dame de-Lorette; aucune lèvre profane ne s'en approchera plus... Sire, j'avais fait vœu de couvrir d'or la nappe d'autel de la vierge lorétane; j'ai oublié de remplir ce vœu : Dieu m'a punie!... Je le remplis aujourd'hui, et trop tard!

— Votre offrande me portera bonheur, dit le roi; à l'aube, madame, nous prendrons notre revanche de Tolentino. Mon armée repose, en ce moment, là tout auprès; elle est ralliée, forte, et pleine d'ardeur encore. Dans ma marche, je me suis détourné, madame, pour vous faire ma visite, et vous dire combien je suis sensible à votre dévouement.

— Sire, désormais je ne vous quitte plus; oserai-je de-

mander à votre majesté la grâce de vouloir bien m'attendre un instant?

Le roi s'inclina courtoisement devant la comtesse, et sourit avec bonté. La comtesse sortit de la salle.

— Comte Piranese, dit le roi, à quelle distance sommes-nous de Macerata?

— A deux heures de marche, sire.

Joachim Murat ouvrit une croisée, et regarda le ciel, en silence.

— La tempête se calme, dit-il; nous aurons un beau jour demain... Oh! si quelque voix de là-haut pouvait me dire ce que fait, en ce moment, mon bien-aimé frère, notre glorieux empereur!

— Sire, dit Émile, une voix terrestre vous répondra : il décrète une victoire contre les alliés.

— Dieu le fasse!... Tolentino est un présage de malheur!... Comte Piranese, votre domestique Antonio est-il parti pour Naples?

— Il part à l'instant, sire.

— Vous lui avez donné toutes mes instructions.

— Oui, sire.

— Ma bonne Caroline recevra de tristes nouvelles, mais c'est aussi une femme de cœur; c'est le sang de Napoléon; c'est la race des femmes fortes....

— Il y en aura deux, en Italie, dit un jeune et charmant officier qui entrait vêtu d'une polonaise, et la toque varsovienne à la main.

Un trio d'admiration éclata dans la salle. Rosa Piranese avait quitté les habits de son sexe, et s'était faite soldat.

— Sire, dit-elle, voilà le costume que mon mari a rapporté de sa campagne de Russie; c'est mon cadeau de noces...

— Quoi! madame, dit le roi, les mains jointes, vous nous suivez au camp?

La comtesse prit une pose sibillyne, sa figure rayonna d'inspiration; elle dit avec feu :

— Au plus galant, au plus brave, au plus antique des rois, il fallait pour dernière escorte une femme, un Français et un Romain. Nous voici.

— Admirable! s'écria Joachim; madame, donnez-moi votre

bras ; en avant, messieurs ! Le ciel est pour nous. Marchons !

Et ils sortirent d'un pas déterminé.

Il ne fut donné qu'à un pauvre chevrier de voir, dans cette mémorable nuit, passer le grand Joachim Murat escorté de cette trinité symbolique et vivante qui résume tout ce qu'il y a de gracieux, de chevaleresque et d'héroïque dans ce monde.

XIV.

Il est une phrase si incroyable que toute plume se révolte en l'écrivant ; celle-ci :

Joachim Murat fuit devant ses ennemis !

A Macerata, tout a été consommé ; c'était une appellation de malheur, un nom composé de syllabes fatales, une épitaphe en un seul mot : Macerata !

Le roi de Naples a passé sur le chemin de toutes les balles, de tous les boulets ; il a insulté la Mort, jusqu'à la moelle de son squelette ; la Mort l'a relancé vivant, malgré lui, hors du champ de bataille, et tous les feux de Macerata se sont éteints ! Le combat n'a pas été long.

Le jour baisse. Le roi, entraîné par une suite peu nombreuse d'officiers dévoués, a gagné les gorges impraticables des roches de l'Adriatique. Au coucher du soleil, il descend du haut de *Monte-Rosso* dans l'étroite vallée où le torrent de l'*Arno* mugit au fond d'un lit d'abîmes qui se prolongent jusqu'à la mer. En face de *Monte-Rosso*, de l'autre côté du large torrent, se dresse une montagne à pic qui coupe brusquement la retraite, et qu'il faut franchir pour atteindre la route du littoral.

L'armée victorieuse s'est disséminée pour se jeter, de tous côtés, à la poursuite des Italiens. Trente soldats ennemis, des plus braves et des plus agiles, n'ont pas perdu les traces de Joachim Murat, et s'acharnent après lui, dans l'espoir de le saisir mort ou vivant. Divisés en trois bandes, ils ont résolu de suivre jusqu'à la nuit les routes tortueuses qui descendent à l'Adriatique. Des deux parts, les munitions sont épuisées ; il ne reste que l'arme blanche pour les combats singuliers.

Le roi, escorté de quelques lanciers, remonte les rives du torrent, comme s'il eût voulu rentrer à Tolentino, et, à deux

milles de *Monte-Rosso*, franchit l'Arno ; puis, se lançant au hasard sur des chemins impraticables, dans la direction du midi, il remet au ciel le soin de le conduire à Naples. Hélas ! il était écrit que le héros ne trouverait que trop bien ce fatal chemin !

Le comte et la comtesse Piranese, Émile Dutretz, Luigi, et quelques soldats italiens se sont séparés du roi avec la noble intention d'attirer sur eux l'ardeur de la poursuite, et de donner le change à la meute de sbires acharnée sur les traces du héros. Ce stratagème du dévouement a réussi. Le comte Piranese, avec sa taille et son maintien superbes, relevés encore par un déguisement de costume fait à la hâte, est parvenu à fixer particulièrement l'attention d'une de ces bandes d'ennemis qui courent sur Murat. Nos glorieux fugitifs ont descendu le *Monte-Rosso*, et sont arrêtés par le torrent.

Dans son tableau des *Chasseurs*, Salvator Rosa a peint ce site sauvage. Le mur gigantesque et presqu'infranchissable qui s'élève au couchant est d'un ton jaunâtre ; des touffes de pins et de chênes-nains jaillissent horizontalement de toutes les fentes de cette montagne abrupte, et lui donnent un sombre caractère de désolation ; le sol est jonché, au pied, d'énormes blocs de granit que les coups de foudre ont détachés de la cime, en laissant au flanc du mont une empreinte éternelle. Du côté de la mer, la vallée se rétrécit horriblement, et ne laisse au torrent que dix pieds de gouffre pour se précipiter dans l'Adriatique. Rien n'atteste le passage de l'homme dans cet épouvantable défilé Depuis la création du monde les échos n'y répètent, sans fin, d'autre bruit que la voix sourde du torrent qui jette son écume aux masses de lianes flottantes sur ses deux rives. Une nuit noire couvre les mystères de cet Achéron terrestre, et l'aigle seul ose le franchir.

Luigi et deux soldats italiens déracinèrent un arbre mort de vieillesse, et le jetèrent comme un pont sur le torrent.

— Passez la première, dit Émile Dutretz à la comtesse.

L'héroïque femme tenait ses yeux fixés, avec une préoccupation triste, sur un soldat qui descendait des hauteurs de *Monte-Rosso*, en s'aidant de sa carabine comme d'une troisième jambe, et qui, s'arrêtant de distance en distance, lorsque des blocs carrément solides lui servaient de piédestal, plaçait sa

main gauche en avant sur ses yeux, et cherchait indubitablement le roi dans le groupe des fugitifs.

La petite escorte de la comtesse s'était rangée sur une seule ligne, tous l'épée à la main. Émile avait mis bas son uniforme, et, la tête nue, les bras nus et croisés sur la poitrine, la tête inclinée à gauche d'une façon négligente et railleuse, il s'était posé en habile maître d'armes qui a jeté le gant à dix spadassins, et qui les attend sur le pré.

— Holà ! maîtres ! cria le jeune Français aux ennemis, vous êtes bien lents à descendre ; voulez-vous que j'aille vous donner la main ?

Et, se retournant vers ses camarades : Passez, passez, messieurs, je veux être le dernier ; à toi donc, Piranese ; donne la main à notre adorable amazone ; c'est Antiope au pont du Thermodon. Laisse-moi le rôle que je te demandais l'autre jour, le rôle d'Horatius Coclès avec un œil de plus.

Le défilé sur le pont mouvant se fit avec lenteur ; déjà, les plus vifs des ennemis étaient arrivés au fond du val, et attaquaient le sabre à la main notre jeune officier français qui s'était retiré au milieu du pont comme dans un défilé où il n'avait à combattre qu'un seul homme. Émile, s'appuyant de la main gauche sur un rameau dépouillé qui se détachait du pont de bois comme une rampe naturelle, blessait ou tuait impitoyablement, renvoyait au val ou jetait au gouffre les méprisables ennemis qui s'offraient à sa foudroyante épée ; de l'autre côté, du côté des siens, personne n'osait venir à son aide, de peur que le moindre mouvement imprévu ne fît perdre l'équilibre au noble champion suspendu sur l'abîme ; mais tous, l'épée haute, le poing fermé, la poitrine en avant, se tenaient prêts à remplacer Émile au poste périlleux, si quelque malheur arrivait. La belle amazone de Tolentino ne voyait que son mari, ne veillait que sur lui, et son regard, traversant le pont de bois sans s'y arrêter, cherchait encore aux dernières lueurs du jour le formidable chasseur tyrolien, ce démon de la montagne, qui destinait une balle infaillible à la poitrine de Murat.

Émile, déjà cinq fois victorieux, semblait épuisé par ses efforts sublimes ; l'arbre ruisselait de sang, le pied craignait de frapper sur ce pont humide, de peur d'entraîner le corps ; un nouvel adversaire, un Hongrois gigantesque, armé d'un sabre

long à deux tranchants comme un poignard démesuré, entra en lice et croisa le fer avec le jeune Français.

Le crépuscule jetait son pâle rayon sur cette scène de mort. On entendit un grand cri, puis un coup de fusil qui réveilla les mille échos de la vallée.

Piranese soutenait dans ses bras la comtesse, frappée d'une balle. Cette divine femme avait vu le chasseur tyrolien abattre sa carabine, elle avait poussé un cri, elle avait embrassé le comte, elle avait reçu le coup destiné au roi; jamais soldat n'eut un plus noble bouclier. A ce cri d'épouvante, à ce terrible coup de feu qui tombait avec la nuit, Émile se retourna involontairement du côté des siens, et glissa dans le sang; son ennemi fit un pas vers lui; Émile embrassa les rameaux desséchés de l'arbre, mêlés aux feuilles massives des lianes, et para le dernier coup porté : Jetez le pont dans le torrent! s'écria-t-il; et il fit un effort surhumain pour s'élancer sur la rive; mais le point d'appui faillit sous ses mains; les rameaux qui le tenaient suspendu sur le gouffre craquèrent, les lianes se déchirèrent sous le poids du corps. Tu ne m'as pas touché! cria-t-il au géant hongrois, et l'on n'entendit plus qu'un bruit horrible dans l'abîme, et des flots d'écume jaillirent sur le pont ensanglanté.

Dans le même moment, une autre scène déchirante se passait au pied de la montagne à pic, et sur un lit de roche. Le comte Piranese avait porté sa femme à vingt pas du torrent, et il recevait ses derniers soupirs.

— Je meurs contente, disait l'amazone d'une voix d'agonie; tu as pleuré sur mon front, je sens tes larmes, elles me brûlent. M'aimes-tu donc toujours? dit-elle en prenant la main à son époux.

— Oh! s'écria Piranese avec des sanglots; que Dieu prenne ma vie, si je mens! toujours! toujours!

Et il colla ses lèvres sur la bouche de sa femme.

— Piranese!... si tu m'aimes..., jure moi de ne jamais épouser ma.....

Elle ne put achever, elle expira. Le comte tenait sa main levée pour faire le serment.

— Morte!.. morte!... dit-il en souriant, comme on sourit à l'enfer; le nom de Cécilia s'est arrêté sur ses lèvres!... ce nom l'a tuée!... pauvre femme!

Et il appela Luigi.

— Luigi, dit-il, veille à côté de la pauvre maîtresse, et pleure pour moi sur elle, pendant que je la vengerai.

Le domestique répondit avec des larmes.

Piranese ramassa son épée, étreignit la garde à deux mains, et un accès immense de colère le sauva du désespoir.

— Montagnes de Macerata, soyez maudites! s'écria-t-il, maudites comme les montagnes de Gelboë!

Et il courut au pont pour chercher la mort et venger sa femme et son ami.

Il n'y avait plus même cette consolation du soldat. L'arbre avait été jeté au torrent par un soldat italien; le champ du combat était désert. Piranese crut distinguer dans le lointain le chasseur du Tyrol qui escaladait le *Monte-Rosso* avec l'agilité d'un daim C'était sans doute un homme poussé par une vengeance particulière et mystérieuse; on l'a revu depuis au Pizzo, dans l'escouade des assassins de Murat; cette fois, il ne manqua pas son coup.

Piranese s'achemina lentement dans les ténèbres, vers le lit de roche tumulaire où gisait le corps de sa femme; c'était un spectacle d'éternelle douleur! Piranese le contempla longtemps avec des yeux délirants; puis, faisant un effort impossible, il dit à Luigi : Je vais remonter la rive droite du torrent jusqu'au pied du château de Tolentino; je t'enverrai les chevriers de la montagne, ils t'aideront à porter la malheureuse maîtresse à l'église du couvent des sœurs lorétanes; tu leur donneras une poignée d'or, moi, je serai au couvent à la pointe du jour. Adieu, Luigi; serrons-nous les mains, mon ami... Tu n'as plus de maître; le château de Tolentino est à toi.

Il donna au cadavre un embrassement suprême, et, prêtant l'oreille aux plaintes sourdes du torrent qui remplissaient le val d'une harmonie de deuil, il dit : Adieu pour toujours, mon noble ami, ma noble femme! cette vallée vous pleurera ainsi éternellement!

Il regarda le ciel, et sembla s'inspirer de quelque résolution soudaine et consolante, car ses larmes tarirent, et son visage se fit calme : Ne pleure plus, dit-il à Luigi; les larmes ne doivent couler que sur les malheurs vulgaires; elles sont une insulte aux infortunes inouies; l'homme est assez fort pour re-

garder d'un œil sec ce qui lui vient de l'impitoyable fatalité.

Et il remonta la rive du torrent, seul et tout rempli de la pensée qui l'avait secouru dans son désespoir.

ÉPILOGUE.

Le lendemain, au parloir du couvent hospitalier des sœurs lorétanes, un pèlerin consolait deux femmes éplorées auxquelles il venait d'annoncer des nouvelles accablantes :

— Oui, c'est ainsi, leur disait-il, ma mère ; c'est ainsi, ma chère fille Cécilia ; Dieu l'a voulu... Nous étions cinq : vous, madame Piranese, ma noble mère ; vous, ma fille Cécilia ; ma femme, mon ami et moi ; nous aurions pu vivre dans un bonheur à faire envie aux anges... Eh bien ! la fatalité a brisé nos liens, sans qu'un de nous ait pu trouver un reproche à faire aux autres ; tout a été combiné ainsi..., les coupables étaient innocents ; le hasard avait tout fait.

La marquise Piranese et Cécilia fondaient en larmes.

— Oh ! oui ! la fatalité a tout combiné ! dit la jeune épouse veuve avant l'hymen.

— Pour moi, dit le comte pèlerin, ma résolution est prise.

— La mienne est prise aussi ! dit Cécilia en essuyant ses pleurs et avec une voix assurée.

— La vôtre, Cécilia ? dit Piranese.

— Oui, monsieur..., oui, mon père... Ce couvent a été mon refuge, il sera mon tombeau. Je prendrai le voile, et je commence aujourd'hui mon noviciat.

— J'ai peu de jours à vivre, moi, dit la marquise ; je reste ici, je consolerai cette pauvre enfant, après Dieu.

— Et moi, dit le comte se levant, je ne serai pas indigne de vous... Adieu..., au revoir dans le ciel !

La cloche de la prière qui sonna sur ces paroles abrégea les instants d'une bien cruelle séparation.

Le noble pèlerin prit le chemin de Rome, et arriva deux jours après sur la montagne où s'élève la chartreuse de Notre-Dame-des-Anges, bâtie par Buonarotti. C'est de ce portique, dit-il, que je descendis un jour à ma villa pour prendre une

épouse parmi les filles des hommes ; aujourd'hui, je quitte un cadavre pour remonter à ce portique.

Il entra au cloître, et la sérénité rayonnante de ses quatre galeries infusa dans son âme un baume inconnu.

— Voici la tente du Thabor, dit-il au supérieur en se jetant à ses pieds ; mon père, accueillez-moi.

— Mon fils, relevez-vous, dit le vieillard cénobite, je vous attendais.

MÉRY.

PIERRE LANDAIS.

LE DÉNOUEMENT.

IX. (1)

La prédiction d'Étienne Chauvin ne tarda pas à s'accomplir. La noblesse se souleva tout entière ; le duc, de son côté, réunit une armée, et la lutte commença, avec des chances diverses, sur presque tous les points du duché.

Il y avait déjà plus d'une année que duraient ces divisions, et rien cependant n'en pouvait faire prévoir le terme. Les partisans de l'évêque de Rennes, que Landais avait envoyé mourir dans l'exil, en juste punition de ses crimes, se joignirent aux mécontents, et Étienne, qui réussit à se sauver de prison, vint donner une nouvelle impulsion aux efforts des révoltés, en apportant parmi eux le sanglant souvenir du chancelier.

D'un autre côté, la régente de France, Mme de Beaujeu, heureuse de tout ce qui pouvait affaiblir la Bretagne, entretenait ostensiblement la discorde entre le duc et ses gentilshommes, en fournissant à ces derniers de l'argent et des armes.

Landais ne se laissait ni effrayer ni surprendre. Abandonnant

(1) Voyez tom. V, pag. 137.

François à ses plaisirs frivoles, il gouvernait sous lui d'une main tyrannique, mais ferme; et le duc, qui n'avait jamais eu tant de loisir, trouvait que tout allait au mieux.

Quant au ministre, son ambition avait grandi avec sa puissance. Depuis la mort de la dame de Villequier, il s'était constamment montré le protecteur de ses fils, dans la pensée que Marie avait leur âge, et qu'il n'était point impossible que l'ancienne alliance politique des parents ne se transformât pour les enfants en une union plus douce.

Cette idée, vague d'abord, devint bientôt plus arrêtée, et finit par devenir un projet auquel il subordonna tout le reste. Ce fut sur Antoine qu'il jeta de préférence les yeux.

Il devait en effet se prêter avec d'autant moins de peine à ses intentions, que la beauté de Marie l'avait charmé. Sûr de ne point trouver d'obstacles de ce côté, Landais ne fit paraître aucun empressement dangereux; il attendit que l'amour d'Antoine grandît et devînt assez fort pour lui servir d'auxiliaire près du duc, à qui une pareille alliance pourrait sembler étrange au premier abord.

Quant à sa fille, craignant quelque imprudence, il n'ajouta rien à ce qu'il lui avait dit dans une heure d'effusion. Elle savait qu'un choix avait été fait pour elle, c'était assez : une confidence plus complète n'eût pu que nuire à sa liberté et à ses grâces, lorsqu'elle rencontrait Antoine. Le trésorier se contenta de lui ménager, sans affectation, des occasions fréquentes de voir le prince, s'en fiant pour le reste à cette pente de tous les jeunes cœurs l'un vers l'autre.

Mais un autre sentiment remplissait déjà celui de Marie. En s'attachant Albert comme second secrétaire, Landais n'avait point soupçonné quel obstacle il élevait lui-même à ses projets. Marie et Albert s'aimaient dès le couvent, et se l'étaient dit. Cependant cet amour n'avait point eu d'abord pour eux-mêmes d'avenir. Ils s'y étaient abandonnés comme à une de ces hallucinations volontaires qui nous saisissent dans un demi-sommeil et nous enchantent pour nous tromper. C'était un désir sans possibilité, une espérance sans but, je ne sais quelle chimère dont on peut mourir, mais à laquelle pourtant on n'a jamais cru. L'habitude et le rapprochement changèrent insensiblement ces dispositions. A force de se voir, de se parler, de

vivre ensemble, ils sortirent forcément de ce domaine romanesque dans lequel se réfugient tous les jeunes amours; leur rêve chercha à passer dans le fait, leur aspiration à se transformer en espoir. D'abord effrayée, la jeune fille se rassura. En voyant que son père gardait le silence, ellé n'attendit plus la découverte qui devait faire d'Albert le descendant de quelque noble famille, mais elle compta sur l'autorité du ministre pour l'élever. Elle lui bâtit, en imagination, une de ces grandes fortunes dont Pierre avait donné lui-même un si étonnant exemple; elle alla jusqu'à se dire que le trésorier ne l'avait point peut-être sans dessein attiré à la cour et attaché à sa personne.

Quant à Albert, il subissait successivement toutes les impressions de la jeune fille. Son âme était pareille à ces lacs transparents qui reçoivent du ciel leur lumière ou leur ombre; le ciel pour lui, c'étaient les yeux de Marie. La force ne lui manquait pas; mais jusqu'alors il n'en avait pas eu besoin; il ne s'était jamais essayé lui-même. Pareil au lion élevé près d'un enfant, et qui n'a point senti les ongles lui pousser, il s'était toujours fait un bonheur de la soumission.

Cependant Landais n'avait encore rien découvert. Préoccupé de la guerre que lui faisaient les gentilshommes, il ne pouvait suivre tous ces détails de la vie intérieure qui lui eussent révélé l'amour de Marie et d'Albert. Il ne voyait sa fille qu'en passant et pour lui prodiguer des marques de tendresse, toujours interrompues par quelques réclamations ou quelques messages. Mais bien que les circonstances eussent protégé jusqu'alors le secret des deux amants, il était difficile que l'imprudence ou le hasard ne finissent point par les trahir.

La lutte engagée entre la noblesse et le trésorier touchait à son dénouement. L'armée ducale, commandée par le sire de Cœtquen, venait de rejoindre les rebelles, qui étaient sortis d'Ancenis à sa rencontre, et l'on attendait, d'heure en heure, la nouvelle d'une bataille décisive. Tous les esprits étaient en éveil, et chacun formait à Nantes des prévisions ou des vœux selon son penchant.

La surveillance du trésorier avait redoublé. Nul ne pouvait plus sortir de la ville soit par terre, soit par la Loire, sans une *passe*, et quatre mille hommes de milice gardaient nuit et jour toutes les issues.

Par malheur, la fidélité de plusieurs était douteuse. Ceux même des gentilshommes qui n'avaient point voulu prendre le parti des révoltés contre le duc étaient ennemis secrets du ministre. Le peuple, trompé ou corrompu à prix d'or, le haïssait également; et quant aux bourgeois, constants dans leur étroit égoïsme, ils demandaient à grands cris la fin d'une guerre ruineuse, fallût-il pour cela donner la tête de leur ancien protecteur.

Celui-ci ne pouvait donc réellement compter sur personne; mais ce qu'il n'attendait ni de la fidélité ni de l'affection, il espérait l'obtenir par adresse, crainte ou intérêt. Il avait appris par une longue expérience que l'homme qui ne s'abandonne pas lui-même peut être plus fort que tous, car il a pour auxiliaires les irrésolutions et les lâchetés de chacun.

Restait toujours pourtant la crainte de ces subites trahisons auxquelles le courage ni l'habileté ne peuvent rien opposer. Il savait que de sourdes trames se formaient autour de lui. Ivon Cosquer avait fait secrètement plusieurs voyages à Nantes sans que les ordres donnés pour l'arrêter eussent pu être exécutés. Soudoyé par la noblesse, il courait la Bretagne sous mille déguisements, échappant à toutes les poursuites, et travaillant à la perte de son ancien compère avec la double persistance de la rancune et de l'avarice. En se contentant de le punir au lieu de l'écraser, le trésorier s'était, en effet, départi de sa prudence ordinaire. Il avait oublié que si l'ennemi pardonné est le plus souvent un ami douteux, l'ennemi châtié est toujours un haïsseur implacable. Il avait d'ailleurs frappé Ivon dans sa plus vivante passion, et le besoin de vengeance avait rendu celui-ci plus hardi. Étienne Chauvin, qui était un des chefs de la révolte, l'avait pris à ses gages, et ils travaillaient tous deux avec une ténacité ardente à la chute de Landais.

Quant au duc, il était demeuré étranger, comme nous l'avons déjà dit, à tout ce qui se passait. L'ardeur au plaisir, qui d'habitude s'éteint avec l'âge, n'avait fait que s'accroître chez lui; il avait en quelque sorte abdiqué le pouvoir entre les mains de Landais, pour ne plus songer qu'aux promenades, aux joûtes et aux divertissements.

Depuis quelques jours surtout il était sérieusement occupé des préparatifs d'un bal masqué, le premier qui eût été donné

en Bretagne. Il attendait pour cette fête des baladins de Provence qui devaient danser *des courantes de leur pays, singulièrement legères et courantes*, au dire de ceux qui les avaient vues.

C'était là sa grande affaire, la seule dont il voulût entendre parler; et tandis que le moindre bourgeois attendait avec anxiété des nouvelles des deux camps, il ne songeait, lui, qu'à l'arrivée de ses *gentils sauteurs*, dont le retard l inquiétait de plus en plus.

Il venait d'exprimer pour la dixième fois son impatience à sa fille Anne et aux dames qui l'entouraient, lorsque le trésorier entra.

— Eh bien! quelles nouvelles, maître? demanda-t-il avec empressement.

— Les armées sont toujours en présence, monseigneur, répondit Landais.

— Au diable! s'écria le duc avec un geste de mauvaise humeur; je vous parle de mes danseurs, qui devraient être arrivés d'hier et ne seront point ici pour le bal. Par le Christ! il faut qu'il leur soit arrivé malheur.

— Les routes sont couvertes de révoltés qui, sous prétexte de guerre, assassinent jusque dans nos faubourgs, observa une dame.

— Qu'ils pillent et brûlent les manans ou bourgeois, c'est un méfait dont les sénéchaux leur demanderont compte, reprit le duc; mais malheur s'ils ont osé mettre la main sur mes plaisirs! Aussi vrai que Jésus a été crucifié pour nous, je vengerai la mort de mes amés baladins plus terriblement que si c'étaient gens de race royale.

— Ne pourrait-on envoyer à leur recherche? demanda Anne.

— Ainsi ai-je voulu faire, répondit le duc, mais les plus hardis archers et gens d'armes se sont excusés; alors j'ai offert une grâce à son choix pour qui m'apporterait nouvelle des danseurs de Provence, et, voyez la merveille, un scribe s'est offert.

— Qui donc, monseigneur?

— Le jeune secrétaire de maître Landais.

— Albert! s'écria Marie épouvantée.

— C'est peut-être son nom, répondit François avec indiffé-

rence; un visage d'enterrement, avec l'air demi affolé... Après tout, si je dois perdre un de mes serviteurs, j'aime mieux que ce soit celui-là qu'un autre; les figures tristes me rendent malade.

Landais, qui, au nom d'Albert, si vivement prononcé par sa fille, s'était détourné, fut frappé comme d'un trait de lumière en voyant la pâleur de la jeune fille. Il ne put retenir un geste d'étonnement irrité et fit un pas vers elle.

Dans ce moment un bruit de voix retentit à l'entrée; Marie se redressa vivement.

— C'est lui, dit-elle.

— Qui donc? demanda le duc en se retournant.

Le jeune secrétaire venait d'entrer; François fit une exclamation de surprise.

— Eh! vive Dieu! les routiers ne l'ont pas tué, s'écria-t-il. Et les baladins, maître?

— Ils me suivent.

— Est ce vrai? Par mon saint patron, tu mérites d'être reçu comme la colombe de l'arche.

Et se tournant vers Landais:

— Je te le recommande, maître, ajouta-t-il; donne-lui ce qu'il demandera. Je vais voir mes nouveaux hôtes.

Il sortit précipitamment, suivi de ses pages.

Le trésorier s'approcha d'Albert.

— Vous m'aviez averti que vous étiez ambitieux, messire, dit-il avec un regard fixe; mais vous prenez une route périlleuse.

— Qu'importe, si elle est la plus courte.

— Vous êtes donc bien pressé d'arriver?

Albert ne répondit pas, mais ses yeux cherchèrent instinctivement Marie; Landais tressaillit légèrement.

— Venez, reprit-il d'un ton sérieux; il faut que je vous entretienne.

Albert échangea de nouveau un regard avec la jeune fille et suivit le trésorier.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls:

— Vous cherchez l'occasion d'une fortune rapide? dit Landais; je vous l'ai trouvée.

— A moi!

— Il s'agit de dépêches secrètes pour le roi d'Angleterre ; la perte ou le salut de la Bretagne peut dépendre de leur réception ; le duc consent à vous les confier. Vous remonterez la Loire, gagnant de là Rouen, où un navire vous attendra. Toutes vos instructions et toutes les précautions convenues sont inscrites dans ces notes que vous allez lire avec attention.

— Et quand partirai-je ?

— Demain.

Albert ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise ; le ministre ne parut point y prendre garde.

— Voici un sauf conduit, ajouta-t-il ; mais point d'adieux ! Nul ne doit remarquer votre absence, ni le but de votre voyage. Il ne vous reste d'ailleurs que quelques heures, et il faut que vous lisiez ces notes pour me les rendre avant votre départ. Enfermez-vous dans votre retraite. Cette nuit, pendant que le bal masqué réunira la foule dans les appartements de monseigneur, je viendrai vous porter les dépêches. Allez, maître, c'est la boule de fortune que je vous mets à la main ; mais le gain ne reste qu'aux joueurs prudents.

A ces mots il congédia du geste le jeune secrétaire.

X.

Albert se retira, étourdi de l'importante mission qui lui était confiée d'une manière si inattendue, mais bien loin de deviner la cause qui l'avait fait choisir de préférence à tout autre.

Ce qu'une année entière n'avait pu révéler au trésorier, un seul cri de sa fille venait de le lui apprendre. Elle aimait Albert, et le regard que lui avait jeté le jeune homme prouvait assez qu'elle était payée de retour. La décision de Landais fut prise à l'instant. Tout effort visible pour briser cet amour n'eût fait que l'accroître ; car les attachements sont comme les religions, que la persécution fait grandir ; il résolut de séparer les amants sans éclat, s'en fiant du reste à l'inconstance de toute âme humaine. Albert parti, l'intérêt que lui portait sa fille ne pouvait manquer de s'amoindrir, même à son insu. C'était substituer un souvenir à un être, faire repasser, pour ainsi dire, l'amour du monde réel à celui des chimères, et le trésorier

avait une connaissance trop profonde des hommes pour ne pas savoir combien les plus sincères attachements ont besoin de communication et d'espoir. D'ailleurs, que le jeune secrétaire réussît ou non dans sa mission, il était sûr de pouvoir le retenir loin de la cour autant de temps qu'il en fallait pour dénouer insensiblement tous les liens de ce jeune amour.

Albert ne soupçonna rien de ce plan. La détermination subite du ministre l'avait saisi par cela seul qu'elle le condamnait à une absence dont il ne prévoyait pas le terme ; mais, d'un autre côté, il ne pouvait songer à repousser une marque de confiance qui, dans sa pensée, prouvait le bon vouloir toujours croissant de Landais, et lui préparait peut-être une position plus rapprochée de celle de Marie.

Cependant partir sans la voir était horrible à penser ; et comment parvenir maintenant jusqu'à la jeune fille, occupée des apprêts de la fête, et entourée de ses femmes ? Comment la rejoindre plus tard dans cette salle de bal, dont l'entrée était interdite aux clercs et varlets ? Écrire était dangereux, et probablement inutile. Albert, le cœur plein d'angoisses, s'abandonna à Dieu, auquel il recommanda mentalement son amour, et voulant se débarrasser d'abord de sa tâche, il se mit à étudier les notes remises par le trésorier.

Mais il y avait un autre cœur aussi triste et non moins tourmenté ; celui de Marie. Il frissonnait encore du choc qu'il avait reçu.

La jeune fille comprenait trop bien la cause de cette avide ambition d'Albert pour s'en étonner ; mais en voyant dans quels périls le désir de s'élever jusqu'à elle, pouvait le jeter, elle se sentit glacée, et résolut de le voir pour exiger de lui plus de prudence.

Or, elle ne pouvait espérer de longtemps pour cette entrevue une meilleure occasion que celle qui s'offrait le soir même : son père n'était point là ; les seigneurs masqués arrivaient déjà au château, et son absence ne pouvait être remarquée pendant le premier tumulte de la fête. Elle avait d'ailleurs cet empressement des cœurs troublés, pour qui tout retard semble un péril. S'enhardissant donc de ces craintes pour celui qu'elle aimait, elle gagna furtivement l'escalier de la tourelle, et, haletante, le pied chancelant, les deux mains pressées sur son cœur pour

en étouffer les battements, elle monta jusqu'à la chambre haute occupée par le jeune secrétaire.

A la vue de Marie, Albert se leva avec un cri; la jeune fille, effrayée, lui imposa silence.

— Vous ici? dit-il d'une voix éperdue.

— Ne peut-on nous entendre? demanda-t-elle agitée.

— Je suis seul.

Elle promena les yeux autour d'elle, laissa retomber la portière qu'elle tenait encore soulevée, et, regardant le jeune homme, elle joignit les mains avec une expression de douloureux reproche.

— Vous voulez donc me faire mourir? dit-elle.

— Moi? s'écria Albert, que voulez-vous dire, Marie, et qu'avez-vous?

— Il me le demande, s'écria l'enfant, dont les yeux s'étaient mouillés de pleurs, quand, malgré ses promesses, il expose chaque jour sa vie comme si elle n'appartenait qu'à lui seul.

— Pardon, dit le jeune homme avec un accent d'humble douceur; mais il le faut... vous le savez...

Marie le regarda, jeta ses deux mains dans les siennes, et laissant aller sa tête contre sa poitrine en fondant en larmes :

— Il faut que vous viviez, dit-elle.

Albert, éperdu, la serra dans ses bras.

— Ah! je le veux, je le veux, s'écria-t-il, Dieu le sait; mais n'ai-je point juré que je deviendrai digne de vous, Marie? n'êtes-vous point ma terre promise?... Qu'importe les dangers à courir, s'ils nous rapprochent. Oh! ne craignez point que j'y succombe; je sens en moi une force à renverser des armées. L'amour est une cuirasse comme la foi; ceux qui s'y sont enfermés tout entiers n'ont rien à craindre.

— Vous ne vous exposerez plus; promettez-le-moi, répéta la jeune fille suppliante.

Il hésita.

— Je le veux, je le veux, s'écria-t-elle, dites que vous ne vous exposerez plus.

— Ne savez-vous pas que vos volontés sont les miennes?

— Vous ne vous chargerez plus de missions périlleuses? vous resterez ici?

Albert tressaillit.

— Votre père m'ordonne de partir demain, dit-il.

— Vous!

— Et pour longtemps sans doute.

— Où vous envoie-t-il?

— En Angleterre.

— En Angleterre! répéta Marie effrayée, oh! vous n'irez pas.

— Si je refuse, il faut rompre avec messire Landais, et renoncer à tout espoir.

La jeune fille se laissa tomber sur un fauteuil, les mains jointes.

— Ainsi je ne vous verrai plus, s'écria-t-elle en sanglotant.

Albert voulut la rassurer; mais lui-même luttait avec peine contre ses funèstes pressentiments; les larmes de Marie avaient brisé son fragile courage, il y mêla bientôt les siennes; tous deux restèrent longtemps les mains enlacées, et échangeant leurs noms au milieu des plaintes, des pleurs et des baisers.

Le bruit de quelqu'un qui montait l'escalier de la tourelle les arracha à ce douloureux épanchement. Marie se leva.

— Qui peut venir à cette heure? demanda-t-elle.

— Je n'attendais que le ministre, répondit Albert.

— Mon père! s'écria la jeune fille épouvantée.

— Les pas approchent... vite... ici, reprit le jeune homme en ouvrant rapidement la porte d'un cabinet obscur.

Marie eut à peine le temps de s'y élancer; la portière d'entrée s'était levée brusquement, et un homme, en déguisement de bal, venait de paraître sur le seuil.

Le secrétaire étonné, fit un pas vers l'inconnu, qui ôta son masque: c'était messire Étienne.

Albert recula stupéfait.

— Tu ne m'attendais pas, lui dit le vieillard en souriant.

— Vous à Nantes! s'écria Albert; ignorez-vous que votre tête est mise à prix?

— Ce déguisement me cache à tous les yeux, et l'audace même de la démarche empêche de la soupçonner. Qui songe à moi, d'ailleurs, au milieu de cette fête? chacun n'est-il point occupé de son plaisir?

— Et vous êtes venu seul?

— Avec un compagnon.

— Mais qui vous amène?

— Tu le sauras. Avant tout, dis-moi combien d'archers gardent le château.

— Deux cents environ.

— Combien veillent chaque soir sur les tourelles et les remparts?

— Vingt.

— Dans les salles intérieures?

— Un nombre égal.

— Et cette partie du château occupée par le trésorier communique aux appartements de monseigneur?

— Sans doute. Mais pourquoi ces questions?

— Tu vas le savoir, dit Étienne en baissant la voix.

— Auriez-vous quelques projets?

— Au moment où je te parle, une troupe de révoltés arrive à l'une des poternes du château qui doit leur être livrée.

— Dieu!...

— Ils sont trente seulement, bien masqués comme moi, bien armés, et décidés à mourir. Une fois entrés, ils se glisseront séparément vers cette tourelle et monteront ici.

— Dans mon retrait?

— Où ils demeureront cachés jusqu'à la fin du bal. Alors, vers le matin, profitant du désordre qui suit une fête et du sommeil des gardes....

— Eh bien?

— Nous nous partagerons en trois bandes; les deux premières désarmeront les sentinelles isolées et les archers endormis, tandis que l'autre s'emparera du trésorier.

— Et vous avez compté sur moi pour une telle trahison, messire? s'écria Albert.

Étienne le regarda avec surprise.

— Ne nous es-tu donc plus dévoué? demanda-t-il. N'est-ce point toi qui as ouvert notre prison et facilité notre fuite?

— Parce que je voulais vous payer le bien que j'avais reçu, parce que je devais vous sauver au péril de ma vie; mais aujourd'hui c'est messire Landais que le danger menace, et ce que j'ai fait pour vous, je le ferai pour lui.

— Toi? s'écria Étienne avec une sorte d'étonnement indigné. Puis secouant la tête :

— Oui, reprit-il plus lentement, je comprends; tu t'es laissé

prendre à quelque semblant de bienveillance ; tu ne sais rien d'ailleurs. Le soin de ta sûreté m'a fait garder le silence jusqu'à présent ; mais je n'aurais qu'à dire un mot pour te faire partager ma haine.

— Comment ?

Étienne, les bras croisés, fixa sur le jeune homme un regard profond.

— Ne sens-tu donc rien en toi qui se révolte à la vue du trésorier ? demanda-t-il.

— Rien.

— Écoute, reprit lentement le vieillard. Il y a de cela longtemps déjà... Par une nuit semblable, un homme sortait d'ici, le front nu, les mains liées et entouré de soldats : on le conduisait au château de l'Hermine.

— Votre frère ? balbutia Albert.

— A la même heure, continua Étienne, par une autre porte, sortait une mère avec deux enfants, que des archers chassaient en les frappant de la corde de leurs arcs.

— C'était la famille du chancelier, interrompit de nouveau le secrétaire.

— Oui, continua le vieillard, et quelques mois après l'homme avait péri au fond de son cachot ; la femme était morte de faim sous le porche d'une église avec un de ses enfants.

— Et l'autre ? demanda Albert.

— L'autre, reprit Étienne, fut recueilli par un ami et déposé sous un faux nom entre les mains des moines d'Auray.

— Ainsi, s'écria le jeune homme éperdu, c'était...

— C'était celui qui devait plus tard se faire le défenseur de l'assassin de son père.

Un cri d'Albert et un gémissement sourd, venant d'un coin du retrait, se firent entendre en même temps, Étienne tressaillit.

— On nous écoute, dit-il.

Et avant que le jeune homme eût pu l'arrêter, il s'élança vers le cabinet, d'où il ressortit avec Marie.

En la reconnaissant, il poussa une exclamation de surprise, et sa main chercha instinctivement sa dague ; la jeune fille, effrayée, courut au jeune homme, qui lui ouvrit ses bras. Étienne recula stupéfait ; il y eut un instant de silence.

— Ah ! je m'explique tout, reprit le vieillard avec un sourire méprisant; la fille est moins cruelle que le père; mais n'importe; l'innocent a succombé avec les siens, le méchant périra de même.

— Que voulez-vous dire? s'écria Albert en pressant contre lui la jeune fille tremblante. Oh ! quoi qu'il arrive, elle est sous ma protection, messire, et monseigneur lui-même ne toucherait point impunément à un seul de ses cheveux, devant moi.

— Oublies-tu le nom que tu portes? s'écria Étienne.

— Je l'aime, dit Albert avec passion.

— Et tu oses l'avouer, répéta le vieillard avec énergie! tu ne la repousses point avec horreur !

— Je l'aime! répéta le jeune homme en l'embrassant plus éperdu.

Étienne s'approcha d'un mouvement brusque.

— Écoute, malheureux, dit-il, tu crois cette femme innocente de la perte du chancelier! Eh bien! s'il est mort, c'est pour elle que ce meurtre a été commis.

— Pour moi? interrompit Marie avec horreur.

— Oui, reprit Chauvin d'une voix plus forte, pour ton élévation, pour ta fortune! n'est-ce point l'unique pensée de Landais? C'est pour se parer de nos dépouilles qu'il a égorgé mon frère.

Et écartant par un brusque mouvement la mante sous laquelle la jeune fille portait son brillant costume de bal :

— Regarde, continua-t-il, cet or, ces parures, c'est le sang de ton père qui la couvre!

Ces mots avaient été prononcés avec tant de véhémence qu'Albert recula saisi d'une involontaire horreur, mais Marie poussa un cri, et par un de ces mouvements prompts comme la pensée et que le cœur inspire, elle arracha les colliers et les bracelets dont elle était couverte, et les jeta au loin.

Albert, profondément touché, voulut s'élancer vers elle : Étienne le retint.

— Ne vois-tu pas que le sang reste toujours, dit-il d'une voix sombre.

— Non, s'écria le jeune homme éperdu, en se saisissant des mains de Marie; non, messire, ce meurtre, ce n'est point elle qui l'a commis; elle ne peut en répondre! Elle est innocente,

elle... Voyez, une enfant qui tremble et ne sait que pleurer.

— Et l'assassin? demanda Étienne.

— Eh bien? dit Albert haletant, j'irai lui demander compte à lui... je vengerai mon père.

— En frappant le mien! s'écria Marie.

Le jeune homme porta les mains à son front avec égarement.

— Que faire, ô mon Dieu! à quel devoir obéir? Des deux côtés, c'est toujours du sang et des pleurs.

— Et tu balances? demanda Chauvin.

— Ah! que ne m'avez-vous instruit plus tôt! s'écria Albert.

— Et tu n'as pas assez de courage pour obéir? continua Étienne avec mépris.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Du courage! reprit-il... Ah! il fallait m'élever dans l'idée de la vengeance, endurcir mon cœur de bonne heure. Je lui aurais appris la haine. Mais vous me laissez grandir au milieu des chants et des prières; j'abandonne mon âme entière à un invincible amour, et quand cet amour est devenu tout pour moi, vous m'apprenez que c'est un crime; vous invoquez contre lui un nom que vous ne m'avez même pas appris à prononcer; vous voulez que j'y renonce comme s'il était possible de sacrifier l'être vivant qu'on aime au mort qu'on n'a point connu; vous me dites : *Oublie*, comme on dirait à un homme : *Arrache ton cœur!* Donnez-moi ma part de champ et de soleil, envoyez contre moi le plus hardi de vos gentilshommes, et venez voir lequel de nous saura le mieux mourir.

— C'est-à-dire, dit Étienne avec une ironie dédaigneuse, que tu n'acceptes pas le devoir quand il est difficile; tu veux choisir tes vertus. C'est bien; continue! J'avais fait élever loin d'ici, dans la retraite, le dernier fils de mon frère; j'avais répandu le bruit de sa mort; j'en avais moi-même fourni les preuves, afin que sa vie fût plus en sûreté. Je ne voulais pas qu'il périt avant le jour où j'aurais pu lui mettre une épée à la main en lui criant : Venge les tiens! Ce jour est venu, et tu refuses! Arrière, alors; c'est une erreur du hasard qui t'a mis parmi nous; ton cœur n'est pas de notre famille, et tu restes pour moi ce que tu te croyais, un roturier et un bâtard.

— Alors nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, s'écria

impétueusement Albert, et vous pouvez me rendre raison, messire, de vos injures.

Il s'était élancé vers son oncle; Marie se jeta devant lui pour l'arrêter.

Mais avant même que messire Chauvin eût pu répondre, un nouveau personnage se précipita dans la chambre du secrétaire.

C'était Ivon Cosquer déguisé en magicien et tenant à la main son masque.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Étienne.

— Nous sommes trahis, messire, balbutia l'ancien tavernier.

— Que veux-tu dire?

— Le sergent qui devait nous livrer la poterne est arrêté.

— Et les trente gentilshommes?

— Trouvant la poterne fermée, ils ont compris que tout était manqué.

— Et ils sont repartis.

— Nous laissant seuls au dedans.

Chauvin frappa ses mains l'une contre l'autre avec une sourde malédiction.

— Encore un espoir perdu, murmura-t-il.

— Mais nous, nous, messire, qu'allons-nous devenir? reprit Ivon avec épouvante.

— N'y a-t-il aucun moyen de fuite?

— Aucun que je connaisse, messire, nous sommes dans la souricière.

— Alors, restons-y, dit Étienne en croisant les bras d'un air pensif.

— Ivon le regarda effaré.

— Rester! répéta-t-il, seigneur Dieu! que dites-vous là, messire? Mais songez donc qu'il y va de la vie, de la vie, entendez-vous. Rester! Jésus mon sauveur!... pour être pilorié en plein bouffai ou cousu dans un sac de cuir... Ah! vous ne les avez pas vus, les sacs, messire..... Rien que d'y penser j'en ai froid.

— Trouve alors le moyen de sortir, dit Étienne avec une sorte d'indifférence.

Le tavernier poussa un gémissement en se frappant le front de désespoir.

— Je puis vous le fournir, dit Albert qui avait gardé le silence.

— Toi?

— Prenez un sauf-conduit, messire; vous trouverez vis-à-vis le château la barque de passage....

— Courons, s'écria Ivon en gagnant la porte.

Étienne parut hésiter un instant; puis, étendant la main vers le parchemin que lui présentait Albert :

— J'accepte, dit-il; plus que jamais, il faut que je vive, puisque je reste seul pour venger les morts.

Il s'enveloppa à ces mots dans sa cape brune, et disparut avec Ivon.

Restés seuls, les deux amants se tournèrent l'un vers l'autre; par un même mouvement Albert ouvrit ses bras et Marie s'y précipita; tous deux restèrent ainsi quelques instants confondus dans un étroit embrassement.

— Non, non, dit le jeune homme d'un accent entrecoupé et en retenant Marie sur son cœur; non, ils ne t'arracheront point à moi! Toi plutôt que le devoir, plutôt que l'honneur; toi seule partout et pour tout!

XI.

Cependant messire Chauvin et Ivon avaient quitté la chambre du secrétaire avec des sentiments bien différents. Celui-ci ne songeait qu'à mettre, le plus promptement possible, la Loire entre lui et son ancien compère, tandis que le gentilhomme se retirait à regret, et comme un lion qui s'éloigne en rugissant de la bergerie où il avait réussi à pénétrer. La découverte qu'il venait de faire de l'amour d'Albert, jointe à l'insuccès d'une entreprise qu'il avait cru assurée, excitait en lui une rage qu'il contenait à peine.

Arrivé au bas de l'escalier de la tourelle, il s'arrêta comme s'il n'eût pu se résoudre à passer outre.

— Encore une occasion manquée, dit-il, la tête basse et les bras pendants.

— Demandons à Dieu qu'il ne nous arrive pas de plus grand malheur, répliqua Ivon en montrant le chemin qu'il fallait prendre.

— Mais d'où vient que l'on a changé le gardien de cette damnée poterne?

— C'est ce dont nous nous informerons une autre fois, messire; pour le moment, il ne s'agit que de mettre nos pourpoints en sûreté. Mais, au nom du Sauveur! ne perdons point de temps, si nous ne voulons être mis en sac et envoyés à la mer par-dessus les ponts, comme mouture gâtée.

— Allons, dit Chauvin avec un soupir, reprenons alors la route d'Ancenis.

— Ce n'est ni le plus facile ni le plus sûr, observa Ivon.

— Pourquoi cela?

— Parce que les deux armées, qui, à notre départ, étaient à une portée de sifflet l'une de l'autre, peuvent avoir joué des mains en notre absence, et que si les gentilshommes ont eu le dessous, nous retrouverons justement là-bas ce que nous fuyons ici. Le plus prudent est de gagner l'autre rive, où nous trouverons messire Trevecar avec les siens.

— Soit, dit Étienne en restant toujours immobile.

Puis, se reprenant tout à coup:

— Mais l'homme d'armes? demanda-t-il.

— Il nous attend à quelques pas, près du *Passage*.

Messire Chauvin soupira et regarda autour de lui comme s'il cherchait quelque prétexte pour demeurer.

— L'occasion de rentrer ici ne se présentera de longtemps, dit-il; si je pouvais joindre au milieu de la fête les gentilshommes avec lesquels nous entretenons correspondance... qui sait s'ils ne tenteraient point quelque coup de main? Les moins prémédités sont souvent les plus heureux.

— Et quel moyen de reconnaître sous le masque ceux qui tiennent pour vous, messire? dit Ivon. Par votre saint patron! ne songeons qu'à gagner la porte qui donne du côté de la Loire.

Étienne leva les deux poings avec rage.

— Il y a une malédiction sur nous, dit-il. Des précautions si bien prises!... et partir sans avoir fait aucun mal au tailleur; sans qu'il sache même que nous sommes venus!

— Écoutez! interrompit Ivon en baissant la voix, on descend l'escalier.

— Albert sans doute.

— Non, c'est le pas d'une femme... la fille du trésorier.

— Sa fille! répéta Étienne, saisi d'une terrible tentation.

— La voici.

— Elle est seule?

— Seule.

— Prends ce sauf-conduit.

— Moi!

— Et pas un mot, pas une hésitation, ou tu es mort.

En parlant ainsi, messire Chauvin s'était rangé dans l'ombre; la jeune fille venait de franchir la dernière marche de l'escalier; elle allait tourner l'angle du porche... Tout à coup deux bras la saisirent.... elle voulut crier, une main s'appuya sur ses lèvres; se débattre, les plis d'un manteau l'enveloppèrent. Elle essaya de résister encore, mais la lutte fut courte; messire Chauvin l'avait enlevée, et la tenait serrée contre la cuirasse d'acier que recouvraient ses vêtements : suffoquée, elle s'évanouit.

— A la poterne maintenant, et montre le sauf-conduit, dit Étienne en poussant le tavernier devant lui.

Celui-ci était comme ivre de surprise et d'épouvante; il se précipita vers l'entrée sans savoir où il allait, et monta machinalement sa *passe*.

— Que porte là ton compagnon? demanda le sergent en voulant s'approcher.

— Arrière! cria Étienne; laissez passer la justice du trésorier.

Les soldats s'écartèrent avec une sorte de terreur, et tous deux franchirent le pont-levis.

L'homme d'armes les attendait près du passage; Étienne courut à la barque, et y déposa son fardeau.

Dans ce moment, la jeune fille, revenue de sa défaillance, fit un effort pour se dégager.

— Vite, cria Étienne.

Ivon et l'homme d'armes s'élancèrent dans la nef.

— Partez, reprit-il rapidement; moi, je reste. Vous remettrez cette jeune fille aux gentilshommes qui attendent sur l'autre rive, et surtout qu'ils ne se la laissent point enlever, car c'est la vengeance et la paix qu'ils ont entre leurs mains. Allez; vous m'en répondez tous deux sur votre tête.

Il repoussa lui-même la barque, qui se détacha du rivage et se perdit bientôt dans la nuit.

— Et maintenant à l'autre ! murmura-t-il d'un ton joyeux en regardant le château ; qui tient le petit est bien près de tenir le renard.

A peine eut-il disparu, que la claie fermant la cabane de roseaux du passage s'ouvrit doucement; une ombre en sortit, se glissa avec précaution le long des saules, et arriva jusqu'à l'escalier d'embarquement. C'était le batelier à qui sa nef venait d'être enlevée, et qui avait tout vu.

Cependant Albert était demeuré seul dans son retrait, sans pensée et comme anéanti. Tant que Marie avait été là, qu'il avait entendu sa voix, vu ses pleurs couler, son affliction l'avait soutenu ; mais elle partie, il lui sembla que tout devenait ténèbres, et il sentit la force l'abandonner comme un corps dont l'âme se fût envolée.

Bientôt une nouvelle agitation succéda à cet accablement. Les reproches de messire Chauvin commençaient à lui retentir au cœur. Nourri dans les idées d'honneur de son siècle, et habitué à regarder comme un devoir pieux, pour le fils, d'adopter toutes les haines du père, il éprouvait une sorte de remords de ne point désirer plus chaudement la vengeance. Il s'accusait d'impiété et se prenait en mépris. Puis, se roidissant tout à coup contre ses repentirs, par un de ces retours naturels aux cœurs bourrelés, il cherchait à se justifier à ses propres yeux; il s'indignait contre la méchanceté des hommes; il détestait Étienne de lui avoir appris le douloureux secret de sa naissance; il maudissait cette inimitié sans justice qui lui faisait poursuivre le crime du père jusque sur la fille.

Albert n'en pouvait douter : si messire Chauvin l'emportait, Marie avait tout à craindre. C'était en elle surtout qu'il chercherait à frapper le trésorier, comme en ce qu'il avait de plus cher. La jeune fille deviendrait entre ses mains un instrument de supplice; il l'avait promis, et sa haine répondait de sa promesse.

Cette idée fit naître une crainte subite chez Albert. La *passe* livrée à son oncle était générale ; elle devait lui ouvrir toutes les portes, et, au lieu d'en user pour fuir, il pouvait s'en servir pour introduire la troupe de révoltés à laquelle le hasard avait

fermé l'entrée du château. Le jeune homme fut glacé à la pensée qu'il venait peut-être, à son insu, de commettre une sorte de trahison et d'exposer la vie de Marie. Il resta un instant effrayé et indécis : il ne pouvait prévenir le ministre, et il ne voulait point le laisser surprendre; parler ou se taire était également une perfidie. Ne sachant à quoi se résoudre et voulant au moins s'assurer si ses craintes étaient fondées, il descendit rapidement vers la Loire.

En arrivant au passage, il trouva le batelier, une lanterne à la main, et qui semblait chercher à terre.

— Où est ta nef? demanda-t-il vivement en apercevant la lune qui scintillait, sur l'eau, à la place vide de la barque.

— Partie, répondit le marin.

— Sans toi?

— Ils s'en sont emparés, messire.

— Qui?

— Des hommes masqués qui enlevaient une femme.

— Tu les as donc vus?

— De ma cabane, mais ils étaient armés.

— Tu as craint de te montrer?

— Et j'ai bien fait, ils ne me cherchaient point, ajouta le batelier en baissant la voix; vu que d'habitude on ne souhaite pas de témoin quand on enlève une femme.

— Une femme! répéta Albert.

— Évanouie ou morte, car elle ne bougeait.

— Et d'où sortaient ces hommes?

— Du château.

Le secrétaire tressaillit.

— Mais la femme, dit-il, tu l'as vue?

— Non, messire, j'ai seulement trouvé ce bracelet.

Le jeune homme le prit vivement, et poussa un cri en reconnaissant l'écusson de Landais.

— Vous savez son nom? dit le marin étonné.

— Une barque, malheureux! une barque!

— Il y a là celle de Pierre.

Albert y courut, et brisant la chaîne qui retenait la nef :

— A ta rame! cria-t-il au batelier, et tout ce que je possède si tu les atteints!

XII.

Pendant ce temps, le joyeux tumulte de la fête donnée par le duc allait toujours grossissant. Un bal masqué n'était point, alors, comme de nos jours, une sorte de bibliothèque géographique reproduisant les costumes de tous les peuples et connue d'avance par tout le monde; chacun s'y donnait libre carrière, saisissant l'occasion de produire ses plus bizarres caprices, et s'habillant pour ainsi dire de son rêve, noble ou hideux, grotesque ou terrible. Aussi pouvait-on deviner, en voyant la forme adoptée par chacun, quelle était sa fantaisie la plus ordinaire; ce n'était point, à vrai dire, un mascarade, mais plutôt une confession. Ce qui d'habitude se cachait au dedans, paraissait ce jour-là au dehors; tandis que l'homme caché était l'homme que le monde façonnait à ses exigences, l'homme apparent était l'individu même dans sa personnelle inspiration; le véritable visage mentait; c'était le masque qui disait la vérité!

Aussi, qui pourrait dire les innombrables formes sous lesquelles se produisaient là les intimes penchants! Quels étranges contrastes! Quelles folles alliances! Cette foule n'avait plus rien d'humain. On y retrouvait toutes les inventions effrénées de l'art au moyen âge, tous ces caprices adorables ou monstrueux sculptés aux murs de nos cathédrales. A voir ce chaos d'anges ailés, de démons cornus, de génies couronnés, de flammes, de dragons, de chimères et de déesses antiques, on eût dit je ne sais quelle irruption confuse du monde imaginaire dans celui de la réalité; une sorte de députation de tous les paradis et de tous les enfers réunie là par une suprême fantaisie.

Le duc, déguisé en *Apollo*, avait fait son entrée au milieu de neuf demoiselles merveilleusement belles et aussi légèrement vêtues que les muses. Mais l'éclat des lumières, le son des rebecs et l'air tout chaud de parfums et d'haleines, n'avaient point tardé à le jeter dans une sorte d'enivrement. Il regarda un instant passer ces dieux antiques conduisant des femmes demi-nues, ces ribauds poursuivant les Dianes chasseresses, ces démons obscènes entraînant des anges; et, emporté par une sorte de délire contagieux, il s'élança lui-même au milieu de cette folle mêlée.

Le trésorier entra dans ce moment. Son premier regard chercha Marie au milieu de la foule agitée. Ne l'apercevant point, il la demanda au héraut qui gardait la porte. Celui-ci ne l'avait point vue.

Landais parcourut lentement les salles sans pouvoir la rencontrer. Étonné, il chargea Guéguen de continuer à chercher la jeune fille dans le bal, et il allait lui-même se rendre à son retrait, lorsque Jacques Guibé parut pâle et effaré.

Le trésorier le fit entrer promptement dans une pièce à l'écart.

— Nous avons perdu la bataille? demanda-t-il avec angoisse.

— Non, répondit Jacques haletant.

— Quelles nouvelles de l'armée, alors?

— Il n'y a plus d'armée, messire.

— Comment?

— Au moment d'en venir aux coups, nos soldats ont tendu la main aux révoltés et se sont joints à eux.

— Qui t'a dit cela?

— Les fuyards qui viennent d'arriver. Au moment où ils sont partis, les deux armées se préparaient à marcher ensemble sur Nantes.

Landais demeura sans mouvement, sans parole et sans pensée.

Il avait prévu la possibilité d'une défaite et pris ses mesures pour y remédier, mais le coup qui le frappait était trop décisif et trop inattendu; ce n'était plus un échec, c'était une ruine; c'était la destruction subite et complète de tous ses plans.

A force d'adresse, de prévision, d'audace, il avait cru pouvoir accepter la lutte contre les seigneurs; il avait, pour cela, élevé la petite noblesse, armé la bourgeoisie, soudoyé les manants, donné des commandements à tout roturier capable de tenir l'épée; vains efforts! A la première épreuve, tout cet édifice laborieusement construit pendant quinze années s'était écroulé. Les chiens, délivrés du collier, n'avaient point voulu défendre leur liberté, et, à l'aspect du maître, ils étaient venus se replacer sous le fouet la tête basse.

Landais était demeuré debout, les regards fixes, n'écoutant plus les nouveaux renseignements que lui donnait Jacques Guibé

et se débattant avec agonie au milieu de ce rêve si longtemps poursuivi.

Il sortit pourtant de sa préoccupation, lorsque son neveu inquiet lui demanda ce qu'il fallait faire.

L'idée de sa responsabilité lui revint, et l'orgueil le ranima à défaut d'espérance.

— Amène-moi d'abord un des fuyards, dit-il, je veux l'interroger.

Le capitaine sortit, et Landais s'assit pensif.

Dès que la pensée de résistance lui était revenue, son esprit s'était mis, avec sa promptitude accoutumée, à la recherche des moyens, et déjà mille desseins s'y croisaient. Plus le premier coup avait été accablant, plus l'effort tenté pour échapper à sa violence fut énergique et résolu. Landais s'enfuit dans l'action, sans confiance d'abord, mais avec la seule irritation d'échapper à l'agonie d'une défaite sans lutte : il voulut tenter la défense, ne fût-ce que pour occuper son inquiétude et lui donner, au moins, la distrayante péripétie du combat.

Puis, comme il arrive d'ordinaire, ce qui n'avait été qu'un conseil du désespoir lui parut une chance de salut ; il n'avait d'abord cherché qu'un moyen de retarder sa chute, il lui sembla bientôt qu'il n'était point impossible de la prévenir.

Il comprit les dangers, les regarda mieux et de plus près ; le difficile, après tout, était de résister au premier instant. La nouvelle de la fusion des deux armées était dangereuse, et il était à craindre que noblesse et roture, entraînées par l'exemple, ne se tournassent contre lui aussitôt ; car les foules ressemblent aux oiseaux de proie ; partout où elles sentent la mort, elles accourent avec des cris de menace. Mais, aussi, s'il ne succombait point au premier soulèvement, sa victoire était certaine. En le voyant fort, tous les faibles reviendraient à lui, et les lâches rentreraient dans le silence.

Quant aux deux armées réunies dans un moment d'enthousiasme, il s'y trouvait trop d'orgueils égaux et de droits contraires pour que la discorde ne se mît pas entre les chefs et les soldats. Incapables, d'ailleurs, d'entreprendre un siége, elles ne pouvaient entrer à Nantes que par la lâcheté ou le bon vouloir des habitants ; et pour rendre cette bourgeoisie furieuse de

courage, il suffisait de lui faire craindre la perte de ses priviléges ou de ses marchandises.

Toutes ces réflexions rassurèrent un peu Landais, et lorsque Guibé reparut avec le fuyard, il avait déjà arrêté une partie des dispositions qu'il devait prendre contre les révoltés.

Jacques lui apprit avec effroi que la nouvelle de la réunion des deux armées s'était déjà répandue dans le bal.

— Le duc en est-il instruit ? demanda le trésorier.

— Nul n'ose le lui annoncer, répliqua Guibé, et monseigneur continue à danser.

— Qu'il danse, dit Landais, pendant ce temps nous sauverons sa couronne.

Il se mit alors à interroger le soldat, dont les réponses achevèrent de l'éclairer, et il allait donner des ordres à son neveu, lorsque Guéguen entra précipitamment.

— Qu'y a-t-il encore? demanda le trésorier.

— Votre fille... balbutia Guéguen.

— Eh bien, ma fille?...

— Elle a disparu...

Le ministre pâlit.

— Que dis-tu, malheureux? On ne l'a donc point cherchée?

— Partout, messire!

— Mais ses femmes?...

— N'ont pu la trouver.

— C'est impossible : qu'on l'appelle, qu'on interroge tout le monde, elle aura été vue de quelqu'un!

— De moi, dit une voix forte.

Landais se détourna. Messire Chauvin venait d'entrer.

— Je t'apporte des nouvelles de ta fille! reprit le gentilhomme.

— De Marie... parle... parle alors.

— Ces nouvelles sont pour toi seul.

— Qu'on nous laisse, s'écria vivement Landais.

Guéguen, le soldat et Jacques se retirèrent.

Le trésorier se retourna vers le vieux gentilhomme.

— Eh bien? demanda-t-il plein d'angoisse.

Étienne croisa les bras.

— Regarde-moi d'abord, dit-il avec un sourire sinistre. Est-ce

que ma joie ne te fait pas peur. Ne devines-tu pas qu'elle t'annonce quelque terrible nouvelle?

— Je ne te comprends point, dit Pierre plus troublé... tu devais me parler de ma fille; s'il est vrai que tu l'aies vue, réponds, où est-elle?

— Enlevée.

— Tu mens!

— Enlevée par moi cette nuit même, au moyen d'un sauf-conduit signé de ta main! et si tu doutes encore, fais-la chercher; je ne désire point abréger l'agonie qui commence pour toi, car elle réjouit trop mon cœur. Attends et espère!

La joie cruelle qui accompagnait ces mots ne permettait point le doute; Landais se sentit froid jusqu'au cœur.

— Et où l'as-tu envoyée? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Au camp des révoltés.

— Alors c'est une rançon que tu veux?

— C'est une expiation.

— Une expiation... mais ma fille... tu me la rendras.

— Quand tu m'aura rendu mon frère.

Landais fit un geste d'épouvante.

— Vous n'êtes point assez lâche pour tuer une enfant, s'écria-t-il.

— Tu as bien tué un vieillard, toi, répondit Étienne.

Pierre s'approcha, pâle et la voix altérée.

— Prenez garde, messire, vous aussi vous êtes en mon pouvoir, et le mal fait à Marie, je puis vous le rendre au centuple.

— Essaye, dit le gentilhomme avec un calme souriant, j'accepte la partie à ces conditions. Nous verrons qui succombera le plus tôt de ta fille ou de moi.

Landais frémit.

— Ne perdons point le temps en inutiles menaces, messire, dit-il rapidement, vous ne pouvez vous venger de moi sur une enfant, car ce serait une honte et une lâcheté. L'avoir enlevée est trop déjà; mais vous avez bien choisi où me frapper, vous me tenez par le cœur; aussi n'emploierai-je point de détours, réglez vous-même le prix du rachat, et dites-moi à quelles conditions ma fille me sera rendue.

Étienne ne répondit rien; depuis quelques instants sa tête s'était penchée, et il semblait prêter l'oreille. Son silence épouvanta le trésorier. Il savait que tout était à craindre de cet homme, fou dans sa haine comme il l'avait été autrefois dans sa douleur, et qu'un crime ne l'effraierait point s'il tournait au profit de sa vengeance. L'amour paternel était la seule passion tendre de Landais; il y avait mis toutes ses consolations et tous ses élans. L'idée que le sort de Marie s'accomplissait peut-être dans ce moment le jeta dans une sorte de délire : il courut à Étienne ; et lui saisissant la main :

— Rendez-moi ma fille, messire, s'écria-il, rendez-la-moi, et je souscris à tout ce que vous voudrez... Le mal que j'ai fait à votre famille, je puis le réparer; je lui rendrai ses biens, ses emplois, ses armes, je vous ferai plus puissant que votre frère ne l'a jamais été! mais dites-moi où est Marie; un gentilhomme ne peut frapper une femme; on ne frappe que ceux qui se défendent... Épargnez-la, messire!... Vous avez dû aimer quelqu'un aussi, dans votre vie? Par son souvenir et au nom du tout-puissant, rendez-moi ma fille!

Et comme Étienne écoutait toujours muet :

— Ne restez pas ainsi, messire! s'écria Landais hors de lui; qu'attendez-vous, et pourquoi ne rien dire? Ma fille court-elle quelque danger? oh! répondez, si vous croyez en Dieu, répondez! Que faut-il donc pour vous toucher? des prières? j'ai les mains jointes; des larmes? je pleure! N'est-ce pas assez pour que vous ayez pitié? Faut-il vous parler comme à Dieu lui-même, je suis prêt, voyez.

Landais éperdu et tremblant s'était courbé devant le fou; celui-ci l'écrasa d'un regard.

— Enfin, tu pries, dit-il.

— Pour ma fille, répondit Landais d'un air noblement suppliant.

Dans ce moment, l'horloge sonna deux heures; messire Chauvin tressaillit, et un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Prie pour toi-même! s'écria-il en étendant la main avec menace vers le ministre.

Celui-ci leva les yeux avec étonnement.

— As-tu donc cru que je venais ici sans but ou pour traiter avec toi? reprit Chauvin. Le seul accommodement possible entre

nous est celui qui scellera la hache, et nous le conclurons bientôt, car tu n'as plus d'armée.

— Je le sais, répondit Pierre.

— Et sais-tu que l'avant-garde des révoltés est déjà sous les murs de Nantes? sais-tu que les gentilshommes, qui viennent de l'apprendre au bal, ont couru aux armes afin de les seconder?

— Est-ce vrai?

— Je suis venu parce qu'il fallait t'empêcher d'être averti et de prendre tes mesures; occupé de ta fille, tu as oublié tout le reste; et maintenant, la ville est livrée.

— Livrée! répéta Landais.

Il voulut s'élancer vers la porte, mais Chauvin abattit vivement la barre, qui la fermait en dedans, et tirant son épée:

— J'ai promis que tu ne sortirais point, dit-il résolument.

— Place, messire, ou j'appelle! s'écria Landais.

— Tes gardes ont quitté la galerie.

— Ils sont ici près.

— Moins près que ce fer de ta poitrine; et si tu pousses un cri, ce sera le dernier.

Le trésorier recula pâle et hésitant. Il sembla mesurer l'espace qui le séparait de la porte, puis promena les yeux autour de lui comme s'il eût cherché une arme ou une issue, mais il n'y avait nul moyen de se défendre ni de fuir.

Étienne, qui avait suivi ses regards, sourit.

— Tu cherches en vain, dit-il lentement; tu es bien en ma puissance; toi et ta race, je vous écraserai aujourd'hui sous mon talon, comme une nichée de vipères; cette fois tu ne m'échapperas point!

— Que Dieu fasse selon son désir, dit Landais d'une voix sombre.

Et il s'assit avec une sorte de calme terrible.

Il y eut un moment de silence; tous deux attendaient, et pour tous deux chaque minute était un siècle d'angoisses.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre, des pas précipités retentirent dans la galerie.

— Landais! s'écria Étienne, voici la mort qui vient.

— La mort, répéta Pierre en se relevant, je la recevrai debout.

Le gentilhomme avait retiré la barre ; la porte s'ouvrit vivement, et Albert parut tenant Marie par la main.

Trois cris partirent en même temps; la jeune fille s'était élancée dans les bras de son père ; Étienne, immobile et muet, ne pouvait en croire ses yeux ; Albert s'avança vers lui.

— Ah! c'est toi qui l'as ramenée, dit le vieillard en l'apercevant.

— C'est moi ! répondit froidement Albert.

— Misérable ! cria Chauvin avec un geste violent.

Les yeux du jeune homme s'allumèrent.

— Les misérables, dit-il, sont ceux qui emploient la violence et la trahison contre une femme sans défense.

— Et ces lâches t'ont laissé la reprendre! continua Étienne sans l'écouter ; ils ne l'ont pas plutôt percée de leurs épées ! Ah ! j'aurais dû le prévoir et la conduire moi-même !

— Oui, interrompit vivement Pierre, mais tu ne l'as point fait, et ma fille est sauvée, et, grâce à toi, je sais tout ! Dieu soit béni, j'ai retrouvé ma force et mon espérance !... Ah ! tu as raison, maître, le seul accommodement possible entre nous désormais est celui que scellera la hache, mais tu t'es vanté trop tôt, car c'est moi maintenant qui tiens le manche ; à toi le tranchant.

XIII.

Il y a dans toute existence humaine des jours d'épreuve où les désastres se multiplient avec une sorte de fatalité invincible, où chaque instant amène un changement nouveau, où tout se succède et se précipite comme dans un drame habilement préparé ; crises courtes, mais suprêmes, qui recèlent souvent plus d'événements et d'émotions que tout le reste de la vie !

Landais était arrivé à une de ces heures décisives où notre destinée court de péripéties en péripéties à son dénouement. Au moment même où, par un bonheur inespéré, sa fille lui était rendue, les gentilshommes qui avaient quitté la fête ouvraient une porte aux révoltés et leur livraient ainsi la ville.

Ceux-ci parurent bientôt devant le château, mais ils trouvèrent les herses levées et les remparts garnis d'archers ; ils s'arrêtèrent à quelque distance des fossés pour délibérer.

Cependant le duc, qui avait été averti le dernier, venait d'accourir à la tourelle pour reconnaître la force de l'ennemi; il y trouva Landais.

— Combien sont-ils? demanda François haletant.

— Assez pour que leur châtiment serve d'exemple, répondit le trésorier, qui sentait le besoin de relever le courage du duc par une feinte tranquillité.

Mais celui-ci s'approcha d'une meurtrière, et aperçut, aux premières lueurs du jour, la troupe des assiégeants qui occupait déjà tous les abords du château, et il recula en pâlissant :

— Par le Christ, c'est une armée! dit-il d'une voix troublée.

Landais allait reprendre, lorsque Jacques Guibé annonça qu'un envoyé de la noblesse demandait à parler à monseigneur.

— Que veut-il? demanda le trésorier.

— Il apporte des propositions.

— Qu'on le chasse!

— Non, qu'il vienne! interrompit vivement le duc.

— Il vous trompera, monseigneur.

— J'y prendrai garde, maître.

Et, comme Guibé semblait hésiter :

— Amène-le, ajouta-t-il; je le veux!

Jacques reparut bientôt avec un gentilhomme en costume de guerre, mais désarmé : c'était le vicomte de Rohan.

Le vicomte s'inclina respectueusement à l'aspect de François : celui-ci salua légèrement du geste et s'assit. Il y eut des deux côtés une pause; Landais, les bras croisés, observait le duc.

— Quelles paroles m'apportez-vous de la part des vôtres? demanda enfin celui-ci d'un ton qu'il s'efforçait de rendre hautain.

— Toujours la même, monseigneur, répondit le vicomte; les gentilshommes sollicitent réparation et justice.

— Où sont leurs demandes.

— Dans cette supplique, monseigneur.

— Lisez.

Le vicomte déploya le parchemin qu'il tenait à la main et obéit.

Ce qu'il avait appelé une supplique n'était autre chose qu'un traité par lequel la noblesse rentrait dans ses plus anciens priviléges. C'était l'acte déjà proposé à la signature de François,

lorsqu'il s'était trouvé un instant le prisonnier des gentilshommes, mais avec toutes les additions que le temps, la réflexion et le succès avaient permis d'y apporter.

Le duc écouta cette longue transaction avec plus d'ennui que de colère. Seulement, arrivé à l'article par lequel les gentilshommes exigeaient qu'on leur livrât le trésorier, il jeta un regard oblique à ce dernier.

— Cela ne peut être, interrompit-il lentement; frapper messire Landais, ce serait me frapper moi-même, car il est revêtu de mon autorité.

— Que monseigneur la lui retire, observa Rohan, et rien de commun n'existera plus entre lui et cet homme.

— Le duché et moi, nous lui devons trop pour l'abandonner aux mains de ses ennemis.

— Songez, monseigneur, que, quoi qu'il arrive, il y tombera, reprit le vicomte avec une fermeté soumise; nous sommes maîtres de la ville et nous le serons du château aussitôt qu'il nous plaira. Les bourgeois nous aideraient eux-mêmes à l'assaut, de peur de nourrir trop longtemps nos hommes de guerre et, pour rouvrir plus tôt leurs boutiques, ils pendraient maître Landais de leurs propres mains. Tout secours est donc impossible, toute résistance vaine et sans profit; croyez-moi, monseigneur, rendez la paix au duché en séparant votre cause de celle d'un mauvais serviteur qui maintes fois vous a trahi vous-même.

— C'est ce qu'il faudrait prouver, dit le duc, dont la résolution devenait moins ferme à mesure qu'on lui montrait plus clairement le danger.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le vicomte; nous ne voulons que l'équité, et si monseigneur doute des crimes de maître Landais, nous consentons à ce qu'il lui donne des juges.

François se tourna vers le ministre comme pour l'interroger du regard. Il était évident que son lâche cœur cédait déjà, et qu'il eût voulu sortir de péril en livrant son favori; mais il n'osait s'avouer à lui-même son désir. Dominé malgré tout par le génie de Pierre, il attendait, avec cet instinct des égoïstes pour deviner les fortes âmes, que Landais lui accordât lui-même la permission de le trahir.

Mais Landais demeura muet.

Un travail terrible s'achevait en ce moment dans son esprit. Après avoir attentivement écouté tout ce que venait de dire le vicomte, après avoir suivi les impressions du duc et s'être senti abandonné par lui, il avait rapidement repassé dans sa pensée tous les moyens de salut qui lui restaient, et avait reconnu leur impuissance. Alors, voyant sa perte certaine, il s'y était résigné avec la promptitude des natures courageuses, et n'avait plus songé qu'à sauver sa fille, s'il était possible, de cet inévitable naufrage.

Sa résolution fut aussitôt prise ; il fit un pas vers le duc, inquiet de son silence, et qui baissa les yeux sous son regard.

— Les propositions de messire de Rohan peuvent être acceptées, dit-il, s'il accepte également les nôtres.

— Quelles sont-elles ? demanda le vicomte attentif.

— Les voici, messire. Je veux, quel que soit l'arrêt des juges, que tous mes biens soient conservés à ma fille, qui demeurera libre maîtresse de ses volontés et à l'abri de toute poursuite.

— Ceci peut vous être accordé, dit le vicomte.

— Je demande qu'aucun empêchement ne soit apporté à son mariage avec celui que je lui choisirai moi-même.

— Qu'il soit encore fait en cela selon vos désirs, maître.

— Je veux enfin que vous juriez d'être fidèle à ces promesses, au nom de la noblesse entière ; que vous y engagiez personnellement votre honneur et le salut de votre âme.

— Je l'engage, dit le vicomte, sérieusement, en étendant la main vers le crucifix suspendu au mur.

— Et moi, ajouta le duc en se levant, je jure que, dussent tous les sénéchaux du duché te condamner, maître, je te prendrai à merci.

— Dieu vous récompense de votre intention, monseigneur, répondit froidement Landais, mais songez d'abord à signer la paix ; moi, je vais embrasser ma fille encore une fois.

Cependant les clameurs des assiégeants, au milieu desquelles retentissait le nom du trésorier, n'avaient point tardé à parvenir jusqu'au retrait de la jeune fille et à l'instruire du péril qui menaçait son père. Albert essaya de la rassurer ; mais le tremblement de sa voix et les regards inquiets qu'il jetait sans cesse vers la fenêtre démentaient ses paroles. Marie voulut

alors retourner vers Landais ; les efforts d'Albert pour la retenir ne firent qu'augmenter ses craintes, et elle allait courir à la galerie où elle avait laissé le ministre lorsque celui-ci entra.

Elle se jeta dans ses bras avec un cri.

— Ah ! que se passe-t-il, et que vous veut-on, mon père ? demanda-t-elle épouvantée.

— Tu le sauras, enfant, dit Pierre; mais je te cherchais, il faut que je te parle.

— Oh ! dites-moi d'abord que vous ne courez aucun danger.

— Les morts seuls pourraient parler ainsi, ma fille.

— Ainsi vous craignez ?

— Rien : du calme, Marie, du calme, et écoute-moi, les moments sont précieux.

— Ah ! parlez, mon père.

Landais prit les mains de la jeune fille, et Albert voulut s'éloigner ; il l'arrêta d'un signe.

— Reste, dit-il, tu peux, tu dois tout entendre.

Et, rapprochant Marie de son cœur :

— Réponds-moi, continua-t-il, et réponds sans détour, car il y va de tout mon bonheur : est-il vrai, comme tu me l'as dit un jour, que tu n'aies jamais désiré l'éclat ni la puissance ?

— Ah ! vrai, vrai, mon père.

— Et maintenant, comme autrefois, tu ne demanderais qu'un manoir entouré d'arbres et la paix dans l'obscurité ?

— Ah ! n'est-ce point assez pour aimer à vivre ?

Landais soupira.

— Tout est bien, alors, reprit-il. Ce que tu désirais, je te l'aurai obtenu ! Peu importe que mes ennemis renversent l'édifice de fortune que j'avais mis quinze années à élever pour toi ; puisque tu n'en voulais pas, il eût toujours fallu le détruire. Dieu fait ce qu'il faut.

Et serrant contre sa poitrine la jeune fille qui le regardait avec une inquiétude agitée :

— Ne crains rien, enfant, continua-t-il ; je viens d'assurer ta paix.

— Mais la vôtre, mon père ? s'écria Marie.

Landais détourna les yeux ; elle saisit ses mains avec une brusque épouvante.

— La vôtre ! répéta-t-elle, vous ne m'en parlez pas. Est-il

sûr que vous n'avez plus rien à craindre? Oh! répondez, au nom de Dieu! ne savez-vous point que je ne veux être sauvée qu'avec vous? que sans vous je ne puis être heureuse?

— Tu te trompes, dit Landais avec un mélancolique sourire; je ne suis que ton père, moi.

— Ah! que dites-vous?

— Ne te défends pas; cela doit être ainsi; je ne puis, moi, que te préparer la vie; c'est à un autre de te la faire joyeuse, et cet autre... tu l'as trouvé.

La jeune fille baissa la tête; Albert qui avait suivi toute cette scène avec une émotion croissante, tressaillit embarrassé.

Landais se pencha vers Marie, et d'une voix plus basse:

— Réponds, dit-il; me suis-je trompé? celui qui t'a arrachée aux mains de tes ravisseurs n'est-il pour toi rien de plus qu'un libérateur? N'est-ce pas avec lui que tu voudrais le manoir solitaire et la paix dans l'obscurité?

— Mon père!... murmura la jeune fille en cachant son visage sur le sein de Landais.

— C'est bien, dit Pierre avec une triste douceur.

Et se tournant vers le jeune homme, qui s'était approché confus et attendri:

— Promets-tu de l'aimer plus qu'un père et de la protéger contre tous? demanda-t-il.

— Ah! jusqu'au dernier souffle de ma vie, s'écria Albert.

— Alors emmène-la, s'écria Landais d'une voix étouffée. Je puis mourir maintenant, car je la laisse heureuse et protégée.

— Tu te trompes, Landais, dit Chauvin en paraissant à la porte du retrait.

— Encore cet homme! s'écria Pierre.

— Tu te trompes, répéta Étienne. En souscrivant toi-même à ta perte, tu crois avoir assuré à ta fille un doux avenir et un fidèle protecteur! eh bien! ton espérance est vaine, car il y a entre elle et lui un obstacle invincible.

— Lequel?.... demanda Landais.

— La tombe du chancelier, dont Albert est le fils!

Pierre recula en poussant un cri.

— Ainsi, reprit Étienne avec un sourire sauvage, le bonheur de ta fille est impossible, et c'est toi qui en es cause! Ainsi ton

sacrifice aura été inutile, car, en mourant, tu la laisseras seule et le cœur brisé !... Bénis donc encore Dieu qui s'est joué de toutes tes espérances. Ah ! je t'avais averti que le jour des représailles viendrait, Landais ; trouves-tu enfin que je sois vengé ?

A la déclaration faite par Étienne, Marie s'était caché le visage, et le jeune secrétaire était devenu pâle. Landais demeura un instant égaré ; ses deux mains se portèrent à son front comme s'il eût craint de devenir fou.

— Albert fils du chancelier.... répéta-t-il ; cela ne peut être.... tous deux sont morts....

— Tu l'as cru, répondit Étienne avec une ironie triomphante ; mais celui-ci fut sauvé par moi.

— Tu mens !

— J'en ai la preuve.

— Tu mens !

— La voici.

— Un acte ! s'écria Albert.

— Signé des moines qui le reçurent.

— Ainsi... c'est la vérité ?

— Regarde.

Le jeune homme saisit le parchemin :

— Et c'est là le seul témoignage de ma naissance, reprit-il après l'avoir parcouru ; c'est là le titre qui m'assure un héritage de sang pour lequel il faudrait renoncer à la pitié et au bonheur !... Je le refuse !...

— Rends-moi cet acte ! s'écria Étienne.

— Il m'appartient, dit le jeune homme ; moi seul ai droit de m'en servir.

— Et qu'en comptes-tu faire ?

Pour toute réponse, Albert courut au foyer et jeta le parchemin dans les flammes.

— Malheureux ! s'écria Chauvin.

— Qu'un autre réclame maintenant votre noble nom, messire, reprit le jeune homme avec calme ; moi je ne suis qu'un orphelin abandonné, le fils d'un mendiant, et je n'ai d'autre famille que cette femme et ce vieillard.

Landais leva au ciel ses yeux mouillés, et embrassant Marie :

— Maintenant je te quitterai sans crainte, ma fille, dit-il

d'une voix profonde ; tu as quelqu'un qui t'aime autant que moi !

XIV.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis les événements racontés aux chapitres précédents. La noblesse, rassemblée dans cette même salle de réception où nous l'avons déjà vue, entourait le duc qui se montrait pour la première fois depuis plusieurs jours et dont le pâle visage portait encore l'empreinte d'une récente maladie.

A demi renversé dans un fauteuil, les mains jointes et les jambes croisées l'une sur l'autre, il écoutait une histoire qui occupait alors tout le duché. Il ne s'agissait de rien moins que d'une riche et belle bourgeoise de Nantes *livrée d'amour* à un noble étranger qu'elle avait reconnu pour Satan lui-même. La justice cléricale venait d'évoquer l'affaire, et il n'était bruit que des effrayantes dépositions de la belle bourgeoise et des exorcismes et purifications employés par messires les juges ecclésiastiques.

Le duc prêtait l'oreille à ce récit, agréablement assaisonné par le vicomte de Rohan, de louanges pour sa seigneurie et d'épigrammes contre messire Satan ; mais son air restait froid ; et le sourire n'avait point entr'ouvert une seule fois ses lèvres pâlies.

La foule, les yeux fixés sur ceux du duc, n'osait s'amuser sans qu'il en donnât l'exemple et demeurait également sérieuse.

Le vicomte, déconcerté du peu d'effet de son histoire, coupa court en abrégeant les derniers détails.

— Nous vivons dans des jours tristes, messire, dit gravement le duc, lorsqu'il eut achevé, je n'entends plus parler que de crimes, de prodiges ou de jugements.

Et comme si ce dernier mot eût réveillé en lui un souvenir :

— Le procès de messire Landais n'avance-t-il point, demanda-t-il, que je n'en entends plus dire mot ?

— Si je ne me trompe, les juges ont fini leur office, répondit Rohan avec quelque contrainte.

— Quoi qu'ils décident, interrompit le duc, maître Landais a ma parole et doit obtenir grâce. La clémence est chose pru-

dente aux vieillards, car Dieu ne pardonne qu'à ceux qui ont pardonné.

Les gentilshommes se regardèrent d'un air embarrassé, et il y eut un assez long silence.

Il fut interrompu par un bruit de voix qui se querellaient dans la galerie voisine. Le duc demanda la cause de ce débat; mais avant qu'on eût pu lui répondre, la portière se leva brusquement, et Albert parut avec Marie.

A leur aspect, tous les seigneurs firent un mouvement.

Le jeune homme n'avait point d'épée, et la jeune fille portait la coiffe de deuil des bourgeoises; tous deux étaient vêtus de noir. Ils s'avancèrent ensemble vers le duc et se mirent à genoux.

— Ah! je comprends, dit François, maître Landais a été condamné.

— Il est vrai, murmura Albert.

— Et vous venez solliciter sa grâce?

Le jeune homme et la jeune fille relevèrent la tête avec un étonnement douloureux.

— Il serait trop tard! répliqua Albert d'une voix sombre.

— Que veux-tu dire? interrompit le duc. Le trésorier....

— Est mort depuis trois jours de la main du bourreau.

François se leva d'un bond, en poussant un cri si terrible que les gentilshommes reculèrent.

— Mort! répéta-t-il avec une sorte d'égarement, sans que je l'aie su.... Mort de la main du bourreau, malgré ma promesse, malgré ma volonté! Qui donc a ordonné le supplice?

— Nous tous, monseigneur, répondit Étienne; il fallait faire justice; nous avons exécuté l'arrêt sans rien dire, afin de ne point être forcés de vous désobéir.

— Et personne ne m'a prévenu! reprit François avec rage.

— Personne ne l'a pu, monseigneur, observa Albert; tout nos efforts pour parvenir jusqu'à vous ont été inutiles; aujourd'hui même encore il a fallu entrer par surprise et violence pour demander le droit de déposer le corps du trésorier dans une terre sainte.

François promena sur les gentilshommes des regards étincelants.

— Ainsi je suis votre prisonnier, messires, dit-il, tremblant

de colère ; vous seuls commandez ici désormais !... Vous avez déjà coupé la main droite du duché ; eh bien ! coupez la tête, maintenant. Qui vous arrête?... Moi mort, vous pourrez plus facilement achever de vendre la Bretagne au roi de France. Seulement rappelez-vous ma prédiction : votre félonie amènera elle-même son châtiment. Vous étiez les seigneurs d'un Etat indépendant, vous deviendrez les derniers gentilshommes d'un grand royaume. On se rira à la cour de votre pauvreté et de vos noms inconnus. Vous serez les cadets de la noblesse française. Ah ! que je puisse voir du paradis un pareil changement, et je ne demande point d'autre joie..... Dieu vous maudisse, fous et méchants !

A ces mots, le duc chancela et tomba renversé dans son fauteuil. Il était évanoui.

ÉMILE SOUVESTRE.

LA

CAMPAGNE DE ROME.

A M. LISZT.

Je me flatte, mon cher ami, qu'au milieu des retentissantes ovations de votre vie d'artiste, il ne vous déplaira pas d'entendre parler de ces campagnes romaines dont l'austère silence et la mâle beauté nous ont tous émus si puissamment; la voix de la nature est toujours pleine de charme, mais elle n'en a jamais tant que lorsqu'elle nous vient surprendre au sein du monde, comme ces souvenirs vagues et lointains de l'enfance que l'âge même accueille avec une joie mélancolique. Plus le contraste est brusque, plus vive est l'émotion; moi-même, il me sera doux de me reporter par la pensée à ces jours, à ces lieux dont la mémoire m'est toujours chère; et puis cette lettre est une vieille dette que j'ai contractée envers vous et qui me charge la conscience, vous savez trop depuis quand; il est temps enfin de l'acquitter. Armez-vous donc, si vous voulez bien me suivre dans mes pérégrinations, armez-vous de courage et de patience, vous en aurez besoin. Nous allons faire tant de tours et de détours que la route pourrait bien vous paraître longue; plaise au ciel qu'il n'en soit pas ainsi!

Sur les premiers gradins septentrionaux du mont Cimino, qui ferme au nord la campagne de Rome, s'élève une ville

informe, assise ou, pour mieux dire, juchée sur une énorme masse volcanique, avec laquelle elle se confond au point qu'à distance on ne les distingue pas l'une de l'autre; cette ville est Corneto, autrefois Coriton. De vieux murs écroulés, des tours lézardées et tronquées, quelques lambeaux de fortifications démantelées témoignent qu'en d'autres temps elle eut la position ou du moins la prétention d'une place de guerre. En revanche, rien n'est plus pacifique que son existence actuelle; elle compte un couvent pour quatre cents habitants, et ses nombreux clochers ne sonnent plus d'autre tocsin que l'angelus et les matines. Mais le site est pittoresque, et la vue du dehors rachète la nullité du dedans. D'un côté se déroule un vaste horizon de mer; de l'autre l'œil se perd sur une plaine immense et solitaire qui lie les maremmes toscanes aux maremmes romaines. Quelques bouquets de bois, dévastés par la cognée ou brûlés par les feux des pâtres, sont les seuls accidents de ces tristes lieux; on n'y découvre pas une habitation, pas un habitant. Çà et là seulement erre à l'aventure de grands troupeaux de vaches grises surveillés par des chiens, ou des escadrons de juments sauvages, dont les gardiens, vêtus de peaux et la lance au poing, sont les rois du désert comme leurs ancêtres. Deux rivières muettes traversent ces solitudes : la Marta, qui passe au pied de Corneto, et plus au nord la Fiora, qui baigne les murs de Montalto, méchante bourgade frontière encombrée de campagnards farouches et de douaniers faméliques.

C'est non loin de la Fiora, au milieu d'un champ mélancolique et stérile, qu'en des jours perdus pour l'histoire s'élevait Vétulonia, ville étrusque à laquelle Silius Italicus paye un vif tribut d'admiration : « C'est elle, dit-il en vers remarquablement harmonieux et concis, qui la première fit marcher en avant les douze faisceaux et y ajouta autant de haches, pour frapper d'une terreur muette; c'est elle qui orna d'ivoire les siéges curules et la robe souveraine de la pourpre de Tyr; c'est elle encore qui la première enflamma les armées par le son de l'airain (1). » Mais il est évident que le poëte prend ici par une

(1) Mæoniæque decus quondam Vetulonia gentis.
Bissenos hæc prima dedit præcedere faces, etc.
(Sil. It., ch. VIII.)

licence un peu forte une seule ville pour la nation en général, car Vétulonia était déjà détruite avant la fondation de Rome; elle ne put donc lui enseigner directement toutes ces choses, et moins encore venir à son aide contre le terrible Annibal. Des fouilles récentes ont fait découvrir à Vétulonia des vases d'une rare élégance et des peintures d'un prix précieux; ainsi donc, avant que l'art fleurit en Grèce, il avait atteint en Étrurie un haut degré de perfection. On a de plus trouvé des inscriptions en caractères grecs : or ce fait semble justifier une hypothèse déjà presque passée à l'état de certitude; c'est que les Grecs et les Étrusques ont un berceau commun, mais ce berceau, quel est-il? Tout donne à penser que ce fut l'Égypte. Les constructions étrusques sauvées de la destruction ont une physionomie tout à fait égyptienne. Sur tous les points de l'ancienne Étrurie on exhume journellement des scarabées (1), des statuettes, des idoles, qui tous plus ou moins portent le même caractère; et, sans aller bien loin, nous trouverions ici même, à Corneto, des preuves en faveur de cette opinion.

A un mille ou deux de la ville moderne, sur un monticule circulaire hérissé de rochers, s'élevait l'antique Tarquinii (2), qui a laissé son nom à un champ voisin appelé encore aujourd'hui Tarquinia; cette importante cité, l'une des douze métropoles de l'Étrurie, était la capitale des Tarquiniens, nation puissante alors, et qui dut son origine aux Pélages. Elle donna le jour et baptisa de son nom le premier des Tarquins; le second y trouva asile et protection; elle épousa sa querelle avec ardeur, et lutta pour lui contre Rome avec un acharnement dont l'histoire a conservé le souvenir; on incendiait les moissons, on massacrait les prisonniers, les prêtres même combattaient comme de simples soldats; se précipitant dans la mêlée, les mains armées, non d'épées, mais de serpents, ils

(1) Je citerai à ce propos un scarabée égyptien que j'ai vu entre les mains du savant abbé Lanci, professeur de langues orientales à l'université de Rome; ce scarabée portait pour légende le nom hébreu de Dieu, le JEHOVA mystérieux, ce qui pourrait faire croire que la langue de Moïse était la vieille langue, et peut-être la langue sacerdotale de l'Égypte. Cette opinion est celle de l'abbé Lanci.

(2) Silius Italicus, ch. VIII.

portaient la terreur au cœur des Romains déjà épouvantés par les superstitions formidables dont le mont Cimino était le théâtre; mais de si faibles obstacles ne pouvaient arrêter la fortune de Rome, elle en devait écarter bien d'autres. La cité des Tarquins succomba (1); pourtant elle ne périt point, et des inscriptions déterrées de nos jours parmi les décombres prouvent qu'elle était encore debout et florissante au temps des Antonins, Dès lors on n'entendit plus parler d'elle; elle disparut tout à fait du sol par suite de catastrophes inconnues, et demeura ensevelie des siècles dans les entrailles de la terre; enfin, vers la fin du siècle dernier, son cadavre reparut par lambeaux sous la pioche des antiquaires, et ce ne sont ni des théâtres, ni des temples que la terre a rendus à la lumière, ce sont des lambeaux; ainsi la vie s'est révélée par la mort. Les premières découvertes remontent à 1780, et sont dues au cardinal Garampi; depuis, la science a fouillé beaucoup, et tous les jours elle conquiert quelque nouveau trésor. Récemment encore une immense nécropole est sortie tout entière des limbes avec ses silencieux habitants. Mais à peine exposés à l'air les morts périssent une seconde fois et s'en vont en poussière.

Ce qui survit, ce que l'air ni la lumière n'altèrent, ce sont les innombrables vases, les armes, les bronzes de toute espèce, les inscriptions, les mosaïques dont tous les tombeaux sont remplis; les parois sont ornées de peintures qui rivalisent avec ce que l'art antique a laissé de plus pur et de plus exquis : quelques-unes représentent des jeux et des scènes de la vie, mais le plus grand nombre et les plus belles sont en harmonie avec la destination du lieu qu'elles décorent, elles reproduisent les symboles religieux des Étrusques. Ici, c'est le combat des deux génies de l'homme, celui du bien et celui du mal, mythe oriental transporté sous le ciel européen; là ce sont les tourments ou les récompenses qui attendent le crime et la vertu dans une vie de réparation ou de vengeance. Le dogme de l'immortalité de l'âme est empreint là dans toute sa naïveté primitive, et sous ce rapport les peintures de Tarquinii jettent un grand jour sur le système religieux de ces

(1) L'an de Rome 365, sept ans après la prise de Veies.

peuples que tant de mystère environne encore. Les différents tableaux de ces fresques mortuaires sont encadrés dans des ornements gracieux, et des juges compétents, comme d'Agincourt en France, Micali en Italie, les attribuent (je parle des derniers) aux artistes que Démarate, père de Tarquin l'ancien, aurait amenés de Corinthe en Étrurie, dans le temps où Numa régnait à Rome. Malgré l'autorité des noms que je viens de citer, j'ai de la peine à me ranger à leur avis; ne pouvant méconnaître entre les Grecs et les Étrusques une communauté d'origine que les monuments attestent non moins que les traditions, il m'est impossible de ne pas croire l'art étrusque indigène, autochtone, si j'ose ainsi parler, aussi bien que l'art grec : les deux arts ont dû se développer parallèlement, comme les rameaux d'un même tronc, et je vois un synchronisme où d'autres ne veulent voir qu'une imitation.

Les hypogées tarquiniens sont creusés comme les catacombes de Naples et de Syracuse dans la roche volcanique, et tous affectent à peu près la même forme : une espèce de couloir étroit et bas conduit dans de vastes chambres souterraines régulièrement étayées par des piliers taillés dans le roc et surmontés d'impostes et de chapitaux; les plafonds, ou plats tout à fait, ou légèrement concaves, sont décorés de grands caissons. Cette architecture monolithe a, dans son ensemble, une grandeur qui saisit, qui commande l'admiration, et c'est surtout là que l'on retrouve ce caractère de force massive et d'indestructible solidité qui appartient aux monuments de l'antique Égypte. L'analogie des deux systèmes architectoniques est tellement frappante, qu'il est impossible de ne la pas reconnaître.

J'avais pour guide dans les *grottes* (c'est ainsi qu'on nomme dans le pays ces sombres demeures du trépas) un prêtre grand, maigre et voûté, aumônier du cardinal-évêque de Corneto et Montefiascone. J'étais porteur de lettres pour Son Éminence, mais elle était pour lors au conclave, et en son absence dom Raffael, tel était le nom de son aumônier, me fit les honneurs du lieu. Plus fort, soit dit sans l'offenser, à l'endroit de la sacristie que sur le chapitre des antiquités, dom Raffael professait une médiocre estime pour la mémoire de ses ancêtres, et foulait leurs cendres d'un pied peu filial; toutes ces idolà-

tries l'indignaient, et il ne trouvait pas trop orthodoxe qu'on vînt de si loin pour voir quoi? des reliques de païens. Il ne le disait pas, il le donnait à entendre; à la fin il éclata, et c'est moi-même qui lui en fournis l'occasion. Je lui dis, je ne sais à quel propos, que j'étais protestant, et qui pis est compatriote de l'*empio Ginevrino*. L'apparition du grand tentateur des âmes ne l'aurait pas effarouché plus que de se trouver tête à tête avec un hérétique dans le séjour des mânes; il s'arrêta tout court, se redressa de toute sa hauteur comme un de ces mannequins dont l'échine est à ressort; la torche qu'il tenait tremblait entre ses doigts crispés, ses yeux cherchant le ciel s'attachèrent au plafond ténébreux; s'il ne cria pas VADE RETRO, je dois confesser qu'il se signa. *Dunque non siete Cristiano,* furent les premiers mots qu'il articula, et tout de suite il engagea une controverse qui ne laissait pas d'être piquante, vu le lieu de la discussion; certes l'écho des cryptes funèbres n'en avait jamais entendu de pareille, et pour peu que l'ombre des vieux Étrusques nous écoutât, elle dut être prise d'un grand étonnement, d'une grande pitié. Était-ce la peine de naître vingt-cinq siècles après eux pour n'en pas savoir davantage? Quand dom Raffael, en athlète passionné, mais convaincu, eut épuisé sur moi toutes les foudres un peu émoussées du Vatican, quand il eut pulvérisé l'athéisme en ma personne, car athée et protestant sont une seule et même chose aux yeux de l'orthodoxie cléricale, il eut un beau mouvement de charité évangélique, et s'écria en relevant les yeux aux sombres voûtes: *Iddio gli illumini tutti.*

En rentrant dans la ville, mon cicérone en soutane me fit passer par un couvent de sœurs passionistes, le seul, je crois, qui existe dans l'État romain; sa fondation ne remonte pas à quatre-vingts ans. La règle en est d'une sévérité spartiate: les recluses ne déposent jamais le voile, ni le jour ni la nuit; toute communication avec le dehors leur est interdite; elles ne voient leur famille que quatre fois par année, et une heure seulement à chaque visite; leurs parents meurent-ils, on ne leur en fait point part individuellement; on se contente de rassembler la communauté, et sans désigner aucune sœur, on leur annonce que l'une d'elles a perdu son père, sa mère, son frère, puis on chante la litanie des morts. Aussi le couvent des passionistes

est-il, au dire de dom Raffael, *un vero giardino di santità.* L'aumônier remplissait et remplit sans doute encore auprès des élues les fonctions de directeur spirituel, et il devait même les confesser le lendemain. Confesser des saintes ! Il ne parlait de cette grande œuvre qu'avec un trouble mêlé d'effroi, et il comptait pour s'y préparer passer toute la nuit en prière. C'était une veillée des armes d'un nouveau genre. Dom Raffael me fit entrer dans l'église ; il avait ses vues : la supérieure du monastère, sœur Vincenza, y était exposée à l'adoration des fidèles, le visage découvert et les mains jointes sur la poitrine ; des cierges brûlaient silencieusement autour du drap mortuaire, l'encens fumait sur l'autel, mais l'orgue était sans voix ; et frappée à intervalles égaux d'un coup brusque et sonore, la cloche jetait au loin dans l'espace un son formidable et plaintif comme le dernier soupir d'un mourant. Quelques dévots agenouillés au pied du catafalque priaient avec componction ; ils assistaient à un miracle, et c'est pour que j'en fusse témoin moi-même que dom Raffael m'avait amené là. Quoique morte depuis huit jours, et morte de la gangrène, sœur Vincenza n'exhalait aucune odeur ; saignée vingt-quatre heures après sa mort, son sang avait coulé ; bien plus, elle avait sué ; qui sait si elle n'allait pas ressusciter ? Comment refuser les honneurs du calendrier à des signes de sainteté si convaincants ? Dom Raffael croyait sincèrement au miracle, et il espérait que mon endurcissement de cœur allait enfin se rendre à cet argument sans réplique.

A peine sorti des nécropoles de Tarquinii, et encore tout ébranlé par les solennelles et redoutables pensées de la mort, je la retrouvai là sous une nouvelle forme, mais tout aussi impénétrable, tout aussi incompréhensible qu'au jour où le ciseau des Étrusques lui creusait des cités souterraines. Comme on mourait alors, on meurt aujourd'hui, dans l'ignorance et dans le doute, sans que jusqu'ici une main révélatrice ait soulevé à nos regards un coin du rideau mystérieux. Après vingt-cinq siècles de luttes, de souffrances, d'études, de découvertes, la question est encore intacte et le problème sans solution. Pourtant que de générations ont sondé cet effrayant abîme ; que de systèmes se sont produits, que de philosophies se sont déifiées, et tout cela pour qu'une foule crédule et abusée vienne adorer à genoux le cadavre d'une nonne en criant au miracle. Pauvre

peuple ! jusques à quand te prosterneras-tu donc aux pieds des idoles? La nouvelle sainte ne prévoyait pas sans doute au lit de mort les stériles honneurs qui attendaient sa froide dépouille, et peut-être les aurait-elle donnés tous pour une seule de ces émotions terrestres dont la rigueur du cloître avait déshérité sa jeunesse. Ses yeux éteints, ses traits décolorés avaient gardé l'empreinte d'une souffrance refoulée; une douleur secrète semblait cachée dans chacun des plis de son front livide : que de drames muets, intimes, terribles peut-être, avaient bouleversé ce cœur désormais glacé! Que de poëmes enchantés n'avait-il pas rêvés dans les froides ténèbres des nuits monastiques! Que de mélodies ravissantes n'avait-il pas entendues dans le silence implacable de la cellule! Et le cloître, le monde, elle-même peut-être, avait ignoré ces tentations, ces combats, et elle était morte sans avoir vécu; la vie pour elle n'avait été qu'une longue mort. Pauvre sexe opprimé, jusques à quand seras-tu victime de l'erreur et de la contrainte?

Les yeux fixés sur les restes de l'austère passioniste, j'étais tombé dans la rêverie. Dom Raffael respectait mon silence. Il ne doutait pas que la grâce d'en haut ne fût descendue sur moi, et qu'elle ne commençât à dessiller les yeux de mon incrédulité. Se croyant déjà presque exaucé, il répétait avec une pieuse ferveur sa prière : *Iddio gli illumini tutti!* Je faisais le même vœu dans mon cœur.

Mon hérésie n'empêcha pas le digne aumônier de pratiquer à mon égard les devoirs de l'hospitalité; il me conduisit dans sa maison pour réparer toutes les fatigues de la journée, et m'offrit un souper frugal, que sa jeune et charmante sœur, la signora Agata, partagea avec nous, après l'avoir préparé elle-même, sous nos yeux. Les mains d'une femme poétisent les soins les plus vulgaires, elles consacrent tout ce qu'elles touchent, et notre aimable ménagère les avait si blanches! L'élégante noblesse de sa taille, la grâce exquise de ses formes, la pureté de ses traits, la douce expression de sa physionomie justifiaient d'une manière éclatante la réputation de beauté qu'ont les populations du mont Cimino, et celle de Corneto en particulier. La noble Étrurie avait en elle un digne représentant. Sa présence faisait voler les heures, et la soirée s'écoula doucement au coin du feu, dans une causerie familière où, grâce à

Dieu, la controverse n'avait plus de part. La sœur avait bien autre chose à faire vraiment que d'achever la conversion ébauchée par le frère. Elle n'était jamais sortie de sa ville natale, pas même pour aller à Rome, et c'était la première fois qu'un voyageur venu de si loin s'asseyait à sa table et lui apportait des nouvelles du monde. Il n'était pas jusqu'à ma qualité d'hérétique qui ne fût un aiguillon pour sa curiosité. Que de questions indiscrètes! que d'ignorance! mais que cette ignorance était adorable dans sa naïveté, et ces questions piquantes par leur indiscrétion même! Il fallait être prêt sur tout, répondre à tout, Dieu sait à quoi; jamais inquisition ne fut plus inquisitive.

L'heure de la retraite sonna trop tôt; force fut de se séparer, car je couchais à l'évêché. On m'y conduisit à travers de petites rues obscures et montueuses, au milieu des *qui vive* des carabiniers, qui respectaient en ma personne l'hôte de son éminence. Enfin, la porte du palais s'ouvrit devant moi, et je fus introduit dans une vaste et froide salle dont quelques meubles grossiers dissimulaient mal la nudité, et où une de ces lampes étrusques si communes en Toscane jetait de grandes ombres fantastiques. Une pensée d'orgueil devait rehausser à mes yeux la simplicité de l'ameublement : j'étais chez un prince de l'Église. Je ne trouvai là, cependant, pour me recevoir, ni page ni camérier, mais trois vieilles duègnes, trois parques, trois siècles dont la présence sous le toit épiscopal mettait à l'abri de tout soupçon malin la vertu de son éminence, qui, d'ailleurs, avait quatre-vingt-cinq ans. Les trois chambrières, horrible trinité, me souhaitèrent la bienvenue avec l'effroyable sourire des sorcières de Macbeth. En voyant leurs formes anguleuses, leur profil décharné se dessiner en noir sur les parois blanches, je croyais assister à quelque évocation satanique, et je m'attendais à être emporté au sabbat sur l'aile des chauves-souris. Mais le souvenir de la signora Agata conjura ces visions incommodes; les fantômes s'évanouirent, et bientôt je n'eus plus devant les yeux que les formes suaves et les lignes pures d'un profil de vingt ans.

Ainsi finit une soirée remplie de tant d'émotions diverses; agité des surprises de la journée, déjà préoccupé de celles que me promettait le lendemain, je m'endormis paisible-

ment, dans le dernier lit que je dusse trouver jusqu'à Rome.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir retenu si démesurément longtemps sur les hauteurs du Cimino, au lieu de vous avoir fait descendre tout de suite et sans préparation dans la campagne de Rome, comme ces adeptes qu'on retient au seuil du temple avant de les laisser pénétrer dans l'intérieur. Les souvenirs de cette époque de ma vie me sont encore si présents, ils sont si vivaces en moi, si jaloux, si tyranniques, que si je touche à un seul mille s'éveillent incontinent, se pressent en foule dans ma mémoire, et je ne sais plus résister à leur ardente sollicitation ; ils n'admettent ni partage ni mesure, ils s'imposent, et force est de me livrer à leur merci tout entier. Je ne les choisis plus, je les subis. Mais enfin secouons la poussière des nécropoles et avec elle les souvenirs de la vieille et de la moderne Tarquinii. Les champs romains nous appellent; le soleil, qui là est encore Phébus, a forcé les portes de l'orient et lancé son char radieux dans l'espace; le ciel est sans nuages, la matinée enchanteresse; partons, mais partons vite, et ne regardons pas derrière nous, de peur que les doux regards et le charmant sourire de la signora Agata ne fassent évanouir nos résolutions.

Les dernières pentes du Cimino sont fort doucement inclinées vers la Méditerranée. En examinant la nature du sol, on reconnaît qu'il est le produit d'alluvions récentes. Les rivières qui affluent vers ce point sont nombreuses et fortement chargées de limon ; les résidus qu'elles déposent s'accroissent dans une progression si rapide, qu'il est probable qu'autrefois les flots baignaient les murs de Tarquinii; une lieue maintenant sépare ces murs de la mer (1). Ces terres si jeunes sont ombragées de taillis peu fourrés et d'oliviers dont l'ombre légère rappelle le demi-jour indécis et gazé que le poëte prête aux bocages mystérieux

(1) Voici quelques faits qui prouvent combien se forment rapidement les alluvions des fleuves qui baignent ces côtes. Le port construit par Trajan à l'embouchure du Tibre est aujourd'hui à 2,200 mètres du rivage ; une tour bâtie par Alexandre VII au bord de la mer, il y a deux siècles, en est maintenant à 554 mètres; une autre, élevée il y a peu d'années, s'en trouve déjà à 118.

du Léthé. On touchait alors aux premiers jours du printemps. Les champs étaient d'un vert tendre, les violettes et les marguerites émaillaient les bois, d'innombrables voiles émaillaient les flots. Le pays est solitaire ; on ne traverse ni villages ni hameaux : tantôt un vieux clocher ruiné se dresse mélancoliquement au milieu des broussailles, tantôt quelque vieille tour du moyen-âge reporte l'imagination aux jours turbulents des Colonne et des Orsini. On arrive ainsi à Cività-Vecchia, espèce de Livourne en miniature où nous ne ferons pas long séjour. N'étant ni marchands ni caboteurs, contentons-nous d'une simple promenade au port (1). Les murs en sont couverts d'inscrip-

(1) Ce port, dû à l'art plus qu'à la nature, fut construit par Trajan, qui avait en ce lieu sa villa de *centum cellas*. Écoutons Pline le jeune nous dire comment s'y prit son auguste ami. Appelé par lui en visite dans la villa impériale et consulté sur les affaires de l'État par le maître du monde, il commence par se répandre en éloges sur l'affabilité, sur la munificence du prince, puis sur la beauté du site, qu'il appelle *locus perjucundus :* « Figurez-vous, dit-il, une villa magnifique, couronnée de vertes campagnes, et où se construit en ce moment un port; de solides ouvrages en fortifient déjà la partie gauche, on travaille à l'autre. A la bouche du port s'élève une île destinée à rompre les flots, que les vents poussent avec violence, et à protéger des deux côtés le passage des navires. Elle s'élève avec un art admirable; d'énormes pierres, apportées là sur un large vaisseau et jetées les unes sur les autres, y demeurent fixées par leur propre poids, et s'amoncellent peu à peu en forme de digue. Déjà apparaît et grandit la tête du rocher, qui brise et lance au loin dans l'espace les flots impétueux qui l'assaillent; la mer blanchissante d'écume bouillonne autour avec un immense fracas. On lie cette masse pierreuse par des constructions propres à lui donner un jour l'apparence d'une île naturelle. Ce port s'appellera du nom de celui qui l'a construit et sera fort commode (IV, 31). » — Il est, en effet, assez commode, quoique n'ayant guère que quatre mètres d'eau ; mais l'espoir du fondateur a été déçu par le caprice qui préside aux baptêmes : Trajan aurait quelque peine à reconnaître son nom dans celui de Cività-Vecchia. J'ajouterai, pour clore cette longue note, que j'ai vu dans le port de Trajan un spectacle que Pline n'avait pas prévu. Comme j'étais là, le premier bateau à vapeur qui eût paru dans ces parages y entrait à pleines..... roues. C'était en 1829.

tions emphatiques en l'honneur des papes. Sur les quais se pressent des galériens chargés de fers; ils ne sont pas moins de quinze cents, vêtus d'un uniforme brun rayé de blanc, et occupés aux gros travaux de la place. Ne vous approchez pas trop d'eux; leurs mains, quoique enchaînées, ont encore de la dextérité, et leur impudeur brave le bâton des gardes chiourmes et la baïonnette des fusiliers. Il y a quelques années qu'ils pensèrent se révolter. Le complot fut vendu par un faux frère, et la ville sauvée du pillage et de l'incendie. La justice fit main-basse sur les mutins, et l'on en fusilla au hasard une trentaine; innocents ou coupables tombèrent indistinctement sous les balles des papalins; on n'y regarde pas de si près. Quelques forçats obtiennent, par une grâce toute spéciale de sa sainteté, la faveur de ne pas travailler, et ils passent leurs jours dans les délices d'un éternel *far niente*. De ce nombre était le fameux bandit Gasperoni. Fatigué de brigandages et voulant, comme il disait, se retirer des affaires, il avait offert au saint père de déposer les armes, à la seule condition d'avoir la vie sauve; le gouvernement papal avait accepté la capitulation, et, ce qui est plus rare, l'avait observée. Gasperoni vivait à Cività-Vecchia dans une étroite captivité, mais il vivait; il avait même une cour, et recevait de nombreuses visites dans sa prison. On venait le voir par curiosité, et l'on y va sans doute encore aujourd'hui, s'il n'est pas mort ou si quelque nouveau roi des montagnes ne l'a pas détrôné. Il racontait ses campagnes comme un général d'armée aime à rappeler les siennes, et je l'ai entendu se vanter d'avoir commis quarante-cinq homicides. Il disait les noms de ses victimes, n'avait oublié ni les lieux ni les circonstances, et il assaisonnait d'anecdotes piquantes le récit de ses épouvantables exploits. Les gardiens professaient pour lui une haute estime et l'écoutaient avec admiration. Pour eux comme pour la chaîne, c'était le grand homme du siècle; il est vrai qu'ils faisaient trafic de ses paroles; chaque visiteur était cruellement rançonné. Telles sont les mœurs du pays. En présence de pareils faits, on se rappelle involontairement que le premier roi de Rome fut un chef de bandits. Gasperoni est venu trop tard de deux mille six cents ans.

Avant de quitter Cività-Vecchia, où nous ne demeurerons pas plus longtemps, il nous reste à faire un pèlerinage; sur l'une

des deux jetées construites à si grands frais par Trajan s'élève une citadelle qui fait face au phare. Ami, découvrons-nous : cette citadelle est l'œuvre de notre vieux Michel-Ange, génie universel, Titan de l'art, qui fut à la fois ingénieur, architecte, sculpteur, peintre et poëte. La main qui défendait Florence, qui jetait dans l'espace la coupole du Vatican, cette même main donnait la vie aux divins marbres de Saint-Laurent, aux prophètes, aux sibylles de la chapelle Sixtine, et adressait à ses nobles et mystérieuses amours des sonnets pleins d'une chaste ardeur. Voilà de la puissance ; élevé à de telles proportions, l'art est vraiment grand, et l'artiste qui le conçoit, qui le pratique ainsi, a droit à la première place dans ce panthéon des gloires humaines devenu si bourgeois, si banal à force d'être usurpé par l'intrigue et par la médiocrité.

A peine hors des glacis de Cività-Vecchia, on entre tout d'un coup et sans transition dans le désert ; ce côté de la campagne de Rome est le plus désolé peut-être et le moins visité par les voyageurs ; je ne sache même pas qu'il ait été décrit. La contrée était jadis traversée par la via Aurélia, qui allait de Rome à Arles dans les Gaules, tout le long du littoral de la Méditerranée. Cette œuvre gigantesque, l'une des vingt routes qui partaient de Rome pour l'Euphrate, la Clyde, le Tage, avait été entreprise par un simple particulier nommé Aurélius. La route moderne ne se distingue pas de la voie ancienne, dont elle suit servilement les sinuosités et les ondulations. Que de générations ont foulé cette route, depuis les légions de la république jusqu'à l'humble pèlerin qui va baiser les parvis du saint père ! Pline, qui, lui aussi, y a passé, s'y trouverait aujourd'hui étrangement dépaysé ; au lieu de ces champs verdoyants, *viridissimis agris,* qui charmaient ses yeux de courtisan, il ne verrait qu'un sol malsain, sans arbre, sans culture, presque sans terre végétale, et si décharné, qu'en plus d'un endroit on marche sur le roc vif. D'abruptes ravins le sillonnent profondément. D'un côté, la mer que l'on côtoie de près se brise sur des bancs de rochers calcaires, de l'autre court une chaîne de côteaux bas et arides. On fait plusieurs lieues dans ces ingrates solitudes. La vue cependant se développe et s'étend par degrés ; au fond déjà pointent les noirs sommets du mont Albane, et en face, à l'autre extrémité de l'horizon, le mont Argentale se

dresse comme une île au milieu des flots. Ce point est le seul d'où les monts rivaux soient visibles en même temps. Les petites îles toscanes des Formicole et de Gianutri apparaissent en mer comme d'imperceptibles écueils. Les seules habitations de ces tristes plages sont des tours de garde élevées de distance en distance pour la défense des côtes; les soldats qui y tiennent garnison ont bien de la peine à se défendre eux-mêmes non point contre les corsaires ou les contrebandiers, mais contre la fièvre qui les assiége et qui les mine ; toutes ces marines sont infestées du poison de *la mal'aria*, et les rares habitants qu'y déporte la nécessité, soldats, postillons, laboureurs, tous sont indistinctement frappés du fléau. Leurs chairs molles et pendantes, leur teint hâve, leur démarche languissante, disent assez qu'ils portent le venin dans leurs veines. Ceux que la fièvre ne tue pas, la faim souvent les achève, car ces mornes déserts sont frappés de toutes les plaies à la fois.

Santa-Marinella est un vaste domaine, *tenuta*, cédé à bail par le *santo-spirito* de Rome. Bâtie au fond d'un petit hâvre dont les Romains avaient fait un port, *castrum novum*, la maison de ferme a quelque apparence ; une tour de garde est auprès, plusieurs cabanes de paysans se groupent à l'entour. J'y entrai poussé par la faim ; mais, au lieu du dîner pastoral que je m'étais promis, je n'y trouvai que du vin aigre et du pain si dur, qu'on le coupait à la hache. Cette misère même était du luxe; Santa-Marinella est renommée pour son abondance. Si la chère fut maigre, l'accueil le fut encore plus. La métayère, qui était seule au logis, daigna à peine jeter les yeux sur moi. Elle condescendit pourtant à me montrer du pied un escabeau boiteux, et à me servir, sur une table de sapin qui ne fut jamais lavée, le repas succulent que je viens de vous décrire. On n'eût pas jeté la pâture à un mendiant importun d'une manière plus disgrâcieuse; mais n'était-ce pas encore trop bon pour moi, qui arrivais à pied et seul, suivant ma coutume? Pouvais-je être autre chose qu'un déserteur ou quelque employé subalterne à cinq écus par mois? Cette femme inhospitalière avait la forte stature et le grand air des Romaines, mais elle paraissait déjà vieille, quoiqu'elle n'eût pas trente ans, et ses yeux caves et scintillants annonçaient la fièvre. Elle n'en eût pas moins offert à un peintre un admirable type d'épouse de

bandit. J'essayai de vaincre ses allures dédaigneuses; cela ne fut pas possible, ses monosyllabes secs et tranchants coupaient court à tout entretien. Une vieille guitare détendue pendait à la muraille enfumée; faisant une dernière tentative pour lier la conversation, je demandai à la superbe fermière si c'était elle qui en jouait; elle me répondit par un *che t'importa?* si absolu, que je rentrai dans mon silence pour n'en plus sortir. En partant, je fis mine de payer mon écot. Oh! alors, ma rude hôtesse fut magnifique; elle se posa au milieu de sa cuisine, en croisant les bras dans l'attitude d'une matrone antique, et, me regardant cette fois, mais d'un œil qui semblait vouloir m'anéantir, elle me dit avec une dignité méprisante : « Tu crois donc, toi, qu'il n'y a qu'à mortifier les gens! Tu n'es pas ici à la place d'Espagne (1), entends-tu? » Je me le tins pour dit.

A quelques milles de là, une énorme charrette attelée de buffles était jetée au travers du chemin, et ne laissait aux piétons qu'un étroit passage rempli de boue; je criai au paysan qui la conduisait de ranger ses buffles, de me faire place; à quoi il me répondit fièrement : *Son una pecora, io?* Ce qui voulait dire que, puisqu'il passait dans la boue, je pouvais bien y passer aussi.

C'est là un des traits saillants du caractère national. Le peuple romain, même dans les campagnes, s'estime à une haute valeur; la misère ne lui fait rien perdre de sa dignité; il a gardé par tradition le souvenir de ce qu'il a été, et il ne souffre pas qu'on lui manque; nulle part le couteau n'est aussi prompt à venger l'orgueil offensé. Les femmes poussent encore plus loin que les hommes le fanatisme du nom romain; elles se croient toutes des Cornélie et des Agrippine; il est vrai que leur démarche grave et leur port majestueux justifient pleinement cette prétention. *Son Romana!* est un argument qui répond à tout, et quand une Trasteverine ou une habitante des monts dit à un *forestiere* qu'il lui paraît *bello come un Romano*, on sait ce que cela signifie. Plus on descend, plus ce sentiment est fort; et s'il va s'affaiblissant quelque part, c'est dans les classes supérieures. Une princesse est moins fière d'être Romaine qu'une

(1) Quartier de Rome où sont les auberges.

herbagère de la place Navone; les instincts natifs sont plus vivaces au cœur du peuple, parce que le peuple vit en lui-même et qu'il échappe au contact étranger. A la longue, le frottement de la société européenne efface le relief des traits nationaux.

Cependant le soir était venu; déjà les feux des pâtres brillaient dans la campagne comme des feux follets sur l'herbe des cimetières. Tant que le soleil luit sur ces solitudes insalubres, il en neutralise les miasmes malfaisants; mais à peine a-t-il disparu, qu'une vapeur humide et lourde s'étend sur la plaine et y distille la fièvre. Shakespeare n'ignorait pas ce fait, et, dans *Cymbeline*, il fait dire à Cloten, en parlant de Posthumus qui partait pour Rome : « Puissent les vapeurs du midi lui donner la mort (1) ! » Le plus sûr moyen d'accomplir le vœu charitable du grossier Breton, serait de coucher à la belle étoile et sur la terre, après avoir marché tout le jour au soleil. Sans parler même de l'insalubrité, je n'aimais pas trop à me sentir seul et perdu la nuit dans ces déserts inconnus. Une faible clarté attira mes yeux du côté de la mer; je m'y dirigeai, et je tombai au milieu d'une troupe de soldats pontificaux qui bivouaquaient sur la grève. Leurs figures pâles, rendues plus pâles encore par les reflets du feu, prouvaient du reste que la fièvre les consumait; on eût dit des ombres accroupies au bord du Phlégéton. J'ignore ce qu'ils faisaient là et quelle expédition mystérieuse ils préparaient; mais ils ne me permirent pas de partager leur bivouac, dans la crainte sans doute d'être obligés de partager aussi avec moi leur souper. Ils m'indiquèrent la métairie voisine de Santa-Severa, où je devais, selon eux, trouver bonne table, bon gîte et le reste. Je m'y achemine, j'y arrive; la porte était close; métayers et métayères, tout le monde était absent ou feignait de l'être. Tout ce que je pus obtenir à prix d'argent d'une espèce de cerbère qui gardait le logis, fut un souper frère du dîner de Santa-Marinella, et pour lit une place au fenil. Les voyages d'aventure ont cela de bon

(1) Il fait prononcer le même vœu à Coriolan : « Puisse, dit-il aux Romains, l'épidémie du Midi vous consumer ! » Ce grand homme a tout su, et ce qu'il n'a pas su, il l'a deviné.

qu'ils enseignent la résignation. Je me résignai donc, il le fallait bien, et, m'enfonçant dans le foin jusqu'au cou, je m'imposai le sommeil, je l'invoquai comme une délivrance, non toutefois sans donner un regret au coin du feu hospitalier de l'honnête aumônier de Corneto, voire aux trois Parques du cardinal. Hélas! je n'étais pas au terme de mes épreuves.

Malgré l'incommodité du gîte et grâce à la fatigue de la journée, je commençais à m'endormir, lorsque je fus réveillé en sursaut par quelque chose de chaud qui se posait sur ma tête; et, aussi surprise que moi de la rencontre, une main s'échappa brusquement au moment où j'allais la saisir; c'était un nouveau-venu qui avait pris place dans le fenil pendant mon premier somme, et qui, en faisant son trou dans le foin comme le fourmi-lion dans le sable, avait, sans le savoir, empiété sur ma place. Était-ce un ami, était-ce un ennemi? Les profondes ténèbres où j'étais plongé ne me permettaient pas d'en juger; mais l'inconnu parla, il blasphéma, veux-je dire, et, aux premières malédictions qu'il entonna, je reconnus en lui un voyageur assez peu ingambe que j'avais, le matin, laissé bien loin derrière moi, traînant l'aile et maugréant; c'était un Romain de Rome, tel est le titre qu'il s'était donné; et, plus tard, je le rencontrai dans le temple d'Antonin où il remplissait les fonctions de *fachino della dogana*. Débarqué de Livourne à Cività-Vecchia, il regagnait pédestrement ses pénates; jamais je n'ai vu d'homme plus désappointé. Il s'était attendu à trouver en route de bonnes hôtelleries et de temps en temps des caritelles, ou pour le moins des haroches; au lieu de cela, il n'y avait, disait-il, que la terre pour cheminer et les yeux pour pleurer. Il s'en prenait à l'univers entier de son mécompte; il maudissait les bas violets, les robes rouges, les martyrs, et tous les saints du paradis; Pasquin ni Marforio ne vomirent jamais tant d'invectives, il ne respectait pas même le saint père, et moins encore le Père Éternel dont il ne craignait pas les sbires. C'était lui qui avait ruiné la maremme pour faire pièce au pauvre monde. « Je voudrais bien t'y voir, ajoutait-t-il en le prenant à partie et en l'apostrophant comme un titan révolté; oui, *per Bacco!* je voudrais bien voir ce qu'il dirait s'il lui fallait coucher ici sans souper, après avoir marché tout le jour sans boire sa feuillette ni manger sa pagnotte! » Cette impie et grotesque

image du Père Éternel buvant du petit vin et couchant sur la dure, n'avait rien qui effarouchât l'idolâtre orthodoxie de mon *fachino*. Enfin il s'apaisa par lassitude, le sommeil lui ferma la bouche, et au blasphème succéda un ronflement guttural que mon respect pour la dignité humaine ne me permet pas de comparer à certain grognement auquel pourtant il ressemblait beaucoup. Ce râle incommode fut heureusement couvert par le bruit de la mer dont nous n'étions qu'à quelques pas. Le vent s'était levé et mêlait ses sanglots lamentables au sourd et lugubre mugissement des vagues; cette harmonie sauvage avait quelque chose de désespéré au milieu des ténèbres et dans ces solitudes maudites du ciel ; les murailles du misérable hangar qui m'abritait craquaient sous les coups de la tourmente; les tuiles mal jointes volaient dans l'espace et s'allaient briser avec fracas ; tout à coup, je sentis quelque chose de froid me tomber sur la tête : il pleuvait par torrents, et la pluie entrait à grands flots par les larges voies d'eau de la toiture. Ce nouvel épisode chassa définitivement le sommeil. Je n'eus plus d'autre occupation que de chercher les endroits restés secs et d'échapper au déluge qui menaçait de me submerger. C'est ainsi que se passa ma première nuit au désert romain. Jugez des autres par celle-là.

Le jour, un jour terne et gris, vint éclairer l'inondation et les désastres de la nuit. Saisi de froid et baigné de pluie, je redescendis la haute échelle de ma grange à coucher. Il pleuvait toujours; le vent et la mer faisaient assaut de furie, et je ne trouvai pas un pauvre feu de paille dans tous les environs pour sécher mon manteau et réchauffer mes membres engourdis; je n'avais pour tout abri qu'une plaine ouverte et nue, un ciel noir et chargé d'eau. Je fus rencontré dans cet état par un pauvre bûcheron malade, qui s'en allait couper du bois je ne sais où, car on ne découvrait pas un seul arbre à l'horizon. Ses entrailles s'émurent à ma vue : « *Fratello mio caro !* s'écria-t-il; quel péché as-tu donc commis pour aller en pèlerinage à Rome par un temps pareil? » Et il ajouta tout de suite en me montrant un toit de chaume dans le lointain : « Voilà ma cabane là-bas; je suis trop fatigué pour y retourner avec toi; vas-y seul; tu y trouveras des braises sous la cendre et des racines pour faire du feu; mais pour du pain, n'en cherche point; il n'y en a pas

un morceau. » Là-dessus il me donna la clef de sa hutte et me recommanda bien de la cacher, en m'en allant, sous une pierre qu'il me désigna. O instinct vivace de la propriété ! Cet homme ne possédait rien, et il avait plus peur des voleurs que le millionnaire Torlonia. Je gagnai la hutte hospitalière, et j'y trouvai toutes choses comme on me les avait annoncées. Mon premier soin fut de jeter un fagot d'épines entre les deux cailloux qui formaient l'âtre ; un feu clair et pétillant, dont la fumée sortait par où elle pouvait, m'eut bientôt rendu la vie ; mais, grand Dieu ! quelle détresse autour de moi ! la plus pauvre chaumière des Alpes est un palais auprès d'un pareil bouge, et ce qu'on appelle chez nous indigence est encore de la richesse, si on la compare à un dénuement si absolu. Tout le mobilier ne valait pas cent sous, en donnant encore la maison pardessus le marché. Une natte en lambeaux figurait le lit ; une planche servait à la fois de banc, de table et d'étagère ; le reste était composé de gros ustensiles de terre ébréchés ou cassés, et de quelques outres crevées où il n'y avait ni huile ni vin. Des copeaux de bois résineux éclairaient la cabane pendant la nuit. C'est dans cet affreux abandon, brûlé l'été par le soleil et par la fièvre, battu l'hiver par tous les vents de la mer, c'est là que vivait.... que dis-je ? que mourait lentement et oublié par la société au milieu de ces déserts putrides, un homme dont les ancêtres ont civilisé l'Europe et qu'eût fait riche une seule pièce de cet or que l'on prodigue ailleurs. N'y a-t-il pas là, quoi qu'on pense et quoi qu'on dise, un affreux désordre ? Un jour la porte de la cabane ne se sera pas ouverte, et quelque berger passant là par hasard aura trouvé un homme mort de froid ou de faim (1).

Ne vous semble-t-il pas, mon cher ami, entendre raconter

(1) Un poëte du xie siècle peint avec une sombre énergie, quoique en vers latins assez mauvais, toutes ces désolations de la campagne romaine :

Roma vorax hominum domat ardua colla virorum ;
Roma ferax febrium necis est uberrima frugum ;
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

(Saint-Pierre-Damien au pape Nicolas II.)

un voyage aux steppes d'Ukraine ou dans les pampas du Nouveau-Monde? Pour moi, j'ai peine à me persuader encore aujourd'hui que je fusse là aux portes de la ville éternelle, de la métropole des nations. Tant de misère et tant de gloire, quel contraste! Si j'ai risqué des détails si minutieux, si personnels, c'est que le contraste même les rehausse à mes yeux et les fera, je l'espère, passer aux vôtres. Partout ailleurs, je sens qu'ils seraient intolérables; mais cette grande figure de Rome anoblit, transfigure tout ce qui l'approche; et quelle leçon d'humilité dans le tableau fidèle, trivial même, d'une pareille désolation! Peu de faits ici tiennent lieu de beaucoup de phrases.

Cependant le temps s'était élevé; le soleil avait dissipé les nuées du ciel, mais le vent sifflait encore avec violence dans les bruyères, et la mer, d'un vert sombre, grondait sourdement comme un lion vaincu, mais indigné, qui se retire en rugissant dans sa tannière. La pluie était tombée en neige sur les collines, les monts lointains d'Albane et de la Sabine en étaient légèrement poudrés. Telle j'avais quitté la nature la veille, telle je la retrouvai le lendemain : même uniformité, même silence, même dépopulation. Toutefois j'aperçus au penchant des coteaux quelque chose qui ressemblait à un village : c'était Cervetri, bâti sur les ruines ou pour mieux dire sur l'emplacement de Cere-Vetus (1), ou Agylla, l'une des douze métropoles de l'Étrurie. La citadelle antique s'élevait sur cette grande masse volcanique isolée et percée de grottes, que vous voyez d'ici, et sur laquelle le soleil répand des teintes si riches et si chaudes; mais vous chercheriez en vain les noirs sapins qui ombrageaient son bois sacré, et le fleuve aux fraîches ondes chanté par Virgile n'est qu'un méchant ruisseau (2). Céré est un des points lumineux de la primitive Italie. Sa fondation, comme celle de la plupart des villes de cette côte, est attribuée aux mystérieux

(1) Ce nom de *Cere-Vetus*, qu'on retrouve corrompu dans le nom moderne de *Cervetri*, fait supposer qu'il existait une *Cere-Nova*, qui n'était peut-être qu'une colonie de l'ancienne, et qui pourrait bien avoir laissé son site et son nom au village actuel de *Ceri*, situé à quelques milles dans les terres au bord du fleuve Sanguinara.

(2) Énéide, ch. VIII.

Pélages, et ses premières traditions plongent dans l'ombre des temps héroïques et fabuleux. Bien longtemps avant Rome, et lorsque Énée apportait à l'Ausonie les dieux errants d'Ilion, Céré était gouvernée par Mézence, ce roi contempteur des dieux, comme l'appelle Virgile, qui tuait les vivants dans les embrassements des morts (1). Les Cérites ou Cérétains, comme il vous plaira de les nommer, s'insurgèrent et firent leur révolution, ni plus ni moins qu'un peuple constitutionnel du XIXe siècle; ils chassèrent leur prince et s'allièrent aux Troyèns contre les latins qui lui avaient donné asile; aussi Virgile, en bon Romain, leur a-t-il fait une belle part dans son épopée patriotique (2). Dès ce temps-là les Cérites étaient adonnés à la navigation, ils possédaient le port voisin de Pyrgos, qui, avant de devenir le Pyrée de Cère, *emporium Ceretanum*, avait eu, lui aussi, sa petite vie indépendante. Ces Pyrgiens se vantaient de descendre d'aïeux péloponésiens, et ils devaient être riches, car ils avaient élevé à la déesse marine Leucothée un temple si somptueux que Denys-le-Tyran y put prendre d'un seul coup de filet cinq cents talents. La ferme de Santa-Severa, nom pour moi de fâcheuse mémoire, est bâtie sur le lieu même où fut Pyrgos.

Tout le littoral jusqu'au Tibre était peuplé de cités hellènes ou pélasgiques; à quelques milles de Pyrgos s'élevait Alsium, aujourd'hui Palo, ville fondée après les sanglantes catastrophes des Atrides par un fils d'Agamemnon, nommé Halesus, en qui Énée devait trouver, et trouva en effet, un ennemi acharné. Ce fut cet Halesus qui le premier enseigna aux peuples italiques

(1) Énéide, ch. VIII.

(2) Hanc procùl hinc saxo colitur fundata vetusto
Urbis Agyllina sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis, etc., etc.

(*En.*, VIII.)

Il est à remarquer que Virgile attribue ici la fondation d'Agylla aux Lydiens; mais ce n'est pas la seule fois qu'il s'écarte de la vérité historique, et cela par des motifs qu'il est difficile de pénétrer à une si grande distance.

le culte de Junon (1). Au temps de la république, les praticiens avaient adopté Alsium pour un de leurs lieux de plaisance; Pompée y avait une villa, et encore aujourd'hui les grands seigneurs de Rome y vont en *villegiatura*. Un peu plus loin, du côté du Tibre, était Fregence, encore une ville pélasgique qui appartenait aux Veïens, et dont Silius Italicus nous fait en moins d'un hémistiche (2) un tableau hideux plus vrai encore aujourd'hui que de son temps. Le triste château de Macarèse, qui a remplacé la ville ancienne, est le temple et le foyer du mauvais air; un vaste et fétide étang, qu'il baptise de son nom, entretient à l'entour une fièvre éternelle, et répand jusqu'à Rome ses exhalaisons vénéneuses. Ces déserts empoisonnés sont les champs lamentables du poëte, *campi lugentes*.

Je reviens à Cervetri, je veux dire à Céré, dont cette petite excursion archéologique nous a trop éloignés.

Quoique les Cérites eussent offert un asile à Tarquin, il paraît qu'ils avaient contracté avec la république naissante une étroite alliance, car nous voyons les vestales et les prêtres de Rome se retirer à Céré lors de l'invasion des Gaulois; aussi, après la délivrance, le premier soin de Camille fut-il de resserrer les nœuds d'une alliance si fidèlement observée. Alors s'établit entre les deux villes une union que le lien religieux, le plus fort de tous les liens, rendait plus intime et plus sacrée. Céré semble avoir été l'institutrice de Rome; c'est elle sans doute qui l'initia aux dogmes, aux mystères, aux pratiques de l'Étrurie, qui lui enseigna l'art des sacrifices, celui des augures, et son nom resta même à plusieurs cérémonies du sacerdoce romain. Une civilisation nouvelle, fondée sur une nouvelle théologie, sortit d'une alliance qui, dans l'origine, n'avait été que politique et peut-être aussi commerciale, car Céré avait une marine, Rome n'en avait pas encore. Le rude et grossier matérialisme des enfants de Romulus se spiritualisa par degrés; les vieilles mœurs cédèrent à l'ascendant des jeunes idées, et en moins d'un siècle une transformation radicale s'opéra dans

(1) Silius Ital., ch. VIII. — Énéid., VII. — Ovid., Am. III, 13. — Fastes, IV.

(2) ..... Obsessæ campo squalente Fregenæ. (*Sil. Ital.*, VIII.)

le sein de la république. On peut dire que Céré eut une part immense dans cette révolution, et maintenant si l'on compare les deux cités alliées, quelle différence dans leur destinée! Vous savez ce que l'élève est devenue; l'institutrice n'est plus qu'un misérable hameau perdu dans un repli désert et peuplé de cent cinquante fiévreux en haillons.

Peut-être, mon cher ami, me reprochez-vous de vous avoir jusqu'ici parlé beaucoup trop de l'Étrurie et trop peu des Romains; la force des choses l'a voulu ainsi; toute la partie de la campagne de Rome que nous avons jusqu'ici parcourue, appartenait originairement aux Étrusques, dont le territoire s'étendait jusqu'au Tibre : le Latium ne commençait qu'à la rive gauche. Ces limites furent pendant deux siècles celles des deux peuples. Ce fut Ancus Martius qui les changea. Il s'assura la rive droite par la conquête de la forêt Mesia qui la protégeait, et prépara la future grandeur de Rome en lui livrant les embouchures du fleuve-roi : aussi peut-on dire qu'il fut le père et le créateur de la marine romaine. Indépendamment même des nécessités imposées par les lieux, parler de l'Étrurie n'est-ce pas parler de Rome, et les origines de la ville éternelle ne sont-elles pas étrusques encore plus que latines? Il est à remarquer que les peuples conquérants sont rarement inventeurs. Rome en est la preuve : elle n'a rien tiré de son propre fonds, et doit tout aux autres; elle est éminemment imitatrice; son ordre social est tout entier d'emprunt et composé, si j'ose parler ainsi, de pièces et de morceaux. Elle a mis à contribution tous ses voisins; à ceux-ci elle a pris leurs lois, à ceux-là leurs arts et métiers, à d'autres leur agriculture, à tous quelque chose; et, quant aux Étrusques, nous avons vu quelle énorme dette elle a contractée envers eux, de l'aveu de ses historiens et même de ses poëtes, race toujours si vaine (1). Ce ne sont pas seule-

(1) Nous avons lu plus haut ce que Silius Italicus dit de Vétulonia et des emprunts que Rome lui a faits. Quant à Virgile, il s'exécute en homme d'esprit. Qui ne connaît ces beaux vers, si fiers d'abord, puis si chrétiens?

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus;

ment quelques-uns de leurs usages qu'elle s'est appropriés, ce sont leurs dieux, leurs arts, leurs meubles, leurs costumes, leurs cérémonies civiles et religieuses, c'est une civilisation tout entière. Il n'est pas jusqu'au clairon des légions romaines qui ne fût une importation étrusque. Mais si les Romains n'étaient ni originaux ni inventifs, ils avaient en revanche, sans parler de leur génie politique et de leur merveilleuse aptitude aux affaires, une puissance d'assimilation qu'aucun peuple n'a possédée au même degré, et qui a contribué plus que tout le reste à leur grande fortune. Ils s'imposaient moins aux vaincus qu'ils ne se les incorporaient; là est tout le secret de la longue durée de leur domination. Ils avaient, pour sceller leurs conquêtes, un ciment moral non moins fort, non moins indestructible que le ciment matériel qui lie la pierre de leurs monuments.

Mais quittons enfin, mon cher ami, et cette fois pour n'y plus rentrer, quittons ces lointains et silencieux royaumes de l'histoire où j'aime trop à m'égarer. Enjambons vingt siècles, et retombons sur les dalles usées et solitaires de la voie Aurélia; je vous promets de n'en plus sortir.

Nous voici de nouveau dans la réalité; le désert, toujours semblable à lui-même, déroule devant nous ses larges ondulations, semblables aux vagues d'une mer houleuse. Une grande maison de pierre, chose rare dans ces contrées, s'élève au bord du chemin : c'est Monteroni, l'unique poste entre Rome et Cività-Vecchia (1). J'y entre; la solitude y règne, personne ne paraît pour me recevoir. J'appelle, un silence de mort répond à ma voix; enfin j'aperçois deux postillons couchés au fond de la pièce sur un mauvais grabat; deux autres étaient roulés dans leurs manteaux, non pas au coin du feu, mais sur la cendre même du foyer; tous avaient

Orabunt causas melius; cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos,

(1) Là déjà était une station romaine, *ad turres*.

la fièvre, et ils étaient si faibles, qu'il leur eût été impossible de monter à cheval. Je ne pus obtenir d'eux ni pain, ni même de l'eau.

Je poussai jusqu'à la ferme de Palidoro, où, après trente-six heures d'une abstinence cénobitique, je trouvai quelque chose qui ressemblait à un déjeuner. Le mot ferme emporte pour nous l'idée d'aisance et d'un certain comfort rustique. Dans la campagne de Rome, il n'en est pas ainsi; le *casale* est dénué de tout. Ce sont quatre murailles nues, surmontées d'un toit, et rien de plus. La raison en est simple : le fermier chez nous est laboureur, il vit dans sa ferme; le fermier romain n'y vit pas, ce n'est qu'un industriel qui fait travailler ses capitaux. Il prend à bail des propriétaires trois ou quatre domaines, souvent plus, selon l'importance de ses spéculations, et il les exploite de loin, comme une mine, par des agents ou facteurs, qui eux-mêmes ont leurs subalternes, dits *caporali*. Palidoro et les fermes voisines de Torrimpietra et Castel di Guido comptent au nombre des exploitations les plus vastes et les plus fertiles de l'Agro Romano (1). C'est une terre à grande culture, alternativement couverte de froments vigoureux et d'admirables prairies. Un habile agronome de Genève, M. Lullin de Châteauvieux, a donné sur les habitudes grandioses de l'agriculture romaine des notions si neuves, si exactes, et en même temps si pittoresques, qu'elles intéressent ceux-là même qui, comme moi, ne sont point du métier, et qu'après lui il n'y a rien à dire sur la matière. Ses *Lettres*, trop peu connues, sont à mon gré ce qui a été écrit de mieux sur l'Italie. Lisez-les, faites-les lire à nos amis, vous m'en remercierez, et ils nous en remercieront tous. Les besoins de la grande culture ont introduit dans les pays où elle règne, et notamment ici, plusieurs usages, dont un surtout m'a frappé, je veux parler des confédérations agricoles; autour des villages où les propriétés sont morcelées, une convention écrite ou tacite considère les divers domaines comme

(1) La plupart des voyageurs, à commencer par Montaigne, qui aimait de Rome pourtant *jusqu'à ses taches et à ses verrues*, se sont mépris au point d'accuser le sol romain de stérilité; leur erreur vient de ce qu'ils ont pris des jachères pour des friches.

une seule et même propriété divisée en assolements réguliers et forcés; chaque propriétaire partiel est contraint d'ensemencer sa portion à l'époque prescrite à tous, et à l'abandonner après la récolte à la dépaissance commune. Il va sans dire que toutes clôtures disparaissent; cent petits champs n'en font plus qu'un grand (1). C'est là, si je ne m'abuse, tout le système économico-agricole du phalanstère fouriériste? Qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil?

Toutes ces côtes sont coupées de courants d'eau bourbeuse dont beaucoup n'ont pas de nom sur la carte, et dont peu méritent d'en avoir. Le plus considérable est l'Arone qui sert d'émissaire au lac de Braceiano, et va se verser dans la mer sous les créneaux humides et verdâtres de Macarèse; il s'élève presque au rang de fleuve, et la voie Aurélia lui a fait l'honneur d'un pont de pierre. On veut que là ait été jadis la villa impériale de Lorium, où naquit et mourut Antonin-le-Pieux. Il n'en reste rien, pas même une pierre pour dire aux passants : Ci gît le maître du monde.

Passé l'Arone, la plaine s'abaisse en pente douce, et la nature change d'aspect sans se peupler davantage; au contraire, plus on approche de Rome, plus la dépopulation semble augmenter. Dès Palidoro, on a perdu la mer de vue, on laisse à droite la vaste forêt Mésia, les solitudes pestilentielles de Macarèse, et l'on a devant soi, au bout de l'horizon, non plus seulement les sommets du mont Albane, mais le mont tout entier semé de villes et de villas blanches. Le sol devient raboteux; aux plaines spacieuses, aux larges nappes de verdure, succède un double rang de collines basses et uniformément arrondies, suivant la forme qu'affectent les ronflements volcaniques; d'étroits vallons séparent les collines, et dans ces vallons paissent des chevaux libres et ces taureaux à cornes formidables qui donnent tant de physionomie aux pâturages romains. Des pâtres velus et plus sauvages que leurs troupeaux veillent sur eux à distance, et rien n'échappe à leur œil perçant. J'épiais

(1) On peut consulter là-dessus les *Études statistiques* sur Rome, publiées par M. le comte de Tournon, qui y a été préfet de 1810 à 1814, et qui a parlé du pays en homme compétent.

cependant depuis plusieurs milles le dôme du Vatican, et telle était ma préoccupation, que maintes fois il m'arriva de prendre pour le dôme, ô Michel-Ange, pardonne-moi! une hutte de chaume ou une meule de paille. Enfin, à dix milles de Rome environ je commençai à découvrir la grande coupole, mais je la perdis aussitôt et ne la ressaisis l'instant d'après que pour la perdre encore; ces alternatives durèrent quelque temps à cause des inégalités volcaniques du sol, qui s'accidente et se brise aux approches des sept collines; la ville elle-même, cachée dans les replis du terrain, en sortit lentement; ses dômes et ses clochers semblaient naître un à un sous la baguette invisible d'un enchanteur.

La campagne, cependant, restait la même; elle n'avait rien perdu de son austérité, de son silence. A voir la nature qui m'environnait, j'aurais pu me croire à cent lieues de toute ville à l'exception de quelques bergers nomades qui paraissaient et disparaissaient derrière les collines, la solitude me pressait de toutes parts, et aussi loin que pouvait porter ma vue, je ne rencontrais pas un village, pas une seule de ces maisons de plaisance qui annoncent les capitales; quelques pins en parasol et des tours en ruines qui n'ont plus rien à protéger, se dressent çà et là sur les hauteurs pour la décoration du paysage. Le coucher du soleil vint déployer toutes ses pompes sur cette campagne auguste; une vapeur d'or se répandit sur la plaine et l'enveloppa tout entière, semblable à ces nuées miraculeuses au sein desquelles Homère fait marcher les dieux. La gigantesque silhouette de Saint-Pierre se dessinait en noir sur un fond rouge, et les mélancoliques cyprès du mont Mario que j'entrevoyais déjà par échappées, semblaient une protestation de la mort contre les splendeurs du désert.

J'atteignis ainsi les premiers plateaux de ce mont Janicule, habité et baptisé par Janus, où, bien des siècles après lui, Vitigès, et, plus tard encore, le connétable de Bourbon, avaient dressé leur camp. Le roi goth fut battu par Bélisaire et perdit la liberté; l'aventureux français perdit la vie sur la brèche; l'arquebuse de Benvenuto Cellini vengea l'injure du Vatican; mais si quelque chose peut consoler de la mort, c'est de mourir à Rome. C'est aussi sur le Janicule, mais plus près du Tibre, qu'était le camp de Porsenna, nom qui reporte tout d'un vol à

l'époque héroïque de Rome, au siècle des grands courages et des grands dévouements. Graves et circonspects dans la maturité, les États sont dans la jeunesse ardents, intrépides, souvent téméraires; les Caton, les Fabius, devaient naître aux temps des guerres puniques, c'est-à-dire à l'âge mûr de la république; les Mutius-Scœvola, les Clélie, les Horatius-Coclès appartiennent naturellement à son adolescence, alors qu'il fallait des exemples capables de frapper ses ennemis de terreur et surtout d'admiration, car les États naissants se fondent plus encore sur l'admiration qui les fait respecter, que sur la terreur qui les fait craindre. Il y a des revers qui honorent plus que des victoires, il y a des défaites qui servent les vaincus plus que les vainqueurs. Pour moi, je ne connais rien dans l'histoire de l'antiquité qui soit plus saisissant, plus pathétique que les premiers pas de la république sur les voies brûlantes de l'empire universel; elle est jeune, elle est faible encore, sa marche est mal assurée, mais c'est l'enfance d'un géant prédestiné à qui l'avenir est promis; c'est là pour moi un spectacle toujours nouveau, et je ne saurais voir les lieux consacrés par les héros et les premiers martyrs de cette magnifique épopée sans rappeler leurs noms avec un attendrissement respectueux.

Le Gange et Bénarès ont un immense prestige, mais le Tibre et Rome en ont encore pour nous davantage. L'Inde est la terre du mystère et de l'inconnu, mais c'est une terre sans souvenirs; elle invite à la rêverie plus qu'à la méditation; à son nom seul, l'imagination s'enflamme, elle s'envole sur l'aile aérienne de la fantaisie et s'en va flottant d'hypothèse en hypothèse, comme l'oiseau de l'air voltige en se jouant sur les nuages; mais il n'y a rien là qui saisisse fortement la pensée, rien qui prenne le cœur. Un jour sans doute, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné, l'Inde mieux connue et acquise à l'histoire tombera du domaine exclusif de quelques savants privilégiés dans l'éducation commune; peut-être deviendra-t-elle pour nos enfants ce que furent pour nous la Grèce et l'Italie, et le sanskrit alors détrônera dans les écoles, le grec et le latin; jusque-là, comment nous intéresser puissamment à ce que nous ignorons, ou savons si mal? Ces antiques dynasties de l'Inde que nous entrevoyons vaguement à travers la poussière de tant d'empires, qui nous racontera leurs annales? qui nous dira leurs martyrs,

leurs grands hommes? C'est à peine si la science est jusqu'ici parvenue à balbutier le nom de quelques-uns de ces dieux inconnus, et ces dieux même sont enveloppés d'un si profond mystère, couverts de nuages si épais, qu'à chaque pas qu'on tente dans ces obscures catacombes, le doute fait vaciller dans nos mains le flambeau qui nous y guide. Et puis, ces civilisations asiatiques ne sont pas les nôtres, nous ne les comprenons pas, nous ne les sentons pas; quoique nos primitives origines nous rattachent par une filiation perdue, mais consacrée par les traditions, au centre du vieil Orient, nous sommes occidentaux, et c'est parce que Rome fut deux fois la reine de l'Occident que Rome est notre maître à tous; sa langue est notre langue; ses écrivains sont les nôtres; enfants, nous avons été bercés par ses légendes et par ses fables; hommes, ses poëtes nous charment, ses orateurs nous entraînent; nous vivons dans la familiarité de ses consuls et de ses tribuns; ses lois, ses mœurs, ses passions et même ses préjugés ont passé dans notre sang; il n'est pas jusqu'à ses erreurs qui ne nous imposent encore; et ici je n'entends parler que de Rome ancienne, car pour la Rome chrétienne, son influence est bien autrement profonde et vivace; le plus zélé calviniste, l'anglican le plus puritain, sont encore Romains sans s'en douter jusqu'à la moelle des os; Rome, en un mot, est notre mère-patrie. Nous sommes tellement pénétrés, tellement imbus de son esprit, que chacun de nous peut s'écrier, comme l'antique bourgeois des sept collines : *Sum civis Romanus.*

Toutefois, mon ami, on fait ses réserves, et l'on n'est pas fanatique du vieux nom romain au point de lui immoler aveuglément sa personnalité et son siècle. Non, sur bien des points nos pères étaient des enfants, les élèves ont laissé les maîtres bien loin derrière eux, et certes l'on peut avoir la vertu de Cincinnatus, sa valeur, sans mettre comme lui la main à la charrue. Il n'en est pas moins vrai que cette étroite union de la vie champêtre et de la vie publique a quelque chose de touchant, parce qu'elle est naturelle et conforme aux lieux; vues à travers le prisme des âges, ces mœurs simples et primitives ont un singulier charme; quels que soient les caprices de la mode et les enivrements de l'orgueil intellectuel, les peuples, comme les hommes, même les plus progressifs, même les plus cor-

rompus, éprouvent un secret bonheur à se reporter à leur berceau ; or, la campagne de Rome est le berceau de notre vieux monde européen. Il s'élève de ces austères solitudes je ne sais quelles voix mystérieuses qui calment les passions trop bouillantes et qui retrempent les cœurs découragés ; armé du passé, on est plus fort pour marcher vers l'avenir ; on sent qu'on n'est pas isolé, égaré sur la terre comme des enfants perdus, mais qu'on a une famille, des ancêtres, des traditions ; que chaque génération accomplit sa destinée et que les fils doivent faire leur tâche comme les pères ont fait la leur.

Ici je m'arrête ; je me proposais de vous amener à la porte de Rome, vous y êtes, le but de cette lettre est rempli.

CHARLES DIDIER.

LES POËTES

DE

MADAME DE POMPADOUR.

GENTIL-BERNARD.

La fortune s'est amusée, il y a un siècle ou à peu près, à conduire par la main deux poëtes aimables qui s'étaient mis en route un beau matin, sans argent, à l'aventure et à la grâce de Dieu. L'un était un clerc de procureur. l'autre un abbé de village, ce qui n'empêche pas la poésie. Le premier s'appelait Pierre-Joseph Bernard tout simplement, fils de Jean-Pierre Bernard, un brave et mauvais sculpteur de province; le second était un seigneur sans seigneurie, qui se nommait François-Joachim de Pierres. Voltaire les avait, suivant sa coutume, baptisés à sa guise :

« Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard est averti
Que l'Art d'Aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de Plaire.

— « L'abbé de Bernis, dites-vous de ce faiseur de bouquets ? Vous voulez dire : *Babet la Bouquetière.* »

Bernard est né à Grenoble en même temps que Louis XV. « C'est étrange, disait plus tard Mme de Pompadour, qu'il me soit né dans la même saison deux amoureux de qualité : un roi et un poëte. » L'amour et la poésie surprirent Bernard tout au matin de la vie. Au sortir du collége, il alla passer quelque temps à la campagne d'un oncle ; là il trouva Claudine au gré de son cœur. C'était une jolie paysanne

> Dont les cheveux bouclés à l'aventure
> Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs ;

c'était la cousine et la servante du curé de la paroisse ; s'il en faut croire Bernard, elle se passa du saint homme comme du notaire à l'heure des amours. Après avoir aimé Claudine et rimaillé en son honneur quelques stances silencieuses, Bernard partit pour Paris, le beau pays de ses rêves, où il fallut s'enfermer dans le grimoire d'un procureur. Le marquis de Pesay, ayant des affaires en cette étude, s'émerveilla de la belle humeur de Bernard. C'était alors un beau garçon d'une stature magnifique, demi-souriant, demi-rêveur, la coqueluche des sémillantes Parisiennes, le héros des vulgaires aventures. Grâce au marquis de Pesay, il fit un pas rapide dans le monde, il mordit à belles dents aux vertus les plus revêches. Mais au beau milieu de ses succès il partit pour les guerres d'Italie avec Pesay sous les ordres du maréchal de Coigny, dont il devint le secrétaire. Il se battit assez bien pour un poëte, mais il chanta assez mal ses combats. Au retour de cette campagne, il fut accueilli par Mlle Poisson, qui était presque Mme Lenormant d'Étioles ; il fut accueilli en qualité de bel esprit et aussi à un autre titre. C'est là qu'il rencontra Bernis, ce grand diable de petit abbé que la profane avait surnommé son *pigeon patu*, à cause de ses grands pieds et de ses roucoulements.

Quand Bernis et Bernard se rencontrèrent, suivant un mot du cardinal, « à la porte de ce cœur rebelle qui devait régner sur le monde, » ils avaient déjà tous deux un caractère rigoureusement dessiné. Bernis était dévoré d'orgueil et d'ambition ; Ber-

nard, qui ne devint pas cardinal, était pourtant le plus sage : il savait que la gloire ne se donne pas pour rien ; il se contentait de l'amour, des petites chansons et des petits soupers, le tout à huis-clos. Ils suivirent tous deux leur chemin sans détour et sans entrave, l'un avec une joyeuse insouciance, l'autre avec une ardeur aveugle : tous deux se retrouvant çà et là à propos d'une fleur ou d'une femme, avec Érato ou avec Mme de Pompadour. « Eh bien, où en sommes-nous, monsieur l'abbé? — Sur ma foi, j'arrive à l'Académie. » Ou bien : « Me voilà ambassadeur. — Me voilà ministre. — Hélas ! il n'y a plus rien à faire, ils m'ont nommé cardinal. Mais vous, monsieur Bernard? — Toujours Gentil-Bernard, comme dit Voltaire. — Et comme disent les femmes. Ah ! bienheureux poëte ! Voulez-vous être de l'Académie ? — Dieu m'en garde : c'est bon pour vous, monsieur l'abbé. »

Bernard ne se démentit pas un seul instant ; il fut jusqu'au bout l'Anacréon français, ne se plaisant qu'au bruit des verres et des chansons, aimant l'odorante fumée du vin de Champagne, mais pas du tout celle de la gloire. Il faisait des vers pour servir ses amours, mais rien de plus. Il avait en horreur les imprimeurs et les libraires ; on eut beau faire, il ne consentit jamais à faire un petit volume de ses petits vers. Trouvez-moi de nos jours un poëte d'autant d'esprit. Cependant plus que jamais il serait temps de comprendre que le bon Dieu a donné la poésie à la plupart des poëtes comme la rosée aux fleurs. Soyez donc le poëte de vous-même, le poëte de votre amour, de votre misère et de votre grandeur ; chantez pour votre cœur, mais chantez tout seul : nul ne se plaindra de la chanson. A quoi bon dévoiler aux autres tous les mystères de votre âme ; un peu de pudeur, s'il vous plaît. N'allez pas ainsi offrir à tout venant cette âme en grand déshabillé, n'allez pas ainsi profaner votre amour le plus pur, celui qui se cache tout au fond du cœur, il a paru, du vivant de Bernard, des fragments de son poëme *l'Art d'Aimer*, mais à sa grande douleur. Le libraire Leroux s'était glissé en sournois à diverses reprises dans les salons où allait Bernard, et, à force d'entendre relire ce poëme, il l'avait à peu près retenu. Bernard refusa toutes les faveurs qui mettent l'orgueil en jeu. Il refusa sérieusement d'être de l'Académie ; comme Rameau, il refusa des lettres de noblesse.

» Voyons, que puis-je donc faire pour vous, mon cher poëte? » lui dit Mme de Pompadour à son arrivée au pouvoir. Bernard se contenta de baiser la main de la marquise. « Allez, vous n'êtes qu'un sot; vous ne serez jamais rien de bon. » Mme de Pompadour s'arrangeait mieux de l'ambition de Bernis, qui, par là, flattait si bien son penchant. « A la bonne heure, celui-là ne restera pas en chemin ; il n'en est pas comme vous à regretter sa Claudine. Quelle fantaisie vous a donc pris d'aimer cette paysanne? — L'amour est le dieu des contrastes et des extravagances, madame la marquise ; quand on commence par une bergère, on finit par une reine; j'ai débuté par Claudine, ne suis-je pas allé jusqu'à.... — La Bastille! s'écria Mme de Pompadour avec un sourire de mauvais augure. » Bernard se mordit les lèvres et sortit avec cette leçon. Il comprit bien qu'en amour jouer avec l'esprit, c'est jouer avec le feu. Déjà c'était un amant des plus silencieux pour les bonnes fortunes, savourant à loisir dans son cœur toutes les ivresses de la vie. Mais depuis ce jour, son cœur fut un abîme de ténèbres pour le monde; hormis Claudine, il n'afficha pas une seule maîtresse. S'il faut en croire la chronique, il aurait pu en afficher de toutes les façons.

Bernard resta dix ans attaché à la maison de Coigny où il était parfois assez mal venu. Le maréchal, à son lit de mort, regretta d'avoir abusé de la bonhomie apparente et du sourire toujours aimable du poëte : il n'avait jamais souffert qu'il mangeât à sa table, il l'avait maltraité à tort et à travers pour ses distractions, pour ses amours, pour ses vers et surtout pour sa mauvaise écriture. Il le fit venir, lui tendit sa main si fière, et dit à ses petits-fils : « Je vous recommande M. Bernard, qui est digne de toute votre protection et de toute votre amitié. Je l'ai trop oublié, ne l'oubliez pas. » La fortune du poëte s'arrondit un peu par le testament de M. de Coigny, et de jour en jour elle s'arrondit encore. Bernard, tout en se débattant contre les faveurs de la fortune, mourut avec 50,000 livres de rentes. C'était peu de chose en face de son ami le cardinal qui eut, pendant ses belles années, un petit million de revenus. Quand Bernard fut nommé secrétaire général des dragons, vers 1740, Voltaire, qui recherchait toutes les amitiés du monde avec des petites lettres et des petits vers, lui écrivit : « Le secrétaire de

l'amour est donc le secrétaire des dragons ? Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'Aimer* me paraît au-dessus du sien. Vous dites que la fortune de M. de Coigny (le petit-fils du maréchal) a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Mais si sa fortune a des ailes, la vôtre a des yeux : on ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. » Déjà Bernard était surnommé l'Ovide français pour son *Art d'Aimer* et pour quelques charmantes poésies comme l'*Épître à Claudine*. Alors on raffolait de tout ; on raffola de Bernard. Cette *Épître à Claudine*, toutes les femmes l'avaient apprise de la bouche de Bernard. « Ah ! poëte, lui dit un jour Mme de Forbin (s'il faut en croire Bachaumont), je sais votre épître par cœur ; mais que puis-je faire pour que votre cœur l'oublie ? » Ainsi on était jalouse de Claudine, qui, grâce au mariage, avait perdu cette beauté de paysanne qui est presque toujours la beauté du diable, et on n'était pas jalouse de Céliante ou de Zélie ou de toute autre rivale célèbre. Cette *Épître à Claudine*, qui commence comme un conte de La Fontaine, tourne peu à peu à l'élégie. Le poëte, après avoir écouté les souvenirs les plus gais et les plus profanes de l'amour, finit par s'abandonner à l'inspiration du cœur. Comme cette épître est la meilleure page de l'histoire de Bernard, j'en détache quelques vers, non pas au hasard :

Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'aurore ?
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore :
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis, j'y vis tous les amours.
. . . . . .
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère,
Changerais-tu ton amant et son sort ?
Ne te plains point, trop heureuse bergère,
Nous folâtrons sur la verte fougère.

Ici le poëte raconte, dans le goût du temps, comment ils ont

enivré M. le curé pour s'enivrer tout à leur aise à la coupe profane.

. . . . . Que de baisers de feu !
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu !
L'aube *du jour* moins de fleurs vit éclore.

Enfin le poëte va dire adieu à Claudine; le cœur, étouffé dans le plaisir, s'anime à un pur rayon d'amour.

Adieu, Claudine ! . . . . . .
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile;
L'âge de fer est là-bas où je vais.
. . . . . .
Sans être ému j'y verrai tout Cythère.
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours !
Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère;
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

Ces derniers vers viennent de ce sentiment tendre et poétique dont s'inspirait André Chénier. Il y a là ce premier voile de mélancolie que nous avons trop mouillé de larmes. Avec ces quatre vers, aujourd'hui on en ferait quatre-vingts. Nous y gagnerions peut-être quelques rayons du soleil couchant, un petit coin de ciel, quelque étoile mélancolique. Bernard est trop bien sur la terre pour songer à tout cela; son regard ne recherche le ciel que dans les yeux de sa maîtresse. Mais comme ces quatre vers éveillent tous les rêves du cœur! comme ils parfument le souvenir! comme ils finissent par attrister doucement! comme l'amant y cache bien le poëte!

Les premiers vers de l'*Art d'Aimer* tracent aussi à grands traits la vie de Gentil-Bernard. Encore une fois, il est bien entendu que, pour savoir l'histoire du poëte, il faut lire et relire ses vers plutôt que sa biographie qui ne raconte que les dehors de la vie. Dans ses vers, le poëte se laisse çà et là sur-

prendre par la vérité; il se confesse à son insu ; il éparpille sans y penser tous les trésors du souvenir, comme le peintre qui, dans ses tableaux, se surpreud à donner à sainte Cécile ou à Jeanne d'Arc les yeux ou la bouche de sa maîtresse. Voici donc les premiers vers de l'*Art d'Aimer :*

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire !
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet, au pied des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire ;
Des doctes sœurs j'ai négligé la lyre;
J'ai vu Dafné : je vais chanter l'amour !

sans compter des belles de toutes les façons. Corine, Doris, Claudine, Mme de Pompadour, Olympe, Mme de Gontaud, Climène, Thémire, Églé, etc., etc. L'abbé de Bernis en compte ou plutôt en avoue à peine trois.

Pour savoir comment Gentil-Bernard entend à peu près l'amour, il faut lire tout son poëme. Cet *Art d'Aimer* est tout simplement l'art de ne pas aimer, et surtout l'art de ne plus aimer. L'Olympe et ses dépendances, Vénus et ses nymphes, enfin tout l'attirail mythologique est là qui s'agite pour la dernière fois (et qui sait si nous ne retournerons pas à ce joli monde oublié? autant l'un que l'autre). Par malheur pour l'amour, le plus apparent personnage du poëme est la ceinture de Vénus. Gentil-Bernard, qui n'est guère catholique, ne voit pas l'amour ailleurs; et certes l'amour n'est pas là, l'amour ne fut jamais là, même à la cour profane de Louis XV. D'ailleurs, à quoi bon l'*Art d'Aimer*, comme s'il y avait une école d'amour? L'amour est une pure rosée, qui descend du ciel dans notre cœur quand il plaît à Dieu; l'amour est donc une surprise, une divination, une science soudaine. Une femme dit plus avec un regard ou avec un sourire que tous les Ovides et les Gentil-Bernard du monde.

Enfin Mme de Pompadour, qui avait, en dépit d'elle-même, un penchant secret pour Bernard, parvint à l'exiler un peu de Paris. Elle le nomma bibliothécaire du château de Choisy, où

elle lui fit bâtir une charmante maisonnette, nommée par les poëtes du temps le Parnasse de l'Anacréon français. Bernard, qui n'était jamais seul dans l'exil, se résigna de bon cœur. Louis XV n'allait guère dans cette bibliothèque, ni Bernard non plus. « Qu'irais-je faire de bon parmi tous ces morts? disait-il gaiement à ses amis. » Un jour, il écrivait à Voltaire. « Faites donc passer au pauvre fossoyeur de Choisy votre beau poëme avec les images : je tiens une fosse toute ouverte ; au moins ces morts-là reviennent comme les esprits. »

Louis XV aimait Bernard par boutades, il l'accueillait toujours par un sourire ; il ne dédaignait pas d'entendre ses vers ; mais Bernard n'aimait pas Louis XV de si près : il savait, s'il en faut croire une lettre de Bertin, que le roi daignait être jaloux du poëte, à propos d'amour bien entendu. Mme de Pompadour allait quelquefois oublier à côté de Bernard les jésuites et le parlement, et même le roi. Dans son petit voyage en Bourgogne, Bertin, passant devant le château de Choisy, rappelle très-poétiquement les doux passe-temps de Gentil-Bernard :

C'est là qu'entouré des amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle
Mettait l'Art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Par un baiser de l'écolière.

L'écolière était quelquefois Mme de Pompadour ; mais quand celle-là manquait, Gentil-Bernard n'avait pas le temps de s'en plaindre. Et d'ailleurs, comme les vins de Bernard étaient dignes de son esprit, les amis venaient à toute heure *gazouiller* avec lui. A Choisy comme à Paris, notre poëte déjeunait, dînait et soupait à fond tous les jours de la vie, ce qui est un prodige pour un poëte.

Quand Bacchus et l'Amour (pardonnez-moi ce retour aux vieilles idoles ; mais, à force de secouer la poussière qui les couvre, je m'y laisse prendre malgré moi) ; donc, quand Bacchus et l'Amour donnaient à Gentil-Bernard le temps de respirer, il rappelait les Muses effarouchées, de là nous viennent ces petites

odes anacréontiques, ces épîtres galantes, ces fantaisies licencieuses que le malin poëte n'avait garde d'imprimer, sachant bien que tout cela s'apprenait *par cœur*, à l'ombre des paravents. Le poëte était glorieux; mais que les cœurs où il allait étaient à plaindre!

Toutes ces poésies, à bon droit dites fugitives, sont loin d'être de l'invention de Gentil-Bernard, notre poëte n'était qu'un écho agréable des chansons de ses devanciers. Des poëtes sans nombre avaient avant lui passé dans son joli jardin pour y cueillir ces roses d'Apollon. Sans parler ici des plus anciens et des plus connus, il s'en trouve encore tout au moins un mille; mais Bernard a surtout des airs de ressemblance avec Sannazar, le roi du sonnet et du *canzone*, le charmant poëte profane et sacré; avec Fontanas, le poëte des Grâces, Franchini, qui chantait si peu, mais qui chantait si bien, Stroza, le doux élégiaque, Buchanan le vagabond, qui mourut ennuyé de la vie après avoir si tendrement parlé d'amour; enfin, avec quelques-uns des aimables poëtes français du XVIe siècle.

Dans ce volume de ses œuvres, Gentil-Bernard raconte à peu près tous les zig-zag de son cœur. Tantôt il chante son hameau :

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh! quelle image!
Quel paysage
Fait pour Watteau!

tantôt il se lamente d'être à la cour :

J'aime ailleurs; puis-je ici me plaire,
Me plaire au faste suborneur
De la gloire et de sa chimère,
Et sous l'iniquité prospère
Abaisser le front de l'honneur?

Pour un poëte de cour, tout cela n'était guère gracieux. Gentil-Bernard est à peu près le seul poëte du temps qui n'ait pas chanté les lauriers et les vertus du roi; il chantait l'amour,

qui est le roi des rois. Aussi Louis XV le trouvait-il plus spirituel que les autres. Le plus souvent, Bernard gazouillait sur les bonnes grâces d'Olympe, l'absence de Thémire, les baisers de Galatée, le Trianon de Cythère, la Volupté, les roses de l'Aurore et d'Églée. Une seule fois, les larmes du divin sentiment passe dans son âme sur toutes ces petites passions profanes. Il a vu Bathilde, c'est-à-dire Mme de Longpré, qui s'était réfugiée dans l'abbaye de *** pour pleurer un amant infidèle :

Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.
Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'accusai mes goûts passagers.
Du chant des profanes syrènes
Aujourd'hui changeant de désirs,
J'aborde une plage nouvelle.
La voix des colombes m'appelle.
. . . . . .

Toute cette épître est charmante; l'amour, suivant sa coutume, quand il suit notre poëte, descend trop vite des célestes régions. Au début, on s'imagine s'élever jusqu'à l'extase des archanges ; « mais, s'écrie le poëte, nous aurons toujours le temps de soupirer là-haut. » Il se trouve dans ces épîtres des images de grâce et de hardiesse qui semblent détachées du *Cantique des Cantiques :*

Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.
. . . . . .
Attends, ma belle prisonnière,
Je franchirai cette barrière,
Et comme le tendre zéphir,
Ranimé dès l'aube naissante,
Mon souffle ira t'épanouir.

Bernard, dans l'âge mûr, s'était épris de la belle poésie de la Bible ; il traduisit Salomon à sa guise, pour les distractions de Mme de Pompadour. Dans ce travail il fut plus heureux que Voltaire ; il eut l'art de reproduire avec toute la grâce orientale toutes les charmantes images du cantique de la volupté ; le souffle brûlant qui passait sur la harpe de Salomon est venu jusqu'à la lyre de Gentil-Bernard. De tout ce livre de poésies orientales, il ne nous est parvenu que deux dialogues : *Ema* et *Aminthe*. Gentil Bernard comptait beaucoup sur ce livre, si toutefois il a compté sur quelque chose ; mais le pauvre poëte avait pour héritière une nièce dévote, qui brûla tout en sacrifice, hormis le testament.

Gentil-Bernard s'éteignit avec sa gloire quelques années avant sa mort. Il s'éveilla un beau matin de juillet 1770 tout en déraisonnant ; il avait perdu l'esprit, mais il eut le bonheur de ne pas s'en douter. Il vécut ainsi quelques années sous la garde de sa nièce. La cause de cette folie presque raisonnable, tant elle était calme et douce, a fait du bruit dans le monde. Le chevalier de Châtellus a remarqué que tous les hommes, sans exception, l'attribuaient à la passion du poëte pour les Olympe et les Corine, et que les femmes, au contraire, en accusaient uniquement ses excès de table. Cette remarque n'est pas à dédaigner, comme dit Grimm. Mais, n'en déplaise à ces dames, je suis de l'avis de Saurin, à qui la folie de Gentil-Bernard a inspiré une épître dont voici un passage :

Gentil-Bernard que nous pleurons vivant,
Victime de l'amour, dont il chanta l'empire,
Ce n'est plus qu'un fantôme errant,
Qu'une vaine ombre qui respire.

Il lui revint à de longs intervalles des éclairs d'esprit. Ainsi, un soir qu'il voyait représenter son opéra, il demanda à son voisin le nom de la pièce et de l'actrice : « *Castor* et Mlle Arnould. — Ah ! s'écria-t-il, ma gloire et mes amours. » Une nuit qu'il appelait Claudine, sa nièce lui dit qu'il rêvait. « Ah ! oui, dit-il, car j'ai vu le bonheur. »

Il mourut sans peur et sans reproches, heureux poëte ! sans souci de la gloire et sans souci de la mort.

On s'est un peu hors de propos moqué de la façon dont les poëtes galants du XVIIIe siècle chantaient ou plutôt gazouillaient sur l'amour. Les grands hommes improvisés de la littérature ondoyante et verdoyante jugent encore par un éclat de rire toute cette troupe de jolis poëtes qui roucoulaient dans les chemins touffus de Paphos et de Cythère, humblement couchés au pied du Parnasse, qu'ils se gardaient bien de gravir. Ces messieurs en parlent bien à leur aise. Après tout, je crois qu'ils s'y prennent plus mal dans leurs stances amoureusement funèbres; hormis trois ou quatre poëtes par la grâce du cœur et de l'âme, que viennent nous chanter tous ces petits Chatterton qui attendent leur barbe, qui ont des rimes sonores, rien autre chose? Gentil-Bernard chantait Paphos, Cypris, Mme de Pompadour, Ovide, les Grâces, Anacréon, les cheveux de Daphné, les mains de Thémire, les lèvres de Claudine. Tout cela a passé vite, comme les bouquets cueillis sous le soleil; mais, dites-moi, que chantent à leurs belles tous nos lugubres génies? Est-ce l'amour, la beauté, la grâce, la jeunesse, le printemps? Ils chantent, c'est-à-dire ils se lamentent sur les amertumes de la vie, sur la dépouille de nos bois, sur la tombe du cimetière; ils pleurent leurs illusions envolées, ils gémissent sur les ronces du chemin; enfin, au lieu de chanter l'amour, on peut dire qu'ils chantent la mort. Pas un éclair de gaieté dans cet orage des cœurs, pas un rayon de joie dans ces ténèbres des âmes. Il y a bien par-ci par-là un œil bleu assez joli, mais en même temps une larme amère arrose la paupière, le sourire commence bien quelquefois, mais il finit toujours par une grimace.

Je vous ai peint Gentil-Bernard ou à peu près avec armes et bagage. J'ai oublié à dessein deux opéras et une comédie, qui ne s'en plaindront pas, quoique cependant le premier de ces opéras, *Castor et Pollux*, qui fit la gloire de Rousseau, rappelle assez bien ceux de Quinault. J'ai omis les poëmes et les ballets, qui n'ont même pas eu l'honneur d'être oubliés. J'ai négligé bien des détails, un madrigal par-ci, un bon mot par-là; j'aurais dû peut-être vous dire qu'il avait l'inspiration rebelle et qu'il avait plus tôt cueilli une rose ou un baiser qu'une rime; que, malgré sa lourdeur et son laisser aller, il s'habillait comme un petit-maître, aimant les fanfreluches par-dessus

tout ; enfin, j'ai indiqué le poëte ; si vous l'aimez, vous irez plus loin : ses œuvres sont exposées aux injures des quais ; quand vous passerez par là, si la curiosité vous en dit, voyez. Il y a encore, comme par miracle, une jolie petite édition de Londres, revêtue de maroquin ; ne manquez pas celle-là, car celle-là est des plus rares, car celle-là vient à coup sûr de quelque belle marquise de 1781. En l'ouvrant, vous respirez comme un parfum vieilli de ce pauvre XVIIIe siècle, qui a fini si mal ; vous reverrez au frontispice tous les jolis amours de Cythère aiguisant leurs flèches et leurs regards ; vous toucherez avec respect le petit ruban bleu indiquant la page la plus amoureuse ; enfin, vous verrez autour de vous voltiger l'ombre de ce sourire si doux qui pendant cinquante ans s'est arrêté sur toutes les jolies bouches, et qui s'est envolé pour jamais avec l'âme de la reine Marie-Antoinette. Ah ! n'oubliez pas d'acheter ce petit livre, qui est un des derniers souvenirs de la galanterie française ; de grâce, un petit coin dans votre bibliothèque, *dans votre cimetière*, comme disait Gentil-Bernard, à ce précieux volume, qui garde encore la poussière embaumée des boudoirs ; c'est presque une relique !

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE PIANO.

NEUVIÈME ARTICLE (1).

Un homme d'esprit et de goût sait toujours prendre le diapason de la compagnie avec laquelle il se trouve. Il sait se maintenir à la hauteur de sa position ou descendre au niveau du populaire. Il se gardera bien de parler de chimie à de jeunes femmes, de littérature à des paysans, d'archéologie à son tailleur. Pour intéresser, pour plaire aux personnes dont on ne dédaigne point l'approbation, il faut d'abord être compris. Parlez de musique, de danse, de spectacle, de poésie même aux jeunes femmes, elles vous écouteront avec plaisir; faites un cours d'architecture avec votre maçon, entretenez longuement une paysanne de ses vaches, de ses canards, de ses pigeons : l'un et l'autre seront enchantés. Vous éprouverez vous-même une certaine satisfaction ; ces causeries sans but ne sont pas sans charme; elles viennent quelquefois rompre la monotonie d'une promenade, elles font passer le temps un peu plus vite lorsqu'on est au poste pour attendre quelqu'un qui ne se presse pas d'arriver.

Le pianiste, quel que soit son talent, peut réussir à captiver ses auditeurs, à leur plaire, il aura toujours du succès s'il sait

(1) Voyez tom. III, pag. 141.

d'abord juger les personnes qui doivent ensuite juger son habileté. S'il ne les connaît pas déjà, s'il n'a pas des notions exactes sur leur goût, l'exercice qu'ils peuvent avoir de la bonne musique, quelques mots jetés dans la conversation, quelques mesures attaquées sur le clavier, amèneront un aveu plus ou moins décisif, et peut-être une profession de foi. Vous pensiez avoir affaire à des enthousiastes de Mozart? point du tout, les sectateurs de Musard viennent de se trahir, de se révéler. En avant la contredanse, le galop; ajoutez à ce quadrille quelques valses de Strauss, une mazourque s'il le faut, et votre auditoire ravi, transporté, vous adressera les compliments les plus flatteurs. Liszt, Chopin, Thalberg, seraient jaloux de l'effet que vous avez produit.

La sonate en *ut dièse* de Beethoven aurait endormi des amateurs de cette espèce; elle touchera vivement, elle charmera d'autres personnes dignes de l'entendre et de vous applaudir. La fantaisie, l'air varié, présentés à propos, rendront heureuse une assemblée plus frivole. Le pas accéléré de *Semiramide*, le galop de *Gustave*, la mazourque de *la Gipsy*, sont parfois des armes plus sûres pour enlever un succès que les concertos de Hummel et de Field, de Ries et de Kalkbrenner.

A vaincre sans talent on triomphe sans gloire !

Eh ! non, un succès est toujours un succès. L'amour propre est ingénieux, accommodant; ainsi qu'un amant fidèle et tendre, il sait se contenter de peu de chose. Tel qu'une coquette, il accepte les hommages qu'on lui distribue, sans en examiner la valeur.

La politique, oui, la politique, haineuse, inquiète, opiniâtre, bavarde, et qui certes semble n'avoir aucune sympathie pour des accords harmonieux, peut aussi favoriser la réussite d'un pianiste et lui faire prodiguer les bravos, les applaudissements qu'on lui avait épargnés, refusés d'abord. Le concerto, l'air varié, l'ouverture, le quadrille même n'ont pu séduire l'auditoire, occupé qu'il est de régler les intérêts de l'Europe. Il vous écoute d'une oreille complaisante, mais distraite, inattentive. Succès d'estime; *fiasco*, s'il faut nommer les choses par leur nom.

Exécutez à la sourdine, avec un jeu céleste, avec une expression tendre et passionnée, *Charmante Gabrielle ;* attaquez vigoureusement *Vive Henri IV* ou *le Réveil du Peuple :* vous avez touché l'endroit sensible, le trait a frappé juste, l'étincelle a pénétré dans la mine, l'explosion ne se fait point attendre. Prompte comme l'éclair, elle tonne comme un volcan. Tout le monde se lève, s'approche, entoure le pianiste, et s'empresse d'exalter son talent prodigieux. *La Marseillaise, Veillons au salut de l'Empire, le Chant du Départ,* vont inspirer des transports aussi vifs, aussi prompts, en caressant des sympathies de même nature, en éveillant des passions qui sommeillaient.

Si dans une compagnie, au milieu d'une réunion fashionable, on témoigne le désir de vous entendre; si des personnes arrivant chez vous en visiteuses vous adressent la même sollicitation, attendez que la prière soit répétée. La manière affectueuse et pressante dont on exécute ce *da capo* vous fait connaître que l'assistance désire réellement ce qu'elle demande. Une première requête de ce genre n'est souvent qu'un acte de civilité, une formule de politesse, un vœu que l'on jette au vent, prêt à l'emporter bien loin.

Dès que l'auditoire a fait son devoir, en présentant deux fois sa pétition, il faut à l'instant vous placer au clavier. Cette manière d'agir, pleine de franchise et de grâce, prévient admirablement l'assemblée en votre faveur. Vous accordez ce qu'on vous demande, vous le donnez pour ce qu'il vaut; si la critique, embusquée dans un coin du salon, a fait plus d'une observation, remarqué des négligences, des fautes, croyez qu'elle n'osera point les signaler, même en confidence. Vous avez pour vous une trop grande majorité. Le manége de la coquetterie, vingt refus qui finissent pourtant par amener un consentement, exiger enfin qu'on envoie des émissaires de tous les points de la salle pour vous prier à deux genoux, sont des moyens qu'une jolie femme, une virtuose, a la faiblesse d'employer, et dont le succès n'est pas toujours heureux.

Le talent qui se fait supplier avec de telles instances, la virtuose qui ne veut céder qu'à la levée en masse d'un peuple d'adorateurs soumis à ses pieds, doit être un prodige. On attend donc avec impatience les merveilles qui vont éclore sous ses

doigts, les perles qui s'échapperont de son gosier. Justifier les prétentions que tant de coquetterie a pu faire présumer, contenter un auditoire de la sorte prévenu, certes, ce n'est point chose facile. C'est se créer des difficultés qu'il faudra surmonter d'une manière brillante, c'est mettre en avant un rempart que la foudre du talent peut seule renverser. Et si cette foudre n'est qu'un pétard, une fusée innocente et vulgaire, pensez-vous que l'auditoire désappointé va se montrer assez galant pour dissimuler sa mauvaise humeur? Pensez-vous que le souvenir des prières, des bassesses qu'il a prodiguées pour obtenir si peu de chose, ne doit pas tempérer les applaudissements que la politesse lui commande?

Vous êtes venue avec le projet de vous faire entendre, car, enfin, quand on s'est donné la peine d'étudier la musique et de travailler pour acquérir un talent, c'est dans l'intention de le produire au grand jour, et de goûter les douceurs qu'il procure. Vous êtes venue pour charmer, séduire toute une assemblée d'amateurs distingués ou de personnes dont le suffrage peut flatter votre orgueil. Votre plan est arrêté, mais vous prétendez n'accorder cette faveur qu'à des sollicitations pressantes. Vous désirez chanter ou bien jouer du piano, vous seriez bien fâché de ne pas faire l'exhibition brillante et complète de votre talent, et vous n'en persistez pas moins dans le système d'opposition concertée, de profonde coquetterie, d'artifice ingénieux que vous avez adopté. Vous chanterez, vous jouerez de la harpe ou du piano; mais il faudra que l'on vous en prie humblement vingt fois de suite. Vingt fois, pas une de moins. Je vous vois marquer sur votre livret, sur l'album d'ivoire destiné à l'enregistrement des contredanses accordées, je vous vois tracer les chiffres qui forment le total des requêtes, des pressantes déprécations que l'on vous adresse d'une manière bien flattense. Vous en tenez déjà dix-huit; le numéro 19 se fait attendre, il est vrai; il arrive pourtant; mais il vous en faut vingt, vingt, vous l'avez décidé. Vous voilà prête à vous élancer au piano, prête à prendre possession du clavier pour le garder pendant toute la soirée. Vous, si coquette et si rétive, vous voilà, comme l'oiseau sur la branche, au moment de prendre sa volée, dès qu'un galant chevalier vous offrira sa main. Ce galant, si désiré maintenant, ne se présente point,

on cesse de renouveler des vœux tant de fois rebutés. Profitant du dépit que vos caprices ont nécessairement inspiré, une dame se lève, s'empare du piano, chante une romance, et cette bagatelle offerte sans prétention, dite avec un goût parfait, enchante, l'auditoire. La soudaineté, la franchise de cette exhibition, la font accepter avec enthousiasme, avec reconnaissance; la société vient de tirer une vengeance innocente, mais complète, de l'affront que vous lui avez fait. Le mot d'ordre est donné discrètement, il a frappé toutes les oreilles. On ne vous priera plus, et vous serez forcée d'entendre un album tout entier; le tour des petites filles arrivera, non pas le vôtre. Il faudra même que vous applaudissiez toutes les pauvretés musicales dont on vous abreuve à plaisir. Dupe d'un stratagème aussi bien combiné, vous serez peut-être assez prudente à l'avenir pour ne pas exiger ce nombre vingt qui vous a trahi. Dix ou même cinq requêtes suffiront à votre amour-propre.

Les personnes qui prient un musicien de se faire entendre, signent avec lui un acte synallagmatique, acte qui lie également les deux parties lorsque le virtuose se rend à l'invitation. Le musicien s'oblige à jouer, à chanter; mais vous êtes solennellement obligés de l'écouter avec attention, avec intérêt même. La politesse, l'honneur même le commandent. Le musicien vous parle en son langage mélodieux, c'est à vous directement que son discours s'adresse, il serait malhonnête de ne point le suivre dans ses diverses périodes. Oseriez-vous entamer une conversation à droite ou à gauche quand la personne placée vis-à-vis de vous est en train de vous conter une aventure plus ou moins amusante? Ce serait lui faire injure, et vous le savez trop bien pour vous rendre coupable d'un tel méfait. La position du musicien qui cède à vos prières est absolument la même. Si vous portez la moindre atteinte aux clauses du contrat ci-dessus mentionné, si vous oubliez vos engagements au point de jaser, même à voix basse, vous insultez le virtuose, vous le rangez parmi les ménétriers qui s'essoufflent à jouer de leurs instruments dans le vestibule ou le jardin, tandis qu'une joyeuse compagnie banquète dans la salle à manger, et donne un libre cours à ses propos bruyants. Ces ménétriers sont payés largement; ils se dévouent, ils acceptent les conditions proposées et d'avance connues. Le virtuose qui joue devant vous n'est point rémunéré, il n'agit

que d'après la prière que vous lui en avez faite, et dans le seul but de vous plaire. Si vous parlez, si vous ajustez vos rideaux, réglez votre pendule, si vous allez de la chambre au boudoir pendant qu'il s'évertue à vous charmer, c'est que le discours harmonieux ne vous amuse pas du tout, et vous intéresse encore moins. Le musicien alors doit à l'instant même suivre votre exemple, rompre aussi le contrat et se taire, quand même ses mains frapperaient un accord de septième diminuée. Une dissonance est le prix d'un mauvais compliment.

Jouant du violon devant une assemblée nombreuse qui l'en avait instamment prié, Corelli s'aperçut que chacun se remettait à causer en douceur avec ses voisins. Le maître pose son violon, et, discrètement, va s'asseoir dans un coin. Sa retraite est aussitôt signalée, on lui demande pourquoi l'on est si tôt privé de l'entendre. Corelli répond avec une malicieuse bonhomie : C'est que je craignais de troubler, d'interrompre la conversation.

La société reconnaît ses torts, renouvelle ses prières, Corelli reprend son violon, et, cette fois, on l'écoute avec toute l'attention, l'intérêt que devait commander, inspirer un si beau talent.

Les personnes bien élevées observent généralement cette règle de bienséance, et savent écouter les musiciens qu'elles ont prié de jouer. Cependant il est des circonstances où leur civilité prudente se montre en défaut ; elle manque à l'appel alors même qu'elle devrait redoubler de soins.

Une carrossée de visiteurs débarque chez une famille où l'on compte plus d'une musicienne. Après un quart d'heure de causerie, on témoigne le désir d'entendre l'une de ces virtuoses. Elle se met au piano, la voilà galopant sur le clavier, elle est lancée au milieu des gammes et des harpèges ; on l'applaudit, on suit le fil de son discours musical. Cet intérêt, cette attention, anime le zèle de la jeune fille, elle s'abandonne à son inspiration. Le trait du concerto, la variation en octaves, ou toute autre difficulté, est enlevée victorieusement. L'exécutante sort de ce brillant nuage d'harmonie dont son oreille était remplie, offusquée, pour entrer dans un *adagio* bien tendre, un véritable *amoroso*. Ce quasi-silence lui permet de s'apercevoir que le babil des commères a recommencé, que l'assistance est

tout à fait détachée de la musicienne obligée de travailler pour son propre compte. Sa compagnie l'a délaissée, et s'occupe d'objets plus intéressants. La jeune personne achève pourtant le morceau commencé, mais elle le termine avec dépit, avec dégoût. Son petit cœur est vivement blessé du dédain que lui montrent ses auditeurs. Elle se promet bien qu'une autre fois de pareilles demandes seront refusées. Elle se gardera bien de jouer devant qui ce soit, afin de ne plus s'exposer à de semblables impolitesses.

Qui donc a provoqué cet indécent babil? Qui donc a jeté le premier mot, début de cette conversation très-animée et d'autant plus inconvenante? Faut-il vous le dire? C'est la mère, c'est la tante de la virtuose offensée, de la musicienne qu'elles chérissent. Cent fois j'en ai fait l'observation. Les gens de la maison sont toujours prêts à manœuvrer de la sorte. Ils ont pris la coutume de jaser, tandis que leurs pupilles travaillent au piano; ils savent si bien que la conversation ne doit pas les déranger, que la force de l'habitude l'emporte dans les occasions les plus solennelles. Sans penser à mal, ils engagent, ils obligent les visiteurs à faire preuve de l'impolitesse qu'une mère, une sœur, condamneraient hautement, si tout autre s'en était rendu coupable. Avis aux mères, aux tantes, aux sœurs babillardes.

Vous n'osez point jouer devant des étrangers, et pourtant l'égoïsme ne vous conseille pas de réserver pour vous seul un talent qu'il serait bon de produire au moins dans le cercle de vos amis. Vous doutez de votre habileté, vous vous méfiez de votre force; d'ailleurs une invincible timidité..... Apprenez à connaître le peuple qui vous entoure, les oreilles qui peuvent se grouper, se dresser autour de votre clavier, et vous cesserez d'être timide, vous compterez alors sur les succès que je vous promets. Sur un million d'habitants, Paris renferme à peine trois ou quatre mille personnes capables de vous juger, de vous critiquer. Ces amateurs éclairés seront indulgents, les autres vous applaudiront quand même, rien n'est plus facile que de les charmer. Vous voyez que les probabilités sont en votre faveur. Ne craignez rien, attaquez vivement, poursuivez avec une égale confiance, terminez votre dernière cadence avec un brillant éclat, et je vous réponds d'un succès admirable. Surtout n'accrochez pas en route, point de *fermata*, de temps

d'arrêt commandé par un défaut de mémoire, un accord frappé sur les touches voisines, et que votre conscience voudrait réparer ou corriger. Allez toujours, et personne, croyez-moi, ne saura si votre cheval a bronché. Avouer sa faute, c'est la signaler à beaucoup de gens qui se seraient bien gardés de la remarquer.

Sans partager les doutes que vous semblez avoir à l'égard de votre habileté, je prendrai la licence de vous dire que j'ai entendu, que j'ai vu couvrir d'applaudissements les essais informes, pitoyables de plus d'une écolière, chantant faux, barbouillant sur le clavier. L'auditoire, nombreux et fashionable, distribuait ses bravos, ses éloges, avec une candeur, une bonne foi, qui ne permettaient nullement de l'accuser de complaisance et de flatterie.

Comptez sur l'inexpérience de vos auditeurs, sur leur barbarie même, vous vous tromperez bien rarement. Témoin le succès d'enthousiasme, de fureur, de fanatisme que les bouffons musicaux obtiennent chaque jour en chantant des refrains drôlatiques, des chansons dont la prose et la pantomime burlesques sont le charme principal. Un farceur de ce genre est attendu, désiré avec plus d'impatience que le premier ténor de la capitale. Son entrée est accueillie par un long murmure de satisfaction, la joie brille sur tous les visages. On écoutait les virtuoses avec un plaisir qui ressemblait à de la résignation; on se lève, on se presse, on tend l'oreille, le cou, pour ne rien perdre des trésors que le *lustig* musicien va répandre sur le trop heureux auditoire. Son exhibition bouffone est le dénoûment le plus fortuné que puisse avoir un concert; c'est le bouquet scintillant du feu d'artifice : son éclat doit tout éclipser.

Le talent est une belle chose sans doute, mais, pour réussir d'une manière prompte et brillante, il faut seconder le talent par l'adresse, le tact; le savoir faire l'emporte quelquefois sur le savoir. Beaucoup de pianistes habiles n'ont point été d'abord appréciés, parce qu'ils ont manqué de goût, d'expérience dans le choix des morceaux destinés au public, ou parce qu'ils ont omis certaines précautions indépendantes du talent en lui-même. Il est déplorable d'échouer par de tels motifs, mais le blâme a plus de crédit que l'éloge, et, plus une chute est publique, plus il est difficile de s'en relever.

Le choix de la musique, sous ce point de vue, est d'une haute importance. Le succès, l'avenir peut-être d'un virtuose débutant en dépendent également.

Le choix peut être considéré sous trois rapports :

1° Quant à l'exécutant;

2° Quant à l'auditoire;

3° Relativement au lieu même où l'on va se faire entendre.

Par rapport à l'exécutant, le morceau doit être en harmonie avec ses facultés physiques et morales. Tel pianiste remarquable par un toucher brillant, par l'égalité, par l'agilité de ses doigts, enlèvera les difficultés les plus grandes du mécanisme avec autant d'audace que de bonheur, tandis qu'il va se montrer faible dans les passages d'une mélodie expressive et soutenue. Tel autre, au contraire, moins sensible aux effets d'une harmonie travaillée, recherchée, qu'à ceux d'une cantilène simple et candide, excellera dans la partie chantante, et manquera de précision, de verve ou de légèreté dans les traits de bravoure.

Les mêmes morceaux ne peuvent donc convenir à des talents si diversement caractérisés.

Le premier choisira de brillantes fantaisies, des variations vives et légères, des œuvres brodées de fioritures, d'une allure rapide, allègre, où la souplesse et la vélocité de ses mains pourront éclater sans nuire au caractère du morceau. Ainsi les variations sur la *Marche d'Alexandre*, de Moscheles; *le Petit Tambour*, et l'œuvre XIV de Czerny; la fantaisie sur *le Pirate*, de Kalkbrenner; celle sur *le Barbier de Séville*, de Pixis; le rondeau brillant en *si bémol* de J. Herz, les fantaisies de H. Herz sur la romance de *Joseph*, *Ma Fanchette est charmante*, *la Famille Suisse*, *le Siége de Corinthe*, *la Walse de Reissiger*, que les éditeurs ont appelée *La dernière Valse de Weber*, vont ouvrir un champ libre au virtuose pour déployer toute la grâce et la bravoure de son exécution.

Le second devra préférer les compositions d'un style sévère, celles où règne, en général, une mélodie grave, touchante ou passionnée. La sensibilité, la chaleur, la faculté d'exprimer dont il est pourvu se produiront alors sous le jour le plus favorable. Je lui conseillerai de s'emparer du concerto en *ut mineur* de Beethoven, des trios admirables, des sonates pour

piano et violon de ce maître. Il devra choisir le concerto en *la mineur*, la sonate à quatre mains de Hummel, le concerto en *ut dièse* de Ries, le nonnette de Spohr, le *Concert-Stück* de Weber, le quintette de J. Herz, les morceaux d'ensemble d'Onslow, de Bertini; les concertos de Moscheles, de Chopin, le troisième concerto de H. Herz et ses fantaisies sur *Euryanthe*, sur le *Landler viennois*.

Par la même raison, les morceaux où domine une expression pleine d'énergie, un rhythme fortement accentué, un haut degré d'intensité, conviendront à merveille à celui qui a plus de vigueur que de délicatesse dans le toucher, et dont les doigts infatigables soutiennent, sans mollir, un effort prolongé. Je citerai le concerto en *si mineur*, le fameux septuor de Hummel, les fantaisies de Thalberg, celles de Henselt, le second trio de Mayseder; la *Polonaise* en *mi*, *la Fête pastorale*, *les Souvenirs de voyage* de H. Herz.

Les pièces écrites dans un style doux, gracieux, léger, d'une intensité modérée, devront être préférées par le pianiste dont le jeu délicat et plein de finesse, d'élégance, ne s'accorderait point avec les effets, les tours ambitieux des morceaux précédents. Il se prêtera naturellement aux nuances les plus déliées, les plus fugitives. Les femmes surtout devront choisir ce dernier genre de compositions.

Bien que, en général, il n'appartienne qu'à l'artiste du premier ordre, dont le talent s'est développé en tous les sens, d'exceller à la fois dans les genres les plus opposés, ceux des jeunes pianistes en qui la bonne doctrine, jointe à d'heureuses dispositions, aura développé dans une égale proportion la facilité du mécanisme et le sentiment musical, pourront aborder les œuvres où tous les caractères et tous les effets que j'ai désignés se trouvent combinés : le deuxième et le troisième concerto de Field, le premier trio de Mayseder, le trio en *mi* de Hummel, *Non più andrai*, de Ries; *la Dame Blanche*, de J. Herz; *la Norma*, *les Airs russes*, de Thalberg; *le Souvenir d'Irlande*, de Moscheles; *le Rêve*, de Kalkbrenner; le premier et le deuxième concerto de H. Herz, ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume-Tell*, *Zampa*, et tous les morceaux du même style. Ces sortes de compositions offrent plus de variétés, plus de contrastes; elles plaisent généralement, il est vrai, mais

leur parfaite exécution suppose et réclame un talent plus complet et plus mûr.

Entre les personnes qui prennent la musique au sérieux et celles pour qui ses résultats ne sont qu'un délassement passager, une frivole distraction, il est une distance énorme qui doit déterminer le choix du pianiste dans ces deux cas et dans ceux qui s'en rapprochent.

L'instrument enfin doit avoir une sonorité plus ou moins développée, et l'exécutant mettre plus ou moin d'énergie dans l'attaque, selon les proportions du lieu dans lequel il se fait entendre. Dans un salon étroit, un piano trop éclatant, une attaque trop vigoureuse fatigueraient l'oreille et nuiraient à l'effet. Un instrument moelleux, d'un son couvert, un jeu faible et timide ne sauraient remplir une vaste enceinte.

De tous les musiciens, le pianiste est le plus indépendant;

Il marche dans sa force et dans sa liberté.

Sans alliés, il peut faire la guerre. Fille ou garçon, il réunit les deux sexes de la musique : d'une main il tient la mélodie, de l'autre l'accompagnement. Ses créations du moment, ses boutades improvisées vont former un discours, un tableau complet dans toutes ses parties. En tous lieux il est sûr de trouver un clavier prêt à parler sous ses doigts. Il presse, il ralentit la période ou la cantilène; il donne plus de vigueur ou de charme à son expression. Maître absolu, souverain, despote, il ne craint pas qu'un ou plusieurs musiciens, obligés de régler leur marche sur la sienne, élèvent des réclamations ou se révoltent contre la direction bizarre, l'allure extravagante qu'il donne à la pièce qu'ils doivent exécuter ensemble. Le pianiste dit : je veux, et le dit à l'instant même. Le groupe qui forme un quatuor, un quintette, le bataillon qui peuple un orchestre a besoin de se concerter, de délibérer, de faire maintes épreuves, d'accueillir les réclamations du corniste et du clarinettiste, de ceux qui tiennent la partie des violons, des violes, des violoncelles ou des violonards; les trombonistes même ont voix au chapitre, et certes leur voix doit être prise en considération. Ce n'est qu'après avoir tenu ce conseil de guerre sous la tente

et loin des profanes, que la troupe exercée aux manœuvres, instruite par le capitaine dont elle connaît le plan, prévenue à l'égard des vallées qu'il importe d'aborder avec précaution, de la plaine que l'on doit franchir au galop, des lieux marqués pour des haltes, ce n'est qu'après avoir pris toutes ces mesures dictées par une sage prévoyance, que l'armée sonnante et chantante peut se mettre en campagne, et dire à son tour : nous voulons.

Qu'elle aille se promener ensuite autour des remparts de Jéricho, pour les abattre à coups de trombone, à coups d'archet ; qu'elle se poste aux rayons du soleil, sur les champs de la Grèce, afin de voir s'élever une Thèbes nouvelle aux sons mélodieux de ses accords ; qu'elle prenne ses quartiers d'hiver dans une salle immense, où un astre de cristal répand de lumineuses clartés, peu nous importe.

Pour l'exécution d'un duo, d'un trio, d'un quatuor, d'un quintette, d'un sextuor, le pianiste unira son instrument à la famille du violon, dont tous les enfants ont la même physionomie et portent le même nom. On avait à tort appelé *contrebasse* le grand-père de cette famille ; je lui donne le nom de *violonard*, nom plus noble et plus convenable, puisqu'il est caractérisé, qu'il désigne la souche de la filiation. Ce vénérable aïeul dont la voix est si puissante, et qui règle, entraîne l'orchestre par la vigueur mâle de ces vibrations, ne saurait porter un nom féminin. D'ailleurs, le mot *contre basse* manque de précision. Le gros serpent, le trombone des Allemands qui s'allonge sur sa fourchette comme un fusil de rempart, l'ophicléïde, sont de véritables contrebasses, puisqu'ils sonnent contre la basse, au-dessous de la basse chantante, ainsi que le violonard. Il était peu convenable, je dirai même indécent, que ce formidable soutien de l'orchestre, sans lequel toute grande musique d'ensemble est impossible, que ce grand-père des violons ne portât point le nom de sa nombreuse et grande famille ; qu'il n'eût pas un nom qui lui fût propre, et fût confondu avec la foule des tuyaux qui sonnent des grosses notes de remplissage, et ne font entendre leurs voix que quand tout le monde se met à crier.

Violonard, ce mot manquait au vocabulaire musical ; je vais publier une troisième édition de mon *Dictionnaire de*

Musique pour l'enregistrer et lui signer son passe-port, ses lettres de naturalisation.

Le pianiste unira son instrument aux voix sonores et douces, aux timbres argentins, métalliques et flatteurs du hautbois, de la flûte, de la clarinette, du cor, du basson. Tour à tour accompagnateur, récitant, il concertera d'une manière charmante avec de précieux auxiliaires. Mozart, Beethoven, Hummel, Bertini, Lafont. Mayseder, Herz, Auber; etc., ont écrit des œuvres fort remarquables, des pièces d'ensemble d'un grand intérêt. Il serait injuste de ne pas nommer ici Razetti, musicien agréable, qui sans doute aurait produit d'excellentes choses, si la mort ne l'avait point frappé si tôt. Ses trios pour piano, violon et violoncelle ont joui d'une vogue prodigieuse. Quel est le pianiste, âgé de cinquante ans, qui n'a pas exécuté cent fois le trio en *fa* de Razetti?

Le pianiste appellera tout l'orchestre à son secours, il donnera ce brillant cortége aux tendres mélodies, aux traits véhéments et fougueux de son concerto. Mais alors, il faudra nécessairement qu'il règle son allure sur la marche de ses compagnons de voyage, qu'il dise ses traits en mesure à peu près rigoureuse, afin que les accords de l'accompagnement sonnent aux bons endroits, frappent d'aplomb sous les groupes agiles du clavier; il lui sera permis de ralentir le mouvement de quelques mélodies afin d'en varier l'expression, afin de leur donner plus de charme et de mélancolie. Mais les écarts de la fantaisie, les boutades irrégulières et désordonnées du caprice, jetteraient le trouble dans un ensemble dont l'observation de la mesure peut seule assurer le bon effet. C'est un morceau concertant, il faut donc que les musiciens qui l'exécutent se concertent, s'unissent d'intention, n'aient qu'une volonté : celle de l'auteur.

Le pianiste accompagnera les chanteurs. Ce lot, moins brillant, il est vrai, n'est pas sans agréments et peut donner à l'exécutant les moyens de se distinguer. Beaucoup de virtuoses dont on applaudit la fougue et l'agilité dans le concerto, sont de médiocres, de mauvais accompagnateurs. Ils veulent captiver l'attention de l'auditoire, se faire applaudir, et cette ambition est nuisible au chanteur. L'accompagnement couvre la voix, s'il a trop d'énergie; il la contrarie quand elle presse ou ralentit le mouvement. Chacun fait bande à part, bat sa

marche de son côté ; plus d'ensemble, d'expression, d'harmonie. Attaquez vivement les préludes, donnez un grand éclat aux ritournelles ambitieuses, faites sonner les traits qui se mêlent aux phrases du récitatif obligé. Votre talent de pianiste peut se signaler dans ces parties dont l'exécution était confiée à l'orchestre. — Mais sachez vous soumettre à la voix dès qu'elle a saisi le motif. Ne donnez que le son nécessaire pour la soutenir. Faites sentir les nuances de *forte* placées sur certains temps, et laissez ensuite la voix à découvert afin qu'elle se déploye avec tout son charme. Le chanteur serait réduit à crier pour dominer votre accompagnement brutal, incommode.

Suivez le virtuose dans toutes les altérations qu'il croit devoir faire au mouvement; obéissez à ses caprices, tant pis pour lui s'il se livre à d'extravagantes fantaisies ; cela ne vous regarde pas. Le cavalier s'est bientôt fait connaître au coursier qui galope sous lui. Vingt mesures d'harmonie placées adroitement sous le chant auront révélé votre habileté, votre intelligence, au chanteur. Il vous aura donné toute sa confiance, il marchera d'un pas ferme et sûr, dès qu'il saura que vous ne l'abandonnerez point en chemin. Il peut compter sur vous au moment du danger.

Pianiste médiocre, votre modestie vous avait peut-être fait sortir des rangs. Vous aviez donné votre démission en renonçant à vous faire entendre. Le talent d'accompagnateur va vous placer très-honorablement parmi les virtuoses, vous serez applaudi, recherché, fêté. Vous allez devenir l'homme utile, indispensable de toute réunion musicale.

La musique d'ensemble, le simple duo même, ne sauraient être convenablement exécutés à la première vue. Les grands talents ne procèdent point sans avoir recours à l'épreuve indispensable des répétitions. Chacun est sûr de bien dire sa partie, mais il ne sait point comment son partner la dira. Il est important de régler les temps d'arrêt, les nuances d'expression, les points d'orgue; de convenir des lieux où l'on fera vibrer certaines notes, où d'autres sons devront être diminués, éteints par gradation. — Ici je prendrai patience, là vous aurez l'extrême bonté de m'attendre. J'ai l'habitude, et je m'en suis toujours très-bien trouvé, de faire ici deux longues appogia-

tures ; vous les soutiendrez à la sixte, l'effet en est excellent. Exécutons un double trille sur cette tenue.

Je ne puis détailler ici tous les pactes que font les chanteurs et les instrumentistes avant de livrer au public un morceau d'ensemble. Les répétitions gravent dans la mémoire toutes ces conventions diverses ; et l'auditoire applaudit le duo, le trio, le sextuor, exécutés d'une manière aussi juste qu'intelligente.

Accompagner sur la grande partition, réduire à l'instant même pour le clavier, rassembler sous ses doigts les dessins épars sur ce tableau tracé pour les cent voix de l'orchestre, les grouper de manière que les harpéges des violons, les récits des clarinettes et des hautbois, les appels des cors, forment un tout complet sans cesse réglé, soutenu par les bonnes notes de basse, est une œuvre d'artiste, de musicien consommé. L'harmoniste exercé peut seul triompher en pareille circonstance. Lire dix, quinze, vingt portées à la fois, avoir un œil sur les cors, les trompettes, les clarinettes, transposer leurs parties avec la rapidité de la pensée, tandis que l'autre œil saisi les dessins des violons, aller chercher les flûtes en tête de la page, surveiller les cuivres placés au milieu, sans perdre de vue le quatuor, le quintette de l'archet qui figure en dessous du chant vocal, est une opération de l'esprit trop compliquée et trop soudaine pour qu'elle puisse toujours avoir lieu d'une manière parfaitement exacte. On suppose, on devine bien des choses, on ne se trompe point, on frappe juste. Mais l'harmoniste seul peut deviner ces mystères qui se dérobent à l'œil dans sa course trop précipitée.

La lecture des grandes partitions est un heureux prélude pour arriver à la connaissance des artifices de l'harmonie. Après s'être familiarisé avec ce travail, ces études du plus haut intérêt, l'excellent musicien réussit à traduire en accompagnement régulier de piano le dessin réduit des images que son œil a saisies au passage. Accompagner à la première vue sur la grande partition semble le dernier période, le point culminant de l'intelligence, de l'habileté du musicien. Ces difficultés, effrayantes pour beaucoup d'amateurs, sont encore surpassées par un travail dont le résultat échappe au raisonnement. Cette opération qui tient du prodige, c'est de transposer d'un ton, d'une tierce, le morceau que la grande partition, avec tous ses

détails, présente sous des aspects qui diffèrent, la plupart en sens inverse, de ce que vous lisez. C'est ici que l'harmoniste aura besoin de toute son expérience, et du don de prophétie, pour deviner tout ce qui doit nécessairement échapper à ses yeux, aux rectifications que l'esprit n'a pas le temps de faire.

Les accompagnateurs, chefs du chant, attachés à nos théâtres lyriques, exécutent à merveille ce genre de transposition, le plus difficile de tous.

J'ai souvent été mis à de rudes épreuves par Choron et sa troupe chantante. Ce maître amenait l'élite de ses jeunes disciples chez M. Bertin; on y faisait de la musique tous les samedis, et c'est moi qui tenais le piano. C'était en 1822; Duprez, Wartel, Boulanger, Molinier, etc., se trouvaient dans l'âge critique de la mue. Leurs voix changeaient de diapason toutes les semaines, il fallait trouver le ton le plus convenable et s'y maintenir pour les accompagner. Ce n'était plus une transposition d'un ton, d'un demi-ton, comme cela se rencontre presque toujours; il fallait sauter d'une quarte, d'une tierce, d'une quinte, afin de trouver le degré convenable à chacun de ces virtuoses en herbe.

Les amateurs peuvent fort bien suivre le cours de leurs exercices, et ne pas chercher à vaincre ces difficultés. Les éditeurs ont pris soin de leur donner des partitions où l'accompagnement est réduit pour le clavier. Tous les opéras sont maintenant publiés de cette manière. Les messes, les motets, les solfèges, portent leur accompagnement de piano, tout arrangé, tout prêt à sonner sous les doigts les moins exercés. Les anciennes partitions même n'ont point échappé à l'industrieuse prévoyance des arrangeurs. Les plus beaux morceaux de Gluck, de Piccini, de Sacchini, de Grétry, de Dalayrac, ceux que l'on peut exécuter encore avec succès dans les salons, ont paru disposés de cette manière. Cinq recueils, ayant pour titre *le Gluck des Concerts*, *le Piccini des Concerts*, etc., présentent aux chanteurs tout ce qu'ils pourraient demander aux cent partitions de ces maîtres. Ce précieux répertoire figure dans toutes les bibliothèques.

Un très-jeune pianiste, un enfant, précédé par une brillante renommée, vient présenter son hommage au célèbre Clementi. Ce maître l'accueille avec bonté, l'engage à se mettre au piano.

L'enfant prélude, et le professeur applaudit la bonne conduite de l'harmonie, les traits ingénieux et bien exécutés de l'improvisation.

— Veuillez me faire entendre maintenant un morceau capital de quelque auteur en réputation, lui dit Clementi.

— Je n'ai point apporté de musique, et ne sais rien par cœur.

— Je puis vous en fournir de toute neuve, mais vous ne la connaîtrez pas.

— Qu'importe, je ferai connaissance avec elle.

— Je vous préviens que c'est la pièce la plus difficile que l'on ait encore écrite pour le clavier.

— Elle ne sera pas plus difficile que vous n'êtes indulgent. Un maître sait pardonner bien des fautes à un jeune disciple.

Clementi posa alors sur le pupitre sa fameuse sonate en *ut* qu'il venait d'achever, sonate dans laquelle ce maître a prodigué les traits ou octaves plaquées par l'une ou l'autre main, par toutes les deux à la fois. On sait qu'elle était l'adresse de Clementi pour l'exécution de ces passages, il les rendait avec une agilité, un aplomb, une clarté qui tenaient du prodige. C'était la spécialité d'un homme dont le talent était universel. Il avait écrit cette pièce dans le ton d'*ut* afin de rendre l'exécution de ces milliers d'octaves parallèles et rapides moins scabreuse.

L'enfant attaque à l'instant la sonate, il débute avec autant d'énergie que de prestesse; et, sans profiter des bénéfices du ton qui devait aplanir presque tous les obstacles, il attaque la sonate dans le ton formidable d'*ut dièse*, portant sept dièses à la clef sans compter les doubles dièses voltigeurs. Les pianistes sauront apprécier les difficultés immenses que le jeune virtuose se créait de gaieté de cœur, en s'élançant tête baissée au milieu de cette forêt d'octaves. Il poursuit bravement sa carrière, arrive triomphant à sa dernière cadence, après avoir surmonté d'une main légère et savante des obstacles et traversé des écueils dont les périls font dresser les cheveux à la tête.

Clementi, dans l'excès de son admiration, enlève le petit musicien, le prend dans ses bras, le baise avec transport, et lui dit :

— Tu es le diable, si tu n'es Mozart.

L'enfant répond en riant :

— Je ne suis point le diable.

Ce fait est connu d'un grand nombre de pianistes, qui se plaisent à le rapporter. Je l'enregistre ici, bien que je n'y croie point. Ces doutes ne me sont point inspirés par l'habileté du jeune Mozart, que Dieu m'en préserve ! mais je suis l'homme des dates, j'ai la manie de consulter le calendrier pour bien classer les actions des musiciens et les faits historiques. Il faut que je présente Mozart dans sa tendre jeunesse ; que je le montre enfant de neuf à dix ans, pour laisser à ses prouesses tout le merveilleux qui les entoure. Cela se passait donc en 1765 ou 1766. Or, Clementi, né en 1746, n'était alors âgé que de dix-neuf ou vingt ans. Le talent de ce maître était-il assez mûr, assez exercé pour avoir produit une de ses plus belles sonates, celle du moins qui fit l'explosion la plus éclatante, une révolution dans l'empire musical? C'est possible. Il m'est cependant permis d'en douter. M. Zeuner, élève favori de Clementi, contemporain de Mozart, partage mon opinion sur ce sujet.

Clementi vint à Paris en 1818, Zimmermann lui fit entendre un enfant prodigieux, Félix Petit. Il était tout simple qu'il lui fît jouer de la musique de ce patriarche illustre des clavecinistes. La sonate en *ut* de Clementi, la première de l'œuvre XXXV, est mise sur le pupitre ; sonate en *ut*, écrite comme l'autre en ce ton sans accident, afin de favoriser l'exécution des traits en octaves, beaucoup moins nombreux dans celle-ci, mais plus difficiles en ce que la main droite doit faire sonner la tierce intermédiaire qui figure entre les octaves.

Félix Petit attaque vivement la sonate en *ut dièse*, et la dévore sans laisser remarquer la moindre gêne, la moindre imperfection. C'était faire beaucoup plus que Mozart ; les huit premières mesures de la sonate, œuvre XXXV, présentaient plus de difficultés que toute la pièce dite par Mozart. L'obligation de faire sonner les tierces et les octaves en même temps, d'une seule main, sans ralentir le mouvement, rendait cette transposition diabolique.

— Jeune homme, s'écria le maître stupéfait, vous avez étonné Clementi ! vous avez frappé d'admiration un pianiste

qui, depuis soixante ans, a vu, entendu tout ce que son art a produit de plus merveilleux.

Certes, si Mozart s'était signalé devant Clementi par une semblable prouesse, le maître italien ne l'eût point oublié, surtout en pareille circonstance. Si le trait attribué à Mozart, et dont il était bien capable, était vrai, Clementi l'aurait rappelé. Clementi n'eût pas manqué d'ajouter : Vous avez surpassé Mozart.

Zimmermann avait formé cet élève à la transposition en lui faisant exécuter les vingt-quatres fugues de Bach dans les douze tons de la gamme. Deux ans de travail avaient exercé Félix Petit au point qu'il obéissait au commandement, et jouait soudain en *sol bémol*, comme en *ut dièse*, la fugue qu'on lui désignait. Quand on a vu s'escrimer un pareil foudre de guerre; quand on l'a vu travailler le clavier, et que l'on a recueilli ses résultats avec une oreille attentive; quand on a bâyé devant un semblable prodige, ainsi que je l'ai fait, on doit s'arrêter; la plume s'échappe de la main : on ne peut plus rien dire, plus rien écrire sur la transposition.

Figurez-vous ce que devient une fugue en *la mineur*, avec toutes les combinaisons d'harmonie d'un tel mode, quand vous vous permettez de la dire en *la bémol mineur*. Y penser seulement donne le frisson, la fièvre tierce, quarte ou quinte.

Félix Petit est mort jeune. Il a laissé de grands souvenirs parmi ses contemporains; mais aucune production de sa tête, de ses doigts, ne vient aujourd'hui témoigner de son talent.

Des clavecins, des pianos à claviers mobiles, allant de droite à gauche, de gauche à droite, sous les cordes, pour baisser, pour élever d'un demi-ton, d'une tierce, les sons demandés aux touches correspondantes; des instruments produisant la transposition par un moyen mécanique, ont été construits à plusieurs époques. Comme la suppression des cinq clefs dans la notation de la musique, et toutes les choses proposées, imaginées pour venir en aide aux croque-notes, les pianos transpositeurs ont été repoussés par les véritables musiciens.

Il est bien rare qu'un pianiste inhabile, qu'une joueuse de contre-danses, aient l'oreille assez exercée, assez subtile, pour sentir la juste proportion des gammes entre elles, et le caractère de chaque ton. Ce pianiste pose les mains sur un clavier

transpositeur, il touche l'accord parfait d'*ut*, l'instrument fait sonner celui de *si bémol*, peu lui importe. Son attention n'est portée que sur le clavier, il ne le perdra pas de vue, dans la crainte de se tromper. Que les résultats obtenus donnent les sons de telle ou telle gamme, c'est pour lui très-indifférent. Il poursuivra le cours de sa période, il jouera tout un morceau de longue haleine sans s'inquiéter des bémols qui frappent son oreille, tandis que ses doigts attaquent les touches de la gamme d'*ut naturel*.

Cette contradiction, ce désaccord de l'oreille avec la main, vont tourmenter l'excellent musicien au point de l'arrêter au milieu de sa première phrase. Il va donner un tour de clef pour faire rentrer le clavier à sa position ordinaire et naturelle. Il aimera beaucoup mieux transposer lui-même que d'avoir recours à la mécanique. Son oreille entendra du moins les sons qui correspondent aux touches. Il ne sera plus tenté de déranger sa main posée sur la gamme d'*ut*, pour aller pincer des bémols qu'il entend.

Un pianiste qui sait transposer est très-recherché par les chanteurs dont les voix ne possèdent point les cordes les plus élevées. Je conseille aux jeunes amateurs de s'exercer à la transposition en étudiant l'accompagnement de quelques romances qu'ils joueront un ton plus bas qu'il n'est écrit. Rien de plus facile : ces accompagnements sont si simples, que plusieurs pourraient être exécutés par un singe ou par un caniche. Une demoiselle qui tiendrait sous sa main les romances à la mode transposées, et s'offrirait pour favoriser impromptu les chanteurs que l'élévation du ton effraye, serait accueillie avec transport et considérée comme une virtuose de grand mérite dans beaucoup de réunions musicales.

Le chanteur qui s'accompagne lui-même sur le piano est dans une position défavorable au développement de sa voix. Cependant, s'il veut se faire entendre, et qu'un pianiste exercé ne vienne pas lui prêter un secours précieux, il faut bien qu'il se décide à se mettre au clavier. Le chanteur néglige ordinairement la partie confiée à ses mains. Il tient à faire briller sa voix, il va se borner à plaquer des accords; les traits de symphonie, préludes ou ritournelles, seront sacrifiés sans pitié; le morceau ne présentera de l'intérêt que quand la

voix sera bien laucée et tiendra le fil du discours musical.

Cette négligence, que bien des chanteurs affectent, n'est point causée par le mépris qu'ils professent à l'égard de l'accompagnement, mais bien par l'impuissance dans laquelle ils se trouvent d'exécuter avec les mains deux parties concertantes, en même temps qu'une troisième que la voix fait entendre. Le pianiste a travaillé longtemps pour donner à chacune de ses mains une parfaite indépendance. C'est une chose plus difficile qu'on ne pense que de forcer la main gauche à prendre, à conserver une allure tout à fait différente de la marche que tient la droite; de faire articuler des triolets à la première, tandis que la seconde procède par quatre et huit. Les deux mains sont naturellement portées à s'imiter; une même volonté les dirige; il faut vaincre cette attraction, il faut pour ainsi dire donner à chaque main une âme différente; il faut qu'elles agissent comme si les deux parties écrites pour le clavier étaient exécutées par deux virtuoses sonnant ensemble du violon et du violoncelle, de la clarinette et du basson.

Sur ces deux parties, souvent très-compliquées, s'il s'agit d'un fragment dramatique, vous faites arriver un troisième dessin tenu par la voix; la difficulté s'accroît dans une progression immense. Si le chanteur s'attache à l'accompagnement et le dit avec une fidélité scrupuleuse, il attaquera faiblement les traits que la voix pose sur les endroits où les mains ont une occupation trop sérieuse. S'il donne la préférence au dessin vocal, les figures de l'orchestre que le clavier doit reproduire s'effaceront, pour ne fournir qu'un bruissement harmonieux. Dans cette mer d'incertitudes, au milieu de cette perplexité qui tourmente le chanteur peu familier avec les difficultés du piano, l'accompagnement est toujours la victime immolée pour le salut de la cavatine.

Un pianiste habile et chanteur distingué sait fort bien gouverner ces trois dessins : il fait parler en même temps son gosier et ses deux mains. Chacun de ces trois organes tient un discours différent; peu importe comme il a su les rendre indépendants; ils manœuvrent chacun de son côté, pour se réunir dans un ensemble harmonieux et plein de contrastes du plus grand intérêt.

Paër, Rossini se sont fait admirer par les résultats charmants

de cette triple alliance. Meyerbeer, Donizetti, Auber, Halevi, bien que leurs voix ne sonnent guère, ne sont pas moins dignes d'être signalés. Je pourrais citer une infinité de maîtres qui possèdent cette faculté précieuse, mais il me faudrait presque toujours les choisir parmi les compositeurs. Les chanteurs du sexe masculin ne brillent pas sous ce rapport. Les cantatrices au contraire, se montrent avec honneur sur les rangs. Mme Malibran et sa digne sœur, Pauline Garcia, Mme Dabadie, Damoreau, ont chanté, chantent un air, un duo avec toute la puissance d'organe et d'expression qu'il réclame, et leurs mains légères font couler, murmurer le ruisseau de l'accompagnement sous le dessin vocal avec une merveilleuse fidélité. Cet auxiliaire obligé fût-il un concerto, croyez qu'il défilera sans que l'oreille en perde une seule note.

Paër a souvent étonné son auditoire par un tour de force, exemple déchirant, il est vrai, mais bien remarquable de cette triple indépendance. Il chantait une cavatine en *la;* sa main droite l'accompagnait en *fa*, tandis que la gauche exécutait la basse en *ré bémol.* Tous les dessins de l'harmonie étaient fidèlement suivis, et la voix ferme sur la note arrivait à sa dernière cadence pure de toute alliance avec l'effroyable charivari du clavier.

Paër régalait encore ses amis d'une scène dialoguée dont il représentait les deux personnages. La pantomime, le discours parlé marchaient avec la symphonie. Un fermier arrive chez son propriétaire et vient lui porter le revenu des terres qu'il tient à loyer. Salutations de part et d'autre. Le fermier se plaint du malheur des temps et demande une diminution; le propriétaire la refuse. On dispute, chacun donne ses raisons. Le fermier a marié sa fille, il n'a pas assez d'argent et ne peut donner qu'un à-compte. Le maître se laisse toucher; il accorde l'indemnité réclamée, et consent à ne recevoir qu'une part de ce qui lui est dû. L'argent est compté sur le bureau, le propriétaire s'en empare, et le fait tomber dans le tiroir de sa caisse.

La musique suivait tous les détails de cette scène mimée et parlée, elle les exprimait d'une manière si naturelle et si pittoresque parfois, que l'on applaudissait à la vérité du tableau dont on suivait les contours de l'œil et de l'oreille. Le pouce et l'index de la main droite comptaient les écus en glissant de la

petite touche sur la grande qui la suit, exécutant ainsi de rapides appogiatures. Les deux mains, partant des deux extrémités du clavier, se rapprochaient pour ramasser le tas de pièces, pour le faire tomber dans le tiroir. La pluie, les vents, la grêle, la noce de la fille, tout cela fournissait des traits de symphonie parfaitement rendus et d'une piquante variété.

Beaucoup d'élèves pianistes charment l'ennui de leurs exercices sur les gammes en lisant un roman, un volume d'histoire ou de poésie. Les doigts galopent sur le clavier, tandis que les yeux suivent les lignes du livre posé sur le pupitre. L'exercice des gammes n'occupe point l'esprit, c'est une œuvre mécanique qui va son train et ne dérange pas l'attention portée sur le livre qui vous intéresse. Mais essayez de tenir une conversation animée, de répondre à propos à votre interlocuteur, de lancer un mot, de dire plusieurs phrases en même temps que vous jouerez un concerto, des variations, une fantaisie; la conversation et le travail des doigts ne s'accorderont point, l'une ou l'autre resteront en chemin. Ce n'est qu'après des essais multipliés que vous parviendrez à les faire marcher ensemble sans accrocs, sans encombre.

Par une belle nuit d'été, les Champs-Élysées offraient l'aspect le plus agréable. La société était brillante et nombreuse. Le jardin impérial des Tuileries venait d'être fermé, les promeneurs avaient fait une pointe vers l'Étoile avant d'opérer leur retraite : ils étaient venus compléter leur soirée dans un bocage plus vaste et moins touffu. Les musiciens ambulants voltigeaient de groupe en groupe et réclamaient, en sons discordants, un tribut qu'on livrait à l'importunité bien plus souvent qu'il n'était accordé au mérite. Un virtuose de l'ancien régime, vénérable débris de la musique du temps de Rameau, vieux serviteur que la faim avait chassé de sa tannière, était venu se camper avec son épinette sur le bord d'une allée. Aveugle, il ne pouvait aller au-devant des promeneurs et les relancer au gîte qu'ils occupaient sur leurs chaises. Assis devant son clavier, il jouait *les Sauvages, la Camargo,* la chaconne de Floquet, celle de Berton; peut-être abordait-il la fameuse sonate d'Honaver et les concertos de Schobert et de Koseluch? Deux lampions de suif flambaient, fumaient aux deux coins extérieurs du piano. Ces puantes cassolettes ser-

vaient de luminaire à ce concert en plein vent, et permettaient aux passants de voir une sébile posée sur la table de l'instrument, sébile encore veuve de pièces blanches et sur laquelle quelques gros sous avaient été déposés.

Inattentive, distraite, légère, insouciante, la foule des promeneurs passait devant le virtuose et ne lui accordait pas seulement un regard de pitié. Trois artistes d'un talent éprouvé, reconnu, trois artistes dont le mérite et la physionomie étaient également signalés à ce peuple fashionable, M. et Mme Elleviou, M. Pradher, cheminaient avec la foule; ils n'y étaient point confondus : presque tous les avaient remarqués.

Arrivés devant le piano concertant sous la feuillée, ils s'arrêtèrent, frappés d'abord de la singularité du fait. La noble figure du claveciniste vétéran leur inspire le plus vif intérêt. C'est un professeur que l'âge et ses infirmités ont privé de ses moyens d'existence. C'est un organiste que la révolution a dépossédé. C'est un artiste qui peut-être a signalé plus d'une fois son talent au concert spirituel. Toutes ces idées et d'autres encore se présentent à la pensée du trio de virtuoses ; sur-le-champ et par une soudaineté qui fait honneur aux trois célèbres promeneurs, trois bourses sont déliées, et trois pièces de cinq francs tombent en retentissant sur l'assiette.

— Il ne faut pas lui demander quel est son nom, son rang, son pays et ses dieux? dit Pradher en déposant son offrande.

Mme Elleviou, qui se rappelait fort bien les chants d'Antigone, réplique à l'instant :

> Il est homme, il est malheureux,
> C'est vous en dire assez, le reste est inutile.

Elleviou n'est pas moins prompt à la riposte, et, s'adressant au vieillard, il lui dit :

> Du malheur, auguste victime,
> Mettez un terme à vos regrets.

La foule, qui d'abord n'avait suivi des yeux nos trois artistes que par un motif de curiosité, s'arrête quand ils s'arrêtent.

Elle se presse autour de l'épinette ; le bruit des pièces tombant dans le plat, leur brillant reflet au milieu des gros sous, les mains qui viennent d'offrir ce tribut au musicien vétéran, tout cela fait une vive impression sur des spectateurs qui se reprochent déjà leur coupable indifférence. Un intérêt dramatique s'empare de l'assemblée.

Le vieillard se lève pour remercier ses bienfaiteurs. Le tabouret est vide, Pradher s'en empare, et prélude en jouant la ritournelle de la romance de *Joseph*. Elleviou répond à cet appel ; il chante un petit air de Méhul, qu'il avait rendu populaire, il le dit avec cette voix douce, pleine, sonore, cet accent du cœur, cette noble sensibilité qu'il avait déployés tant de fois sur le théâtre au grand contentement du public parisien. Mme Elleviou prend la sébile et la présente à l'assemblée avec une grâce charmante. La jolie quêteuse reçoit ce que les musiciens sollicitent, obtiennent. Elle concerte avec eux, en faisant la recette. D'autres morceaux, d'autres romances, complètent cette soirée musicale si bien remplie, et que de nobles sentiments venaient de faire improviser.

Je ne tenterai point de peindre l'enthousiasme, le ravissement de l'auditoire qu'un heureux hasard rendit témoin de cette bonne action. Il est inutile d'ajouter que toutes les mains versèrent leur tribut. La sébile fut bientôt pleine, comble ; la table de l'épinette, les chapeaux d'Elleviou, de Pradher, le sac même de la quêteuse suffirent à peine pour recevoir les preuves de la générosité de l'assemblée.

Le Concert aux Champs-Élysées, tel est le titre d'un vaudeville qui parut huit jours après sur le théâtre de la rue de Chartres. La pièce eut autant de succès que l'improvisation de nos virtuoses.

CASTIL-BLAZE.

LÉGENDES

ET

TRADITIONS DU TYROL.

Le Tyrol est un point de transition entre le Nord et le Midi; l'esprit des habitants est singulier, il participe de deux natures et de deux influences différentes; il est à la fois aventureux et réfléchi, italien et allemand. Les Tyroliens sentent vivement et profondément, ils sont donc poëtes; et, si chaque village n'a plus son barde comme autrefois, on rencontre encore, en parcourant les montagnes entre lesquelles serpentent l'Inn et l'Adige, de ces faciles improvisateurs qui chantent d'un ton de complainte, sur des airs monotones, leurs travaux, leurs plaisirs et les exploits de leurs pères. Leur verve vient-elle à tarir, ils consultent leur mémoire et récitent, avec une solennité plaisante, de naïfs fabliaux, de bizarres légendes et de fantastiques traditions. Quand je parcourus les districts méridionaux du Tyrol, j'avais pour guide un de ces rustiques troubadours, originaire du Grodener Thal, et colporteur de son métier; cet homme était le type le plus parfait du Tyrolien complexe et de la race italo-germanique, il avait fait, comme volontaire, la campagne de 1809, et s'était trouvé aux combats de Sterzing et du mont Isel; il connaissait l'histoire de son pays, mais surtout l'histoire traditionnelle et poétique. Il n'était

pas de château au bord du chemin, de vieux murs pendants sur l'abîme dont il ne connût l'origine et sur lesquelles il n'eût à raconter quelque tradition merveilleuse; je me gardais bien de le contredire et d'élever le moindre doute sur la réalité de ses récits; aussi, ne tarissait-il pas. Parfois ses narrations étaient si étranges, que je le soupçonnais fort de se laisser aller à sa fertile imagination, et d'inventer pour ne pas rester court; plus tard, lorsque je fus à même de contrôler ses récits et d'établir une sorte de comparaison critique entre les traditions orales que j'avais recueillies de sa bouche, et ces mêmes traditions rapportées par les chroniqueurs et les poëtes, j'acquis sur-le-champ la certitude que mon colporteur du Grodener Thal, loin d'avoir rien imaginé, n'avait été que l'écho fidèle du passé.

Ces légendes et ces traditions, qu'il faut soigneusement distinguer des chants populaires et de la poésie écrite, sont fort variées, il y en a d'héroïques, d'historiques, de religieuses et de fantastiques; il en est de propres à chaque classe de la nation, à chaque condition et à chaque état. Nous choisirons de préférence celles qui font connaître la tournure de l'esprit du peuple, la bizarre tendance de son imagination, et qui jettent en même temps de vives lumières sur ses goûts et ses habitudes physiques et morales.

Mon compagnon, dans sa jeunesse, avait aimé la chasse de passion, il avait passé bien des jours sur les pentes alpestres du Clockner ou du mont Cristallo, à la poursuite du chamois ou du bouquetin. Par moments, lorsqu'il voyait briller à l'horizon comme des dents d'argent les cimes neigeuses qui dominent le Puster Thal et la vallée de Grodener, son œil lançait des lueurs singulières, et il sentait un ardent désir de jeter son ballot sur le chemin, et de s'élancer au milieu de ces rochers une carabine sur l'épaule. — C'est comme le vin, me disait-il; quand une fois on en a bu, on veut toujours en boire; mais l'ivresse de la chasse est bien autre chose que l'ivresse du vin, et, si l'on s'est laissé aller un seul jour à cette passion, elle vous possède comme le démon possède ceux qui se donnent à lui; pour la satisfaire, il n'est rien qu'on ne fasse : on oublie le danger, on brave la mort, on brave même la colère et les menaces des esprits sauvages de la montagne. A ce propos, et

comme pièce à l'appui, il me faisait de nombreux récits dont je ne citerai qu'un seul échantillon, qui caractérise à la fois la passion du peuple pour la chasse et sa superstitieuses crédulité.

Un chasseur de Saint-Rupert, au pied du Clokner, poursuivant un jour un troupeau de chamois, au delà du petit lac de Dorfer, arriva à l'entrée de la longue vallée de neiges qui sépare le Clokner du Kasteinberg. Tous les chamois de la montagne semblaient s'être réfugiés dans ce vallon, car leurs bandes étaient si nombreuses, que ses pentes couvertes de neiges paraissaient noires comme l'ébène. Le chasseur avait choisi celui des chamois à portée, qui lui paraissait le plus fort et le plus gras, et, appuyant son arme sur la fourche, il allait l'abattre quand tout à coup un nain, horriblement laid et portant le costume des bergers, se présenta devant lui :

— Ah! c'est donc toi, lui dit-il d'une voix terrible, qui chaque jour tues quelque bête de mon troupeau? je suis aise te t'avoir rencontré et de pouvoir me venger d'un seul coup de tout le tort que tu m'as fait.

Le nain en disant ces mots, avait ramassé un quartier de rocher, et, comme sa force était surnaturelle, quoique ce rocher fût plus gros que lui, il allait s'en servir pour écraser le malheureux chasseur; mais celui-ci, ne perdant pas courage et sentant bien toutefois qu'il fallait céder, pria le nain de lui pardonner :

— Je ne savais pas, lui dit-il, que ces chamois vous appartinssent; si je l'avais su, jamais je n'aurais voulu en tuer un seul.

— C'est bien je te crois, mais que jamais je ne te retrouve armé d'une carabine dans ces montagnes!

— Je fais le serment de n'y jamais revenir.

— Je veux bien croire à ta parole, je te promets même, si tu y restes fidèle, de pourvoir à ta nourriture et à celle de ta famille; tous les sept jours, au lever du soleil, tu trouveras un chamois fraîchement tué pendu à la porte de ta chaumière; mais, si tu oublies le serment que tu viens de faire, prends garde de jamais me rencontrer.

En achevant ces mots, le nain disparut derrière un rocher, et le chasseur retourna tout joyeux à sa chaumière; il venait d'échapper à un grand danger, et désormais la subsistance de

sa famille était assurée. En effet, dès le lendemain, il trouva pendu, à la porte de son chalet, un chamois plus gras qu'aucun de ceux qu'il avait jamais tués. Sa joie fut grande, il le dépouilla sur-le-champ, et lui et sa famille s'en nourrirent toute la semaine. A sept jours de là, nouveau chamois; mais cette fois, la joie du chasseur fut moins vive; l'ennui commençait à le gagner, et il regardait en soupirant sa carabine pendue à la muraille. Cependant le nain était fidèle à sa parole, et tous les sept jours, pendant deux mois, le montagnard trouva à sa porte le chamois fraîchement tué. Mais les semaines qui se succédaient dans l'oisiveté fatiguaient le chasseur; il avait perdu la gaieté, le sommeil, l'appétit; cette chaire grasse, qui abondait dans sa maison, il la jetait à ses chiens, et, tandis que les autres montagnards enviaient son bonheur: il se trouvait, lui, le plus malheureux des hommes.

A la fin, n'y pouvant plus tenir, et trouvant honteux de se laisser ainsi apporter sa nourriture comme à un malade ou à un enfant, un beau jour le chasseur décrocha sa carabine, et, prenant de la poudre et des balles, il se hasarda avec précaution dans les montagnes du voisinage. Il se promettait bien de ne jamais s'aventurer sur les cimes voisines du Clokner et du Kasteinberg; mais un chasseur est-il jamais le maître de ses actions? En effet, un magnifique bouquetin s'étant tout à coup montré dans la direction de ces montagnes, le chasseur ne put résister à la tentation de le poursuivre; l'ardeur de la chasse et l'animal toujours en vue l'entraînant, il se trouva tout à coup dans le voisinage de la terrible vallée qu'il s'était promis d'éviter.

Le soir venait, l'animal fuyait toujours, et le chasseur, inquiet et découragé, songeait à la retraite, quand le bouquetin, faisant un détour, vint passer à portée de sa carabine; le chasseur regarda rapidement autour de lui; n'apercevant d'aucun côté le méchant nain, il ajusta le bouquetin; mais comme son doigt pressait la détente de sa carabine, il sentit une main de fer qui le saisissait par le talon, et en tombant il reconnu l'horrible nain qui s'était glissé derrière lui. Le chasseur, suspendu au bord du précipice, allait de nouveau l'implorer; mais l'esprit de la montagne ne lui en laissa pas le temps. Le faisant tourbillonner sur lui-même, comme la pierre d'une fronde, il le

lança dans l'abîme qui s'ouvrait au-dessous d'eux, et où ses membres furent affreusement broyés.

En descendant les pentes méridionales du Brenner, on arrive à la grande bourgade de Gassenssass; c'est là que sont les plus anciennes mines du Tyrol. L'exploitation de ces mines remontent au temps des Romains, qui battaient monnaie à *Vipiteno* (Sterzing), avec les métaux qu'on en extrayait. Mon compagnon avait un frère qui, dans sa jeunesse, avait travaillé dans ces mines; les légendes des mineurs lui étaient donc aussi familières que celles des chasseurs, et ces légendes sont pour le moins aussi merveilleuses; elles roulent généralement sur un petit nombre de circonstances toujours les mêmes, la découverte des mines, leur destruction, et la réclusion et l'abandon des mineurs dans leurs profondes galeries.

Comme avant le dernier siècle la science avait fait peu de progrès et que la découverte des mines était toujours due au hasard, chaque découverte de ce genre donna lieu à une tradition romanesque que mon compagnon ne manquait jamais de me raconter. Si la mine de *Stierbau* s'appelait la *mine du Taureau*, c'est qu'un taureau avait fait découvrir un de ses filons en creusant la terre avec ses cornes. Celles du grand Salsberg avaient pris le nom de *mines du Cerf*, parce qu'un cerf poursuivi par le chevalier de Rorhrbach s'était réfugié dans la caverne au fond de laquelle la première tranchée avait été ouverte. Marguerite Kandlerin, *la bonne vachère*, découvrit, en menant ses vaches dans la montagne, la mine qui porte encore son nom. Trois ivrognes, Michel Rainer, George Brucker et Chrétien Gasteiger, s'étant, à la suite d'une débauche, égarés dans la forêt en retournant chez eux et ne pouvant plus retrouver leurs maisons, s'endormirent de fatigue sur la cime de la montagne de Kitzbühel. Tous trois firent le même songe. Le centre de cette montagne se montra à découvert devant eux; de longues galeries resplendissantes d'or et d'argent s'y croisaient dans tous les sens. Ce spectacle était si magnifique que leurs yeux avaient peine à en soutenir l'éclat. En se réveillant, tous les trois n'eurent rien de plus pressé que de se communiquer leurs rêves, et ils furent surpris de les trouver tous trois parfaitement semblables. Ils se rendirent donc sur-le-champ chez le magistrat, qui, ayant fait fouiller la montagne, découvrit

les premiers filons des précieuses mines de Rohrerbühel.

Les mines d'argent de Trente remontent aussi à une antiquité très-reculée, mais la découverte des filons exploités dans les derniers siècles est due également au hasard. Ces mines furent longtemps exploitées par des Allemands venus des cercles de Trente et de Vérone connus sous le nom des *sept communes*, et qui descendaient des mineurs du Harz; il n'est donc pas étonnant que les traditions des mineurs de Trente aient une extrême analogie avec les traditions du Harz. Ces mineurs croient, par exemple, au *moine de la montagne* (1), ce mystérieux géant qui, la tête couverte d'un capuchon noir, parcourt le vendredi toutes les galeries des mines des Alpes, jouant toutes sortes de mauvais tours aux mineurs, dont il vide les seaux, éteint les lampes, brise ou émousse les outils, et qu'il tue de son souffle ou précipite au fond des puits lorsqu'ils osent se plaindre de ses méchancetés. Le moine de la montagne a parfois de singuliers caprices ; il se fait, par exemple, le protecteur des travailleurs, châtie les officiers qui les persécutent injustement, et s'ils se montrent sourds à ses avertissements, s'établit à la fois leur juge et leur bourreau. Ainsi, un jour il a tordu le cou à l'un de ces méchants officiers ; il en a jeté un autre du haut d'une montagne élevée; un troisième, qui l'avait bravé, fut puni d'une manière plus terrible encore. Comme il sortait du puits, l'esprit, invisible pour lui, et qui était assis sur le bord, lui écrasa la tête entre ses genoux.

Les mineurs racontent de longues histoires d'ouvriers enfouis ou égarés dans les mines que le *moine noir* a secourus, renouvelant leurs provisions et l'huile de leurs lampes, et les aidant à se tirer d'affaire. Mais tous ceux qui doivent leur salut à son aide trouvent tôt ou tard une fin malheureuse, surtout si au lieu de lui garder le secret comme il le leur recommande toujours, ils racontent imprudemment leur histoire. Les mineurs, au contraire, qui dans des dangers analogues invoquent la Vierge ou leur saint patron, sont souvent miraculeusement sauvés. La plus intéressante de ces légendes est celle des mineurs de Sterzing.

(1) Les mineurs du Harz l'appellent *maître Hæmmerling*.

Ces mineurs, au nombre de trois, travaillaient dans la même mine, et avec le fruit de leur travail nourrissaient leurs femmes et leurs enfants. Il arriva qu'un jour, au moment de quitter la mine, il se fit un grand mouvement dans la montagne, et les terres s'éboulant fermèrent la seule issue par laquelle ils eussent pu sortir. Ils se trouvèrent donc enfermés dans une étroite galerie, à plus de mille pieds sous terre, n'ayant du pain que pour un jour et d'huile dans leur lampe que pour quelques heures : ils ne se découragèrent pourtant pas; mais, implorant l'assistance de la Vierge, ils se mirent à piocher dans la direction où ils espéraient trouver une issue. A chaque coup de pioche qu'ils donnaient : — Sainte Vierge ! s'écriaient-ils, viens à l'aide des pauvres mineurs ; le pain et la lumière vont leur manquer, et si tu ne les secoure ils vont mourir de faim !

Or il arriva que leur lampe, dont ils ne renouvelaient jamais l'huile, brûla pendant sept ans, que le pain dont ils se nourissaient chaque jour ne diminua pas de volume, et que les outils avec lesquels ils se frayaient un chemin dans la montagne ne se brisèrent ni ne s'émoussèrent jamais. Enfin, au bout de sept années, leur galerie, qu'ils avaient conduite jusqu'à la dernière couche végétale qui recouvrait la montagne, s'ouvrit tout à coup; ils revirent le soleil et se trouvèrent libres.

Le premier usage qu'ils firent de leur liberté, ce fut, comme on le pense bien, de courir à leur village. Mais leurs femmes, qui les croyaient morts depuis longtemps et qui songeaient à se remarier, les repoussèrent comme des imposteurs. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent coupé leurs barbes et leurs cheveux, qui avaient plus d'une aune de longueur, qu'elles voulurent bien les reconnaître.

Cette légende a un autre dénoûment moins heureux auquel les montagnards ajoutent une égale foi.

Selon cette variante, les trois mineurs, au bout de la septième année, commencèrent à perdre courage, et un soir, en finissant leur repas durant lequel ils avaient parlé des faits merveilleux du *moine de la montagne*, l'un d'eux s'écria : « Ah ! moine de la montagne, si seulement tu me faisais revoir la lumière du jour, je croirais à ta toute puissance ! » Le second, entraîné par l'exemple de son compagnon, dit : « Ah ! moine de la montagne, si je pouvais seulement rentrer dans ma

cabane et manger encore une fois avec ma femme et mes enfants, ma vie t'appartiendrait, et tu la prendrais quand tu voudrais! » Le troisième mineur fit comme ses deux camarades et s'écria : « Ah! moine de la montagne, si je pouvais retourner auprès de ma femme et vivre tranquille auprès d'elle pendant une année, je consentirais à être ton esclave pour le reste de mes jours!»

Le troisième mineur finissait son invocation lorsqu'on entendit un long craquement dans la montagne, et tout à coup la lumière du ciel inonda l'étroit souterrain où les mineurs étaient renfermés. Le premier mineur avait à peine vu briller cette lumière qu'il tomba la face contre terre comme s'il eût été frappé de mort. Voyant qu'il restait immobile et que la fente par laquelle ils étaient obligés de se glisser était fort étroite, ses compagnons furent obligés de le laisser là, se proposant de venir le prendre quand ils auraient des cordes et des perches. Quand ils furent sortis du trou, ils coururent à leurs maisons. Le second, se présentant à sa femme : « Qui es-tu? lui dit celle-ci. — Ne me reconnais-tu pas? repartit le mineur, je suis ton mari. — Mon mari! il est mort depuis sept ans; ses os reposent dans la montagne. — Donne-moi mon rasoir et le savon qui sont dans cette armoire du mur, et tout à l'heure tu reconnaîtras ton mari. » La femme fut bien surprise de trouver le rasoir et le savon dans l'armoire que l'inconnu lui indiquait; elle fut bien plus surprise encore quand, celui-ci ayant fait sa barbe, il se trouva qu'en effet c'était bien son mari. Comme elle avait été sage, elle s'en réjouit sincèrement, et comme celui-ci se plaignait de la faim, elle mit aussitôt le couvert sur la table, puis tous deux s'assirent et mangèrent le cœur plein de contentement. Mais quand le mari, après avoir mangé la dernière bouchée du repas, se leva de table, il tomba tout à coup la face contre terre comme son premier compagnon. Sans doute le moine méchant avait pris sa vie, car on ne put jamais le ranimer.

Le troisième mineur était également retourné auprès de sa femme, et pendant une année entière il vécut heureux et content auprès d'elle, ne se rappelant plus le vœu fatal qu'il avait fait dans la mine. Mais, au bout de l'année, à l'heure précise qu'il était sorti du souterrain, tandis qu'il était à se réjouir avec

sa femme, un inconnu dont la tête était coiffée d'un capuchon noir se présenta tout à coup devant lui et lui fit signe de le suivre. Le mineur aurait bien voulu se dispenser d'obéir à cette muette invitation, ou tout au moins raisonner et demander grâce à ce mystérieux personnage. Mais il se sentait entraîné par une puissance surnaturelle, et sa langue semblait clouée à son palais. Comme sa femme s'attachait à ses vêtements, refusant de le laisser partir, elle fut entraînée avec lui; tous trois disparurent à l'entrée de la mine, et on ne les revit jamais depuis ce jour (1).

Outre le moine noir de la montagne, les mines sont encore fréquentées par la nombreuse population des follets. Ce sont de petits vieillards à grande barbe, vêtus comme les mineurs d'un surtout de laine blanche avec un capuchon blanc, et portant la pioche et la lanterne à la main. Ces petits ouvriers, qui n'ont guère qu'un pied de haut, se montrent en grand nombre à l'entrée des riches filons : ils ne font aucun mal aux mineurs, mais ils ne leur prêtent pas non plus assistance; loin de là, ils les taquinent perpétuellement et leur jouent toutes sortes de mauvais tours, cachant leurs outils, vidant leurs seaux pleins quand ils ont le dos tourné, et leur jetant à la tête de petites pierres grosses comme des noisettes quand les mineurs s'impatientent et les chassent brutalement. Les mineurs, du reste, ne leur gardent pas rancune pour tout l'embarras qu'ils leur causent, ils aiment au contraire à les voir rôder dans les galeries, se pendre aux poulies, monter et descendre dans les fosses; et, quand les follets ont l'air très-affairés, ils regardent cela comme un bon signe et se disent entre eux : L'ouvrage ira bien. Les mineurs ont même pour eux certaines prévenances; par exemple, ils placent dans un coin de la mine un petit pot plein de vin et une petite assiette remplie d'aliments; souvent même ils

(1) Les frères Grimm rapportent une tradition hessoise qui a beaucoup d'analogie avec celle des mineurs de Sterzing, mais qui cependant en diffère sur plusieurs points essentiels. Ainsi, par exemple, le dénoûment de la tradition hessoise est malheureux, et cependant les mineurs, dans leur détresse, au lieu d'invoquer le moine noir, avaient invoqué Dieu.

enfouissent, dans un coin, une petite jaquette de laine faite à la taille des follets : c'est le plus grand présent qu'ils puissent leur faire.

Si dans la nuit la femme d'un mineur entend frapper trois coups à sa porte, elle se lève tout éplorée, car ces trois coups, c'est le follet qui vient de les frapper, et ils annoncent la mort du mari absent.

Ces croyances superstitieuses sont répandues dans tout le Tyrol; elles sont communes aux habitants de ces montagnes et aux habitants d'autres contrées de l'Allemagne; il en est quelques-unes qui sont particulières aux Tyroliens. Ils croient, par exemple, que les richesses provenant des mines ne durent jamais que jusqu'à la troisième génération, et ils sont toujours prêts à citer une foule de faits, dont l'authenticité ne peut-être mise en doute, à l'appui de cette croyance.

Les vignerons ont leurs traditions fantastiques comme les mineurs. C'est surtout dans les vallées italiennes du Tyrol, et particulièrement dans la vallée de l'Adige, de Bolzano à Trente, que ces croyances superstitieuses sont le plus répandues. Ce pays est peut-être le plus fertile du Tyrol; la vigne croît en abondance sur les collines qui dominent les vallées de l'Eisach et de l'Adige, et même dans les parties de ces vallées garanties des inondations par l'élévation du sol ou de fortes digues. Les vins de Bolzano et de Trente sont célèbres dans toute l'Allemagne, surtout celui qu'on appelle *terlanen wein*, vin de Terlan. Les vignobles du château de Tyrol, voisins de Bolzano et connus sous le nom de *Kuchelberger Leiten*, donnent aussi des vins fort appréciés des gourmets; enfin les vins de Trente, mais surtout le *stross wein*, vin de paille, et le *weinachtswein* ou vin de Noël, jouissent aussi d'une haute réputation et passent souvent, au delà des Alpes, pour des vins de Grèce et de Montepulciano.

Cette partie du Tyrol doit le perfectionnement de ses vins au médecin Guarinoni; comme ce savant s'occupait de physique et d'alchimie, il n'est pas surprenant qu'il passe dans le pays pour un magicien fameux; c'est lui qui préside aux vendanges, et qui, selon qu'il est satisfait ou mécontent des vignerons, remplit leurs cuves de nectar ou de vinaigre. Guarinoni a plusieurs celliers dans les montagnes; il s'empare des caves des

châteaux abandonnés pour ranger ses futailles pleines et empiler ses bouteilles.

Le vieux château de Salurn, situé à mi-chemin de Bolzano à Trente, sur un banc de rochers gris qui dominent la vallée de l'Adige, est le quartier général du magicien; c'est là qu'il fait presser son meilleur vin et qu'il paye ses ouvriers dans le moment des vendanges; ses caves s'étendent fort au loin sous la montagne; les gens du pays assurent même qu'elles communiquent avec l'Allemagne, où le docteur fait un grand débit de son vin, par des routes souterraines qui passent sous les Alpes. Quand le raisin est peu abondant et que les vendanges sont médiocres, les vignerons ont coutume de dire que le docteur a fait sa provision un peu forte, et tous répètent que cette année-là le vin ne sera pas cher en Allemagne.

Demandez à ces hommes crédules si quelqu'un d'eux a vu les caves du docteur, ils vous répondront négativement, mais ils s'empresseront d'ajouter qu'ils ont vu à l'hôtel de ville de Salurn deux brocs qui lui ont appartenu. Moi aussi j'ai vu ces brocs, au sujet desquels on raconte la légende qui suit :

Un vigneron qui s'appelait Christophe Patzeber se rendait, dans l'automne de l'année 1688 (comme on voit la date est précise), de Saint-Michel, près de Trente, à Salurn. Comme il passait devant les ruines du château qui domine la petite bourgade, il eut la curiosité de monter à travers les pierres éboulées jusqu'au pied des tours encore debout. Il essaya d'en faire le tour, et se trouva bientôt devant la porte; il entra dans une espèce de grand vestibule au fond duquel il aperçut un escalier souterrain, éclairé par de grands soupiraux. Poussé toujours en avant par une invincible curiosité, il descendit avec précaution les degrés de cet escalier, et tout à coup il se trouva dans un vaste cellier, où, de chaque côté, étaient rangés d'énormes tonneaux. Ces tonneaux étaient au nombre de dix-huit; chaque tonneau était pourvu d'un robinet, et, en les frappant, le vigneron reconnut au son mat qu'ils rendirent qu'ils étaient parfaitement remplis. Comme il ne voyait rien là de surnaturel, et que ces tonneaux ne différaient en rien de ceux qu'on fabriquait à Bolzano ou à Trente, il ne fit donc aucune difficulté de tourner un de ces robinets, afin de voir de quelle qualité était le vin qu'ils contenaient. Le vin jaillit sur-le-champ, et le

paysan, en le goûtant, reconnut aussitôt que de sa vie il n'avait rien bu de si délicieux. Enchanté de sa découverte, il réfléchissait aux moyens d'en profiter, quand il aperçut dans un coin du cellier deux grands brocs. Il se hâta de les remplir, et, en tenant un à chaque main, il se disposait à sortir du cellier, lorsqu'en se retournant il aperçut en avant de l'escalier trois étranges personnages assis autour d'une table et qui paraissaient le considérer avec attention. C'étaient trois hommes vêtus de noir, avec de longues barbes blanches, et dont l'aspect était des plus solennels. Lorsqu'ils détournaient leurs regards du paysan, il les reportaient vers un grand tableau noir, sur lequel ils traçaient avec de la craie des caractères mystérieux.

Le villageois, en se voyant ainsi découvert, avait été saisi d'une si vive frayeur qu'il restait immobile, ses brocs à la main, à quelques pas des trois inconnus, n'osant ni avancer ni reculer. Il ne pouvait songer à fuir, la retraite lui étant fermée. Il tomba donc à genoux devant ses trois juges, les suppliant de lui pardonner et les assurant qu'il n'avait pas voulu leur faire tort. L'un d'eux, dont la barbe pendait jusqu'à terre, qui avait la tête couverte d'un bonnet de cuir, et qui portait un beau justaucorps noir brodé, lui dit de se relever, que ni lui ni ses compagnons ne voulaient lui faire de mal; que bien au contraire, comme il était venu au cellier après une récolte favorable, il pouvait emporter ses brocs et revenir quand il voudrait pour les remplir; mais à une seule condition, c'était qu'il leur garderait le secret. Cet homme, qui semblait le maître des deux autres et qui n'était sans doute rien autre chose que le docteur Guarinoni, avait à peine achevé de parler qu'il disparut avec ses deux compagnons.

Patzeber, resté seul, monta en toute hâte l'escalier, sortit du château et rapporta au logis ses deux brocs remplis. Sa femme et tous les gens de sa maison trouvèrent ce vin excellent; aussi la provision fut-elle bientôt épuisée. Nouvelle visite au cellier, où Patzeber trouva tout rangé dans le même ordre. Il emplit de nouveau ses deux brocs, et pendant une année entière fit maintes et maintes fois ce voyage. Patzeber aurait eu sa provision de vin assurée pour sa vie, et d'un vin comme pas un empereur n'en pouvait boire sur sa table, s'il avait su jouir discrètement de son bonheur. Mais un jour que des voisins, qu'il n'avait pas

vus depuis longtemps, étaient venus lui rendre visite, il ne put résister à la tentation de leur faire goûter du vin du cellier de Salurn. Ceux-ci, qui n'avaient jamais rien bu de pareil, soupçonnèrent aussitôt Patzeber de s'être procuré cette délicieuse liqueur par des moyens illicites, et, comme depuis longtemps ils lui en voulaient, ils le dénoncèrent aux magistrats, qui citèrent Patzeber à leur tribunal. Celui-ci tenait plus à sa réputation d'honnête homme qu'à son vin; il raconta donc sans détour ce qui lui était arrivé; les magistrats firent apporter les brocs au tribunal, goûtèrent le vin, et déclarèrent unanimement qu'ils n'avaient jamais rien bu d'aussi délicieux. Patzeber fut donc justifié et put rapporter son vin à sa maison.

Ses cruches étant encore une fois vides, il n'hésita pas, malgré l'indiscrétion dont il s'était rendu coupable, à retourner au cellier. Mais il lui fut impossible de trouver ni porte ni escalier, et, comme il était tout entier à ses recherches, il se sentit rudement frappé par un bâton invisible, qui l'accompagna jusqu'à la porte du château, où il tomba les membres rompus et tout étourdi.

Comme il reprenait ses sens, il aperçut à travers une crevasse du terrain, et comme au fond d'un abîme, ce même cellier où il était allé tant de fois remplir ses brocs, et à l'entrée du cellier les trois inconnus assis encore devant le tableau noir. Cette fois, au lieu de couvrir ce tableau de figures mystérieuses, ils y traçaient des chiffres, et paraissaient occupés à terminer un compte. Lorsque tous trois furent d'accord, ils effacèrent les chiffres, firent une croix sur le tableau et le placèrent dans un coin. L'homme à la longue barbe blanche choisit alors plusieurs clefs dans un trousseau qui pendait à sa ceinture, ouvrit successivement les trois serrures d'une porte de fer placée dans un des coins du cellier, prit un sac d'argent dans l'armoire que fermait cette porte et monta l'escalier du cellier. Au bout de quelques instants, Patzeber fut surpris de voir le vieillard debout à côté de lui; il se mettait en devoir de lui faire des excuses, celui-ci lui fit signe de se taire, et mettant le sac d'argent dans son bonnet, il se retira sans avoir proféré une seule parole.

Dans ce moment, l'horloge de l'église de Salurn sonnait minuit. Patzeber se releva, et se traînant hors des ruines, il arriva au bord du mur de rochers qui domine la vallée; en regar-

dant au-dessous de lui dans le précipice, il aperçut de longues files de lumières qui cheminaient en silence; bientôt des chants lugubres parvinrent à son oreille, et il reconnut les versets du *de Profundis*. Peu à peu apparurent des figures plus distinctes et enfin, au milieu d'elles, un cercueil porté par des moines vêtus de noir. La procession défila lentement au pied du rocher, et il sembla au villageois que chacun des personnages qui la composaient tournait la tête de son côté au moment du défilé. Peu à peu le cortége s'éloigna, les chants cessèrent, et tout rentra dans le silence et dans la nuit.

Patzeber, plus mort que vif, descendit en rampant au bas du rocher et parvint enfin au bord de la route. Là, au point du jour, des passants charitables le recueillirent et le portèrent chez lui. Le sac que l'inconnu lui avait remis et qui contenait trente thalers, était resté dans son bonnet. Il raconta aux assistants ce qui lui était arrivé, et comment ce sac lui avait été remis; personne ne voulait le croire, mais le lendemain, quelques bourgeois, plus courageux que les autres, ayant eu la curiosité de visiter les ruines du château, trouvèrent les deux brocs à la place où Patzeber assurait les avoir perdus; ils les rapportèrent à Salurn où ils furent déposés à l'hôtel de ville comme pièces de conviction. Ce sont ces brocs que l'on voit encore aujourd'hui.

Les chroniqueurs ajoutent que Patzeber paya son indiscrétion de sa vie. En effet, dix jours après cette terrible nuit, on le trouva mort dans son lit : ce jour-là justement il avait bu le dernier verre qui lui restât de la provision qu'il avait faite autrefois dans le cellier du château.

Les commentateurs tyroliens de la légende font remarquer que Patzeber devait infailliblement mourir dix jours après sa dernière visite au château, la croix ou X que les inconnus avaient tracée sur le tableau de bois noir annonçant certainement cette date.

Tout le long de l'Adige et dans les montagnes de Bellune, de Bassano et de Vicence, mais particulièrement sur les bords de la Brenta et dans le petit pays des *Sette communi*, les paysans croient aux nains, à l'*homme sauvage* et à la *femme de la forêt*. Ces traditions viennent du nord et ont été apportées, sans aucun doute, dans ces hautes vallées, par les nombreuses co-

louies allemandes qui s'établirent à diverses époques sur ce versant des Alpes de l'Italie. Les grottes nombreuses dont ces montagnes d'origine calcaire sont percées dans tous les sens donnent asile à ces populations mystérieuses. Les nains sont fort nombreux, surtout dans le Valsugana et aux environs d'Aziago ; ils jouissent d'une réputation de douceur et de bienveillance qui serait méritée, si l'on voulait ajouter foi aux récits des montagnards. Ils sont donc plutôt aimés que redoutés ; cependant, les paysans n'aiment pas à en parler, parce qu'ils prétendent que rien ne chagrine plus ces petits personnages que de savoir qu'on s'occupe d'eux, même en bien, tant est grande leur modestie. Du reste, ils rendent à leurs hôtes une foule de petits services, et s'ils vivent aux dépens de leurs vignes et de leurs arbres fruitiers, c'est tout à fait discrètement. Les nains sont presque toujours invisibles ; le jour, dans les bois, on les entend trotter sur les feuilles sèches, comme des oiseaux; la nuit, ils s'approchent des habitations, visitent les travaux des ouvriers et des moissonneurs, et mettent la main à l'ouvrage quand les paysans sont en retard et que l'orage menace ; les nains sont donc considérés comme de bonnes petites créatures serviables et sans malice, ce qui n'empêche pas les montagnards, leurs amis, de leur jouer quelquefois de cruelles niches, à la suite desquelles, d'ordinaire, ils abandonnent le pays. C'est ainsi que peu à peu ils se sont repliés des cantons du nord vers le midi. Les gens de l'Haslithal racontent, par exemple, que des faucheurs de leur pays, ayant remarqué que la grosse branche d'un érable s'agitait et s'inclinait vers la terre sans qu'il fît de vent, supposèrent qu'une troupe de nains la faisait ployer ainsi en venant s'y asseoir ; pour s'en assurer, ils vinrent la nuit scier la branche de manière à ce qu'elle ne tînt plus au tronc que par l'écorce ; lorsque le lendemain les nains s'y posèrent comme de coutume, la branche cassa, les nains tombèrent, et plusieurs de ces malheureuses créatures, s'étant blessées, poussèrent des cris aigus auxquels les paysans répondirent par des éclats de rire. Les nains alors se fâchèrent et s'écrièrent : — Les hôtes de ce pays sont des perfides, et le ciel est trop indulgent pour eux; partons, partons, et ne revenons plus ! Ils partirent, en effet, et, depuis, on ne les a jamais revus.

Les gens du pays de Gadmen leur jouèrent un tour plus perfide encore qui les bannit également de leur contrée. Ils firent rougir une grosse pierre, voisine de la prairie, sur laquelle les nains venaient s'asseoir pour regarder les faucheurs ; ils balayèrent ensuite les charbons et se mirent à l'ouvrage ; la petite troupe des nains ne tarda pas à arriver en folâtrant, mais plusieurs d'entre eux, en voulant s'asseoir, se brûlèrent cruellement. — O méchant monde, ô méchant monde! s'écrièrent-ils en s'enfuyant; et ils abandonnèrent le pays.

Les nains ont, en outre, excessivement d'amour-propre, et ils cachent soigneusement leurs difformités. Ceux du canton de Berne ne se montraient qu'enveloppés de grands manteaux qui tombaient jusqu'à terre et les pieds cachés dans de grosses chaussures. De mauvais plaisants voulurent savoir pourquoi ils cachaient leurs pieds : quand l'automne vint, ils répandirent de la cendre sous les arbres fruitiers où les nains avaient coutume de se rassembler pour butiner; le lendemain, on distinguait autour de ces arbres l'empreinte d'une grande quantité de pattes d'oies, ce qui égaya beaucoup les paysans. Les nains, furieux de voir leur difformité découverte, passèrent la montagne et allèrent s'établir dans d'autres cantons plus hospitaliers (1).

L'*homme sauvage* des montagnes de Trente et de Bassano ne jouit pas de la même réputation de douceur et de bienveillance. Il ne se montre guère que pendant les mois de décembre et de janvier; pendant cette courte période, il est l'effroi des chasseurs et des bergers. L'*homme sauvage* s'attaque du reste à tout le monde; les femmes et les enfants, pendant ces deux mois, osent à peine s'éloigner hors de la vue de leurs cabanes, et tous ceux qui, durant cette saison, tombent dans les précipices ou sont emportés par les avalanches, sont les victimes de ce terrible habitant des rochers. Nous l'avons tout à l'heure vu châtier ce chasseur qui en voulait à ses bouquetins et à ses chamois. Il n'épargne pas plus les bergers qui s'aventurent dans les pâturages voisins de sa caverne ; il les ensevelit, eux et leurs troupeaux, sous d'énormes amas de neige qu'il fait rouler du haut des montagnes.

(1) Ces traditions des nains, rapportées par Wyss, sont populaires dans les cantons du Tyrol qui avoisinent la Suisse.

La *femme de la forêt* habite les mêmes cantons que l'homme sauvage ; seulement elle se tient de préférence dans la région boisée des montagnes, où elle vit de fraises et d'œufs d'oiseaux. Est-elle femme ou fille? A ce sujet les montagnards ne sont pas d'accord ; les uns veulent qu'elle soit mariée à l'homme sauvage, d'autres en font sa maîtresse. Sa vertu est également mise en question, et ses partisans comme ses adversaires citent des faits à l'appui de leur opinion. Un jour, par exemple, elle fit la rencontre d'un moine dans un bois solitaire. Celui-ci, à la vue de sa merveilleuse beauté, fut tenté du démon ; la saisissant dans ses bras, il essaya de faire naître en elle de coupables désirs et de satisfaire sa passion ; mais celle-ci, se dégageant de son étreinte, s'enfuit à travers des rochers, et se trouva tout à coup sur le bord d'un roc perpendiculaire au-dessous duquel s'ouvrait l'abîme. Le débauché, qui l'avait suivie, allongeait le bras pour la saisir, mais la nymphe, voyant qu'elle ne pouvait lui échapper que de cette manière, s'élança courageusement dans le précipice, au fond duquel elle arriva sans s'être fait aucun mal. Ce rocher s'appela depuis le Saut de la jeune fille.

D'autres, moins convaincus de sa vertu, l'accusent de tendre des piéges aux jeunes bergers qu'elle entraîne au fond des cavernes et auxquels elle livre son corps. Ceux-ci payent toujours de leur vie ces plaisirs d'un moment ; la *femme de la forêt* profite de l'ivresse et de l'épuisement où elle les a jetés pour les mettre à mort et s'assurer ainsi de leur discrétion. Les femmes surtout ont la plus mauvaise opinion de ses mœurs et s'en montrent souvent fort jalouses. Celles qui ont pour époux de jeunes bûcherons ou des pâtres les voient toujours s'éloigner avec répugnance, et leur dernière recommandation, lorsqu'ils les quittent, c'est de ne pas écouter les discours engageants de la femme de la forêt. Quelques-unes ont même poussé la jalousie jusqu'à suivre et épier leurs maris, et à ce propos on rapporte l'histoire suivante :

Un bûcheron de la Pieve di Cadore, qui travaillait dans la forêt de Cajada, entendit un jour une voix douce qui l'appelait par son nom. Cette voix partait du fond d'une grotte creusée dans les flancs de la montagne voisine. Ce bûcheron, qui ne manquait pas de résolution, se dirigea du côté d'où venait la voix, et n'hésita pas à pénétrer dans la grotte. Il y vit une belle

femme blanche toute nue, couchée sur le sable fin, et que sa magnifique chevelure noire enveloppait comme un vêtement. Cet homme fut ébloui de la beauté de l'inconnue, et s'avançant vers elle, il la contempla longtemps dans une muette admiration. Il eût bien voulu lui parler et lui adresser quelques compliments, mais le regard majestueux de la femme nue et sa timidité naturelle lui fermaient la bouche. S'il hésitait à lui parler, il osait encore bien moins la toucher; il ne se sentait pas non plus le courage de s'éloigner. Il finit donc par se coucher à quelques pas d'elle dans la caverne, la contemplant toujours, mais ne se permettant avec elle aucune liberté. Il passa ainsi à ses côtés une partie du jour et toute la nuit.

Vers le point du jour, la femme de la forêt (car c'était elle) demanda au bûcheron s'il n'avait point de femme. Le bûcheron était marié; cependant il répondit négativement; comme il s'approchait de l'inconnue, celle-ci, d'un regard sévère, le tint à distance.

Cependant la femme du bûcheron, inquiète de n'avoir pas vu rentrer son mari le soir, le cherchait dans toute la forêt; elle reconnut la trace de ses pas sur le sable aux environs de la grotte, et y pénétrant elle le trouva couché aux côtés d'une femme étrangère. — Ciel! quels beaux cheveux vous avez! dit-elle à sa rivale, et, se tournant vers son mari: — Et toi, manant, que fais-tu, couché à côté d'une si belle femme? Puis elle sortit sans ajouter un mot de plus.

Le paysan avait été bien effrayé en la voyant entrer; quand elle fut partie, il eut bien plus peur encore, car son mensonge était découvert, et il se trouvait seul avec la femme de la forêt. Celle-ci se contenta de le regarder avec dédain; puis lui adressant la parole d'un ton sévère: — Remercie le ciel, lui dit-elle, de ce que ta femme n'a pas été jalouse, et de ce qu'elle s'est conduite avec moi honnêtement. Si elle m'eût fait le moindre reproche, ton mensonge aurait reçu un châtiment terrible: mais comme ta femme s'est montrée discrète et raisonnable, je veux bien te pardonner cette fois: retourne auprès d'elle, sois lui fidèle désormais; garde-toi surtout de courir après la voix qui t'appelle, et ne reviens jamais ici.

Le paysan eût bien voulu répliquer, mais il ne pouvait trouver de paroles, tant il avait à la fois de frayeur et de regret. La

femme de la forêt comprit sans doute sa pensée, car lui jetant quelques pièces d'argent : Prends ceci, pauvre homme, lui dit-elle, va-t'en et ne regarde pas en arrière. Le bûcheron ramassa l'argent et se retira doublement malheureux de l'idée d'abord de retrouver sa femme, et ensuite de la pensée de ne plus revoir la belle femme nue de la caverne (1),

Dans le Tyrol, chaque pointe de rocher a son château, et chacun de ces châteaux a son histoire merveilleuse. Le vieux château du Tyrol, dont on fait remonter la fondation aux Romains, bâti sur un roc qui se perd dans les nues, domine le groupe le plus important de ces antiques manoirs. C'est là le centre des traditions héroïques du pays; c'est là que vécurent les princes de Gortz, les Neuberg, les Angerheim, les Trautmansdorf, chevaliers de la rose rouge et de la rose blanche, les châtelains de Vorst, de tragique mémoire, et les Starkenberg. Dans des temps plus rapprochés, lorsque le paysan en veste brune, armé de sa redoutable carabine, remplaça sur le champ de bataille les chevaliers couverts de fer du temps passé, c'est du sol où s'élèvent les ruines de ces vénérables donjons, que surgirent ces légions de braves insurgés que commandait Andréas Hofer, le héros du peuple.

Sur la limite du territoire de Méran, au milieu d'un beau bois de châtaigniers et au-dessus du tapis de vignes qui de ce côté revêt la vallée de l'Adige, on aperçoit un rocher conique qui élève sa tête jusqu'aux nues. Sur la cime de ce rocher, on a bâti le château de Greifenstein. Plus bas, sur un rebord de la roche, une petite église est suspendue sur l'abîme comme l'aire d'un aigle. Cette chapelle fut fondée par les frères Cosman et Dannau, et fut consacrée en 1230; on l'appelle aujourd'hui Saint-Cosman. Le château de Greifenstein qui la domine a toujours passé pour imprenable et servit plus d'une fois d'asile à la noblesse rebelle du pays. Les Staakenberg s'y réfugièrent lors de leur guerre contre Frédéric de Tyrol, et ce fut à cette occasion que le château de Greifenstein changea de nom. Le duc Frédéric, ayant vainement livré de nombreux assauts au château, s'était décidé à le bloquer et à réduire les assiégés par la famine. Ce blocus durait depuis plusieurs années, quand

(1) Chroniques de Brixen.

Frédéric, passant par Bolzano, se rendit à Greifenstein pour sommer une dernière fois les assiégés qu'on disait réduits à toute extrémité, et pour recevoir de leurs mains les clefs du château. Mais ceux-ci, pour toute réponse à ses sommations, jetèrent par-dessus leurs murailles un énorme porc soigneusement engraïssé, qui vint tomber aux pieds du duc. Cette réponse dérisoire le décida à lever le siége. A partir de ce jour, Greifenstein prit le nom de *Das Sauschloss,* le château du porc, nom que les paysans lui donnent encore (1).

Aux environs de Méran, sur une montagne toute dépouillée de verdure, se dressent de hautes murailles d'un jaune de soufre, et nuancées de marbrures rouges; c'est le *Château des Flammes.* Souvent, au milieu de la nuit, des flammes courent le long de ces murailles, qu'elles semblent lécher avec amour : c'est du moins ce que rapportent les montagnards. Par instants, ces flammes s'élèvent à une si grande hauteur, qu'on les aperçoit de toute la contrée voisine. On raconte qu'un soir une pauvre femme, qui cherchait du bois mort au pied de la montagne, attirée par ces lueurs, gravit les pentes escarpées et se trouva tout à coup à la porte du château. La porte était ouverte et le pont-levis baissé. La pauvresse, après avoir longtemps regardé de tous côtés, poussée par une curiosité irrésistible, traversa le pont et pénétra dans une galerie, qu'elle eut peine à traverser tant elle était encombrée par les ruines. Arrivée à l'extrémité de cette galerie, elle vit les étoiles du ciel qui brillaient sur sa tête, car elle se trouvait dans la cour intérieure du château. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'en baissant les yeux elle aperçut une grande table dressée au milieu de cette cour, et autour de cette table une réunion d'hommes et de femmes assis et mangeant. Les figures de ces étranges convives étaient pâles, leur attitude grave et morne; ils gardaient un profond silence, et leur bouche ne s'ouvrait que pour engloutir les mets placés devant eux; car ils mangeaient avec tant de voracité, qu'on eût dit qu'ils avaient jeûné pendant des siècles. Les domestiques étaient pâles et muets

(1) Cette histoire rappelle celle du porc de Carcassonne, racontée par M. Prosper Mérimée, *Voyage dans le midi de la France.*

comme leurs maîtres. Ils apportaient les mets et enlevaient les plats en silence, remplissaient les coupes vides et changeaient les assiettes sans proférer une parole.

La pauvre femme, que ce mystérieux spectacle glaçait d'effroi, restait debout à l'entrée de la galerie, n'osant ni avancer ni se retirer, osant à peine respirer tant elle craignait d'attirer l'attention de la compagnie. Mais un domestique ayant fait quelques pas vers elle, elle murmura le nom de *Jésus* à demi-voix, et aussitôt toutes les têtes et tous les yeux de l'assemblée se tournèrent de son côté. Ces yeux étaient vitreux et comme flétris et à demi vidés. La bonne femme, dans ce moment, pensa mourir de terreur, car elle sentit du froid jusque dans la moelle des os.

Un des assistants, qui paraissait le personnage le plus important de la compagnie, fit un signe, et l'un des domestiques, s'approchant de la pauvre femme, la conduisit vers lui. L'inconnu, sans lui parler, prit une pièce d'or dans sa bourse et la jeta dans la poche du tablier de la paysanne. Celle-ci s'apprêtait à le remercier, quand tout à coup elle s'aperçut qu'elle était seule; la table, l'assemblée, tout avait disparu; et comme la nuit était profonde, elle eut grand'peine à retrouver son chemin. En sortant du château, elle vit un lansquenet de faction sur le pont-levis. La mèche de son mousquet était allumée. Quoique la nuit fût très-obscure, la femme vit aussitôt que cette singulière sentinelle était sans tête; en regardant avec plus d'attention, elle vit encore qu'elle tenait sa tête sous le bras au lieu de la porter sur ses épaules. La pauvresse s'éloignait en courant, alors la bouche de cette tête s'ouvrit, les yeux la regardèrent fixement : « Si tu tiens à la vie, lui dit-elle, ne révèle jamais ce que tu viens de voir et ce qui vient de t'arriver. » La malheureuse s'enfuit sans regarder derrière elle et rentra au logis.

A quelques jours de là, la bonne femme voulut changer sa pièce d'or; mais comme elle ne pouvait dire de qui elle la tenait, on la conduisit devant le magistrat, qui, malgré ses menaces, ne put rien tirer d'elle. La vieille femme se ressouvenait toujours de la recommandation du lansquenet, et s'excusait de son silence en disant qu'elle savait bien que si elle parlait elle mourrait.

Le temps de Pâques étant arrivé et la pauvre femme étant allée se confesser à son curé, celui-ci, comme on le pense bien, voulut savoir de quelle manière la fameuse pièce d'or était venue en sa possession, la menaçant d'un refus d'absolution et de la damnation éternelle si elle n'avouait tout. Alors celle-ci, prenant courage, raconta au prêtre, avec de grands détails, ce qui lui était arrivé dans la nuit qu'elle avait passée au château des Flammes. Quand elle eut tout dit, le prêtre lui donna l'absolution et elle sortit. Sa chaumière était voisine de l'église. Or, il arriva que dans le trajet du confessionnal à la porte de sa maison, la malheureuse femme disparut sans qu'on sût jamais ce qu'elle était devenue. Les paysans racontent qu'elle est allée grossir le nombre des habitants du château des Flammes, et que c'est elle qui, chaque jour après le festin, rince la vaisselle.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la disparition de la vieille femme, lorsqu'un chevalier, passant dans une bourgade voisine du château, entendit raconter cette histoire. — Où est ce château? demanda-t-il aux gens rassemblés autour du conteur. — Là haut sur cette montagne noire. — C'est bien! dit le chevalier. Et prenant un homme pour le conduire jusqu'en vue des murailles du château, il poussa rapidement son cheval dans la montagne. Il n'était encore arrivé qu'à la moitié du chemin, que déjà la nuit commençait. La lune ne brillait pas; les étoiles paraissaient éteintes, et le ciel était si noir qu'on eût dit un drap de deuil tendu sur tout le pays. Seulement on apercevait dans la direction du château comme une lueur blafarde et vacillante. Dans ce même moment on entendit une voix forte qui venait du côté de la lueur. — N'approchez pas! criait cette voix, pour Dieu, n'approchez pas! Mais le chevalier, sans tenir compte de l'avertissement, montait toujours, et son compagnon, qui portait son épée, le suivait machinalement. Trois fois ils entendirent la voix, mais trois fois le chevalier, invoquant saint Vigile, enfonça ses éperons dans le ventre de son coursier et le poussa dans la direction de la lueur, de plus en plus éclatante.

Ils arrivèrent enfin en vue des murailles du château; le lansquenet était toujours sur le pont, faisant sentinelle à la porte. A la lueur de la flamme qui brillait sur le haut de la muraille,

le chevalier et son compagnon virent s'ouvrir la bouche de la tête qu'il portait toujours sous le bras, et ils entendirent ces mots : — Qui est là? — C'est moi, répondit le chevalier sans s'émouvoir. — Qui es-tu, toi? demanda le lansquenet en faisant deux pas en avant. — Tu le sauras tout à l'heure. Et le chevalier, prenant son épée des mains de son compagnon, poussa rapidement son cheval dans la direction du pont. Alors on entendit un bruit de trompettes dans l'intérieur du château, et, la porte s'ouvrant seule, un cavalier noir, monté sur un cheval noir, traversa le pont au galop et fondit sur le téméraire chevalier. Celui-ci essaya bien de se défendre et leva l'épée; mais le cavalier noir, qui paraissait doué d'une force surhumaine, le prenant par la ceinture, le jeta en travers sur le cou de son cheval, qu'il poussa si rudement sur le guide épouvanté, que celui-ci fut précipité au bas de la montagne comme si on l'y eût jeté avec la main. Puis le cavalier, tournant bride, rentra avec sa proie dans le château, dont la porte se referma.

Cette aventure reçut le nom de la *passe d'armes du château des Flammes ;* depuis on ne revit jamais le chevalier (1).

Non loin du chemin du Brenner, et sur un piton faisant face au château des Flammes, on voit les ruines de la *maison du Brennberger.*

Le Brennberger est un jeune chevalier auquel il arrive toutes sortes d'aventures galantes ; un Lauzun du quatorzième siècle, qui, parti de ses montagnes, n'ayant pour toutes richesses que sa lyre et son épée, fait la cour aux plus grandes dames et tourne la tête à deux princesses.

Le Brennberger se rend d'abord à la cour du duc d'Autriche ; des courtisans le raillent sur la simplicité de son habillement ; le Brennberger les défie en champ clos, en tue un, et cet exemple rend les autres plus circonspects. La belle duchesse demande à voir cet intrépide champion ; le Brennberger se rend à une fête qu'elle donne à Vienne, et commence une chanson en son honneur. Cette chanson n'est rien moins que réservée,

(1) Jean Rebhu, dans son livre des *Choses singulières*, publié en 1679, a recueilli cette légende ; elle est restée populaire dans les districts de Méran et du Brenner.

et nous prouve que le Brennberger n'allait pas en amour par quatre chemins. Il célèbre d'abord la beauté de la noble duchesse, ses joues vermeilles, et sa bouche, qui a la fraîcheur et l'éclat de la rose : « Heureux, s'écrie-t-il, celui qui peut y poser ses lèvres ! heureux celui qui peut cacher ce trésor dans son sein, car nulle femme au monde ne peut lutter de beauté avec elle, à l'exception peut-être de la noble reine de France. »

Le Brennberger connaissait le cœur des femmes en faisant cette restriction. En effet, la belle duchesse est piquée, et faisant venir le chevalier :

— Ah! Brennberger, lui dit-elle, le plus chéri de mes serviteurs, pourquoi célébrer ainsi ma beauté ? As-tu voulu railler ou parles-tu sérieusement ? Ah ! méchant, si tu n'étais pas mon serviteur, je te voudrais mal pour cela !

— Je parle sérieusement, répliqua le Brennberger, et mon cœur me dit que vous êtes la plus belle femme qu'il y ait au monde.

— Il me semblait que tout à l'heure tu n'étais pas si flatteur et que tu avais fait une exception en faveur de la noble reine de France.

— La beauté de la reine de France est célèbre, il est vrai, mais je ne l'ai jamais vue ; je ne puis croire qu'elle soit plus belle que vous.

La duchesse avait peine à cacher son émotion, mais, voulant mettre le chevalier à l'épreuve avant de récompenser sa passion :

— Brennberger, le plus chéri de mes serviteurs, lui dit-elle, tiens, prends cette bourse pleine d'or, choisis le meilleur de mes chevaux, va voir la reine de France, et reviens me dire quelle est la plus belle de nous deux ; mais, au nom de l'amitié que je te porte, avant tout, dis-moi la vérité.

Ah ! noble princesse, repartit le chevalier, je n'aime guère les longs voyages, surtout quand ils m'éloignent de vous ; et si, ce que je ne puis croire, j'allais vous rapporter quelque déplaisante nouvelle, je serais inconsolable. Je préférerais donc ne jamais me charger d'une pareille mission ; mais cependant, comme je puis revenir avec une nouvelle qui vous comblera de joie et qui rendra mon cœur bienheureux, je vais risquer le voyage.

— Va, lui dit la dame, ne regarde que les yeux, le visage et la chevelure, et ne te laisse éblouir ni par l'éclat des pierreries, ni par la richesse du costume.

Le Brennberger fit aussitôt ses préparatifs de voyage, car il avait hâte de revenir, sachant quelle douce récompense l'attendait. Avec l'or que la duchesse lui avait donné, il acheta une foule d'objets de parure à l'usage des femmes : des peignes ornés de pierres précieuses, de belles étoffes, des fuseaux; puis il se fit faire pour lui-même un habit de femme, et, cheminant par monts et par vaux, il se rendit à Paris.

Or, dans ce temps-là, il y avait à Paris un brave Allemand qui habitait au pied de la montagne de Mars, et qui hébergeait tous ses compatriotes qui se trouvaient dans la ville. Le Brennberger l'alla trouver et lui demanda l'hospitalité, lui promettant une bonne récompense en retour. L'hôte fit mettre aussitôt de la paille dans l'une de ses meilleures chambres, lui donna à manger les meilleurs morceaux et à boire de son meilleur vin. Le Brennberger, encouragé par cette gracieuse réception, prit son hôte à part et lui dit : — Je viens pour voir la reine de France, la duchesse d'Autriche veut que je lui dise si elle est aussi belle que le raconte la renommée : que faire pour l'approcher?

— Placez-vous sur le chemin qu'elle suit en se rendant à l'église, lui dit l'hôte, et vous êtes certain de la voir.

Le Brennberger, quand l'office sonna, revêtit aussitôt son habit de femme, et, prenant ses marchandises, il alla se placer devant la porte du château, sur le chemin de la reine; il étala ses étoffes, ses fuseaux et sa soie de façon à attirer l'attention de la princesse. Il attendait depuis quelques instants, quand la porte du palais s'ouvrit, et la reine parut; elle était entourée de douze jeunes et charmantes demoiselles, au milieu desquelles elle brillait comme un lis au milieu d'un bouquet de marguerites. Le chevalier fut ébloui; il eut peine à soutenir l'éclat de ses yeux noirs, et il lui sembla que l'haleine qui sortait de ses lèvres, d'un rouge de feu, allait le consumer. Il commençait à se remettre de son trouble, quand la reine, se tournant de son côté :

— Dieu te bénisse, mercière, lui dit-elle en s'arrêtant; as-tu quelque chose de nouveau à nous vendre? La prétendue mer-

cière la salua en rougissant; puis, lui montrant les objets étalés devant elle :

— Voyez, belle reine, et, si quelque chose dans ma boutique vous plaît, je serais bien heureuse de voir vous ou quelqu'une de vos demoiselles en faire l'acquisition. Mais la reine, s'éloignant : — L'office est commencé, dit-elle; à une autre fois, la mercière.

Le chevalier, encouragé par les paroles de la reine, resta tout le jour devant la porte du château, espérant lui vendre quelque chose au retour, et avoir occasion d'entrer au palais; mais la reine avait pris un autre chemin et était rentrée par une autre porte : cependant, comme le soir arrivait et qu'elle regardait par une des fenêtres qui donnaient sur la ville, elle vit la mercière qui restait courageusement à son poste, attendant toujours.

— La nuit va venir, dit la reine, et cependant voilà toujours la mercière devant la porte; elle se sera attardée, espérant peut-être nous vendre au retour; qu'on la fasse entrer; nous examinerons ses marchandises, et elle passera cette nuit au palais.

La mercière fut donc introduite dans l'appartement de la reine; on examina ses marchandises, et l'heure du repas du soir étant venue, la reine la fit asseoir à la table de ses femmes, qu'elle enchanta de ses joyeux propos. Le souper étant fini, la mercière prit congé de la reine, lui disant qu'elle voulait retourner chez son hôte.

— Cela ne se peut, lui dit la reine, la nuit est venue, et la ville n'est pas sûre; vous coucherez avec une de mes femmes.

Le chevalier, qui se rappelait sa belle duchesse, et qui pour rien au monde n'eût voulu lui être infidèle, répondit à la reine :

— Que Dieu vous rende grâces; mais si vous ne le trouviez pas mauvais, j'aimerais mieux coucher seule.

— Non pas, mercière, répliqua la princesse, ce serait vous maltraiter; j'ai ici douze demoiselles d'honneur, il faut que ce soir vous couchiez avec la plus jeune; autrement vous auriez droit de vous plaindre de notre manière d'exercer l'hospitalité.

Le chroniqueur ne le dit pas, mais nous avons tout lieu de croire que la reine connaissait les projets et l'histoire de Brennberger, et qu'avant d'en faire son chevalier, elle avait l'intention de mettre sa vertu à l'épreuve.

La mercière se résigna donc et passa toute la nuit couchée aux côtés de la charmante jeune fille, qui ne se troubla pas, qui ne rougit même pas quand le lendemain la reine lui demanda si elle avait été contente de sa compagne de la nuit.

Le lendemain, la mercière voulait partir; mais la reine la retint encore, et cette nuit-là elle la passa couchée avec une autre demoiselle.

Elle resta douze jours au château, et chaque soir eut pour compagne une des douze demoiselles de la reine, et le lendemain du douzième jour, elles pouvaient toutes se regarder entre elles sans penser à mal et sans rougir (1).

Le soir du douzième jour, la reine, se trouvant seule avec le Brennberger, lui dit avec un tendre sourire, et songeant à le récompenser :

— Si toutes mes filles ont couché à vos côtés, dois-je vous moins bien traiter qu'elles? Si elles ont été vos compagnes, dois-je en porter la peine?

Le Brennberger se troubla, car, s'il lui avait été possible jusqu'alors de résister à la tentation, en voyant les attraits de la reine il se sentait faible et craignait de succomber. Le Brennberger profita donc d'un moment de confusion qui précéda le souper pour sortir du château; courant chez son hôte, il dépouilla son habit de mercière, et montant à cheval, galopa nuit et jour sur la route de Vienne. Lorsqu'il fut de retour dans cette ville, la duchesse le fit venir.

— Ah! Brennberger, le plus chéri de mes serviteurs, lui dit-elle de plus loin qu'elle le vit, raconte-moi tes aventures, et que je sache si tu m'apportes de bonnes nouvelles.

— Mes aventures, noble dame, les voici : j'ai beaucoup aimé et beaucoup souffert.

— Et qui donc as-tu aimé?

— J'ai toujours aimé la même dame, et si j'ai souffert, j'ai

(1) Les frères Grimm ont publié cette légende; dans leur version, qui diffère sur plusieurs points essentiels de celle que nous rapportons, le Brennberger ne paraît pas avoir montré la même discrétion. Il raconte même, en termes un peu lestes, à la duchesse le *prodigieux bonheur* qu'il a eu. Cette fatuité ne nous paraît pas dans les mœurs du temps.

souffert pour elle. Pendant treize jours j'ai vendu mes marchandises au château de la reine de France, et chaque soir la reine m'a fait partager le lit d'une de ses filles d'honneur ; enfin, la dernière nuit, la reine a voulu me faire dormir à ses côtés.

— Malheur à moi, chevalier, si mes conseils ont pu t'induire à mal et causer le déshonneur de la noble reine de France.

— Son honneur a été respecté ; cette nuit-là je me suis enfui, et, quand j'ai quitté le palais, il n'était aucune de ses habitantes qui me prît pour autre chose que pour une femme.

La duchesse, heureuse dans son cœur, garda un moment le silence, puis s'adressant au chevalier : — Dis-moi, maintenant, ajouta-t-elle, laquelle de nous deux l'emporte en beauté.

— La beauté de la reine de France est vraiment mérveilleuse, et je ne pense pas qu'il y ait de plus belle femme au monde. Le jour où je la vis pour la première fois, son visage brillait d'un éclat incomparable, et je fus ébloui de sa beauté.

— Ah ! Brennberger, je le vois, tu la trouves plus belle que moi. Eh bien ! puisqu'elle te plaît plus que moi, que n'es-tu resté son serviteur ?

— Noble dame, je n'ai jamais voulu vous comparer à la reine. Elle est bien belle sans doute, mais vous êtes bien plus belle encore dans mon cœur.

— Tu viens de me dire cependant qu'elle était la plus belle femme que tu aies jamais vue.

— Elle est bien belle ; pourtant je dois dire qu'elle n'est la plus belle qu'après vous ; elle a la bouche trop haute, et vous avez le cou plus arrondi et le menton plus délicat. Mais, eût-elle été plus belle encore, elle n'eût jamais eu que la seconde place dans mon cœur ; et, si je me suis enfui, c'est moins parce que je redoutais le pouvoir de ses charmes que parce que je craignais que plus tard on ne vînt à savoir la vérité, et qu'on ne la mît injustement à mort.

— Ah ! Brennberger, je saurai si tu dis vrai.

— Belle princesse, je vous le répète, j'ai toujours aimé la même dame, et si j'ai souffert, j'ai souffert pour elle.

Le Brennberger, en disant ces paroles, mit un genou en terre devant la duchesse ; celle-ci lui tendit silencieusement la main, que le chevalier couvrit d'ardents baisers. Mais tout à coup la belle princesse, retirant sa main, s'enfuit, légère

comme la biche, et, quand elle rentra dans la salle où ses dames l'attendaient, son cœur battait bien fort, et elle était toute rouge.

Le lendemain, comme le Brennberger se présentait à la porte du palais, l'époux de la duchesse, qui, la veille, l'avait observé, le fit saisir et conduire devant lui.

— Chevalier, tu aimes ma femme, lui dit-il avec un farouche regard.

Le Brennberger n'eut garde de nier, et resta silencieux.

— Tu en conviens? Eh bien! la terre ne peut plus nous porter tous deux; tu vas mourir.

— Que ta volonté soit faite, repartit le Brennberger sans pâlir; si tu me fais mourir, c'est sans doute parce que la duchesse m'aime : alors je meurs content.

Une heure après, il s'agenouillait devant le bourreau, et sa tête roulait sur l'échafaud.

Mais le duc n'était pas encore satisfait; il fit arracher le cœur du chevalier, ordonna qu'on l'apprêtât comme un mets délicat, et le fit servir à la duchesse. Celle-ci ignorait la mort du Brennberger; elle mangea donc sans répugnance le mets qu'on lui servait, et fit un horrible repas de ce cœur qui avait battu dans la poitrine de son serviteur.

Quand elle eut achevé, son seigneur parut et lui dit :

— Savez-vous, madame, ce que vous venez de manger?

— Je l'ignore; mais ce mets a flatté agréablement mon goût.

— Je n'en suis pas surpris, reprit le duc, car vous venez de manger le cœur du Brennberger, de ce galant dont vous aimiez à entendre les récits, et qui charmait vos ennuis par de si douces paroles.

— Est-il vrai! s'écria la duchesse en pâlissant. Eh bien! si j'ai mangé ce cœur qui battait pour moi, le cœur de celui qui charmait mes ennuis, je vais maintenant vider ce verre en sa mémoire, et désormais ma bouche ne recevra plus ni nourriture ni boisson.

Elle but, se leva, et s'étant renfermée dans sa chambre, elle s'agenouilla devant la Vierge, et implora son assistance dans ses peines.

« Le fidèle Brennberger est mort innocent à cause de moi, lui disait-elle, et je le regretterai à jamais. Mère des douleurs,

tu sais s'il a jamais uni son corps au mien ; tu sais si jamais il s'est assez approché de moi pour que mes bras pussent l'étreindre. Il est mort innocent pour moi, donne-moi la force de mourir pour lui ! »

Le repas qu'elle venait de faire fut en effet son dernier repas. Depuis ce moment, elle ne voulut prendre ni boisson ni nourriture. Elle vécut ainsi douze jours, et, le douzième jour, elle s'éteignit. Le duc, qui avait entendu sa prière, et qui se reprochait son crime, ne voulut pas lui survivre. Comme elle allait rendre le dernier soupir, il s'enfonça un couteau dans le cœur, et mourut en même temps qu'elle.

FRÉDÉRIC MERCEY.

ÉRIC XIV.

CHRONIQUE SUÉDOISE.

I

Le 12 juillet de l'année 1561, la ville de Stockholm présentait un rare et curieux spectacle. Dès le matin, les bourgeois circulaient dans les rues, les cloches sonnaient dans les églises, les canons étaient rangés sur la grande place, et les fanfares des clairons retentissaient à la porte du château. A voir cette foule errant d'un lieu à l'autre avec une sorte d'inquiétude, on eût pu croire que la ville était menacée d'un grand péril, que les cloches sonnaient le tocsin et que toute cette population courait à la défense de ces remparts. Mais les bourgeois avaient revêtu leurs plus beaux habits, les femmes avaient natté leurs cheveux avec un soin tout particulier, et les enfants même étaient déjà parés comme un jour de fête. C'était, en effet, une circonstance importante. C'était le jour où Éric XIV, récemment couronné à Upsal, devait faire son entrée dans la capitale de ses États. Depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis l'avénement au trône de Gustave Wasa, il n'y avait point eu de solennité semblable. A cette époque, la Suède, épuisée par les guerres de partis, ravagée par l'invasion des Danois, toute saignante encore des plaies que lui avait faites la cruauté

de Chrétien II, ne pouvait apporter à cette fête ni beaucoup de pompe, ni beaucoup de luxe, et le sage et héroïque Gustave, qui avait si noblement partagé les misères, les périls de son peuple, avait l'âme trop grande pour chercher à rehausser par un vain éclat une cérémonie dont un cri de joie et un cri d'amour partis du milieu de la foule devaient faire tout le charme. Mais dans le cours de son règne, le peuple, pareil à un malade confié à des mains habiles, avait vu peu à peu toutes ses blessures se cicatriser, la Suède avait repris une nouvelle splendeur, et la royauté s'était enrichie. Quand Gustave mourut, ses fils ouvrirent la chambre mystérieuse où il amassait, par une sorte de prévoyance douloureuse de l'avenir, le fruit de ses épargnes, et y ils trouvèrent d'immenses trésors. Une portion de ces trésors avait déjà été employée à envoyer en Angleterre de magnifiques ambassades pour négocier le mariage d'Élisabeth avec Éric. Le reste fut divisé entre les enfants du vieux roi, et l'imprudent Éric, aussi prodigue que son père était économe, avait fait une large brèche à sa part d'héritage pour préparer son couronnement. Tout ce qu'il y avait à cette époque de plus précieux, la soie et le velours, les broderies fines et les perles, devait servir d'ornement à cette solennité. Les marchands les plus renommés et les ouvriers les plus habiles avaient été mis en réquisition. De Hollande, on avait fait venir les insignes de la royauté, le sceptre, le globe, la couronne; d'Angleterre, des caisses pleines de bijoux, de riches vêtements et de brillantes étoffes. L'entrée à Stockholm devait être, comme la cérémonie du couronnement à Upsal, préparée de manière à frapper tous les esprits. La cour avait son spectacle et le peuple le sien. Sur une des places les plus larges de la ville, on voyait des animaux extraordinaires que la plupart des naïfs citadins connaissaient à peine de nom; des lions enfermés dans des cages de fer, des dromadaires que des étrangers revêtus d'un costume bizarre promenaient de long en large, et des oiseaux qui chantaient d'une merveilleuse façon. Ici, un ingénieux acteur représentait avec des marionnettes tout le drame de *Faust*, y compris sa mort terrible, son enlèvement par le diable et son supplice dans les enfers. Un peu plus loin, un astrologue expliquait l'influence des constellations et dévoilait les mystères de l'avenir. Ailleurs, un baladin se vantait, chose inouïe! de

pouvoir, dans l'espace de quelques minutes, couper la tête d'un homme, et la lui remettre pleine de vie sur les épaules. Quelques vieux bourgeois passaient avec une surprise mêlée d'effroi devant ces théâtres étranges, disant que tout cela n'était que mensonge ou sorcellerie, et que de telles sciences ne devaient point porter bonheur à un royaume. Mais les plus jeunes s'arrêtaient volontiers auprès des tréteaux où un habile jongleur jouait avec des boules et des épées, et les femmes tendaient à se rapprocher du magicien. Cependant, malgré sa distraction apparente, toute la foule était occupée d'un même désir et d'une même pensée. A chaque instant, les regards se tournaient vers la porte du Nord, et de distance en distance chacun demandait : Ne voit-on rien venir? En jetant les yeux autour de soi, l'observateur le moins habile eût pu facilement reconnaître que ces scènes de marionnettes, d'astrologie et de jonglerie n'étaient, pour les spectateurs de tout rang et de tout âge, qu'une espèce de préliminaire à une autre scène plus grave et plus impatiemment attendue.

Vers midi, un nuage de poussière s'éleva sur la route, un son de trompettes et un bruit de chevaux se firent entendre. Au même instant, les tréteaux furent abandonnés, le peuple se précipita comme un torrent du côté des remparts : Éric allait venir. D'abord on vit apparaître une troupe d'hommes d'élite, couverts de riches armures et portant à la main des lances étincelantes; puis les chevaliers nobles, habillés avec une élégance dont on n'avait point encore eu d'exemple; les seigneurs du royaume, aux cheveux blancs, au front grave, marchant devant le prince comme des tuteurs devant leurs pupilles. Ensuite venaient les grands dignitaires de l'État, portant les insignes de la royauté, les gentilshommes illustres auxquels Éric avait donné la couronne de comte et de baron en prenant la couronne de souverain; puis le duc Jean et son frère, et enfin le roi, monté sur un cheval superbe, qu'il guidait avec une dextérité et une grâce admirable. Il était suivi de ses deux gouverneurs, Burræus et Goran Persson, qui déjà commençaient à s'attirer la haine du peuple, et d'une troupe considérable de gentilshommes, d'écuyers, de soldats et de valets.

Éric touchait à sa vingt-huitième année. C'était peut-être le plus beau des enfants de Gustave, qui tous étaient remarqua-

blement beaux. Il avait la taille moins haute que celle de son père, mais plus élégante, et le corps moins robuste, mais plus souple. Ses cheveux, d'un blond foncé, tombaient à grosses boucles sur ses épaules; son front large et déjà sillonné par quelques rides précoces, ses yeux bleus recouverts de sourcils bruns, ses lèvres légèrement serrées, avaient une singulière expression de rêverie et de tristesse. Il y avait de la poésie dans son regard, de l'amertume dans son sourire, et toute sa physionomie aurait pu paraître trop douce aux yeux des vieux compagnons de Gustave, si une moustache épaisse et une longue barbe taillée en pointe ne lui avaient donné un caractère plus noble et plus ferme. Le costume qu'Éric avait choisi pour entrer à Stockholm servait encore à faire ressortir tous ses avantages. C'était un pourpoint en soie blanche qui lui serrait étroitement la taille, des culottes en maroquin brodé, un manteau à l'espagnole retenu sur l'épaule par une agrafe en diamants et un chapeau noir surmonté d'une plume d'autruche. Nul gentilhomme suédois n'était, du reste, aussi habile que lui à tous les exercices du corps : nul n'avait autant de dignité dans sa démarche et de grâce dans ses mouvements. Aussi, quand il apparut au milieu de son cortége, la foule surprise le regarda en silence, oubliant d'applaudir et de saluer. Mais une femme, qui, pour le mieux voir, était montée sur une des bornes de la route, ne put contenir son émotion. « Qu'il est beau! » s'écria-t-elle, et cette exclamation de joie produisit une explosion de cris de joie et d'admiration. Dans ce moment le roi passait sous l'arc de triomphe qu'on lui avait élevé à la porte du Nord. Le carillon des cloches, les salves de l'artillerie, les fanfares des clairons, se mêlaient aux acclamations enthousiastes du peuple. Des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, se précipitaient par un mouvement unanime sur ses pas, étendant leurs mains vers lui et le regardant avec amour. C'était une de ces minutes enivrantes qui passent si vite et qui ne reviennent plus, un de ces instants où l'âme de l'homme se dilate dans le charme de ses émotions, où la pensée embrasse à la fois ce qu'il y a de plus doux dans la vie et de plus grand. Et le roi continuait sa marche, saluant avec un joyeux sourire tous ceux qui l'entouraient, et provoquant sans cesse un nouvel enthousiasme. Arrivé sur la place de Brunkeberg, son cheval

fit un faux pas. Éric le releva avec un mouvement de mauvaise humeur, puis, se tournant vers le comte Svante Sture : Cette place, dit-il, doit-elle aussi m'être fatale? — C'est la place où les plus nobles têtes de Suède sont tombées sous le fer du bourreau, répondit Sture; peut-être le cheval de Votre Majesté a-t-il senti l'odeur du sang. — Pour tout autre, cet incident eût été sans conséquence; mais il produisit sur l'âme superstitieuse d'Éric une réaction subite. Son front se rembrunit, son regard se détourna avec une sorte d'inquiétude du spectacle si animé qui l'entourait, et son oreille parut insensible aux acclamations naguère encore si douces à écouter. Le peuple s'en aperçut, et son enthousiasme se refroidit presque aussitôt; les cris de joie diminuèrent. Éric entra dans la cour du château sans se retourner et sans envoyer un dernier adieu à ceux qui étaient venus si gaiement au-devant de lui. La foule resta encore quelques instants autour de la demeure royale, indécise, étonnée; puis, à la voir s'éloigner à pas lents, en silence, on eût dit qu'elle venait de comprendre les terreurs superstitieuses de son souverain, et qu'elle se retirait frappée d'un pressentiment fatal.

II.

Le soir de cette mémorable journée, un caporal des gardes du roi, nommé Mone, s'en retournait l'arme sur l'épaule dans sa demeure lorsqu'il fut accosté par un jeune homme portant aussi l'uniforme militaire et l'aiguillette d'enseigne : — Ah! vous voilà, Maximilien, s'écria Mone en lui frappant sur l'épaule; eh bien, vous allez venir avec moi. Un bon sujet du prince Éric peut bien se permettre aujourd'hui la bouteille de bière. Mon vieux père nous fera peut-être grâce de ses citations bibliques, et vous ne serez pas fâché de voir ma petite Catherine.

A ce nom, les joues du jeune officier se couvrirent d'un léger incarnat. Il serra la main du caporal et le suivit en balbutiant quelques mots de remercîment.

— N'est-ce pas, dit Mone, c'était aujourd'hui une joyeuse journée? Vraiment la Suède n'en a pas eu beaucoup de sembla-

bles. Comme notre jeune roi monte bien à cheval, et quelle magnifique épée il portait à la main! Avez-vous vu? On dit qu'elle coûte plusieurs centaines de marcs.

Mais avant que Maximilien eût répondu à cette naïve exclamation, le caporal ouvrit la porte de sa demeure. C'était une de ces vieilles maisons en bois comme il n'en existe plus guère dans les villes de Suède. Elle était située dans une des rues les plus étroites et les plus sombres de Stockholm, et ses poutres lézardées, ses petites fenêtres en parchemin huilé, indiquaient aux passants l'humble condition de ceux qui l'occupaient. L'intérieur était du reste en parfaite harmonie avec l'aspect plus que modeste que la maison présentait au dehors. Toute cette habitation se composait de deux pièces : une cuisine dégarnie de meubles et enfumée, puis une chambre assez large, mais sans tentures et sans planches. Au fond, on apercevait trois lits, ou plutôt trois couchettes en bois de sapin, recouvertes de peaux de moutons; près de la fenêtre, une table grossièrement travaillée, quelques chaises, deux vieux bahuts, et, sur les murailles, une large épée à demi couverte de rouille, une arbalète, et un fusil à roue. C'était là tout l'ameublement.

Le père de Mone était assis près de la table, tenant entre ses mains la Bible. C'était un de ces beaux vieillards que Rembrandt aime à peindre : une large tête couverte de cheveux blancs, un front osseux traversé par des rides profondes, un œil étincelant sous d'épais sourcils, et une longue barbe blanche tombait sur la poitrine. Il avait été au service pendant toute la durée du règne de Gustave Wasa, et sans monter en grade il s'était distingué entre ses compagnons d'armes par son énergie et son intelligence. Le roi lui-même avait eu occasion de le remarquer et l'avait plus d'une fois, en passant, salué par son nom, ce qui était pour le vieux soldat un honneur insigne dont le souvenir seul éveillait encore dans son cœur de vives émotions. Quand il quitta le service, Gustave lui accorda une pension, et il se retira dans la demeure de son fils, qui avait eu le bonheur d'entrer dans le corps privilégié des gardes, et le bonheur plus grand encore d'y obtenir promptement un grade. Il vivait là de la vie la plus paisible et la plus simple, travaillant tout le jour à faire des corbeilles pour ajouter chaque année quelques marcs aux modestes revenus de la famille, et le dimanche

se reposant du labeur de la semaine en lisant la Bible. Deux grandes douleurs avaient pourtant traversé cette vie si humble et si calme. Ce fut le jour où il vit la femme de son fils mourir toute jeune encore, laissant après elle une fille en bas âge, et le jour où il apprit que Gustave Wasa n'était plus.

Il se consola de la première perte en élevant lui-même sa petite-fille, en la voyant grandir et se développer sous ses yeux. La plupart du temps il était seul avec elle; alors il la prenait sur ses genoux et lui enseignait à lire et à prier : l'enfant l'écoutait avec une tendre soumission et suivait docilement toutes ses leçons.

Mais rien n'avait pu faire oublier au vénérable vieillard la mort de Gustave Wasa. Il avait conservé pour lui un sentiment de vénération qui ressemblait à un culte. C'était le héros chéri de sa jeunesse et le bienfaiteur de ses vieux jours. La moitié de sa vie s'était passée à servir sous ses ordres, l'autre moitié à le bénir. Il ne connaissait pas une histoire plus touchante que celle de Gustave et ne croyait pas qu'il pût y avoir un plus grand nom. Souvent, quand les amis de son fils venaient le voir, il leur racontait l'état désastreux de la Suède dans les dernières années de la domination danoise, la révolte du peuple, le siége de Stockholm où il avait combattu lui-même sous les ordres de la belle Christine Gyllenstierna, puis le massacre de la noblesse, la fuite de Gustave en Dalécarlie, ses périls, son courage, et enfin son avénement au trône. A la fin de son récit, on le voyait joindre ses mains sur sa poitrine avec une sorte de recueillement; souvent une larme tombait de ses yeux; roulait sur ses joues amaigries et sur sa barbe blanche, et il disait : Comment se fait-il que je vive encore quand mon général est mort?

Dans cet accès de mélancolie, Catherine se levait de l'escabeau où elle était ordinairement assise près de son aïeul, lui prenait la main, lui donnait un baiser sur le front, et la figure du vieillard s'irradiait en la regardant.

C'était une jeune fille d'une grâce angélique et d'une admirable beauté. Elle touchait à sa quinzième année, mais, à la voir si svelte et si mignonne, avec ses cheveux blonds nattés et tombant en longues tresses sur l'épaule, ses petites mains blanches et délicates, on l'eût prise pour un enfant. Elle avait

des yeux d'un bleu limpide comme l'eau des lacs de Suède, une bouche pareille à deux feuilles de rose, une peau fine et transparente; c'était une vraie fille du Nord, timide et naïve, d'une humeur bienveillante, d'une gaieté douce et d'une nature rêveuse. Il y avait dans toute l'expression de sa physionomie, dans tous ses mouvements, tant de réserve, tant de chasteté et d'innocence, que son aspect seul aurait pu faire naître l'amour le plus vrai dans l'âme la plus blasée, et ramener la croyance dans le cœur le plus sceptique. Auprès de son aïeul elle avait reçue un éducation très-incomplète, il est vrai, mais sérieuse. Les premières leçons qu'elle avait écoutées étaient des maximes de morale; les premiers récits qui avaient frappé son imagination étaient les plus touchantes pages de l'histoire de Suède, et le premier livre qu'elle avait eu entre les mains était la Bible. Grâce à ces préceptes auxquels la tendresse de son aïeul donnait un charme particulier, grâce à ces lectures faites avec fruit, son âme avait pris une élévation qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez une jeune fille d'une condition aussi obscure; elle avait le sentiment des belles actions et des nobles dévouements.

Avec tous ces charmants sentiments et ces rares qualités, la pauvre Catherine était condamnée à porter le fardeau de la vie vulgaire. Le matin, quand elle avait, comme une mère de famille, mis son ménage en ordre et préparé le frugal repas du jour, elle prenait une corbeille et s'en allait le long des rues vendre des fleurs et des fruits. Depuis plusieurs années, elle était bien connue dans les quartiers qui avoisinent le château, et qui, à cette époque, était déjà comme aujourd'hui la partie la plus fréquentée. Beaucoup de riches bourgeois, en la voyant passer avec son mantelet de laine brune, son jupon rayé et ses petits brodequins, se détournaient de leur chemin pour la regarder plus longtemps. Beaucoup de grandes dames, de celles même qui portaient alors le noble titre de *fru*, la suivaient des yeux avec un sentiment d'envie. Du reste, la médisance n'avait pu l'atteindre encore, les autres marchandes de fruits la trouvaient seulement un peu fière. Mais, malgré tous leurs efforts d'esprit et toutes leurs enquêtes, elles ne pouvaient raisonnablement lui attribuer aucune intrigue. On avait vu d'élégants gentilshommes s'arrêter auprès de Catherine, l'acca-

bler d'éloges, et ne recevoir qu'un froid salut pour prix de leurs belles phrases. D'autres avaient tenté, sous différents prétextes, de s'introduire chez elle, et l'austère sagesse de Catherine, soutenue par la fermeté de son aïeul, les avait tous écartés.

Un seul jeune homme avait accès dans la demeure du vieux soldat, s'était Maximilien, le fils d'un de ses anciens compagnons d'armes; celui-là avait pour Catherine un amour vrai et profond, qu'il n'osait exprimer, mais qui se trahissait par ses regards; son unique ambition était de l'épouser un jour. Avant d'oser lui faire part de ses projets, il attendait qu'il eût obtenu un grade plus élevé, afin de lui offrir un sort meilleur.

Quant à Catherine, elle était contente de le voir, elle l'appelait le bon Maximilien, et causait volontiers avec lui, mais elle n'éprouvait aucun regret en son absence, aucun trouble quand il était là. L'amour n'était pas encore entré dans son cœur.

Lorsque Mone parut sur le seuil de la porte avec Maximilien, Catherine courut au-devant d'eux, salua amicalement le jeune enseigne, puis s'approcha de son père, qui lui dit quelques mots à l'oreille. Elle s'en alla chercher aussitôt la cruche de bière qui ne paraissait sur la table de cette pauvre famille que dans les grandes circonstances. Elle rentra un instant après, portant une espèce d'amphore en grès, revêtue d'un couvercle d'étain, et trois verres larges et massifs sur lesquels on lisait des inscriptions en plat allemand, qui recommandaient aux buveurs l'amour de Dieu et de la vertu. Maximilien était assis en face de la porte par laquelle Catherine devait passer, et le caporal Mone, tout en ôtant son armure et son habit d'uniforme, rappelait à son père les événements de la journée, la marche pompeuse du roi de Rottebro à Stockholm, et son entrée dans la ville. Quand il en vint à raconter le trébuchement du cheval sur la place de Brunkeberg, et la subite mélancolie d'Éric, le vieillard secoua la tête et dit : Écoute, mon cher Nils, cet incident est peut-être plus grave qu'il ne le paraît. Je ne crois pas, comme beaucoup de gens de ma connaissance, que l'avenir se dévoile à nos yeux par quelque circonstance imprévue, et qu'on puisse tirer de longues conclusions d'un

fait accidentel; mais on ne saurait nier l'effet mystérieux de certains pressentiments qui nous saisissent parfois tout à coup comme une révélation des choses que nous ignorons encore. Tu sais que la reine Catherine n'accoucha d'Éric qu'avec les plus grandes douleurs. On attendait depuis plusieurs jours l'heure de sa délivrance, lorsque le médecin qui prenait soin d'elle, et qui était, dit-on, un savant astrologue, entra dans la chambre de la malade, et dit à ceux qui s'y trouvaient : Jetez-vous tous à genoux, et priez le ciel de retarder la naissance de l'enfant, car toutes les constellations sont conjurées contre lui, et, s'il vient au monde dans ce moment, il est menacé des plus grands malheurs. Au même instant, la mère poussa un cri, et l'enfant vit le jour. C'est là un présage sinistre; il y en a eu d'autres encore. Puisse l'incident dont tu viens de parler ne pas être un mauvais présage de plus!

— Allons! allons! s'écria Nils d'un ton moitié riant et moitié sérieux; j'ai eu tort de rappeler, dans mon récit, un fait auquel je ne croyais pas qu'on pût attacher la moindre importance, car je vois qu'il éveille en vous une nouvelle frayeur. Depuis la mort de Gustave, il vous semble que la Suède, abandonnée par son bon génie, doit infailliblement être livrée bientôt à quelque calamité.

— Hélas! oui, dit le vieillard, j'en ai peur, car je ne vois dans notre nouveau roi que des penchants trompeurs, et autour de lui que des conseillers perfides; et quant à ce qu'on appelle ses bonnes qualités, je crains bien qu'elles ne soient de nature à augmenter sa vanité de prince, plutôt qu'à assurer la prospérité du royaume. On dit qu'il est très-beau cavalier, habile jouteur, bon musicien et poëte. Il doit beaucoup plaire aux femmes.

— Les femmes en sont folles, s'écria Maximilien, qui jusqu'alors était resté muet et immobile en contemplation devant Catherine.

— On dit aussi, ajouta le vieillard, qu'il est savant comme un évêque et lit le latin comme un professeur. Mais avec toute sa grâce à manier une lance et à tenir la bride d'un cheval, je doute qu'il puisse comme Gustave, défendre le royaume avec une armée de paysans, et avec toute sa science, il ne sait pas maîtriser les mauvais penchants de son caractère. Il est

d'une nature jalouse, soupçonneuse et violente. Le plus léger motif de défiance s'empare bien vite de son imagination, et le moindre obstacle l'exaspère. On dit qu'un jour, dans une chute, il s'est frappé rudement la tête contre un mur, et que depuis cette époque il a des mouvements de colère et des accès de tristesse inexplicables. Ce n'est plus seulement un défaut accidentel, une erreur passagère. C'est une maladie.

A la fin de cette période, Nils Mone, qui craignait de contredire son père, ou qui peut-être ne trouvait plus aucun argument à lui opposer, acheva de vider en silence son verre de bière. Maximilien, qui s'aperçut que la conversation était finie, se leva pour sortir, en implorant encore par un regard suppliant un regard de Catherine. Mais Catherine était rêveuse et préoccupée. Tout en continuant à coudre, elle avait prêté une oreille attentive aux paroles de son père, et ces paroles produisaient sur elle un effet diamétralement opposé à celui qu'il eût pu en attendre. Elle s'intéressait à ce jeune roi que l'on disait si beau et si près de tomber dans l'infortune. Tout ce qu'elle avait entendu raconter et tout ce qu'elle venait d'entendre lui causait une sorte d'attendrissement indéfinissable. Elle songeait à Éric, quand Maximilien, désolé de son air indifférent, lui dit bonsoir, avec une larme dans les yeux, et elle y songeait encore quand son aïeul, qui accomplissait religieusement ses devoirs de chrétien, ôta son bonnet de laine et s'écria : A genoux, enfants, prions.

III.

Les craintes du père de Mone n'étaient malheureusement que trop fondées. Éric ne tarda pas à se montrer tel que le vieux soldat l'avait dépeint : imprévoyant et prodigue, capricieux et colère, défiant et vindicatif, plein de faiblesses puériles, de passions outrées, et quelquefois de sentiments admirables. Il fut le premier roi de Suède qui réclama le titre de *majesté*. Pour soutenir la dignité de ce nouveau titre, il déploya un luxe extraordinaire. Les grandes choses, disait-il, conviennent aux grands ; et dans un court espace de temps, la cour de Suède, si modeste encore sous le règne de Gustave, subit une transformation complète.

Ses tentatives pour obtenir la main de la reine d'Angleterre l'entraînèrent dans des dépenses incalculables. Élisabeth, après lui avoir d'abord enlevé tout espoir, semblait être revenue sur sa première décision. Éric résolut d'aller lui-même solliciter le consentement que ses ambassadeurs n'avaient pu obtenir. Il équipa une flotte de quatorze navires et s'embarqua à Elfsborg avec une suite brillante. Mais à peine était-il parti, qu'un orage effroyable survint. Il renonça à faire son voyage par mer et fit demander au roi de Danemark la permission de traverser ses États. Le roi, qui n'avait pas la moindre envie de l'aider dans ses projets, traîna la chose en longueur. Éric revint à Stockholm, et, dans son ardeur matrimoniale, dépêcha une nouvelle ambassade en Angleterre, une seconde en Écosse pour demander la main de Marie Stuart, une troisième à l'empereur d'Allemagne pour obtenir celle de la princesse Renée de Lorraine, et peu de temps après, une quatrième pour négocier son mariage avec la princesse Catherine de Hesse. Cette dernière négociation fut couronnée d'un plein succès. La demande d'Éric fut immédiatement agréée, et l'époque du mariage fixée au mois de mai suivant. Au mois de mai Éric envoya, sous les ordres de l'amiral Bagge, une flotte de douze vaisseaux, pour chercher sa fiancée. L'amiral rencontre près de Bornholm une flotte danoise, l'attaque, la disperse, arrive à Lubeck et envoie un messager à la princesse. Quinze jours après, le messager revient sans fiancée. Le landgrave, effrayé des troubles qui commençaient à éclater dans le Nord, n'avait pas voulu laisser partir sa fille. Le mariage n'est pourtant que retardé. Mais Éric conserve l'espoir d'épouser Élisabeth; il lui adresse, par un émissaire secret, une lettre dans laquelle il déclare qu'il n'a jamais songé sérieusemeut à se marier avec la princesse de Hesse. L'émissaire est arrêté en Danemark, sa lettre est découverte et envoyée au landgrave, qui à l'instant signifie aux ambassadeurs d'Éric de quitter ses États pour n'y jamais revenir.

Tandis que le fils du sage Gustave compromettait ainsi sa dignité au dehors, des événements plus graves se préparaient au dedans du royaume. Il y avait, entre Éric et son frère Jean, une vielle haine quelquefois artificieusement dissimulée, mais au fond du cœur toujours vivace. Éric, qui s'était adonné avec ardeur à l'étude de l'astrologie, avait lu dans les astres que sa

vie était menacée par un homme aux cheveux clairs. Ses soupçons se portèrent d'abord sur son frère Jean, plus tard sur le malheureux Nils Sture. L'infâme Goran Persson, qui, par instinct, haïssait tous ceux qui étaient au-dessus de lui, et qui, par avarice, aurait voulu pouvoir anéantir les grands et les nobles pour prendre une part de leurs biens, travaillait à entretenir dans l'âme faible d'Éric toutes ces terreurs superstitieuses et ces sentiments haineux. Il aggrava les préventions que le roi nourrissait déjà depuis longtemps, et en dénaturant les actes les plus simples, finit par faire, de quelques circonstances insignifiantes, des motifs graves de récrimination, et par persuader au roi que son frère Jean aspirait à lui ôter la vie, ou tout au moins à le détrôner.

Jean fut fait prisonnier et conduit à Stockholm avec sa jeune épouse. L'implacable conseiller d'Éric le pressait de le faire mourir, mais le roi reculait devant cette cruelle décision, et quelques hommes qui avaient aussi de l'influence sur lui, entre autres un Français, le brave et loyal Charles de Mornay, l'empêchèrent de verser le sang de son frère. Il fut décidé que Jean passerait sa vie en prison, et les satellites de Persson, après avoir dépouillé le malheureux prince de tout ce qu'il possédait de plus précieux, le renfermèrent au château de Gripsholm. On offrit à sa femme la liberté de le quitter et de vivre dans le palais du roi. Pour toute réponse, elle montra son anneau de mariage, qui portait pour devise : *Nemo nisi mors*, et prit le chemin de la prison.

L'acte de violence qu'Éric venait d'exercer envers son frère ne fit que jeter un nouveau trouble dans son esprit. Plus il avançait en âge, plus il devenait lui-même victime de ses propres défauts. Son irritabilité d'humeur, sa défiance, avaient pris peu à peu un accroissement terrible. Il fut un temps, disent les chroniqueurs, où l'on ne pouvait ni rire ni chuchoter à ses côtés, de peur d'éveiller en lui une pensée de trahison. Un signe informe, tracé au hasard sur une muraille, une branche d'arbre posée par mégarde sur le sol, passait à ses yeux pour un maléfice. La moindre méprise de la part de ses serviteurs enflammait sa colère, et souvent sa colère entraînait la peine de mort. Puis, une fois ces accès de fureur passés, il faisait un douloureux retour sur lui-même. Il s'accusait de son égare-

ment, il écrivait dans son journal, avec une contrition toute chrétienne : Aujourd'hui j'ai péché. Il se promettait bien alors de mettre un frein à ses soupçons et de réprimer ses mouvements de colère. Puis, le lendemain, le torrent des mauvaises passions rompait encore sa digue, et les regrets de la veille étaient oubliés. C'était un douloureux spectacle à voir que ce conflit perpétuel de tant de sentiments opposés, ces aspirations idéales et ces chutes désastreuses. Il y avait, au fond de cette ame de roi, un germe de nobles pensées, un amour instinctif, des grandes choses, une faculté d'enthousiasme vraiment poétique. Mais il était, comme le chasseur des ballades allemandes, placé entre un ange de lumière et un esprit de perdition. Quand la douce voix de l'ange avait ébranlé son cœur, l'être maudit revenait aussitôt réclamer ses droits. Une folle hallucination trompait son regard, un souffle empoisonné troublait ses sens, une main fatale l'entraînait vers l'abîme.

IV.

Un soir Éric revenait de faire une course à cheval, et rentrait par cette même porte sous laquelle il avait passé avec tant de pompe. Trois années seulement s'étaient écoulées depuis le jour où le peuple accourait au-devant de lui pour le saluer du nom de roi. Dans ce rapide espace de temps, que de souffrances étranges il avait déjà éprouvées, et quel changement il avait subi! Au premier abord, on reconnaissait bien encore en lui ce noble et beau cavalier qui jadis étonnait tous les regards et charmait toutes les femmes. C'était bien la même démarche imposante et gracieuse, la même tête couronnée d'une épaisse chevelure blonde. Mais son front était plus sombre, son sourire plus rare et plus triste, et il y avait dans ses mouvements une sorte de nonchalance rêveuse qui indiquait la préoccupation de son esprit. Parfois, cependant, lorsqu'il passait dans la rue, il essaya de surmonter sa mélancolie habituelle, de montrer dans ses regards une gaieté qu'il n'éprouvait plus au fond du cœur et d'attirer le peuple à lui; mais le peuple ne l'accueillait plus comme autrefois. Le peuple, ce juge terrible, avait à tout jamais condamné ses folles dépenses et ses actes de cruauté.

Les bourgeois s'écartaient de sa route, et les femmes en soulevant pour le voir le rideau de leur fenêtre le regardaient avec une curiosité inquiète.

Éric s'en allait donc avec son cortége habituel le long des rues silencieuses, lorsqu'en traversant le pont de la cité il aperçut une masse de monde réunie devant la porte du château. Un de ses soupçons accoutumés s'éveilla aussitôt dans son esprit. — Qu'en pensez-vous, dit-il en se tournant vers un de ses officiers, serait-ce une révolte? L'officier mit son cheval au galop et revint un instant après en s'écriant : — Ah! sire, c'est un grand malheur, c'est la jolie Catherine, la plus belle fille du royaume de Suède, qui est morte ou à moitié morte.

C'était en effet Catherine qui en allant vendre ses fruits avait été renversée par une charrette. A l'instant même les gardiens du château, les habitants de la rue, s'étaient rassemblés autour d'elle. Chacun la regardait avec attendrissement, et chacun voulait lui porter secours. Mais l'empressement même de ces bonnes gens paralysait toute action, et tandis que chaque spectateur proposait un remède, la jeune fille restait étendue sur le pavé. — Il ne s'agit pas de tant de discours, s'écria une femme qui à l'aide de deux bras vigoureux venait de fendre la foule. Il faut d'abord que la pauvre enfant soit sur un lit. Après cela, tous ceux qui sont si savants en médecine pourront venir lui donner des conseils. Viens ici, Clas, ajouta-t-elle en s'adressant à un ouvrier, prends-la sur tes épaules et porte-la chez elle. La chère enfant n'est pas bien lourde. C'est si mince de taille, et le chemin n'est pas long. Elle demeure près de chez moi. C'est la fille de Mone, je la connais bien.

Au même instant le roi parut. La foule s'écarta devant lui et découvrit à ses regards la jeune fille étendue par terre, les yeux à demi fermés, les cheveux épars, le visage pâle et la tempe droite ensanglantée. Éric fut comme stupéfait en la voyant. Jamais une image aussi pure, une beauté aussi parfaite ne lui était apparue. Il sentit s'éveiller en son cœur une émotion qu'il n'avait pas encore éprouvée; et un sentiment de tendresse et de pitié qui ressemblait à un songe; et il restait là immobile et muet, contemplant l'angélique jeune fille, et oubliant qu'elle souffrait, tant elle était belle dans sa souffrance. En ce moment, Catherine ouvrit les yeux, souleva ses bras

engourdis et murmura quelques paroles inintelligibles. Ce mouvement arracha le roi à sa rêverie : — Portez-la au château, dit-il en se tournant du côté de ses gens, et faites venir le médecin; — puis il salua la foule et rentra dans son appartement.

V.

— Que vous est-il donc arrivé pendant votre course à cheval? disait le soir Hercule, le fou du roi, à l'un des officiers du palais. Avez-vous entendu en sortant de la ville le cri sinistre du corbeau? Avez-vous trouvé deux bâtons en croix sur le chemin? Vos yeux auraient-ils aperçu une araignée tissant sa toile sur les murailles du château? ou n'auriez-vous point rencontré quelque convoi funèbre?

— Non, rien de tout cela, répondit l'officier; mais pourquoi ces questions?

— C'est qu'à part les jours où Goran Persson est entré chez le roi pour lui révéler quelque nouveau complot, je ne me rappelle pas avoir vu notre auguste maître aussi difficile à amuser et aussi silencieux. Moi qui ai assez souvent le privilége de le distraire, j'ai fait depuis deux heures mon métier de fou d'une manière incroyable. J'ai dit des choses ravissantes, j'ai été audacieux, caustique, bouffon; je me suis moqué des nobles et des grands; j'ai parodié le roi de Danemark et ses généraux, j'ai ri, j'ai chanté; j'ai raconté des histoires de guerre et des histoires d'amour qui feraient mourir de jalousie un poëte. Enfin, que vous dirai-je de plus? moi l'esprit joyeux du palais de Stockholm, moi le fou patenté de sa très-haute et très-puissante majesté Éric XIV, moi Hercule Antoine César Steinberg, surnommé La Bravoure, je me suis oublié au point de danser comme un arlequin, et de faire des sauts comme un jongleur. Tous les courtisans, gênés par le respect, se tenaient à quatre pas pour ne pas éclater de rire, le terrible Goran lui-même était ému, et le roi, le croiriez-vous, le roi n'avait pas seulement l'air de me voir, ou de m'entendre?

— Vraiment, mon pauvre Hercule?

— Vraiment. Il y a de quoi désespérer de l'avenir du royaume quand on voit de pareilles choses; et si je n'écoutais que ma

colère, je briserais ma marotte, je jetterais mon bonnet de fou dans le Mœlar et j'abandonnerais le roi à sa destinée. Mais, encore une fois, ne connaissez-vous rien qui puisse expliquer cette singulière figure que notre cher souverain a prise depuis quelques heures? Car il n'est pas triste comme quand il a perdu une bataille, ni ombrageux comme quand il croit que ses gens exercent contre lui quelque sorcellerie, ni terrible comme quand il parle de la trahison de son frère Jean. Il est pensif et grave, mais d'une gravité inaltérable.

— Non, sur ma foi, répondit l'officier qui commençait à s'intéresser aux soucis du pauvre fou; je ne sais d'où peut venir ce sérieux qui t'effraye, à moins que... peut-être... la jeune fille... Mais, non, ce n'est pas possible.

— Comment! il s'agit d'une jeune fille, s'écria Hercule en faisant sonner tous ses grelots. Bravo! je suis sauvé. L'amour est frère de la folie, vive la joie! Demain, Éric rira pendant deux heures et me proclamera le premier fou de la terre.

En disant ces mots, Hercule s'élança hors de la salle et monta en chantant l'escalier qui conduisait à sa cellule.

Ce que l'officier interrogé par Hercule venait d'exprimer comme un soupçon à peine admissible était pourtant la réalité. Éric songeait à Catherine. Après avoir donné l'ordre de lui faire préparer une chambre il était rentré chez lui, et il avait essayé de lire les dépêches de ses généraux. Mais tous les bulletins militaires, même ceux du vaillant Horn qui venait de remporter plusieurs avantages sur la flotte de Lubeck et de Danemark, ne pouvaient distraire sa pensée de cette image de jeune fille étendue à demi mourante sous ses yeux. Il avait fait venir dans son cabinet Goran Persson et l'avait interrogé sur les dispositions du peuple et l'état du pays. Mais, pour la première fois, les discours insidieux et envenimés de Persson avaient glissé sur l'âme d'Éric, sans y éveiller aucune terreur. Enfin, il était descendu dans l'appartement de sa sœur Cécile, dont il aimait l'humeur vive et enjouée, il avait fait venir son fils; mais il ne voyait que Catherine et ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui.

Le soir, il se retira avec Burræus, son maître en astrologie, dans le cabinet mystérieux où il avait coutume d'étudier les planètes. Quelle ne fut pas sa surprise et sa joie, lorsqu'après

avoir à diverses reprises contemplé attentivement la surface du ciel, il crut y voir un signe favorable à celle qui depuis quelques heures occupait si vivement son esprit. Oui, s'écria-t-il en s'asseyant près de la table d'astrologie toute couverte de chiffres et de signes cabalistiques; oui, les constellations elles-mêmes lui sont favorables. Le ciel cette fois est d'accord avec mes désirs.

Burræus prêta l'oreille tout en ayant l'air profondément absorbé dans ses observations, et le roi continua comme s'il se parlait à lui-même. — Au fait, cette apparition si singulière, cette chute à la porte du château au moment même où j'allais passer, cette émotion profonde dont j'ai été saisi, tout cela ne peut être un de ces accidents passagers de la vie qui nous surprennent un instant, et que nous oublions le lendemain. Puis, cette jeune fille avec ses vêtements vulgaires, et dans toute sa physionomie quelque chose de si élevé et de si noble!...

— Oh! sire! que vois-je? s'écria Burræus qui venait de comprendre la pensée du roi.

— Qu'y a-t-il donc, demanda Éric en se levant précipitamment avec une sorte d'anxiété dont l'habile courtisan ne put s'empêcher de sourire.

— Je vois, répondit Burræus, une nouvelle étoile qui se lève à côté de la vôtre, une étoile d'une clarté si douce et si belle, que je ne me rappelle pas en avoir vu une semblable. La voilà qui se détache peu à peu sur l'azur du ciel, qui scintille, qui efface par sa vive lumière les autres étoiles qui brillaient naguère. Ses rayons forment maintenant autour d'elle une vaste auréole et se prolongent du côté de votre constellation. On dirait qu'ils la cherchent, qu'ils tendent à s'unir à elle. C'est sans doute une étoile d'amour, l'étoile d'une femme admirablement douée, d'une reine peut-être.

— Non, non, s'écria Éric dont la figure était alors rayonnante de joie; elle n'est pas reine, mais elle mérite de l'être; elle le sera.

Puis, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, il ferma brusquement la fenêtre, congédia Burræus par un geste silencieux et redescendit dans sa chambre à coucher.

Le lendemain, à son réveil, Éric fit demander des nouvelles de Catherine. On lui dit qu'elle n'avait reçu qu'une contusion

dont on ne verrait bientôt plus de traces, qu'elle était levée et désirait retourner chez elle. — Non, dit le roi, elle restera ici, elle deviendra l'une des dames d'honneur de ma sœur. Je l'ai décidé ainsi.

Un officier fut chargé de lui annoncer cette résolution. Catherine, après l'avoir écouté, se tourna avec un sentiment de tristesse du côté de la rue où était sa demeure. — Et mon père? s'écria-t-elle. — Mademoiselle, dit l'officier qui ne s'était pas attendu à cette question, le roi dans sa générosité n'oubliera sans doute pas... — Et mon aïeul? s'écria Catherine avec une énergie et une douleur mal comprimée, mon aïeul qui depuis quinze ans n'a pas passé un jour sans me voir! Oh! non, vous ne voulez pas me retenir ici; c'est impossible. Le roi ignore sans doute que je suis une fille du peuple, sans esprit et sans grâce, incapable de vivre d'une autre vie que celle que j'ai connue jusqu'à présent, indigne de reposer ma tête sous les lambris de ce château. Hier je n'étais encore qu'une marchande de fruits, je ne peux pas être ce matin dame d'honneur d'une princesse. Il me faut la cabane en bois où je suis née, la chambre obscure où j'ai vécu, le banc de chêne où je m'assieds le soir entre mon père et mon aïeul. Il me faut, à moi pauvre enfant du peuple, ma pauvre vie ignorée, occupée, souvent mêlée de soucis et pourtant heureuse. Dites cela au roi, rendez-lui grâce du secours qu'il m'a prêté. Dites-lui que je l'en bénirai sans cesse, que dans notre prière de famille son nom sera prononcé tous les jours. Mais qu'il me laisse partir, oh! je vous en prie. Maintenant, voyez, je suis bien, je ne souffre plus; mais mon père et mon aïeul ne savent où je suis et se désolent. Au nom de votre père, je vous en conjure, laissez-moi retourner près d'eux.

Et la jeune fille étendait vers l'officier ses mains suppliantes, et sa voix tremblait, et ses yeux étaient pleins de larmes.

Dans ce moment la porte s'ouvrit. « Le roi! » dit l'officier en s'écartant avec respect. Catherine fit un mouvement pour se jeter à ses pieds; mais Éric, l'arrêtant aussitôt, la prit par la main, la fit asseoir sur un fauteuil, et lui dit :

— Je sais que votre désir est de retourner chez vous. Si j'ai refusé d'y condescendre, ne m'accusez pas de tyrannie. Je vous dirai pourquoi j'avais songé à vous garder. Je suis supersti-

tieux, vous le savez : le peuple sait si vite les défauts de son roi. Je crois qu'il y a dans la vie certains faits non recherchés et non prévus, certains accidents préparés par une main mystérieuse et liés à tout notre avenir. Hier, quand je vous ai vue devant la porte du château, il m'a paru que c'était ma destinée elle-même qui vous avait amenée là, que je devais vous revoir encore, — vous revoir longtemps. Puis, il y a une autre pensée qui m'engage à vous retenir. Vous êtes la fille d'un pauvre soldat; mais par la noble expression de vos regards, par tout ce qu'il y a en vous de distinction charmante et de grâce inattendue, vous mériteriez d'être la fille d'un roi. Il me semble que la fortune s'est trompée; elle vous devait un palais, et elle ne vous a donné qu'une chaumière. Laissez-moi tenter de réparer cette fatalité injuste. J'ai eu la douleur de faire des malheureux, parfois par nécessité, hélas! et parfois par égarement. Laissez-moi goûter la joie de relever l'humble plante abattue sous mes yeux, d'employer mon pouvoir à soutenir l'enfant du peuple, et ma richesse à l'enrichir. En vous engageant à rester ici, je ne vous offre rien qui puisse effaroucher votre délicatesse, ni éveiller vos scrupules. Vous vivrez auprès de ma sœur, vous aurez pour vous instruire les maîtres qu'elle a eus, et personne dans ce château n'oserait manquer d'égards envers vous, car je serai votre protecteur, et si vous le voulez votre ami.

En parlant ainsi, Éric pressait dans ses mains la main de Catherine; sa voix était émue, et sa figure avait une rare expression de tendresse. Catherine n'osait le regarder; elle était devant lui, immobile, les yeux baissés, les joues couvertes d'une rougeur pudique et le cœur agité par des sensations étranges. Le prestige que le nom d'Éric avait déjà précédemment exercé sur elle agissait alors avec une nouvelle force. En écoutant ces paroles si tendres, cette voix si touchante, elle sentait peu à peu chanceler ses résolutions. Elle cédait à une sorte d'attraction confuse, inconnue jusqu'alors et entraînante.

— Eh bien! Catherine, dit le roi, je vous ai exprimé mon désir et j'attends votre décision. Agissez selon votre volonté, et ne prenez pas mes offres pour un ordre. Avec les autres je commande, avec vous je prie.

La jeune fille émue leva sur lui ses grands yeux bleus, et dans

ce regard rapide, dans ce regard virginal si craintif et si doux, l'œil exercé d'Éric put lire le consentement qu'il attendait : — Vous acceptez donc ce que je vous ai proposé? s'écria-t-il avec un élan de joie. Oh! merci.

— Mais mon père? balbutia timidement Catherine.

— J'aurai soin de votre père et de votre aïeul, je vous le promets.

Puis il sortit le front radieux. Mais quand Catherine se trouva seule, elle tomba à genoux et joignit les mains sur sa poitrine, comme pour demander à Dieu pardon de la résolution qu'elle venait de prendre et implorer son secours pour la nouvelle vie où elle allait entrer.

VI.

Le même jour, le chef de la compagnie des gardes reçut l'ordre de doubler la solde du caporal Mone, qui accepta avec une joie naïve ce surcroît de fortune et bénit la munificence du roi. Un autre officier fut chargé d'offrir à l'aïeul de Catherine une retraite dans un des châteaux de la couronne; mais le vieillard repoussa cette offre avec indignation : — Je vois bien, dit-il, pourquoi votre maître a pensé à moi : ma fille lui a plu, et il veut la séduire; mais il méprise donc bien les hommes, s'il pense qu'un vieux soldat puisse livrer ainsi celle qui porte son nom, vendre son amour pour un peu d'or, et troquer son honneur pour une place dans un château. Non, vous n'étoufferez pas ainsi le cri de ma conscience, et vous ne m'arracherez pas à cette cabane où Catherine est née, où je l'ai vue grandir sous mes yeux. Je l'attendrai ici comme je l'attendais chaque soir, quand elle revenait belle et riante avec sa corbeille de fleurs pour m'égayer par son regard et réjouir mon pauvre cœur par son entretien. Et si elle ne revient pas, que la malédiction du vieillard tombe sur ceux qui la retiendront!

Catherine ne connut point la noble douleur de son aïeul. On lui dit qu'il était calme et satisfait, elle le crut; et tandis que le malheureux, privé tout à coup de celle qui depuis quinze ans faisait le charme de sa vie, passait des heures entières immobile et muet à la place où il l'avait vue, écoutant s'il n'enten-

drait point le bruit de ses pas ou le son de sa voix; tandis que, dans sa tristesse et son isolement, il oubliait jusqu'à sa Bible chérie qui naguère remplissait son cœur d'une pieuse joie, et qui maintenant ne lui donnait pas même une consolation, la jeune fille s'abandonnait sans remords à sa destinée. Elle avait échangé sa grossière robe de laine et ses lourds brodequins contre la robe de velours et l'élégante chaussure des dames de la cour. Lorsqu'elle parut dans la chambre de la princesse avec son nouveau vêtement, on l'eût prise pour une de ces jeunes fées à qui il suffit d'un coup de baguette pour se revêtir d'une beauté idéale. Elle apprenait la musique et le dessin, et ses maîtres s'étonnaient de la vivacité de son intelligence. Il y avait en elle une grâce naturelle qui séduisait tous les regards, et des qualités vraies qui lui conciliaient tous les esprits. Elle gagna l'affection de la princesse Cécile par son inaltérable douceur, et imposa le respect aux courtisans par sa noble réserve. Quant à Éric, plus il la voyait, plus il sentait s'accroître l'amour qu'elle lui avait inspiré dès le premier jour. Cet amour ne ressemblait pas à celui qu'il avait éprouvé pour d'autres femmes. Ce n'étaient plus ces transports impétueux et bouillants, ces désirs passionnés, mais rapides; c'était un sentiment calme, réfléchi, parfois presque timide et toujours respectueux. Souvent il entrait dans la salle où Catherine prenait ses leçons, et, comme il était lui-même excellent musicien, il aidait à l'enseignement du maître, il faisait chanter sa jeune élève et applaudissait à ses progrès. Souvent, dans le salon de sa sœur; il s'asseyait auprès de Catherine avec une naïve émotion, et le regard plein de douceur qu'il rencontrait de temps à autre lui donnait des tressaillements de joie, et le peu de paroles qui s'échappaient de ses lèvres craintives résonnaient dans l'âme d'Éric comme une musique céleste.

Jusque-là le mot d'amour n'avait pas encore été prononcé entre eux; mais il était dans la pensée de Catherine comme dans celle du roi. Avant que d'avoir vu Éric, son imagination était occupée de lui; elle l'aima quand elle le vit, et son cœur était trop vrai pour pouvoir se retrancher dans la dissimulation. Dès les premiers temps de son séjour au château, elle trahit le secret de son amour par la vive rougeur qui colorait ses joues au moment où elle reconnaissait le pas d'Éric, par sa figure

plus riante et plus animée quand il était là, par sa rêverie silencieuse quand il était loin. Il ne fallait qu'une occasion pour amener sur ses lèvres l'aveu qu'elle avait déjà fait par ses regards, et cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour, Éric était allé faire avec elle une promenade sur les bords du lac Mælar. Ils avaient erré longtemps sur les sentiers du rivage voilés par les longues branches de bouleaux, et à travers les vallons parsemés d'arbres en fleur. Catherine était légère et joyeuse comme un enfant. Elle s'arrêtait à chaque pas pour cueillir une renoncule, pour se faire un bouquet de campanilles violettes et de myosotis, qu'elle mêlait avec une naïve coquetterie à ses touffes de cheveux blonds; puis elle s'asseyait au pied d'un chêne, et racontait à Éric comment elle avait déjà visité ces mêmes lieux, ces mêmes rivages, quand elle n'était encore que la pauvre fille du soldat, comment elle venait là les dimanches avec les jeunes filles de son âge se reposer des travaux et des soucis de la semaine. Elle connaissait chaque arbre et chaque sentier, et la vue de ces lieux, le souvenir de ses années d'enfance, donnaient à sa gaieté un caractère touchant de mélancolie. Éric la regardait en silence et l'écoutait avec un charme inexprimable. Tout ce tableau d'une vie si humble et si paisible que Catherine venait de lui retracer, ces naïves jouissances d'une âme sans orages, ces douces récréations de l'enfant du peuple, éveillaient en lui une foule d'émotions nouvelles. Son âme avait été de bonne heure agitée par des passions violentes, troublée par des terreurs factices, assombrie par le remords. Ses jours s'étaient passés au sein d'un monde qui se défiait de lui, et dont il se défiait, sur une route qui lui semblait parsemée de piéges trompeurs; tout à coup il se trouvait auprès d'une jeune fille dont rien n'avait encore altéré la candeur, ni troublé la confiance. Les paroles de Catherine pénétraient dans son âme malade comme une rosée bienfaisante, réveillaient son imagination alourdie et rafraîchissaient sa pensée. Plus d'une fois, dans le sentiment de bien-être qu'il éprouvait alors, il fut tenté de se jeter aux genoux de Catherine et de la bénir comme un être céleste; plus d'une fois il éprouva le désir de l'enlacer dans ses bras et de murmurer sur ses lèvres un éternel serment d'amour. Mais la jeune fille repre-

nait son innocent récit, et il se remettait a l'écouter sans oser l'interrompre.

Tout le jour se passa ainsi en promenades et en causeries, et l'heureux couple ne s'en revint que dans la soirée; mais c'était une de ces belles soirées du Nord, fraîches et limpides, éclairées par une sorte de lumière crépusculaire qui rejoint le soleil de la veille au soleil du lendemain. Nul bruit discordant ne résonnait dans l'air, nulle brise n'agitait le feuillage; on n'entendait que les soupirs harmonieux du rossignol du Nord, qui, dans le repos des nuits d'été, s'éveille pour chanter son chant d'amour. Le lac, aplani comme un miroir, reflétait dans ses profondeurs limpides l'azur du ciel, les rayons des étoiles, et la forêt de sapins voilait comme un rideau les contours de l'onde argentée. Éric était assis au fond de la barque à côté de Catherine; tous deux contemplaient dans un religieux silence cette scène mystérieuse, tous deux paraissaient dominés par la même pensée, et lorsque leurs regards venaient à se rencontrer, ce regard trahissait une profonde émotion.

— Savez-vous, dit enfin Éric en levant les yeux au ciel, que c'est là le livre où j'ai voulu voir votre destinée unie à la mienne? Je sais bien que beaucoup de gens fort sensés se moquent des prétendus secrets que l'on croit découvrir dans l'étude des astres; mais quand on a dans le cœur un amour vrai et noble, oh! il vaut mieux le confier aux étoiles qu'aux hommes. Je rentrai donc dans ma chambre d'astrologue aussitôt que je vous eus vue, j'ouvris la fenêtre, je regardai le ciel, qui était comme ce soir limpide et parsemé d'étoiles. Là j'ai cru voir votre nom écrit en lettres d'or, là j'ai cru lire que vous m'aimeriez un jour. Me suis-je trompé? ajouta-t-il en prenant la main de la jeune fille, qu'il sentit trembler dans la sienne. Dites-moi, Catherine, la science de l'astrologue n'est-elle qu'une vaine erreur, et les étoiles mentent-elles comme les courtisans?

— Non, répondit Catherine, vous ne vous êtes pas trompé.

Et le roi, enlaçant un de ses bras autour de la jeune fille, lui donna sur le front un long baiser.

A partir de ce jour, l'influence que Catherine exerçait déjà depuis longtemps sur lui ne fit que s'accroître. Éric, après l'avoir amenée au château, avait à tout jamais dit adieu à ses maîtresses, puis il s'était beaucoup moins occupé de ses projets

de mariage. D'un autre côté, il était facile de voir que son caractère était moins sombre et ses injustices moins fréquentes. Catherine ne lui avait pourtant jamais adressé le moindre reproche; elle ne se croyait pas si puissante, et elle ne portait pas si haut son ambition. Toute sa destinée à elle était de l'aimer, de l'aimer avec abandon, avec dévouement, sans se laisser effrayer par ses défauts, sans songer à son avenir. Ainsi, elle ne cherchait pas à conquérir pour elle-même une part du pouvoir, à se parer d'un lambeau de royauté, à se mêler aux intrigues politiques, qui auraient pu lui donner aux yeux des courtisans une nouvelle puissance. Mais, à son insu, elle agissait sur l'esprit d'Éric par sa présence, par son regard, par sa douceur. Lui-même lui disait quelquefois dans son langage poétique : « Vous êtes l'ange gardien que le ciel m'a envoyé dans sa miséricorde, la harpe merveilleuse qui calme mes mauvaises passions, le rayon de lumière qui me guide dans la vraie route. Depuis que je vous connais, je me repens de mes erreurs; et quand je suis près de vous, je me trouve meilleur. »

Le farouche Persson ne pouvait voir sans une vive terreur cette influence bienfaisante qui menaçait d'anéantir la sienne. Depuis quelque temps, il s'en allait disant à ses affidés que le roi n'était plus reconnaissable, que son intelligence et son énergie déclinaient chaque jour d'une manière effrayante; puis il cherchait de côté et d'autre des armes contre Catherine; il aurait voulu découvrir dans sa vie passée quelque incident équivoque, quelque légère histoire d'amour, une apparence de rendez-vous, une ombre, un rien. Il s'en rapportait à lui-même du soin de compléter l'anecdote la plus insignifiante, la plus futile, et de lui donner une juste interprétation. Mais le zèle de ses émissaires ne put rien lui procurer; les voisins de Catherine étaient tous, comme des insensés, prêts à rendre témoignage de sa vertu, et les marchandes de fruits elles-mêmes faisaient son éloge. Jamais on n'avait vu un tel ensorcellement.

Malgré cette disette de pièces justificatives, Persson essaya pourtant d'entamer le procès. Il n'attaquait pas directement Catherine, sa vieille expérience du cœur humain l'empêchait de faire une telle folie; mais il lançait de temps à autre sur elle quelques insinuations à double entente, prêt à les étendre

plus loin si le roi ne les repoussait pas trop vivement, ou à leur donner aussitôt un sens favorable. Éric ne fit pas attention à ces paroles ; Goran Persson revint à la charge le lendemain, et s'aventura un peu plus loin que la veille. Éric le laissa encore, sans rien dire, tendre ses filets ; mais, à la troisième fois, il se leva en colère, le prit par la main, et, l'entraînant dans la chambre de Catherine : « Tiens, misérable, lui dit-il, regarde cette figure céleste, et repens-toi de ta fourberie. » Persson, surpris et consterné, se jeta à ses genoux, balbutia quelques mots de pardon, puis sortit avec la crainte d'être un instant après jeté dans un prison. Mais Catherine elle-même implora sa grâce, et le roi tâcha d'oublier cet incident.

Cependant, au milieu de cette existence animée par le mouvement d'une cour nombreuse, et tout entière consacrée à une pensée d'amour, Catherine éprouvait parfois de profonds accès de mélancolie. Le roi était si jaloux d'elle, qu'il ne lui permettait pas de sortir. Depuis le jour où elle était entrée au château, elle n'avait revu ni son père ni son aïeul. Souvent elle songeait à eux avec tristesse, elle se demandait si tout ce qu'on lui avait raconté était bien vrai, s'ils se trouvaient réellement à l'abri de tout besoin, de tout souci. Elle avait découvert dans une des galeries du château une fenêtre d'où ses regards pouvaient voir la rue où elle était née et la maison où elle avait vécu ; elle venait là souvent rêver à cette humble vie qu'elle avait connue autrefois, à ces soirées d'hiver où elle apprenait à lire la Bible sur les genoux de son aïeul, à ces heures si calmes où nul regret du passé et nulle crainte de l'avenir n'avaient encore troublé son imagination.

Un jour qu'elle était dans cette galerie, la tête appuyée contre les vitraux de la fenêtre, elle aperçut un homme qui regardait attentivement de ce côté. A sa taille, à ses vêtements, elle reconnut Maximilien. Il la vit, fit un signe, et au même instant s'élança vers la porte du château. Catherine comprit aussitôt le péril auquel il s'exposait en essayant d'arriver jusqu'à elle ; car elle connaissait la jalousie d'Éric, qui avait prononcé une ou deux fois devant elle le nom de Maximilien avec un mouvement de colère. Elle voulait fuir, mais elle craignait qu'il ne se mît à la chercher et ne restât plus longtemps dans ces corridors dangereux. Tandis qu'elle en était encore à se demander quel

parti elle devait prendre, Maximilien parut devant elle, l'œil inquiet, le visage pâle et effaré.

— Maximilien, s'écria-t-elle, au nom de Dieu! que venez-vous faire ici? Ne savez-vous pas à quoi vous vous exposez?

— Je le sais, répondit Maximilien; mais je dois partir demain, et je ne pouvais quitter Stockholm sans vous revoir encore une fois.

— Vous partez!

— Oui; j'ai reçu l'ordre de rejoindre l'armée. On dit qu'elle est maintenant vivement pressée par les Danois. Oh! puissé-je me jeter bientôt dans une bataille et puissé-je n'en pas revenir! Mais pourquoi vous parler de moi? Il est un être meilleur dont je vous apporte un dernier souvenir. Votre aïeul....

— Eh bien! mon aïeul?

— Il est mort!

— Mort! s'écria Catherine en cachant sa tête dans ses mains et en fondant en larmes.

— Oui, Catherine, mort de douleur. Vous le savez, vous étiez la seule consolation de sa vieillesse, la seul joie de son cœur. Quand vous lui fûtes enlevée, il tomba dans un état de stupeur auquel rien ne put l'arracher. Sa pensée n'avait plus de mobile, son existence n'avait plus de but. Vous n'étiez plus là pour égayer son regard, et le monde entier lui semblait couvert d'un linceul. J'allais le voir quelquefois. Je le trouvais assis dans son grand fauteuil, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine. Il me regardait quelques instants en silence comme si la mémoire l'avait abandonné, comme s'il cherchait à me reconnaître; puis il m'attirait près de lui et me disait: L'avez-vous vue? — Non. — Hélas, et moi non plus, s'écriait-il. J'ai cherché à pénétrer par force et par surprise au château, et je n'ai pas pu. Le roi la garde si bien qu'on ne peut arriver jusqu'à elle. J'ai été me mettre un jour sur le seuil de la porte, j'ai imploré la pitié de la sentinelle; j'ai prié, j'ai pleuré, et je n'ai rien pu obtenir. Le lendemain, j'ai pris la bague de mariage, la bague en or que je porte au doigt depuis quarante ans; j'ai pris le peu d'argent qui me restait encore, mon vieux sabre et mon arbalète en bois ciselé; j'ai tout porté au factionnaire du château, et celui-là m'a laissé passer; mais après j'en ai trouvé un

autre, je n'avais plus rien à lui donner, et il m'a fallu revenir. Oh! mon Dieu! je ne la reverrai plus! On dit qu'elle est maintenant belle comme un ange et parée comme une reine. L'autre jour, notre voisin Anders l'a aperçue au moment où le roi lui tendait la main pour la faire descendre dans une barque. Si j'avais été là, j'aurais crié : Catherine ! Elle se serait peut-être retournée vers moi.

Pendant ce récit, Catherine était tombée sur une chaise, pleurant et sanglotant. Maximilien continua : Depuis quelques semaines, la santé de votre aïeul déclinait d'une manière effrayante. Il ne pouvait plus se lever et passait ses jours et ses nuits dans une perpétuelle insomnie. Quand je le voyais alors, il me priait de lui lire quelques versets des psaumes, puis il croisait les mains sur sa poitrine et semblait prier avec une douloureuse résignation. Avant-hier, il me fit appeler. Sa langue était déjà embarrassée, son œil à demi éteint et sa main refroidie. — Maximilien, me dit-il, je sens que je vais mourir bientôt, que je vous parle pour la dernière fois. Tâchez de la revoir encore; dites-lui que pendant son absence je ne l'ai pas accusée, que je ne l'ai pas maudite; qu'en mourant ma dernière pensée...

— Assez, assez, s'écria la jeune fille en tordant ses bras avec une sorte de convulsion. Par pitié, Maximilien! j'étouffe.

Maximilien courut à elle pour la soutenir. Mais tout à coup on entendit un bruit de pas précipités. Catherine prêta l'oreille avec effroi, puis repoussant la main de Maximilien : Fuyez, dit-elle, fuyez, je vous en conjure; fuyez, ou vous êtes perdu.

Au même instant, le roi parut à l'entrée de la galerie avec Goran Persson et quelques archers. — Eh bien, sire, dit l'infernal Persson, n'avais-je pas raison?

— Qu'on arrête cet homme, s'écria le roi en désignant Maximilien.

— Grâce! grâce pour lui! dit Catherine en se jetant aux genoux du roi. Il est innocent.

— Ne demandez pas grâce pour moi, s'écria Maximilien en fixant sur elle un regard où on pouvait lire autant d'amour que de désespoir. Depuis le jour où j'ai dû renoncer au bonheur de vous posséder, il n'y a plus eu de joie pour moi dans la vie,

plus d'espérance dans l'avenir. Ainsi, que mon sang retombe sur ceux qui auront l'indigne courage de le répandre, et puisse le ciel avoir pitié de vous !

A ces mots, il se plaça lui-même au milieu des archers, en regardant Éric et Persson avec un froid mépris. Catherine se traîna dans sa chambre et tomba sur son lit à moitié morte.

X. Marmier.

(*La suite à un prochain numéro.*)

MICHEL-ANGE POËTE.

Au temps miraculeux de la grande peinture,
Ce que j'aime surtout, c'est que l'on dégainait
Pour soutenir sa thèse ou venger son injure,
Déposant pour le fer le pinceau qu'on tenait.

Ce motif de sympathie toute particulière, indépendant de leurs œuvres, que les peintres de la renaissance ont su inspirer à M. Roger de Beauvoir, ne doit pas en faire oublier un autre sur lequel il semble plus utile à leur gloire d'évoquer sérieusement l'attention : je veux parler de cette merveilleuse aptitude à plusieurs arts qu'on trouve en quelques-uns d'entre eux. En France, en Espagne, en Flandre, de glorieux noms d'artistes ne manquent certes pas à citer, mais chaque maître s'est laborieusement enfermé dans le champ de son art, sans se permettre aucune excursion dans les sentiers qui l'avoisinent, et l'Italie seule, par un étonnant privilége, nous peut offrir l'exemple d'hommes cultivant avec succès, et quelques-uns avec supériorité, plusieurs arts à la fois. Dante, on le sait, était musicien, et l'amitié qu'il avait pour Giotto reposait sur son goût et son talent pour la peinture. Léonard de Vinci était pour son époque un homme encyclopédique; Titien avait de son vivant une belle réputation comme poëte, on a des poésies du Bronzino et quelques sonnets de Raphaël; Benvenuto Cellini maniait également le ciseau, le burin et l'épée; Primatice et Rubens auraient pu s'illustrer dans les lettres; Carrache chantait ses vers en s'accompagnant de la lyre, et

Salvator Rosa déploya dans la satire cette verve emportée qui anime ses tableaux. Ah ! le monde a bien raison de ne se jamais lasser dans son admiration pour cette Italie, le sol des prodiges, où la séve de l'art est si active et si abondante, qu'elle fait jallir des fruits divers du même rameau. Mais cette terre prodigue qui épanche sur ses enfants privilégiés, sans crainte d'en épuiser la source, tant de largesses intellectuelles, a comme voulu, pour se complaire à elle-même et s'admirer dans son œuvre, accumuler sur une seule tête tous les trésors du génie, en donnant le jour à Michel-Ange. On dirait qu'à plaisir elle a réuni sur ce front les rayons épars de toutes les gloires, afin d'étonner les autres peuples par ce spectacle inouï. Statuaire, peintre, architecte, ingénieur et poëte, Michel-Ange, en effet, présente seul le phénomène d'un homme excellant en ces divers modes de l'art et de l'esprit humain, et les dominant tous par une haute et sereine philosophie. Aussi, orgueilleuse d'un tel enfant, l'Italie, dans le monument qu'elle a érigé à sa mémoire, n'a-t-elle pas manqué d'en constater le glorieux exemple. A chaque angle de son tombeau, sur un socle en saillie, était une figure assise, grande comme nature. Ces statues représentaient quatre femmes, et aux instruments symboliques qu'elles tenaient en main, on reconnaissait aisément les trois Arts du dessin et la Poésie. Cette dernière était accompagnée d'un tableau qui occupait une des faces du monument et qui, tourné vers l'orgue, avec intention, j'imagine, montrait Michel-Ange pensif et écrivant entouré des muses, tandis qu'Apollon, le front ceint de laurier, tenait d'une main une lyre et de l'autre une couronne qu'il semblait vouloir poser sur la tête de Buonarroti. On aurait tort de croire que ce fût là l'expression d'un vaniteux enthousiasme, c'était bien un juste hommage rendu à Michel-Ange qui, s'il n'a pas éclipsé en poésie Dante et Pétrarque, comme en peinture les Ghirlandaï, ses maîtres, Bramante, San Gallo et Bertoldo, ses devanciers dans l'architecture et la statuaire, peut toutefois figurer honorablement, et sans trop de désavantage, à côté de ces divins poëtes. Et qu'on ne prenne pas ceci pour un paradoxe ou une opinion de fantaisie; les contemporains de Buonarroti étaient unanimes dans leur admiration pour son génie poétique, et je crois qu'en cette

circonstance les contemporains n'ont point admiré à faux. Le docte Varchi, l'un d'eux, dans une longue dissertation sur un sonnet de Michel-Ange, qu'il lut à l'académie *della Crusca*, et dans laquelle il observe que tous ses ouvrages littéraires sont remplis d'*amour socratique* et d'*idées platoniciennes*, prétend que l'illustre auteur du sonnet qu'il analyse est un autre Apollon aussi bien qu'un autre Apelle. L'Arétin, de nature cependant peu louangeuse, dit des vers de Michel-Ange, qu'on les devrait conserver dans un vase de terre précieuse, et Vasari ajoute que si le ciel a accordé à Buonarroti, avec ses autres talents, un sublime génie poétique, c'était pour montrer en un seul homme le modèle parfait de toutes les choses qui sont le plus en honneur et en estime parmi nous.

Oui, c'était là sans doute une intention providentielle ; mais comment le génie, qui a tant de peine à imposer au monde sa supériorité dans un seul art, pourra-t-il amener l'orgueil humain à reconnaître des titres si nombreux, à lui vouer une admiration universelle ? Ce grand problème, il ne paraît pas que Michel-Ange lui-même l'ait résolu, puisque son génie poétique, ce *mens divinior* qui répandait le rayonnement et la vie sur son marbre comme sur sa toile, demeure ignoré pour le plus grand nombre ainsi que ses œuvres graphiques. Et pourtant, si le mérite des sonnets ne peut lutter contre le Moïse, la coupole de Saint-Pierre et la chapelle Sixtine, il semble que ses ouvrages immortels soient illuminés et comme interprétés par cette poésie où se révèle d'une façon plus directe la haute pensée qui les a conçus.

Cette quasi-universalité, d'ailleurs, qui étonne et éblouit à première vue, nul plus que Michel-Ange n'était digne d'y atteindre, car nul ne s'est adonné au culte de l'art avec une ferveur plus constante et plus absolue. Sa vie, toute d'abnégation, prouve que l'art exige pour sanctuaire une âme en quelque sorte sanctifiée, et dont il s'empare sans réserve quand il a daigné y descendre. Sa jeunesse, dont Buonarroti passa quelque temps au palais de Laurent le Magnifique, où il vécut en société de savants et d'artistes réunis là par Médicis, et où il put connaître Ange Politien, le plus grand littérateur d'alors, sa jeunesse fut austère et ne fut point tourmentée par d'autre passion que celle de l'art. Devenu riche, il méprisa le luxe,

méconnut même les commodités de la vie, et l'antiquité n'aurait su lequel admirer le plus en lui, du philosophe ou de l'artiste. Sobre comme Épictète, idéaliste comme le plus pur des platoniciens, stoïque comme Zénon, c'était une nature où les sens domptés laissaient l'âme, dégagée de toute entrave, s'entr'ouvrir en paix aux émotions de l'art, son unique pensée, comme son amour le plus réel. Cette piété sans tiédeur pour l'art qui caractérise éminemment Buonarroti, en fait à mes yeux le type le plus parfait que se puissent proposer ceux qui se vouent au culte de la pensée. Toute carrière, et celle de l'art surtout, expose à tant d'amertumes, l'âme y rencontre tant de déceptions et s'y déchire à tant d'obstacles, qu'il est bien rare de persister jusqu'au bout sans faiblir, et de se trouver au terme encore croyant et poëte. Or tel est l'édifiant spectacle que nous offre Michel-Ange, et si, dans une heure de doute, il a pu, vieux et brisé de fatigue, abaisser l'art au niveau des autres idoles humaines dans ce sonnet qui lui a valu la belle remontrance des *Consolations*, il faut lui pardonner ce douloureux blasphème, en souvenir du Christ qui lui, aussi, a eu son heure de défaillance.

Mais ces vocations persistantes, cette longue jeunesse de cœur que j'admire avant tout dans les hommes d'un autre temps et qui les font si supérieurs à ceux du nôtre, où les plus jeunes ne sont souvent pas au dedans les moins vieux et les moins fatigués, cette persistance et cette jeunesse, où en ont-ils trouvé le secret, comment en ont-ils conservé le trésor? La vie avait-elle donc pour eux moins de tempêtes, la pratique de l'art moins de luttes et plus de douceurs que pour nous? Je crois ne pas donner à ce problème une solution paradoxale, en disant que cette force sans lassitudes, cet enthousiasme toujours ardent, ils les tenaient de cette mystérieuse étoile qu'ils plaçaient haut et de bonne heure dans les cieux de leur génie, et qui, pareille à l'étoile des mages ou à la colonne de feu symbolique, les guidait au but désiré, à la terre des merveilles. Oui, cette lumière amoureuse que Dante a suivie dès neuf ans, dont plus tard les doux rayons réchauffèrent son exil, et qu'enfin il retrouva dans son immortel voyage au seuil du paradis, le rameau d'or à la main; cette lumière consolatrice qui était pour lui ce que le soleil est pour la plante; c'é-

tait là, j'imagine, le moteur et le soutien de sa vie. D'autres, moins courageux et plus faibles génies, conçoivent bien par accès et comme par échappées l'amour et la beauté; ils en ont bien par occasion, et aux rares moments où leurs sens sommeillent, le sentiment distinct; ils s'en éprennent alors et veulent y atteindre, mais ils n'ont pas gravi les premières pentes qui conduisent aux augustes cimes, que le pied leur manque aussi bien que le cœur, car l'étroit sentier est difficile à tenir. Mais les forts, mais Dante, mais Pétrarque, mais Michel-Ange avaient de la beauté un sentiment moins frivole, une vue plus nette et sans éclipse. Ils avaient compris, les grands maîtres, que l'art, sous quelque forme qu'il se produise, avait besoin, pour donner à ses créations la vie et la durée, d'un type de beauté permanent, sans souillures, inaccessible aux sens qui profanent. Ils savaient que l'œuvre est nécessairement périssable quand elle est l'image et l'écho d'une inspiration passagère elle-même. Aussi, quand ils avaient rencontré la femme dont la double beauté avait su charmer leurs yeux et leur génie, ils se gardaient bien, même en lui chantant leur amour, de l'importuner de leurs désirs. Ils savaient trop que la volupté dégrade la beauté, et de divine la rend vulgaire; ils en faisaient leur Dieu, non leur idole. Sur l'autel idéal où ils la plaçaient afin que nulle tache humaine n'altérât la blancheur de son vêtement, et que le temps lui-même, vaincu par leur génie, respectât l'incorruptible splendeur de sa beauté, humble et comme agenouillé devant elle, chacun d'eux semblait dire à sa dame: — Ne descends pas du piédestal où je t'ai posée, reste là comme Isis sous ses voiles; tu seras ma force secrète, la pensée inspiratrice de mes créations, le type suprême que la tâche de toute ma vie sera de réaliser. Ne dédaigne pas de me voir à tes pieds, et ton destin sera beau; le monde n'a pas de couronne à t'offrir comparable à la couronne d'immortelles que je tressais pour toi; je trouverai, pour te parler d'amour, des paroles comme aucune lèvre humaine n'en a jamais prononcé; tu régneras sur l'avenir comme sur ma vie, et chaque génération te saluera au passage.

Ainsi a fait, ainsi a parlé Michel-Ange, et ce rêve d'amour, imaginaire pour quelques-uns dont la vie est, sur ce point, une longue mais vaine attente, se réalisa pour lui dans la

marquise de Pescaire. Ce choix, soit dit sans ironie, était au reste des plus heureux, et avait toutes les conditions voulues pour que cet amour, qui, suivant son propre vœu, ne désirait d'autre prix que l'amour (*sol desiando amor d'amor mercede*), demeurât dans les régions purement métaphysiques; Vittoria était mariée et adorait son mari. Elle était fille de Fabrice Colonna, grand connétable du royaume de Naples, et épousa par inclination Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescaire, un des plus braves comme un des plus beaux capitaines de son temps. Son époux, par suite des blessures et des fatigues de la guerre, la laissa veuve, jeune encore et toujours belle; mais, austèrement fidèle à la mémoire du marquis, jamais elle ne voulut contracter d'autres nœuds. Arioste lui-même, témoin et admirateur de ce dévouement conjugal, l'honora dans quelques vers latins où il place le marquis de Pescaire au-dessus de Portia. Poëte elle-même, la belle veuve consacra dès lors sans réserve son talent à la poésie religieuse, et ses *rime spirituali* sont en ce genre, à cette heure encore, le recueil le plus estimé en Italie. Tout entière à sa douleur, elle se retira dans un couvent à Orvietto, puis à Viterbe d'où elle venait quelquefois à Rome visiter Michel-Ange. Ce fut à l'un de ces voyages que son illustre amant dessina pour elle une Vierge de la Pitié, puis une Samaritaine rencontrant Jésus au bord du puits. Doit-on voir d'amoureuses allusions en ces gracieux sujets ? Cette Vierge était-elle une prière détournée, une muette invocation à la femme dont la pitié eût été douce à l'artiste? En peignant cette Samaritaine, lui adressait-il en secret le *sitio* symbolique? Je pourrais résoudre affirmativement ces doutes, aujourd'hui que le mythe est en honneur, mais il me suffit de les indiquer. Une chose certaine est l'estime tempérée d'amitié dont Vittoria Colonna honorait de si purs sentiments, qu'au dire même de Condivi, elle n'était pas loin de partager; car s'il en faut croire son historien, Michel-Ange conservait d'elle des lettres pleines d'un amour aussi chaste que tendre, et telles que pouvait seule les écrire une pareille femme.

Cet amour toutefois qui a inspiré à Michel-Ange une notable part de ses poésies, il n'en a été ni le seul, ni le premier interprète. Dante et Pétrarque, ses maîtres en poésie, avaient

déjà vu dans la beauté physique, la manifestation, le rayonnement de la beauté intérieure. Il faut surtout suivre Dante, celui de tous les poëtes qui a eu de l'amour et de la beauté le sentiment le plus épuré, la perception la plus lucide, il faut le suivre dans tous les détails de sa vie intérieure qu'il note lui-même avec une si attentive complaisance; il faut l'entendre dans la *Vita nuova* parler de sa dame, pour concevoir quelle puissance de création le génie possède dans un tel mobile. Pour lui, Béatrix était un type céleste auquel il ne pouvait atteindre qu'avec un cœur pur, par l'aspiration d'une ardente volonté et surtout par la pratique de toutes les vertus. Ainsi cette passion toute-puissante était un stimulant à la perfection morale en même temps qu'elle agrandissait son génie, et l'austère Alighieri est d'une naïveté bien touchante quand il confesse n'avoir jamais visité la maison où grandissait l'aimable enfant (1) sans en revenir meilleur. Pendant les trop courtes années où il put l'aimer sur la terre; avant, selon ses propres paroles, que le Seigneur n'appelât vers lui la jeune sainte, pour la faire briller dans la gloire, sous les enseignes de Marie, alors même il lui vouait une vénération qui tenait du culte. Quand la noble dame traverse les rues de la ville, on accourt sur son passage, ce dont il ressent, dit-il, une merveilleuse joie, et ceux qu'elle approche sont saisis d'un sentiment si honnête qu'ils n'osent lever les yeux. Mais elle, s'enveloppant de son humilité comme d'un voile, passe sans paraître touchée de ce qui se fait et se dit dans la foule; et quand elle a passé, plusieurs s'écrient en se retirant : « Celle-ci n'est point une femme, c'est un des plus beaux anges du ciel ! » — C'est une merveille, répondent les autres; béni soit Dieu qui sait faire de si admirables ouvrages ! »

Puis, continuant à discourir sur celle qu'il nomme ailleurs la première joie de son âme, il conte avec une adorable bonne foi qu'un ange a conjuré la sagesse divine de ravir à la terre cette femme dont les cieux sont jaloux : « Seigneur, a dit l'ange, on voit au monde une vivante merveille, une âme dont

(1) « Miræ pulchritudinis, sed majoris honestatis, » dit Benvenuto d'Imola.

l'éclat resplendit jusqu'à nous ; c'est la seule beauté qui manque au ciel. Il vous la demande, Seigneur, et tous les saints réclament. » Cependant, la Miséricorde parle en faveur du pauvre poëte, et Dieu, qui connaît la valeur du trésor qu'on lui demande, répond en ces mots : « Souffrez, mes bien-aimés, que votre sœur reste encore selon la mesure de mon vouloir sur la terre, où elle console un homme qui s'attend à la perdre, et qui, un jour, ira dire aux damnés de l'enfer : J'ai vu l'espoir des bienheureux. » Mais quand les tristes pressentiments de son amour se réalisent, quand l'auguste amante retourne aux cieux, sa vraie patrie, alors sa douleur n'a point de bornes, ses yeux intarissables ne sont plus que « deux désirs de pleurer. »

Il ne faut pas croire toutefois que ces larmes seront infécondes. Voilà, au contraire, la destinée poétique des deux amants qui va s'ouvrir. Le rôle de Béatrix, réel jusqu'alors dans la vie du poëte, s'idéalise et devient figuratif. Dante a désormais les yeux constamment levés au ciel où il contemple celle qu'il aime, sur les dernières hauteurs de l'empyrée, et si, les premiers accents de sa douleur exhalés, il ferme le livre, c'est pour se recueillir, en présence d'une image que la mort a consacrée et faite immuable, dans la contemplation divine du beau, jusqu'à l'heure où il pourra parler dignement de sa bien-aimée, et « dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre. »

Au vingtième chant du *Purgatoire* on voit comment le poëte sut accomplir sa pieuse résolution. Parmi les pompes de l'Apocalypse, à la suite des vingt-quatre vieillards dont parle le visionnaire de Pathmos, s'avance un char traîné par un griffon, et entouré de quatre animaux, emblèmes des Évangélistes ; les autres écrivains du Nouveau Testament l'accompagnent, les sept Vertus complètent le cortége. Sur ce char apparaît une vierge, ceinte de l'olivier, portant le voile blanc de la foi, le manteau vert de l'espérance, la tunique couleur de feu de la charité. « *Ben, ben son Beatrice :* c'est bien moi qui suis Béatrix ! » crie-t-elle au poëte émerveillé lui-même de la poétique apothéose qu'il lui décerne.

Telle était pour ces hommes de forte trempe la nature d'un sentiment qui devenait ainsi une admirable vertu, et la plus fécondante de toutes. Mais en passant je noterai une singu-

lière remarque : ces amours, modèles en quelque sorte, qui triomphaient du temps et même du tombeau, n'arrivaient pas au cœur par de longs et prudents détours; ils jaillissaient au contraire d'une première entrevue comme de soudaines étincelles. Dante rencontre Béatrix dans une fête de famille, Pétrarque aperçoit Laure de Noves dans une église, et Michel-Ange, parlant à sa bien-aimée, dit dans un madrigal : « Je ne vous vis qu'une seule fois ; un seul de vos regards embrasa mon âme. » Ces brusques façons de s'éprendre ont toute l'apparence d'un caprice, mais quand le doux lien était formé, quoique prompts, ces nœuds étaient indestructibles, car, comme le dit encore Buonarroti, « il peut seul concevoir de vaines espérances, l'amour qui s'éteint avec la beauté périssable à toute heure, parce qu'il est soumis aux changements du visage; mais il est immuable dans une belle âme, l'amour que la chute d'une fragile dépouille n'altère ni ne déflore, et c'est le gage assurédu bonheur céleste (1). »

Au XVe siècle, on doit le dire, cette façon métaphysique de concevoir l'amour était fort répandue, grâce à Platon que des savants, venus d'Orient à la suite de Jean Palœologue et plus tard après la prise de Constantinople, enseignaient par toute l'Italie. Mais l'idée entrevue par le philosophe grec et dont il cherche à établir la théorie aux livres du Phèdre et du Banquet, une foule de voix poétiques l'avaient déjà brillamment développée sous les auspices du christianisme. Au XIIIe siècle Guittone d'Arezzo célébrait tour à tour la reine des anges et les fillesdes hommes; Guido Cavalcanti composait la fameuse *canzone* qui définit la nature de l'amour, et qui fut un sujet de querelle scolastique; les chants de Dante da Mazano captivaient (triomphe merveilleux !) le cœur d'une femme qu'il ne vit jamais; et enfin tous ces élans, tous ces besoins de spiritualité, un moine inconnu les résuma dans l'*Imitation*. Conçu selon ce livre, il se mêle à l'amour un élément divin, stable, éternel, que pressentait le tendre Virgile, mais que le monde ancien a presque absolument ignoré; car alors, selon les belles paroles de M. de Chateaubriand, l'avenir des sentiments

(1) Voir le sonnet : *Ben può talor...*

ne passait pas le tombeau où il venait faire naufrage. Il serait cependant peu juste de croire que le monde antique n'ait jamais vu dans l'amour d'autre volupté que celle des sens. Pausanias rapporte qu'à Thèbes on adorait deux Vénus, la céleste et la vulgaire. On sait aussi qu'il y avait l'amour environné des grâces et l'amour accompagné de la lyre : c'est du dernier que s'inspira Michel-Ange ; et s'il a été devancé dans ces voies d'inspiration spiritualiste, je crois qu'en retour aucun autre n'a traité ce sujet avec une délicatesse plus sévère et d'un point de vue plus élevé ; aucun autre n'a poussé d'aspirations plus ardentes vers la beauté suprême, ce désir toujours allumé, ce rêve incessant des poëtes, et que l'un d'eux appelle

..... Ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour (1).

Mais de tous ses devanciers, peintres, sculpteurs ou poëtes, c'est Dante, et j'insiste sur ce point, qui a eu la plus grande influence sur Buonarroti dans toute sa carrière d'artiste. *Le Jugement dernier*, par exemple, dérive de la *Divine comédie* dont il devient en quelque sorte le prologue. Dante, au reste, était au moyen âge, pour l'Italie, ce qu'Homère avait été pour l'ancienne Grèce, une large source de poésie où venaient s'abreuver les intelligences. Pétrarque lui-même, à bien suivre sa génération, n'est qu'un limpide et harmonieux courant qui s'échappe de cette source dantesque, et sa Laure est une sœur puînée de Béatrix. Vittoria Colonna appartient donc à cette noble lignée, et a droit de siéger parmi ces déités poétiques.

Maintenant que sa filiation est constatée aussi bien que l'ordre d'idées où l'entraînent d'irrésistibles tendances, il s'agit d'examiner les qualités particulières à Michel-Ange et la mise en œuvre de sa pensée. Imprimées pour la première fois en 1623, à Florence, par les soins et sous la surveillance de son neveu, poëte lui-même, ses poésies se composent de sonnets, de ma-

(1) Premières méditations : *l'Isolement.*

drigaux et de divers autres petits poëmes ; mais c'est dans les sonnets qu'il faut chercher ses caractères poétiques les mieux accusés, ses inspirations les plus heureuses. Quoique toutes les littératures, celles du Nord comme celles du Midi, aient adopté le sonnet; que Shakspeare ne l'ait pas plus dédaigné que Dante, Uhland pas plus que Ronsard, Milton pas plus que Camoens, on reconnaît à bien des signes son origine méridionale. La symétrie un peu travaillée de sa composition exige une langue facile à ployer aux évolutions du rhythme, et les langues du Nord sont en général plus rebelles que les autres aux fantaisies de style. Aussi le sonnet est-il comme naturalisé en Italie, tandis que chez nous, par exemple, il a beaucoup de peine à s'acclimater. Notre langue dont il ne faut pourtant pas médire tant elle a d'éminentes qualités et d'abondantes ressources, notre langue peu malléable de sa nature, manque, à vrai dire, de la souplesse indispensable à l'accomplissement de ces lois du sonnet que Boileau appelle rigoureuses. Si elle a le *facetum*, elle n'a guère ce *molle* dont parle Horace, et vraiment il faut une bien grande habileté de style pour que l'effort ne se fasse pas sentir dans l'accouplement redoublé des rimes, comme dans la bizarre ordonnance que le sonnet impose; il faut manier le ciselet avec un art consommé pour buriner à sa guise ce petit vase d'originale structure. Aussi, bien que dans Sainte-Beuve, ce régénérateur contemporain du sonnet, et dans plusieurs autres poëtes qui l'ont également adopté, on ne cherche pas en vain cet *heureux phénix* que Boileau désespérait quasi de jamais rencontrer, je crois que cette forme aura peine à devenir populaire en France. L'italien, au contraire, se prête admirablement à toutes les évolutions rhythmiques du sonnet et s'accommode de toutes ses exigences. Ses rimes pleines et sonores s'y font harmonieusement écho, sans fatigue comme sans contrainte dans le style, car la trame élastique de cette belle langue obéit à tous les caprices de l'écrivain qui la façonne. Il était donc naturel à Michel-Ange, qui ne recourait à la poésie que pour épancher le trop plein de sa grande âme, de choisir une forme où la pensée ressort vivement en relief, et dont la lecture de Pétrarque lui avait d'ailleurs révélé tous les secrets. Toutefois, on le reconnaît vite, le grand artiste ne maîtrise pas la langue aussi impé-

rieusement que le marbre, et la gêne de l'expression comme celle du rhythme le force à employer des tours elliptiques qui le rendent souvent obscur. Mais ce manque de clarté grammaticale se rachète par une profondeur habituelle de pensée qui étonne, et le lecteur ne cherche jamais en vain sous le voile. Le style n'abonde point en images, et cette sobriété même qui surprend dans un homme adonné aux arts plastiques, a je ne sais quoi d'austère qui impose; c'est là surtout ce qui distingue Buonarroti de Pétrarque. Comme le chantre de Laure, par exemple, il ne se fût pas permis de jouer sur le nom de sa dame, et de se livrer à des rapprochements, ingénieux peut-être, mais à coup sûr d'un goût détestable. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il soit toujours à l'abri du mauvais goût italien, et que son style soit entièrement pur de *concetti;* les plus grands génies ne sauraient complétement se dérober au tribut que perçoivent sur eux les sottises de leur époque. Quand Michel-Ange parle ainsi à son amante (1) : « Ah ! si la ceinture même qui se noue autour de ta taille semble dire : Je voudrais l'étreindre toujours, que serait-ce donc des bras d'un amant? » et ailleurs (2) : « Je suis à votre gré glacé au soleil et brûlant au milieu des brumes les plus froides; » il est évident alors que ce sont là d'involontaires concessions, des sacrifices faits au goût littéraire du temps; mais de pareils traits sont rares chez Michel-Ange, comme vont le prouver les quelques citations qu'on va lire.

Je traduirai d'abord un sonnet inspiré par la belle marquise de Pescaire où l'élévation s'unit à l'ardeur et à la pureté du sentiment.

« Non, mes yeux ne virent point un objet mortel, quand en moi brilla pour la première fois le doux éclat de tes regards, et mon âme espéra trouver en eux le repos, éternelle fin où elle aspire.

» Déployant ses ailes vers les cieux d'où elle est descendue,

(1) Voir le sonnet : *Sovra quel biondo crin...*
(2) Voir le sonnet : *Veggio co bei vostri occhi...*

mon âme ne vise pas seulement à la beauté qui charme les yeux; mais comme cette beauté-là est fragile et trompeuse, elle s'élance au sein même de la beauté universelle (*forma universale*).

» Je dis que l'homme sage ne peut se reposer en ce qui est périssable, et ne saurait aimer ce qui est soumis à l'action du temps.

» Les désirs effrénés des sens tuent l'âme et ne sont pas de l'amour; l'amour rend les cœurs parfaits ici-bas, mais plus parfaits encore dans les cieux. »

Ainsi, on le voit, loin de conduire à l'efféminations des sens et du cœur, l'amour compris et pratiqué de la sorte est un lien entre l'homme et Dieu, une merveilleuse échelle qui mène à la contemplation de la beauté suprême par l'amour du beau, dans l'ordre physique d'abord, puis dans l'ordre moral. Mais cette extase ascétique que François de Sales appelle la *délectation* de l'amour ne suffisait pas toujours cependant à l'âme passionnée de Michel-Ange. Parfois les sens domptés se réveillaient, et ce lion qui tout à l'heure, humble et gémissant, humiliait sa crinière en des effusions mystiques, sent la passion rugir dans ses veines, et le désir passe dans ses yeux en rapides mais brûlants éclairs.

» Si les yeux sont le miroir du cœur, tu as déjà pu voir, ma dame, le feu profond qui me consume, et cela, sans autre prière, doit suffire maintenant pour implorer ta pitié.

» Mais peut-être as-tu plus de compassion que je ne pense pour cette chaste ardeur qui a réveillé mon génie, peut-être accordes-tu à mon amour un sourire, comme une faveur qui arrive à celui qui l'implore dignement.

» O quel jour fortuné! s'il en est ainsi, que le temps s'arrête tout à coup, et que le soleil ne poursuive plus son antique carrière,

» Afin que moi, qui ai tant souffert, je recueille le prix dé-

siré de mon amour, et que j'en jouisse à jamais dans tes bras. »

Mais ces cris de la chair sont vite étouffés et il revient à des inspirations plus sereines. — Dans un sonnet, où il exalte la supériorité et les merveilles de la statuaire qu'on regardait alors comme le premier de tous les arts, il dit que si jamais le temps en détruit les chefs-d'œuvre, leur beauté première revit dans la pensée où elle ne s'est pas imprimée en vain.

» Ainsi, continue-t-il dans les deux tercets où sa pensée retourne à sa dame; ainsi ta divine beauté, image de la perfection qui embellit les cieux, s'offre à nous sur la terre comme une œuvre de l'artiste éternel.

» Quand le temps et l'âge auront altéré tes charmes, ils n'en seront que mieux gravés dans mon cœur passionné pour ce beau que ni les ans, ni les hivers ne peuvent changer. »

Ce dernier trait rappelle quelques vers du *Chant d'amour*, des *Secondes Méditations*, qui en sont comme l'élégante paraphrase :

Quand dans ton souvenir, dans l'onde du rivage,
Tu chercheras en vain ta ravissante image,
Regarde dans mon cœur.

Il est également, dans les madrigaux, un autre vers que M. de Lamartine semble avoir traduit :

.....Il ciel non è dove non siete voi,

« Pour moi le ciel n'est pas où vous n'êtes pas, » a dit Michel-Ange; et l'auteur des *Harmonies :*

.... Prie avec moi,
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi.

Si l'on constate ces rencontres fortuites, ce n'est certes pas

pour en conclure que M. de Lamartine (ce qui serait encore de guerre loyale) a imité Michel-Ange. M. de Lamartine, un autre l'a dit, n'est point un homme qui cherche, qui glane, qui élabore, qui va emprunter à ses devanciers le diamant brut pour le polir; c'est un facile esprit qui trouve l'inspiration spontanément et sans effort, et ces ressemblances ne prouvent rien autre chose qu'une parenté de génie. M. de Lamartine, au reste, n'est pas le seul poëte que se soit rencontré avec Michel-Ange. On dirait, par exemple, que le sonnet : *Tornami al tempo....* a inspiré ces stances délicieuses de Voltaire :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuscule de mes jours
Ramenez, s'il se peut, l'aurore, etc., etc.

M. Hugo lui-même semble se ressouvenir de ces paroles de Buonarroti : L'amour a fait de ton âme une splendeur, et de la mienne un œil pénétrant destiné à la contempler, » dans ce couplet d'une ravissante chanson :

Je t'adore ange et t'aime femme;
Dieu, qui par toi m'a complété,
A fait ton amour pour mon âme
Et mon regard pour ta beauté.

Michel-Ange a consacré deux sonnets à la mémoire de Dante, qui jamais peut-être n'a été célébré sur un plus mâle et plus digne accent.

« On ne peut dire de lui tout ce qu'il en faudrait dire, car sa splendeur rayonna trop vive aux yeux du monde, et il est plus facile de blâmer le peuple qui l'outragea, que de s'élever au moindre éloge digne de lui.

« Il descendit, pour notre enseignement, dans les royaumes du péché, et ensuite remonta jusqu'à Dieu; et les portes du ciel

s'ouvrirent devant l'homme à qui la patrie avait fermé les siennes.

» Ingrate patrie! tu fis ton malheur en même temps que le sien, et c'est bien un signe que les plus parfaits sont accablés de plus de maux.

» Qu'une preuve suffise entre mille : jamais il n'y eut d'exil aussi injuste, comme il n'y eut jamais de plus grand génie ici-bas. »

Mais en traduisant ainsi Michel-Ange, je compromets sa gloire tout en voulant la servir; car la traduction la plus fidèle d'un sonnet n'en reproduit ni le mouvement, ni le coloris, ni la grâce elliptique, ni l'harmonieuse concision. Il faut lire ces charmants petits poëmes en italien, hors de là ils perdent la moitié de leur valeur. Aussi, sans pousser plus loin ces indiscrètes citations, je termine par ce madrigal, une vraie perle dans l'original, mais qui aura, je le crains, perdu son éclat dans cette copie.

Mes yeux, soyez certains que le temps passe,
Et l'heure approche où ma paupière lasse
Ne pourra plus ni luire, ni pleurer.
Qu'un sentiment de pitié pour vous-même
Vous tienne ouverts sur la dame que j'aime,
Tant qu'elle daigne ici-bas demeurer.
Mais si, le ciel ouvrant sa porte sainte
Au bien terrestre, au soleil que j'aimais,
Elle retourne en la divine enceinte,
Oh! vous pouvez vous clore pour jamais.

AUGUSTE DESPLACES.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Racine dans le Midi. — A M. le directeur de la *Revue de Paris;* par M. Jules de Saint-Félix. 5
La mort de Brummel ; par M. Arnould Fremy. . . . 21
Un amour dans l'avenir; par M. Méry. 32
Pierre Landais. — Le dénouement ; par M. Émile Souvestre. 138
La campagne de Rome. — A. M. Liszt; par M. Charles Didier. 175
Les Poëtes de Madame de Pompadour. — Gentil-Bernard ; par M. Arsène Houssaye. 203
Le Piano. — 9me article ; par M. Castil-Blaze. . . . 218
Légendes et traditions du Tyrol ; par M. Frédéric Mercey. 245
Éric XIV. — Chronique suédoise ; par M. X. Marmier. 273
Michel-Ange poëte ; par M. Auguste Desplaces. . . . 301

FIN DE LA TABLE.